N° 592 34e Année. Tome CLXII 15 Février 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois
DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

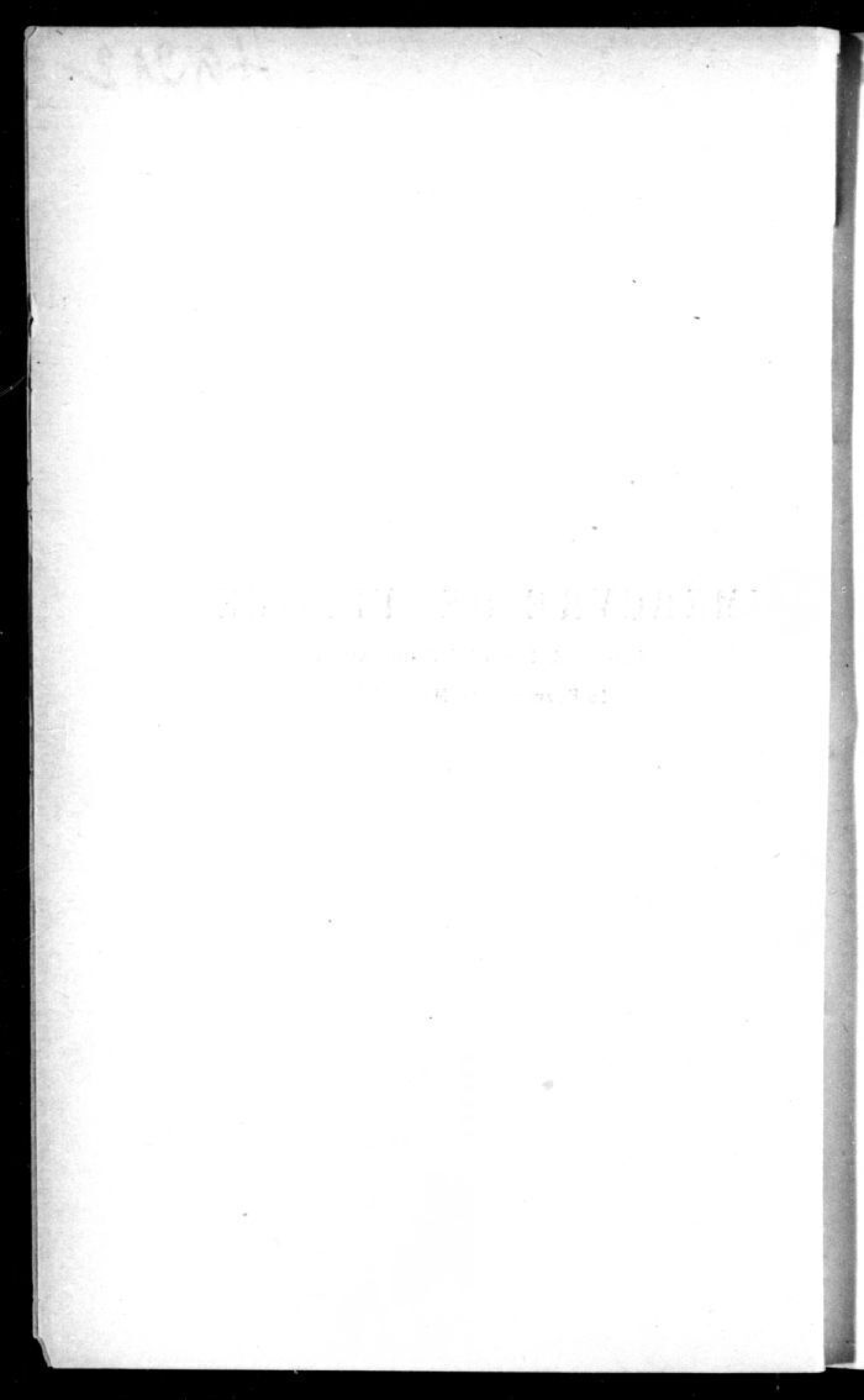
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-DEUXIÈME

15 Février - 15 Mars 1923



15 Février — 15 Mars 1923 Tome CLXII

MERCVRE DE FRANCE

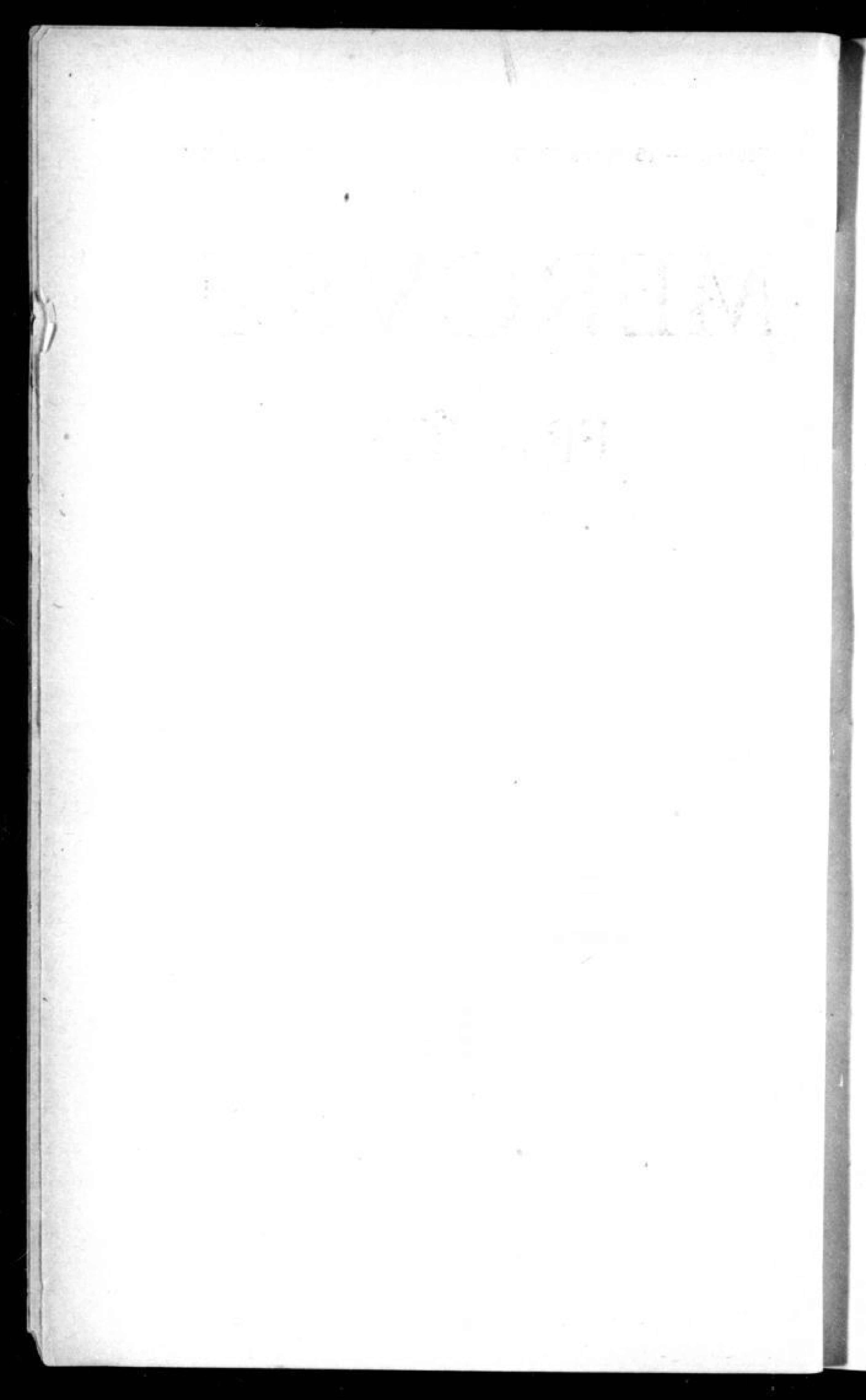
(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII



L'ÉVOLUTION DU FASCISME

—

I

Au printemps de l'année 1919, la situation politique italienne était nettement révolutionnaire. La guerre avait laissé dans toutes les classes sociales de terribles fermentations. Ce n'était pas seulement le prolétariat des usines et des champs qui semblait en proie à une vraie fureur de rébellion. Même dans l'armée — à peine revenue du front — il y avait de fortes aspirations révolutionnaires, toutefois imprécises et vagues, quant aux buts. Pour la majorité, la tranchée avait été une vraie école de subversion.

Cet état d'esprit se trouvait non seulement chez les soldats, mais aussi chez les officiers ; ainsi s'associaient au mécontentement populaire ces classes moyennes qui avaient donné à l'armée la hiérarchie inférieure, c'est-à-dire les hommes qui avaient fait réellement et personnellement la guerre. Officiers et soldats étaient d'accord pour exiger de la guerre une plus large justice sociale : c'était pour cet idéal qu'ils avaient combattu, et, pour en obtenir la réalisation, ils auraient au besoin tourné contre le régime actuel les armes mêmes dont ils s'étaient servis pour vaincre les ennemis de la patrie.

De l'autre côté on ne voyait pas les forces capables de leur opposer une résistance quelconque. La bourgeoisie, gavée des lucres de guerre, agonisait de peur. Le gouver-

nement, désorganisé et inconscient, n'avait pas l'énergie nécessaire et perdait chaque jour un peu plus de son pouvoir en renonçant à tout acte d'autorité effective.

De cette situation profitait beaucoup le parti socialiste qui, pour avoir été toujours contraire à la guerre, réunissait naturellement tous les mécontentements et toutes les désillusions qui en étaient résultés. Si le parti socialiste avait eu la volonté bien nette de faire la révolution, avec un but accessible au moment où nous sommes, et s'il avait su par sa méthode attirer et enrégimenter tous ceux qui pouvaient saisir les conceptions révolutionnaires, surtout dans l'armée, il se serait facilement rendu maître du pouvoir. Ses ennemis atterrés étaient résignés à cet événement.

Mais le parti socialiste manqua de la fermeté nécessaire et du sens de l'opportunité historique. Il provoqua ainsi pour lui-même la plus éclatante catastrophe. Il voulut créer le bolchévisme italien ; il se donna pour but l'établissement du communisme, naturellement, avec une dictature prolétarienne selon l'exemple de Moscou, et sans tenir compte des possibilités du moment et du caractère national. Enfin il suivit une méthode de préparation absurde; il fit tout pour se rendre hostile l'armée, et il se conduisit avec la pire brutalité. Pour utiliser les hommes précieux qui s'offraient à lui, il ne fallait pas en effet les outrager dans leurs sentiments les plus délicats et les plus profonds, insulter leur noble orgueil, se moquer de leurs sacrifices, traiter les héros comme des malfaiteurs, mépriser la mutilation glorieuse ou l'humilier avec des paroles de commisération.

Ce furent toutes ces fautes, au contraire, que commit le parti socialiste ; il fonda toute son activité sur la négation de la guerre, — et de la nation en outre. Il pourchassa par tous les moyens, même par les plus odieux et les plus répugnants, les combattants qui ne voulaient pas se renier eux-mêmes. Cette conduite du parti socialiste envers l'armée était du reste la conséquence logique, nécessaire, inévitable de l'attitude neutraliste qu'il avait poussée à l'excès

avant, pendant et après la guerre, en exaltant les instincts les plus bas, les lâchetés les plus viles. Le parti socialiste, par cette attitude, obtenait l'approbation des masses, à qui répugnent le sacrifice et l'effort héroïque, mais rendait absolument impossible toute révolution, car il écartait de lui les hommes habitués par la guerre à se servir des armes et à regarder la mort en face.

§

Ce fut dans ce milieu et pour ces raisons que naquit le fascisme au mois d'avril 1919. Le fascisme, dans ses origines, n'a été que la réaction des combattants d'avant-garde ; se voyant rejetés et préalablement condamnés, ils ont dû forcément prendre parti contre une révolution qui — comme le proclamaient ses chefs mêmes—était plus animée de haine féroce contre les combattants et contre tout principe national, que de volonté de renouveler le régime politique et social.

Le bolchévisme italien ne cachait pas, en effet, l'intention de frapper tous ceux qui — même en payant de leur per sonne — avaient accepté la guerre pour défendre leur pays. En attendant, il leur refusait tout droit politique et civil, et les menaçait, les insultait et les violentait de toutes les manières. Il arriva alors que, tandis que la bourgeoisie et l'Etat geignaient, en proie à la terreur, devant la force du bolchévisme, des combattants, forts de leur volonté et du courage personnel déjà prouvé pendant la guerre, se dirent qu'il était humiliant et indigne de ne pas tenter une résistance contre la louche tyrannie qui prenait pied en Italie et dont la violence était de plus en plus intolérable.

Ce furent précisément quelques survivants de ces « fasci interventistes révolutionnaires » qui, au mois de mai 1915, avaient forcé l'Italie à entrer en guerre qui commencèrent le mouvement de réaction. On reprit l'ancienne dénomination et l'organisme de lutte que l'on constitua fut baptisé « Fascio

di Combattimento » ; il prit pour emblème le faisceau des licteurs romains.

Etant données les origines de ses promoteurs qui venaient tous des partis de l'extrême gauche, le fascisme eut au commencement un cacactère très différent de celui qu'il eut plus tard, pour des raisons que nous dirons. Le fascisme, à l'origine, avait en effet un audacieux programme de renouvellement national. Ce programme, tout en proclamant «la valorisation de la guerre révolutionnaire au-dessus de tout et de tous », n'hésitait pas à réclamer sur le terrain politique la convocation d'une Constituante italienne pour reviser le statut de l'Etat ; on ne cachait pas ses préférences pour la République, on demandait l'abolition du Sénat, la formation de conseils techniques du travail par les groupes professionnels avec pouvoirs législatifs et exécutifs, la nation armée.

Sur le terrain social, on demandait la journée de huit heures, l'établissement d'un minimum de salaire pour les ouvriers, le contrôle ouvrier sur les industries, le droit aux organisations ouvrières, qui en seraient techniquement et moralement dignes, de gérer les industries et les services publics, le renouvellement des lois existantes sur l'assurance des invalides et des vieillards.

Sur le terrain économique, on demandait l'expropriation partielle de la richesse privée pour rétablir l'équilibre — très touché par la guerre — dans l'économie publique, la réquisition de 85 o/o des profits de guerre, la réquisition des biens des congrégations religieuses.

Le fascisme, qui se présentait avec ce programme, riche de volonté, mais encore pauvre de forces, ne fut pas bien accueilli. La bourgeoisie ne pouvait pas avoir beaucoup de sympathie pour la courageuse initiative d'une infime minorité qui, tout en mettant en première ligne la conception nationale, n'avait pas beaucoup d'égard pour les intérêts des classes capitalistes. Et puis la bourgeoisie craignait que toute tentative de résistance virile n'exaspérât la volonté agres-

sive des bolchéviks et ne précipitât la catastrophe. Le gouvernement d'alors (Nitti) se compromettait avec le parti socialiste, et s'efforçait de l'attirer au pouvoir, dût-on renier la guerre et la victoire ; il ne voyait pas d'autre moyen d'éviter la révolution. Le fascisme ne favorisait certainement pas ce jeu, et par conséquent il était combattu et pourchassé par le gouvernement.

Pendant toute l'année 1919, la situation du fascisme fut brillante, mais précaire, comme celle d'un régiment lancé sans appui en territoire ennemi, obligé de demander son salut à un courage désespéré et à l'éclatante rapidité de ses mouvements stratégiques.

Malgré cela, le mouvement fasciste réussit à prouver la fondamentale incapacité révolutionnaire du « terrible » bolchévisme, qui faisait une bien piètre figure, se cachait et ne savait comment se défendre contre les coups d'un adversaire infiniment inférieur en nombre.

Au mois de septembre 1919, Gabriele d'Annunzio occupait Fiume. Ce fait haussa de beaucoup les actions du fascisme, qui se tourna vers d'Annunzio, osant, presque seul, appuyer le geste rebelle du poète. De nouvelles forces et des sympathies plus larges récompensèrent le fascisme ; mais les élections politiques générales, qui eurent lieu au mois de novembre suivant, montrèrent, de façon frappante, combien peu nombreux était le parti fasciste. Son unique liste, portée au collège de Milan, n'obtint que quelques milliers de voix, et aucun de ses candidats ne fut élu.

§

L'année 1920 marque le premier développement du fascisme. La courageuse ténacité de ses fondateurs recevait le prix mérité, puisque les rangs de l'organisation commençaient à grossir. Mais les nouveaux inscrits venaient en grande partie de la bourgeoisie agraire, par nature profondément conservatrice. Leur entrée dans le fascisme changeait par conséquent la physionomie originaire du parti. Il

pâlissait de plus en plus. Le programme du début se perdait dans les réserves. La directive républicaine devenait une tendance de plus en plus vague. L'expropriation partielle de la bourgeoisie, le droit à la terre des paysans excombattants, déjà voté dans le premier congrès fasciste, la constitution de corps législatifs pour représenter directement les classes productrices, tout cela n'était déjà plus que des choses en l'air, qu'on ne demandait qu'à oublier définitivement.

C'est pourquoi de nombreux adhérents de la première heure, qui avaient vu dans le fascisme non seulement la réaction contre l'outrecuidance bolchéviste et la revendication des forces nationales, mais aussi un mouvement rénovateur du pays, en sortirent dégoûtés. Malgré cela, le fascisme attirait encore à lui, vers le milieu de 1920, des forces que ne dominaient pas des préoccupations de classe, mais seulement un sincère amour de la patrie; il était aidé en cela par le bolchévisme, qui s'obstinait dans ses directives antinationales.

Toutefois, dans la deuxième moitié de 1920, la transformation du mouvement fasciste s'accentue avec une impressionnante rapidité. M. Giolitti, revenu au pouvoir, conçoit et pratique le plan de se servir du fascisme pour déraciner définitivement le socialisme, après que celui-ci, poussé par les courants communistes-maximalistes, eut refusé l'offre de collaboration à son gouvernement. Le parti socialiste, avec ses 156 députés, était, en effet, parlementairement, trop fort pour n'être pas considéré comme un collaborateur nécessaire ou comme un ennemi qu'on doit, coûte que coûte, réduire à l'impuissance.

M. Giolitti, qui voyait le péril qu'aurait l'action directe de l'Etat contre les socialistes, pensa à se servir du fascisme, en gardant toutefois les mains libres pour la liquidation violente de la question de Fiume, où d'Annunzio restait toujours, les armes à la main, menace continuelle contre le gouvernement de Rome. Il est impossible de préciser de quelle nature ont été les relations entre le gouvernement

de Giolitti et le fascisme. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir du mois d'août 1920 on vit en Italie la plus paradoxale des collaborations, entre l'homme qui avait été le partisan le plus en vue du neutralisme, qui avait été germanophile avant, pendant et après la guerre, et l'organisation créée pour la défense et la mise en valeur de la guerre, que dirigeaient ceux-là mêmes qui, en 1915, voulaient fusiller Giolitti comme traître à la patrie. Le fascisme regarda avec moins de sympathie l'entreprise de Fiume ; il accepta le traité de Rapallo entre l'Italie et la Yougoslavie, traité que d'Annunzio repoussait fièrement, et n'y fit que quelques réserves platoniques pour sauver les apparences ; et enfin il permettait au Gouvernement, à la Noël 1920, d'étouffer dans le sang la rébellion d'annunzienne, sans tenter aucune protestation efficace.

En récompense de cela, il pouvait entreprendre librement, avec l'aide dissimulée des autorités, cette violente offensive antisocialiste, qui devait le conduire plus tard au pouvoir. Au mois de novembre 1920, le fascisme était déjà prêt pour une attaque de grand style, qui eut un incontestable succès grâce à l'inguérissable stupidité du bolchévisme, de plus en plus décidé à accentuer son attitude antinationale, et menaçant toujours de la révolution, qu'il n'avait pas eu le courage — et qu'il n'avait peut être même plus la possibilité — de déchaîner.

C'est à ce moment que le fascisme achève sa transformation avec une extraordinaire rapidité.

Allié avec le gouvernement, protégé et aidé de toutes les façons par les autorités locales, pourvu d'armes par les dépôts militaires, sûr de toute impunité s'il viole les lois, aidé par l'évidente nullité et par la lâcheté de l'ennemi contre lequel il combat, le fascisme triomphe sans presque rencontrer de résistance. Alors, de tous côtés, accoururent les chercheurs de succès faciles, qui apportèrent dans le fascisme une mentalité nettement réactionnaire, et le firent changer complètement de physionomie.

Les raisons idéalistes sont oubliées ou reniées. Après avoir contemplé, l'arme au pied, l'expulsion sanglante de d'Annunzio de Fiume, le fascisme jette à la mer ses dernières revendications de renouvellement national et prend de plus en plus le caractère d'une réaction de classe. La bourgeoisie agraire, qui d'abord l'ignorait ou le haïssait — car elle avait été pendant la guerre neutraliste et germanophile, — le soutient de ses hommes et de son argent, et le fait devenir l'instrument de ses vengeances. Dans l'Emilie et dans les Pouilles — où l'organisation des paysans est le plus puissante — le fascisme lance ses hommes à l'attaque des syndicats et des coopératives, les détruit, ou les oblige à adhérer au parti fasciste. Pour obtenir ce résultat il inaugure la méthode des « expéditions punitives ». Sous n'importe quel prétexte — ou même sans prétexte — les escadrons fascistes d'une zone se concentrent dans un lieu donné ; ils arrivent, rapidement transportés dans des camions, armés et équipés militairement. Ces bandes dévastent, incendient, assomment, tuent, sans que les autorités interviennent. Elles exilent ensuite les chefs les plus connus et obligent les ouvriers indemnes à s'inscrire au fascisme.

De cette façon, rapidement, les provinces de Ferrare, de Bologne, de Modène, de Plaisance, de Reggio, d'Emilie sont soumises.

Le mouvement fasciste protège désormais, à l'ombre du drapeau national, la défense de ces classes que Mussolini lui-même appelait « ternes, sourdes et misérables ». Dans les rangs fascistes entrent les « bravi » de profession ; certains avaient été neutralistes, certains même peut-être auraient été condamnés pour désertion ; ils trouvent ainsi le moyen de se livrer à leurs instincts criminels, sûrs de toute impunité.

Au même moment, les liens avec les factions politiques de droite — nationalistes et conservateurs — se font plus étroits, ces factions étant fort contentes de trouver dans un mouvement qui a toute l'ardeur et l'audace de la jeu-

nesse une aide inespérée et un moyen non moins inespéré de revenir au pouvoir. Et du moment que les élections générales sont proches, le fascisme n'a plus honte de se tourner vers les groupes de ce que l'on appelle la démocratie constitutionnelle, groupes qui forment le noyau des « blocs nationaux » et acceptent ces compromis hybrides si durement attaqués en eux-mêmes et qui sont la plaie de la politique parlementaire italienne.

Au mois de mai 1921 — à peine deux ans après sa naissance — le fascisme a déjà parcouru tout le cycle de sa transformation. Le mouvement,qui était originairement un mouvement de rénovation nationale, républicaine, syndicaliste, libertaire, anticlérical, est devenu conservateur, royaliste, parlementariste, et pousse en outre une pointe vers le néoguelfisme, sous le prétexte de faire servir l'influence internationale de la papauté à la politique nationale italienne.

Les élections générales du mois de mai 1921 sont un succès inespéré pour le fascisme. Ce parti, qui, dix-huit mois auparavant, n'avait obtenu l'élection d'aucun candidat, se trouva avoir trente-cinq élus, presque tous hommes nouveaux en politique. Ce succès emporte bien des hésitations. Les rangs fascistes accueillent tous les arrivistes qui regardent avec envie la fortune de ceux qui ont réussi et espèrent la partager.

§

L'ivresse de la victoire n'arrive toutefois pas à cacher les dangers de la situation aux quelques fascistes de la première heure. Ils voient avec inquiétude que le fascisme a de plus en plus le caractère d'une violence systématique, non plus défensive, mais offensive. Les « expéditions punitives », en effet, se multiplient, non seulement contre les bolchéviks ennemis de la patrie, mais aussi contre les autres partis, dont on ne peut nier le réel et sincère amour de la nation. C'est ainsi que le caractère de « réaction de classe »

du fascisme n'arrive même plus à se cacher entre les plis du drapeau tricolore.

Mussolini et quelques fascistes de la première heure tentent un retour aux origines ; ils essaient de reprendre la « tendance républicaine » du fascisme ; mais ils sont battus par la majorité, qui s'affirme royaliste, et ils sont forcés de céder.

Dans le pays commence une réaction contre le fascime; des groupes de combat surgissent parmi les socialistes, les républicains, les syndicalistes. Même les catholiques (parti populaire) se préparent à la résistance armée. Le Gouvernement (Bonomi), préoccupé par la menace de guerre civile, tente de conclure un pacte de pacification. Mussolini arrive à le faire accepter par le groupe parlementaire fasciste et par les organes centraux du mouvement. Mais les fascistes de la vallée du Pô se rebellent.

Cette rébellion est topographiquement symptomatique. La vallée du Pô est la zone où le fascisme est né et s'est développé tardivement avec des caractères de classe plus nets et plus précis qu'ailleurs. Là les fascistes appartiennent, au moins pour les neuf dixièmes, aux classes de propriétaires agricoles, qui avant et pendant la guerre étaient tous, comme nous l'avons déjà dit plus haut, férocement neutralistes et germanophiles. Ce sont leurs fils qui forment la troupe des « expéditions punitives » faites au nom de la patrie ; ils ont été en grande partie embusqués pendant la guerre, parce que les agraires de la vallée du Pô deviennent patriotes et courageux seulement quand il s'agit de défendre leur propre intérêt.

La rébellion des fascistes de la vallée du Pô, très nombreux, l'emporte et oblige encore une fois Mussolini à céder. Le pacte de pacification est dénoncé et les violences recommencent partout.

Au mois de juillet 1921, Mussolini est forcé de confesser :

Avec le développement pris par notre mouvement, des milliers d'individus, qui ont interprété le fascisme comme une défense d'intérêts personnels déterminés ou comme une organisation de la violence pour la violence, sont entrés dans le parti.

Mais peu de mois après, le même Mussolini, prisonnier de cette situation, accepte la responsabilité du système dont naguère il se plaignait, le défend, l'exalte et en fait une théorie de parti.

La raison de cette évidente contradiction doit être recherchée dans le succès toujours croissant du fascisme, malgré ses excès : je dirai même à cause de ses excès. Le fascisme domine l'adversaire et acquiert de jour en jour une supériorité qui commence à devenir absolue dans la nation.

Même les derniers scrupules légalitaires des constitutionnels s'effacent devant la surprenante fortune du fascisme, qui promet de détruire, par le gourdin et le revolver, le socialisme et les organisations ouvrières. Tout le monde courbe le front devant la domination qui s'affirme avec une vigueur irrésistible. Se pouvait-il que le chef reconnu — même s'il n'était pas toujours suivi — d'un mouvement si réussi, l'abandonnât le jour du triomphe ? Il aurait fallu un héroïsme d'esprit peu commun.

Pendant ce temps, le gouvernement, passé dans les mains de Facta, se montre de plus en plus impuissant. Il a perdu le contrôle de ses fonctionnaires, qui n'obéissent désormais qu'à l'autorité illégale, mais réelle, du fascisme. Celui-ci s'est donné (décembre 1921) une constitution de parti et a organisé ouvertement ses forces militarisées. Le parti national fasciste devient tout à fait, et il le proclame sans détours, l'Etat fasciste ; il possède une armée à lui, qui se tournera, s'il le faut, contre l'Etat constitutionnel.

Une vraie révolution s'est donc déroulée en Italie avec l'aide et l'appui des divers gouvernements qui se sont suivis du mois de juillet 1920 à aujourd'hui. Les vieilles classes dirigeantes s'aperçoivent, un peu tard, qu'elles sont de fait dépossédées. Elles avaient cru que le fascisme les servirait

fidèlement, les débarrasserait de l'incommode bolchévisme et les reporterait au pouvoir ; elles constatent avec douleur qu'elles ont agi comme le cheval de la fable qui, pour se venger du cerf, prit en croupe l'homme qui l'assujettit.

Le fascisme a désorganisé le parti socialiste, l'organisation ouvrière qui le suit a été réduite à un tiers peut-être de ses effectifs de 1920, mais en même temps il a fini par imposer sa volonté impérieuse à l'Etat, en s'infiltrant dans la police, dans l'armée, dans la bureaucratie, dans la magistrature au point de faire de ces instruments de l'Etat des instruments à lui. Les vieux hommes d'Etat italiens sentent qu'ils ne possèdent plus qu'un pouvoir nominal et illusoire. Pour qu'il redevienne effectif, ils ne trouvent rien de mieux que d'offrir au fascisme des portefeuilles dans le ministère, espérant qu'il rentrera dans les règles constitutionnelles, puisqu'il accepte la responsabilité du pouvoir.

Les classes dirigeantes n'ont plus d'espoir que dans le retour de Giolitti : l'homme qui a su transformer le fascisme révolutionnaire en un moyen de réaction, en l'armant et en le rendant plus combattif, sera aussi capable d'en détourner encore une fois le cours en l'attirant au pouvoir légal. Ou bien, s'il ne réussit pas, il aura du moins la force de le dominer, en usant, s'il le faut, des mêmes moyens employés contre d'Annunzio à Fiume.

Mais le fascisme a désormais trop d'élan combattif et une puissance réelle trop supérieure à celle de l'Etat pour pouvoir être arrêté. Il a pu faire — avec l'aide du gouvernement — d'abord les expéditions punitives contre les villages, puis les occupations temporaires des villes, enfin, pendant l'été dernier, une « mobilisation générale » de ses forces armées pour en finir avec la dernière résistance socialiste. Il a la conscience et la mesure de sa force. Il sait qu'il peut dominer non seulement l'ennemi contre lequel il est insurgé, mais aussi l'allié qui voudrait le réduire à de plus modestes fonctions. Il refuse par conséquent une participation en sous-ordre au gouvernement. Il veut pour lui seul le pou-

voir, tout le pouvoir, et il l'aura. Le congrès réuni à Naples par le parti national fasciste, le 24 octobre dernier, n'est pas un congrès ; c'est une concentration de forces armées, organisées et enrégimentées. La crise se précipite. Les éléments plus audacieux se débarrassent de toute préoccupation et jouent la carte décisive. Le 27 octobre, à minuit, une nouvelle mobilisation générale de l'armée fasciste est décrétée, pendant que déjà, dans la journée, ont eu lieu les premières escarmouches insurrectionnelles. Cette fois l'effort n'est plus fait contre le communisme, mais contre l'Etat libéral. Celui-ci tente en vain de résister; il se perd dans une suite de contradictions qui révèlent sa faiblesse ; il va jusqu'à proclamer l'état de siège, pour en révoquer l'ordre une heure après.

L'inévitable triomphe du fascisme s'impose dès le premier jour de la bataille. Le troisième jour il est avoué. Le roi fait appeler Mussolini, chef des insurgés, à Rome, et lui confie le pouvoir. L'Italie a eu une révolution presque sans effusion de sang. Aujourd'hui, l'Etat libéral, selon la conception qui a prédominé pendant trois quarts de siècle, n'existe plus. Nous avons « l'Etat fasciste ». Mais qu'est-ce réellement que l'Etat fasciste? Personne le sait, pas même M. Mussolini.

II

En examinant les causes qui, à l'origine, formèrent le fascisme et les éléments contradictoires qui en déterminèrent le développement successif, couronné par le récent triomphe, la faiblesse cachée de ce mouvement qui a cependant, en apparence, une puissance si extraordinaire, nous semble évidente. Le fascisme qui n'a plus, du moins à ce qu'il semble, d'ennemis extérieurs à battre, a, en lui-même, le plus dangereux des adversaires.

Le fascisme, après avoir modifié son programme tant de fois qu'il a fini par le renverser complètement, est arrivé à trouver plus simple de ne pas en avoir du tout.

Le fascisme — écrivait M. Mussolini l'année dernière et, répétait-il même dans des discours tout récents, à la veille de conquérir le pouvoir par la violence — est une grande mobilisation de forces matérielles et morales. Qu'est-ce qu'il se propose? Nous l'affirmons sans fausse modestie : gouverner la nation, avec le programme nécessaire pour assurer la grandeur matérielle et morale du peuple italien. Nous ne croyons pas aux programmes dogmatiques, à cette sorte de cadres rigides, qui devraient contenir et sacrifier la variable, changeante et complexe réalité.

Nous nous permettons le luxe d'additionner, de concilier et de surpasser en nous-mêmes les antithèses dans lesquelles s'abrutissent les autres et qui se résument en un monosyllabe affirmatif ou négatif. Nous nous permettons le luxe d'être des aristocrates et des démocrates, des conservateurs et des fauteurs de progrès, des réactionnaires et des révolutionnaires, des légalitaires et des illégalitaires, selon les circonstances de temps, de lieu et de milieu dans lesquelles nous sommes forcés de vivre et d'agir.

Le refus net de formuler n'importe quel programme correspondait à une nécessité attenante au fascisme, tant que celui-ci était un parti aspirant au pouvoir, mais qui n'était pas chargé des responsabilités du pouvoir même. Le fascisme, en effet, a eu, jusqu'à hier, une extraordinaire force négative, en réunissant les éléments les plus divers et les plus opposés entre eux, avec un seul but, celui de combattre un ennemi commun, le bolchévisme. Mais aujourd'hui, le fascisme est au gouvernement, et il ne lui est plus possible de se passer d'un programme. La fonction positive du fascisme devra, par conséquent, se définir, au moins dans les actes, et il ne nous semble pas possible que ces actes lui permettent de conserver son unité. Les éléments qui le constituent peuvent être schématiquement classés en trois catégories :

Ceux qui, malgré tout, comprennent encore l'action fasciste actuelle comme une phase de la transformation révolutionnaire de l'Italie, qui fut commencée par la guerre ;

Ceux qui comprennent l'action fasciste comme *le coup d'arrêt* de cette transformation ;

Ceux qui sont accourus dans les rangs fascistes, comme hier ils accouraient dans les rangs bolchéviks, et comme demain ils accourraient dans n'importe quels autres rangs, pourvu que soient favorisés leurs tendances anti-sociales, leur activité de mercenaires, leur esprit d'aventure ou leur espoir d'un suc ès facile.

Il serait superflu de vouloir démontrer la complète contradiction qui existe entre les deux premières catégories. Au contraire il est utile de mettre en relief le problème que l'existence de la troisième catégorie pose dès maintenant au fascisme, devenu gouvernement. Cette catégorie est celle qui donne le plus grand contingent aux « compagnies d'action » (squadre d'azione), c'est-à-dire à l'armée fasciste qui a porté M. Mussolini et ses amis au pouvoir, par des procédés qui rappellent ceux dont se servaient déjà les prétoriens pour faire les empereurs à Rome, à moins qu'on ne veuille trouver une analogie plus fraîche dans l'histoire des républiques sud-américaines.

Que fera le nouveau gouvernement de ces éléments troubles, enrégimentés et équipés militairement et qui savent avoir été les artisans du triomphe fascite ?

Les garder tels qu'ils sont actuellement, même sous la forme projetée d'organisations gymno-militaires, est une chose impossible. Ils seraient une cause continuelle de dangereux désordres et finiraient par constituer un duplicata de l'armée régulière, et se heurteraient fatalement à elle. Le problème est angoissant pour le nouveau gouvernement dès ses premiers instants de vie. On parle d'enrégimenter les « compagnies d'action » fascistes dans l'armée régulière, ce que la Monarchie avait refusé aux volontaires de Garibaldi après que, en 1860, ils lui avaient donné un royaume.

Mais bien que le projet puisse sembler honorifique aux milices fascistes, nous doutons fortement que les francs ti-

reurs qui les composent se résignent facilement à la dure discipline du soldat.

Il est bien vrai que dans les compagnies d'action il y a aussi des individus, auxquels on ferait grand tort en les mettant au niveau des mercenaires; mais ceux-ci, seraient-ils des idéalistes qui ont l'illusion de ne combattre que pour la patrie, seraient-ils de clairvoyants défenseurs de l'intérêt de leur classe, ne nous semblent pas non plus disposés, en entrant dans l'armée régulière, à sacrifier leur liberté personnelle.

N'importe comment, même si le gouvernement arrivait à incorporer les milices fascistes dans l'armée régulière, tout le monde apercevra les conséquences d'une si large introduction d'éléments indisciplinés et difficilement obéissants dans un organisme qui doit avoir, comme principal caractère, la discipline la plus rigide et qui doit s'abstenir de toute passion de parti.

La solution que le nouveau gouvernement saura donner au difficile problème des « compagnies d'action » sera par conséquent la preuve de son habileté et de son énergie. Mais il est certain de toutes façons que, même dans la plus favorable des hypothèses, il y aura un grand mécontentement et une diminution relative de la force fasciste.

Un autre élément, — peut-être le meilleur, — de l'intime faiblesse du fascisme est le phénomène qu'on appelle le « syndicalisme fasciste ». A un certain point de son développement, et précisément l'année dernière, le fascisme s'aperçut instinctivement que dans la vie sociale de l'Italie contemporaine, la force armée de deux ou trois cent mille jeunes hommes ne peut suffire pour s'emparer du pays et pour le conserver longtemps.

Dans l'Italie du xxe siècle — comme dans tous les pays civilisés — si l'on veut compter pour quelque chose, mis à part les succès momentanés dus à la force physique et à l'impuissance des adversaires, il faut avoir le contrôle de quelque élément de la production, soit de l'organisation

des intérêts capitalistes, soit de l'organisation des intérêts prolétariens. Le syndicat devient de jour en jour l'organe qui prévaut dans la vie sociale contemporaine.

Mais le fascisme n'a pu s'emparer des forces économiques de la bourgeoisie, qui est certainement disposée à l'aider, qu'à la condition implicite et tacite, mais non moins effective, qu'il respecte, ou mieux qu'il protège ses privilèges.

Pour se donner une base sûre, le fascisme a dû agrandir sa conquête dans l'organisation ouvrière, au risque de se contredire une fois de plus, et d'une manière plus scandaleuse. Pour incorporer les travailleurs, on employa la méthode usuelle. Une ou plusieurs compagnies d'action tombaient sur un pays, dans une usine, dans un port, et posaient aux travailleurs le dilemme suivant : ou passer avec armes et bagages au fascisme ou bien voir détruire l'organisation et subir toutes sortes de violences individuelles.

Nous ne discutons pas la légitimité de ces méthodes, comme nous ne discutons pas l'efficacité des conversions forcées qui en sont la conséquence. Nous nous bornons à constater que la conquête des syndicats fut accomplie par le fascisme avec une rare fortune. D'abord il « enrôla » par-ci, par-là — surtout dans la vallée du Pô — quelques organisations de paysans ; mais, dans ces derniers six mois, il agrandit beaucoup son champ d'action, tant et si bien qu'il peut se vanter aujourd'hui d'avoir le contrôle sur près d'un million de travailleurs organisés.

Ainsi le fascisme s'est créé cette base de masse qui lui manquait.

Mais la présence dans les rangs fascistes d'un nombre si grand d'ouvriers et de paysans a créé un nouveau problème, très redoutable. Il mêle le « fascisme » à un mouvement révolutionnaire. Aujourd'hui c'est la supériorité en nombre des éléments paysans et ouvriers qui menace de bouleverser à nouveau les « directives » du fascisme.

Il faut noter que les masses enrôlées par le fascisme sont

celles-là mêmes auxquelles le socialisme avait déjà donné une conscience de classe. Elles ne peuvent pas rester organisées en syndicats seulement pour envoyer au pouvoir M. Mussolini et pour déployer le drapeau tricolore au lieu du drapeau rouge; elles ne peuvent renoncer, au nom de la patrie, à la défense de leurs droits qui — même réduits aux limites acceptées par le fascisme — auront toujours pour adversaires les classes patronales. Elles devront, par conséquent, soutenir, dans le fascisme, les mêmes luttes que dans le socialisme, tout en restant en dehors de toute attitude antinationale.

Ceci, plus qu'une prévision logique, est une réalité actuelle. Déjà, au mois de mai dernier, on eut la surprise de voir les fascistes — qui se déclarent complètement hostiles aux grèves — conduire une grève générale, qui dura trois jours, en employant toute la masse ouvrière de la province de Ferrare. Plus de 50.000 paysans, par ordre des « fasci », se concentrèrent au chef-lieu pour protester contre le chômage et ne se séparèrent qu'après avoir imposé au gouvernement de commencer immédiatement des travaux publics pour dix millions de lires.

Dans la province de Sienne, les fascistes ont imposé aux propriétaires terriens l'embauchage obligatoire des journaliers inoccupés, dans des proportions supérieures même à celles exigées par les socialistes. La même chose est arrivée dans la Polésine, dans les provinces de Bologne et de Plaisance.

Les méthodes par lesquelles le fascisme dicte sa volonté aux propriétaires récalcitrants sont éclairées par le sénateur Einaudi qui, dans un récent article publié dans le *Corriere della Sera*, écrivait mélancoliquement :

Quand les fascistes prennent la défense d'un certain groupe d'ouvriers ou de paysans, si l'industriel ou l'agriculteur ne cède pas tout de suite, ils sont bâtonnés de sainte raison. Dans l'*Assalto* de Bologne (journal fasciste) des propriétaires terriens des campagnes de Budrio, qui ne voulaient pas embaucher tous les chô-

meurs qui leur étaient imposés par le fascio, sont qualifiés « un tas de croque-morts » et on donne pour premier conseil d'user du gourdin « dont le fascisme se servira pour les agraires crétins de la commune ».

D'autre part, le fascisme, théoriquement contraire à toute intervention et à toute aide de l'Etat à l'industrie, emploie pratiquement les moyens les plus énergiques pour obtenir les résultats déjà reprochés aux socialistes, quand ils pensaient devoir résoudre une question économique en faveur de leurs adhérents.

Ainsi, à Terni, il a fait une énorme concentration de forces, en menaçant et en exécutant de graves menaces, pour imposer à l'Etat une transaction avec une société propriétaire d'une fabrique d'armes très importante qui avait déclaré le lock out. Le même fait s'est répété à Livourne pour les chantiers Orlando dont la réouverture a été imposée le 16 octobre sous peine d'occupation par les troupes fascistes. Dans les deux cas, l'Etat devra payer plusieurs millions qu'il prétend ne pas devoir à l'industrie privée.

D'autres faits analogues se sont produits aux usines de Viareggio et aux mines de Valdarno en faveur desquelles le fascisme a obligé le gouvernement à intervenir par de grosses avances et par des rabais désastreux sur les chemins de fer pour les sauver de la faillite.

En fin de compte, on peut dire que, pratiquement, le fascisme — dans son action syndicale — n'a pas su faire autre chose que substituer à la grève des moyens plus radicaux et plus violents pour arriver aux mêmes résultats que se proposaient les organisations ouvrières conduites par les socialistes.

Cela est naturel. Les mots ne peuvent pas changer les termes du problème syndical. Le syndicat peut se dénommer « corporation » et peut être suivi de l'adjectif fasciste ou national : mais il sera toujours une organisation d'intérêts de classe en lutte fatale avec d'autres intérêts de classe. Et quand ces deux intérêts s'unissent pour combattre

ensemble, ils le font en endommageant le budget public.

Le fascisme affirme à nouveau que son syndicalisme tient compte, au delà des intérêts particuliers de classe, des intérêts de la nation, et qu'il veut concilier dans ce principe le prolétariat et la bourgeoisie, en ayant comme but le développement de la production nationale.

Les catholiques mettaient à la base de leur action syndicale le principe, plutôt vieillot, de l'harmonie entre les classes sociales, et non la lutte de classes, et se référaient aux préceptes moraux de l'Evangile, bien plus efficaces auprès des masses ignorantes que la préoccupation de développer la production nationale. Toutefois, ni le principe même, ni les formidables moyens moraux de persuasion que possède l'Eglise n'ont empêché les syndicats catholiques — dès qu'ils eurent pris un développement suffisant — de pratiquer la lutte de classe tout comme les syndicats « rouges ».

Il n'est pas probable que le fascisme — qui n'a pas encore quatre années de vie — réussisse là où a échoué une organisation toute puissante, et deux fois millénaire, comme l'Eglise catholique. Les faits, dès maintenant, prouvent que, sauf quelque différence accidentelle de tactique, le syndicalisme fasciste suit nécessairement la même route que les autres organisations ouvrières.

L'histoire du fascisme, que nous avons cherché à tracer avec clarté, dit quels sont les éléments contradictoires dans ce mouvement. Il réunit dans un système de violence négative les extrémistes qui répugnent le plus à s'accorder entre eux : l'extrême droite qui conçoit l'Etat tout puissant, tyrannique, ayant sa fin en lui-même, et l'extrême gauche qui agit de façon à conduire l'Italie à une convulsion sociale et politique radicale, même si théoriquement elle le nie.

D'où son instabilité, son intime faiblesse, les contradictions dans son action politique.

Le bolchévisme n'a pas fait la révolution parce qu'il se voyait battu par la fausseté de ses propres utopies, avant même que le fascisme fût né et le déviât complètement.

Le fascisme, au contraire, a eu le courage de tenter le coup d'Etat; mais, après la victoire violente, il hésite encore à se définir, parce qu'il craint que ne se termine l'équivoque au moyen de laquelle il se soutient. Cela toutefois ne peut pas durer toujours ; après s'être emparé du pouvoir officiel, le fascisme ne peut plus vanter comme un titre d'originalité méritoire le manque de programme. L'ambiguïté qui lui permettait de faire des déclarations théoriques ultra-individualistes et de s'appuyer sur les masses organisées, de mépriser verbalement le parlementarisme et de chercher à conquérir des mandats électoraux, d'exalter l'Etat puissant et de ridiculiser l'Etat par une continuelle violation des lois, toujours impunie, de prêcher la discipline absolue, presque mystique, et de tolérer dans ses rangs la plus compromettante indiscipline, de ne pas renoncer tout à fait à la « tendance républicaine » et de se prodiguer en manifestations monarchiques, cette ambiguïté incroyable, absurde, monstrueuse , qui revêt de formes démagogiques le conservatisme le plus étroit et de formes loyalistes la démagogie la plus insolente, doit cesser nécessairement.

Mais le fascisme sait et comprend que le jour où il devra dissiper l'équivoque et cesser l'ambiguïté, il mourra de cela même. Les forces diverses et contraires qu'il assemble au nom de l'Italie s'éloigneraient irrémédiablement les unes des autres. Le bolchévisme n'a pas réussi à faire la révolution parce que son programme n'était pas réalisable. Le fascisme a fait le coup d'Etat, bien qu'il fût dépourvu de tout programme politique capable de tenir unies ses milices : une fois le coup exécuté sera-t-il capable de se donner ce programme, en conciliant des intérêts et des principes absolument opposés ?

La formation du gouvernement — comme il a été constitué après les journées insurrectionnelles de la fin d'octobre — ne dit rien de précis sur la voie que prendra la politique italienne. La présence de quelques éléments peut faire croire, au fond, que le gouvernement fasciste ne sera pas

très différent d'un des habituels gouvernements de coalition que la représentation proportionnelle rend inévitables. Dans ce cas, il serait difficile de justifier l'action violente du fascisme pour prendre le pouvoir et le fascio se ruinerait en peu de temps.

Restent deux hypothèses encore vraisemblables : que le gouvernement fasciste soit poussé par la masse qu'il représente tant bien que mal à retourner à ses origines, et s'applique à un courageux renouvellement de la nation,— ou que le gouvernement fasciste instaure purement et simplement une dictature réactionnaire à outrance.

Cette dernière hypothèse devrait paraître la plus vraisemblable, si l'on tient compte des intentions avec lesquelles Mussolini a déclaré vouloir aller au pouvoir, dans un discours qu'il fit à Milan, peu de temps avant de devenir président du Conseil des Ministres :

> Les citoyens non inscrits au parti fasciste devraient être subdivisés en trois classes : ceux qui m'approuvent, qui devraient vite entrer dans les rangs fascistes ; les indifférents, qui auront la faculté de rester tranquilles chez eux ; les adversaires, qui seront traités comme les hérétiques du moyen âge.

Ces derniers, selon l'expression de Mussolini, « ne devraient pas pouvoir circuler ».

Ce « programme de gouvernement » serait incroyable s'il n'était pas prouvé par l'analyse du discours de Mussolini, faite par le journal dont il est directeur et propriétaire. Il nous semble inutile de le discuter. On peut toutefois observer que si, réellement, le fascisme est allé au gouvernement pour exercer le pouvoir avec les intentions précisées par Mussolini, il énonce la plus paradoxale de ses contradictions, quand il parle d'élections qui ne pourraient être qu'une humiliante et tragique bouffonnerie.

Pour quelle raison voter, si le vote n'est au moins relativement libre ou s'il doit servir seulement à donner une illusion de légalité à la tyrannie qui annulerait en fait le droit de la majorité ?

Par conséquent, si le fascisme, profitant du pouvoir officiel et de l'impuissance momentanée à laquelle il a réduit les masses, insistait pour instaurer une espèce de dictature insuffisamment vernie de légalité par des élections faites sans aucune garantie, on peut se demander si l'esprit italien ne reprendrait pas la tradition par laquelle il sauva l'idée de liberté dans le mystère de la secte, alors que pesait sur l'Italie une tyrannie indigène et étrangère encore mieux armée et plus féroce que ne serait celle annoncée par Mussolini.

Ce serait aussi un retour au passé, à des formes de lutte qu'on pouvait croire désormais définitivement abolies, mais on ne saurait imputer la faute et la responsabilité de cet anachronisme à la majorité, ou même à la minorité, que le fascisme prétend réduire à la condition des Italiens d'il y a un siècle.

Les Italiens peuvent aller jusqu'à tolérer une diminution de leur droit, pourvu que le propos liberticide ne soit pas trop évident et ne se traduise pas en une règle de gouvernement nettement confessée, mais quand disparaît la dernière illusion d'une loi qui garantit le minimum de liberté indispensable pour respirer, le sens juridique qui, même chez le plus humble paysan italien, est inné, comme chez l'héritier de l'esprit de Rome, se révolte et cherche d'instinct, serait-ce par les chemins les plus cachés, à retrouver la lumière.

Le fascisme a pu employer ses méthodes tant qu'il n'était pas au gouvernement. Aujourd'hui qu'il est devenu officiel, il trouverait certainement des résistances inconnues, même parmi ceux qu'il peut classer parmi les indifférents et jusque parmi ceux qui sympathisent avec lui, s'il tentait d'appliquer le programme mussolinien.

ALCESTE DE AMBRIS.

Décembre 1922.

SAGESSE OCCULTE DE L'ORIENT

LA JOIE CÉLESTE DE LA TERRE

—

I

« Avez-vous, Chatov, des minutes d'*harmonie éternelle ?* Il y a des secondes, cinq ou six à la fois, pas davantage, où vous sentez soudain la présence de l'harmonie éternelle parfaitement atteinte. Ce n'est pas un sentiment terrestre ; je ne veux pas dire que ce soit quelque chose de céleste, mais que l'homme sous sa forme terrestre ne peut le supporter. Il faudrait qu'il changeât physiquement ou mourût. Il est clair, ce sentiment, et indiscutable. C'est comme si vous vous sentiez soudain en contact avec toute la nature et disiez : oui, c'est vrai. Dieu, lorsqu'il créait le monde, disait à la fin de chacune des journées de la création : « Oui, c'est vrai, c'est bien. » C'est... ce n'est pas de l'attendrissement, ce n'est que de la joie, toute simple. Vous ne pardonnez rien, parce qu'il n'y a plus rien à pardonner. Ce n'est pas de l'amour. Oh, c'est plus sublime que l'amour ! Et le plus terrible en tout cela, c'est que ce soit si simple, si clair et que cela donne une telle joie. L'âme ne pourrait la supporter plus de cinq secondes : une de plus, et elle en mourrait, disparaîtrait. Je vis toute une vie en ces cinq secondes et je donnerais pour elles toute ma vie, car elles la valent. Pour supporter dix secondes, l'homme devrait changer physiquement. » (Kirillov dans les *Démons* de Dostoïevsky.)

Certes, ni Kirillov, ni Dostoïevsky lui-même ne soupçonnent qu'ils touchent ici au plus profond mystère de l'Egypte.

L'épileptique et « démoniaque » Kirillov se trouve au centre même du cyclone tourbillonnant d'où sortira un jour la révolution russe et peut-être universelle, l' « Apocalypse de nos jours », la « fin du monde ». Ce n'est qu'à travers cette fin que nous comprenons le commencement du monde, à travers cette « tempête de démons » que nous comprenons le calme, la sérénité divine de l'Egypte.

II

Dans le *Service Journalier*, célébré dans chaque temple égyptien et divisé, pareillement à nos offices, en « heures » — à la première heure de la nuit, le prêtre qui lit les prières des morts asperge de l'eau vivante du *Noun* — le Nil céleste, l'Océan primordial — le corps du dieu mort, la momie d'Osiris, fait brûler des aromates et prononce quatre fois :

— « Le ciel s'unit à la terre ! »

La grande pleureuse (quatre fois) : « Joie céleste sur la terre ! »

Le prêtre : « Dieu vient ! Glorifiez-le ! »

La grande pleureuse (en frappant le tympanon) : « Joie céleste sur la terre ! »

Toute l'Egypte est là, parce qu'elle est tout entière la joie céleste de la terre, la « minute de l'harmonie éternelle ».

III

Pour supporter plus de cinq secondes de cette joie, l'homme devrait « changer physiquement ». En comparaison de l'Egypte nous l'avons bien fait, mais, hélas ! en sens contraire : cette joie nous la supportons cinq secondes, et l'Egypte cinq mille ans ; nous la payons d'un prix terrible — efforts surhumains, démence, mortification de la chair et de l'esprit, sainteté ou bien, comme chez Kirillov, possession démoniaque, — tandis que

l'Egypte la reçut gratuitement : c'est avec cette joie qu'elle vint au monde.

IV

Homère, lui aussi, connaît la joie de la vie terrestre, mais combien elle est triste, combien mortelle en comparaison de la joie de l'Egypte, plus qu'immortelle, triomphante de la mort, ressuscitante ! Ces dieux d'Homère — « dont la vie est légère » — comme ils sont lourds en comparaison de la légèreté égyptienne! Ces dieux-là ne sont qu'immortels, tandis que ces hommes-ci vainquent la mort, ressuscitent.

V

En Egypte, la couleur du deuil est le bleu : couleur de la mort, — couleur du ciel.

VI

Il faut étudier la peinture et la sculpture funéraire égyptiennes, à Saqqara, à Beni-Hassan, à Biban-el-Molouk, à Tel-el-Amarna, pour, non pas comprendre — nous ne le pourrions pas, hélas ! — mais seulement sentir et mesurer à la mesure de notre tristesse cette joie céleste de la terre, joie triomphante de la Résurrection.

VII

« Que mon tombeau soit le palais du festin », dit un mort dans une inscription funéraire. Et effectivement, on le représente comme en un éternel festin, tel exactement qu'il fut durant sa vie, mais à l'époque la plus heureuse de cette vie : couronné de fleurs, oint d'aromates, il préside au repas propitiatoire, embrasse son épouse, contemple avec amour ses enfants qui jouent.

Ou, par la grande chaleur de midi, assis dans un fauteuil, les pieds sur un petit tapis, il pêche dans le vivier

de son jardin, plein d'herbes et de fleurs aquatiques, à l'ombre des sycomores où « le souffle du vent du nord est doux à ses narines ».

Ou, dans un léger canot, il chasse parmi les fourrés de papyrus des marais du Nil où comme des nuages passent des troupes de canards, d'oies sauvages, de cygnes, d'ibis; et sur les tiges entremêlées, inclinées par le vent, se balancent des nids remplis d'œufs vers lesquels se glisse la mangouste rapace ; la mère voltige au-dessus du nid, essayant d'effrayer la bête par ses cris et ses battements d'ailes.

VIII

Tout dans cet art funéraire est d'une gravité solennelle, mais on y trouve aussi des détails amusants comme dans les livres d'images pour les petits enfants.

Dans un cortège de fête, devant le pharaon victorieux, les prisonniers nubiens mènent des animaux rares. Un tout petit singe espiègle a sauté sur le cou mince et long d'une girafe et y grimpe comme après un tronc d'arbre ; la girafe est surprise mais non effrayée ; un négrillon aux lèvres épaisses, se tournant vers le singe, le regarde, surpris lui aussi, et tous les trois ont l'air de s'amuser beaucoup.

Dans une chasse aux lions et aux taureaux sauvages, un petit hérisson au museau rusé — chasseur, lui aussi — caché derrière un buisson, se régale tranquillement d'un lézard qu'il vient de capturer.

Une vieille grenouille aux yeux ronds, assise dans le calice d'un lotus épanoui, regarde paisible et sérieuse le combat joyeux des bateliers qui essaient de se pousser l'un l'autre dans l'eau du Nil à coups de rames.

Un troupeau qui traverse le fleuve à gué ; le pâtre porte sur ses épaules un petit veau de lait et apaise de la voix la mère inquiète qui mugit ; un autre petit veau

blanc porte, attaché au cou en guise de clochette, la fleur du lotus bleu.

Un petit garçon entre les jambes d'une vache tette le pis qu'il a enlevé au veau ; celui-ci mugit plaintivement ; la vache,tournant la tête vers lui, le lèche et le console : il ne faut pas regretter le lait, il y en aura assez pour deux.

IX

Ainsi, en même temps que l'homme, toute créature terrestre participe à la joie céleste de la terre : plus elle est terrestre et plus elle est céleste.

X

Et tout y est familier, aimable, intime, comme dans l'enfance la plus lointaine. La mort elle-même n'est qu'un retour à l'enfance : tout « mort revient dans sa patrie, dans le pays où les dieux furent enfants : là tu es né, toi aussi, là tu as grandi et là, sain et sauf, tu vieilliras ». (*Livre des Morts.*)

XI

Oh ! le vieux livre d'images pour les petits enfants, pour nous tous qui rentrerons un jour dans notre patrie, notre enfance éternelle, — la mort !

Voici un comique grenouillet aux petites pattes gauchement écartées, qui, encore inhabile à sauter, tombe de la berge dans l'eau ; n'est-ce pas un grenouillet tout pareil que j'ai vu à l'étang d'Elaguine près de Petersbourg où je suis né ? Voici un simple papillon jaune des champs ; on dirait un papillon de mes champs natals. Voici une sauterelle grise ; une brindille verte lui sort de la bouche : peut-être mangeait-elle et s'est-elle endormie au soleil du matin, avant de terminer son repas. Voici sur la branche en fleur de l'acacia un oiselet au plumage hérissé, humide de rosée matinale. Voici dans l'eau grossièrement verte un canard grossièrement bariolé ; on

croirait un jouet de bois; il semble qu'il sente le verni et la colle fraîche, comme les jouets neufs de notre enfance; et pourtant il est vivant, il va cancaner. Et voici d'autres oiseaux qui voltigent ; on croirait aussi de grossiers jouets de bois, et en même temps leurs couleurs sont éclatantes, transparentes, mélodieuses, comme le gazouillement printanier des oiseaux.

XII

Toutes les plantes et tous les animaux sont représentés avec tant de précision naturaliste que les savants en peuvent aisément déterminer l'espèce. Mais le « naturalisme » égyptien n'est pas le nôtre.

« Il y a chez nous tout ce qu'il y a chez vous. » C'est ainsi que le diable révèle à Ivan Karamazov le mystère de l'au delà, mais il ne le révèle pas complètement. Il y a dans l'autre monde la même chose qu'en ce monde-ci, mais c'est cela et autre chose, c'est comme cela et autrement — dans une autre catégorie, une autre dimension, une autre lumière.

Voici pourquoi dans l'art égyptien luit un rayon mystérieux de l'au-delà : tout à travers la mort ; ce monde à travers l'autre. Tout est naturel et pourtant étrange jusqu'à l'effroi. L'homme devrait changer physiquement pour supporter plus de cinq secondes de cette joie effrayante.

XIII

« Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Pour y entrer, les Egyptiens n'ont même pas besoin de se convertir.

« Il y a dans l'enfant un rayonnement de sainteté transcendante, rosée lumineuse du Paradis, dont les cils du nouveau-né semblent encore être imprégnés. » (Rozanov.) Un sourire à travers les larmes de la joie rayonne

sur toute la beauté égyptienne. Ni pleur, ni rire, mais un sourire, trace du Paradis.

XIV

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant pour nous dans l'art de l'Egypte, c'est une attention éternelle, une curiosité insatiable pour certaines petites choses, toujours les mêmes : le scarabée roulant sa boule, la gorge gonflée de venin du serpent royal, l'Uraeus, le lotus s'épanouissant, les ailes déployées du faucon qui plane ; ces images, se répétant innombrables dans les hiéroglyphes, la peinture, la sculpture, l'architecture, restent éternellement neuves.

Notre œil, s'il regarde trop longtemps, cesse de voir, se fatigue ; l'œil de l'Egyptien est infatigable, insatiable : plus il regarde, plus il voit. L'homme s'étonne de tout comme au premier jour du monde et comme Dieu il dit à tout : « Oui, c'est vrai, c'est bien. »

XV

Dans la peinture et la sculpture qui ornent les murs des tombeaux de Tel-el-Amarna, le dieu Aten, Disque du Soleil, tend du ciel vers la terre de longs rayons droits et minces dont chacun se termine par une toute petite main enfantine. Ces mains caressent le corps nu du Pharaon Akhetaten, « Le Fils unique du Soleil », de la reine, son épouse, et de ses six filles ; ou, donnant à leurs narines le souffle de la vie, elles tiennent de petites croix ansées — *Anhk* — ♀

Sur une des sculptures funéraires, les doigts de ces mains enfantines touchent tendrement la taille du roi, entre le ventre et la poitrine ; sur une autre, plus tendrement encore, ils enlacent le corps de la reine, se posent sous le sein droit, et derrière la tête, près de la nuque et sur le dos. Il y a dans ces mains-rayons la chaleur du

soleil printanier, douce comme la caresse d'une mère. Et ce n'est pas en vain que le soleil vivant est représenté précisément là, dans la tombe, où règne de la mort. Le mystère du soleil, c'est l'Amour, et le mystère de l'amour, c'est la Résurrection.

XVI

Le soleil est le cœur du monde ; sa chaleur est la bonté, sa lumière est la beauté. Dans le soleil, beauté et bonté sont une seule et même chose.

XVII

Dans la langue égyptienne, ces deux notions, si différentes pour nous, s'expriment par un seul mot : *nofert*, et sont figurées dans l'écriture par un même hiéroglyphe : « Luth » — ♀

L'essence du monde — *nofert* — c'est la musique, l'harmonie éternelle, la « beauté-bonté ».

XVIII

Il est dans l'art égyptien une figure particulièrement aimée qui se répète fréquemment : une fillette adolescente de treize ans environ, une danseuse avec un luth — *nofert* ; son corps brun ambré, maigre, flexible comme la tige d'une fleur aquatique, les bouts bruns rosés de ses seins pointus, enfantins et virginaux, toute sa nudité transparaît à travers les plis ruisselants du plus fin « lin royal », de « l'air tissé ». Son visage sauvagement pudique est songeur ; il n'y a pas de sourire sur ces lèvres innocemment closes, mais elle est tout entière le sourire de la grâce divine — *nofert*.

Douce, tu es douce pour l'amour,
Douce, tu es douce pour les grands,
Douce, tu es douce pour les petits,
Reine de l'amour entre les femmes,
Fille des rois, tu fus douce pour l'amour !

(*Inscription funéraire.*)

XIX

Dans le sarcophage de granit d'Amenophis II fut trouvée, sur le corps du défunt, une branche de mimosa ; les tendres et légères feuilles de la sensitive devaient répondre par leur tremblement à la palpitation du cœur ressuscitant.

Voilà ce que signifie le *nofert* et voilà en quoi consiste le mystère de la « magie » égyptienne. Car qu'est-ce que l'éternelle, la vraie magie, sinon la victoire remportée sur la loi de la mort — par une autre loi plus puissante — par l'amour qui ressuscite ?

XX

« Il aimait le malheureux et lui parlait doucement jusqu'à ce que les larmes cessassent de lui serrer la gorge. Il s'efforçait d'être le sourire de ceux qui pleurent », est-il dit dans une inscription funéraire. Oh! en vérité, celui dont cela fut dit « ne verra jamais la mort », selon la parole du Seigneur.

XXI

Non, la magie égyptienne ne fut pas vaine. La résurrection des morts est réellement commencée en Egypte. Nous connaissons, nous voyons de nos yeux la vie égyptienne de l'époque d'avant Moïse mieux que la vie de nos ancêtres d'il y a trois ou quatre cents ans : cela ne ressemble-t-il pas au miracle de la résurrection ?

Les savants qui firent des fouilles en 1881 à Deïr-el-Bahari, près de Thèbes trouvèrent les corps non consumés des Toutmès, des Ramsès, des Amenophis. Maspero raconte qu'il lui arriva de démailloter les momies ; les corps étaient presque mous. Cette trouvaille sembla si miraculeuse que personne d'abord n'y voulut croire.

Le sable des tombeaux conserve parfois l'empreinte

du pied du dernier homme qui en sortit il y a quatre ou cinq mille ans.

Dans la tombe d'Izinthèbe, reine de la XXme dynastie, furent trouvés les fruits du festin mortuaire ; telle était leur fraîcheur que l'on voyait encore sur la chair molle des dattes la trace des doigts qui les avaient touchés.

Dans un autre tombeau, une abeille s'était prise dans la guirlande de fleurs qui entourait le mort ; les fleurs avaient à peine perdu leurs vives couleurs printanières, et l'abeille s'était conservée presque intacte ; seul le bout d'une de ses ailes était cassé.

XXII

Et dans une autre tombe encore de la Vallée des Rois, Biban-el-Moluk, près de Thèbes, on trouva un vase de miel presque liquide et parfumé. Lorsque le couvercle fut enlevé, une guêpe, attirée par le parfum du miel, entra dans le tombeau et bourdonna avidement au-dessus du goulot. Il fallut l'empêcher de sucer le miel que trois mille ans auparavant les abeilles avaient butiné sur les fleurs de la Thébaïde.

XXIII

« Le miel coule des peintures et des sculptures égyptiennes. » (Rozanov.)

Douce, tu fus douce pour l'amour.

De toute l'Égypte coule le miel très doux de la Résurrection.

XXIV

Les sculpteurs, les artistes sont appelés en égyptien : *seenech*, « ceux qui vivifient, ressuscitent ».

XXV

Leur gloire n'est pas la nôtre. Les plus grandes créations, dès qu'elles viennent de naître et paraisssent à la lumière, se plongent dans l'obscurité éternelle des tombeaux, les couleurs s'éteignent; les formes disparaissent dans les ténèbres. Ce n'est plus notre soleil qui les éclairera, ce ne sont pas les yeux des vivants qui les verront.

XXVI

Notre beauté qui se suffit à elle-même, notre « art pour l'art », l'Egypte les ignore. Ce n'est pas la beauté qu'elle cherche, mais quelque chose de plus grand et, en le cherchant, elle trouve la beauté. « Cherchez le royaume de Dieu et le reste vous sera donné de surcroît. » Sans avoir entendu cette parole du Seigneur, l'Egypte l'a accomplie.

XXVII

L'art de l'Egypte est plus que l'art et même plus que la vie ; il est la source même de la vie — la Religion. C'est le plus religieux de tous les arts.

XXVIII

Il suffit pour le comprendre de comparer l'art égyptien à l'art grec. Les Grecs commencèrent, eux aussi, non pas par la beauté, mais par quelque chose de plus grand. Mais lorsqu'ils trahirent cette chose plus grande, ils perdirent en même temps la beauté. L'esthétisme athée des Grecs et des Romains a tué l'art et le tue aujourd'hui encore.

XXIX

Athée, mortelle, niant Dieu, source de vie, affirmant la mort, telle fut la renaissance de l'antiquité gréco-romaine, origine spirituelle de l'Europe moderne. Religieuse et

triomphante de la mort, ressuscitante, serait la Renaissance de l'antiquité égyptienne, si elle était destinée à s'accomplir.

XXX

Tout homme possède ce que les Egyptiens appellent le *Ka*. Nous n'avons pas de mot pour le désigner. Est-ce le « double » ou l'« image-vision » de Platon ou le « corps spirituel » de saint Paul ou bien le « corps astral » de nos occultistes modernes ?

Tant que l'homme vit, l'invisible Ka s'attache à lui comme une ombre ; lorsqu'il meurt, le Ka est contraint de s'arracher douloureusement de lui. Il erre angoissé dans les espaces vides, veut revenir à son corps, le cherche et ne le trouve pas. Lorsqu'il l'aura retrouvé, le « corps spirituel » s'unira de nouveau au corps physique et l'homme ressuscitera.

Il faut aider le Ka dans ses recherches, le mettre sur la piste. C'est ce que font les portraits du mort dans les fresques et les sculptures funéraires. La ressemblance doit être aussi exacte que possible, mais d'une exactitude intérieure, intime : elle doit refléter tout ce qu'il y a dans l'homme de particulier, d'irremplaçable, d'unique, de *personnel*, d'éternel, digne d'éternité — tout ce qui doit être ressuscité. C'est cette ressemblance, ce parfum divin de la personnalité, qui attire le Ka, le « corps astral », vers le corps physique, comme le parfum du miel attira la guêpe qui entra dans le tombeau de la Vallée des Rois.

XXXI

Non seulement l'homme, mais toutes les créatures — les animaux, les plantes, et jusqu'aux objets inanimés qui reçoivent une âme au contact de l'homme, — s'imprègnent, se pénètrent du parfum de la personnalité ; toutes les créatures qui possèdent, elles aussi, un Ka, un

« double », un « corps astral » et un visage non humain doivent être représentées avec la même exactitude que le visage de l'homme, pour ressusciter avec lui. Semblables aux fleurs d'une grande prairie, elles attirent le Ka, l'abeille avide de miel, vers cette suprême et divine fleur de la personnalité qui s'épanouit sous le soleil de la Résurrection.

XXXII

C'est ainsi que l'art égyptien est tout pénétré par l'unique volonté du triomphe sur la mort. Il n'est plus la contemplation, mais l'action — la plus grande des actions humaines — la résurrection des morts, la vraie magie, le soleil vivifiant de la divine grâce, *nofert.*

Et si l'art descend dans les ténèbres des tombeaux, c'est pour y allumer ce soleil.

XXXIII

C'est pourquoi les Egyptiens ont, les premiers, créé le portrait, vu et compris le visage humain.

Le Grand Sphinx, symbole de la Résurrection, est plus vieux que les Pyramides, plus vieux que tout ce qui fut créé par la main de l'homme. Or, c'est dans sa face qu'apparaît pour la première fois la face de l'homme, révélation de sa personnalité. Et déjà dans cette première révélation aussi bien que dans la dernière et la définitive — celle de la Face du Fils de l'Homme, — la Résurrection est liée à la personnalité, au Mystère de l'Un.

Comment ne pas dire alors que l'Egypte savait déjà tout et que, pour elle, la source de la science — la lumière n'est pas dans le futur, mais dans le passé ?

XXXIV

— Tu es peintre ?

— Oui.

— Fais donc mon portrait. Peut-être mourrai-je bientôt ; je n'ai pas d'enfant et je ne veux pas mourir complètement — je veux vivre. Peux-tu faire un portrait qui soit absolument vivant ?

L'artiste commence de peindre et le portrait s'anime, vit. Les yeux surtout ont l'air de vivre. Mais à mesure qu'ils s'animent, s'éveillent dans l'âme du peintre une angoisse si poignante, un dégoût si insurmontable qu'enfin il jette le pinceau et dit qu'il ne peut peindre davantage. « A ces mots se crispe la figure de l'horrible usurier (celui qui avait commandé le portrait). Il tombe aux pieds de l'artiste et le supplie de terminer le tableau en disant que sa vie et son salut en dépendent, que déjà le peintre avait de son pinceau touché ses traits vivants, que s'il les rendait fidèlement, la vie, par une force magique, persisterait dans le portrait, qu'il avait besoin de survivre. L'artiste est effrayé par ces paroles ; elles lui paraissent si étranges, si terribles que, jetant palette et pinceaux, il s'élance à toutes jambes hors de la chambre.» (Gogol, *le Portrait.*)

XXXV

Chaque fois que je regarde les yeux de l'Egyptien Rachotep dont la statue funéraire, découverte à Médum, dans la Basse-Egypte, est conservée au Musée du Caire (*Rachotep et Nofert*), je me souviens du « Portrait » de Gogol. On ne pourrait mieux exprimer l'impression produite par ces yeux insupportables, effrayants, vivants. Ils semblent avoir été découpés dans le visage de l'homme vivant et enchâssés là dans la toile du portrait ou la pierre de la statue. « Il regarde! il regarde !» a-t-on envie de crier en reculant, comme cette femme de la foule qui par hasard vit le tableau ou cet ami du peintre qui éprouva sur lui l'effet de la « force diabolique » cachée dans le portrait. « Hé, mon vieux, quel diable nous as-tu fabriqué là ? »

XXXVI

Toute la différence est en ceci que, chez Gogol, c'est la force diabolique, la « magie noire », et qu'ici, en Egypte, c'est la force divine, la « magie blanche ». Gogol ne rêve que de ce qui *peut* être, et en Egypte, cela *fut* réellement — cela fut, est et sera, si l'Homme-Dieu est ressuscité.

XXXVII

Rachotep est le contemporain du roi Snéfrou de la IVme dynastie (3.000 ans av. J.-C), et c'est le successeur de Snéfrou, Chéops (*Chufu*), qui bâtit la grande pyramide de Gizeh. Il semble que dans les yeux de Rachotep il y ait déjà cette force surhumaine qui fit surgir de terre le plus gigantesque des monuments qui existent au monde.

XXXVIII

La Pyramide de Chéops — deux millions trois cent mille blocs de pierre de deux tonnes et demie chacun — le poids le plus lourd qu'aient jamais élevé des mains humaines ; et la branche légère de mimosa posée sur le cœur du mort : n'est-ce pas là la même force, la même volonté de Résurrection — dans cette pesanteur et dans cette légèreté ?

XXXIX

« Je ne peux pas décrire, car de deux choses l'une : ou bien mes paroles ne rendront pas la millième partie de ce qu'il faut dire, ou si j'en donne l'image la plus pâle et la plus faible, on me prendra pour un homme exalté, peut-être même pour un fou. Je ne puis dire qu'une chose: ces hommes bâtissaient comme des géants hauts de cent coudées. » C'est Champollion qui parle ainsi de toute l'architecture égyptienne, et l'on pourrait dire cela des pyramides en particulier.

XL

Philon de Byzance en parle le mieux dans son livre, « Des sept merveilles du Monde » : « Les hommes y montaient vers les dieux et les dieux y descendaient vers les hommes. »

XLI

Hérodote nous renseigne sur la construction de la pyramide de Chéops : « Elle se construisait par degrés. Les pierres étaient élevées à l'aide d'une machine jusqu'au premier degré, puis à l'aide d'une autre machine jusqu'au second degré, du second au troisième et ainsi de suite. Il y avait autant de machines élévatrices que de degrés. » (II,125.)

D'après Diodore, les pierres étaient roulées jusqu'en haut sur des remblais de terre à l'aide d'énormes patins en bois.

Telle est la technique rudimentaire de l'architecture égyptienne, mais si rudimentaire soit-elle, elle ne fut jamais ni nulle part surpassée, même en Egypte. Il y a dans cet art la grandeur et la simplicité de la nature.

D'après l'égyptologue allemand Meyer, il est presque incroyable qu'un tel projet ait pu être exécuté. Songe surhumain qui fut une fois réalisé sur terre et qui ne se répétera jamais.

Ç'aurait été une tâche difficilement réalisable, même avec nos moyens techniques actuels, que d'aménager, comme le firent les architectes égyptiens de la IVe dynastie, dans l'épaisseur de masses de pierre telles que les Pyramides, des chambres intérieures, des couloirs, des galeries qui, malgré une pression de dizaine de millions de kilogrammes, conservent, après soixante siècles, leur régularité primitive, sans avoir dévié d'un point. (Fr. Lenormant.)

Dans le tombeau de Chéops, malgré des milliers d'an-

nées, malgré les tremblements de terre qui ébranlèrent toute la masse de la pyramide, pas une pierre n'a bougé d'un cheveu. Jamais personne n'a bâti et probablement ne bâtira plus solidement. C'est la plus durable des créations humaines.

XLII

Les blocs cyclopéens de granit sont si exactement joints qu'on ne peut glisser entre eux une aiguille ; ils sont polis comme une glace et leurs facettes sont pareilles aux facettes d'un cristal parfait.

XLIII

L'erreur moyenne dans la pose des pierres égale un dix-millième par rapport à la longueur, au carré, à l'horizontalité mathématiquement exacts. Si parfaite est cette pose, les blocs de plusieurs tônnes sont assemblés avec une telle précision que les plus larges interstices ne dépassent pas un dix-millième de pouce. Les facettes et les arêtes ne le cèdent en rien au travail de nos opticiens modernes. (Flinders-Petrie.)

C'est la perfection, non plus du cristal, mais du vivant tissu organique.

XLIV

Les rois, constructeurs des pyramides, furent « des tyrans cruels qui obligèrent le peuple à élever des tombeaux inutiles, témoignage de leur vanité insensée ». La confiance naïve avec laquelle Hérodote raconte cette fable montre à quel point les Grecs eux-mêmes avaient déjà perdu la clé de l'antiquité égyptienne. Non, ces rois ne furent pas de cruels tyrans, mais des libérateurs qui délivraient l'humanité du plus honteux des esclavages — de l'esclavage de la mort — et la conduisaient victorieusement vers la Résurrection.

XLV

Si une tension, une concentration aussi inouïes des forces physiques et spirituelles d'un peuple entier fut possible, c'est seulement parce que la volonté d'un seul coïncida avec la volonté de tous. Et ce n'est point dans une tristesse servile que, durant vingt années, ces cent mille hommes peinèrent après la pyramide de Chéops, mais dans une joie enivrante, dans une sage démence, dans la perpétuelle extase de la foi et de la prière. « Ce n'est pas le gémissement des victimes qui monte de dessous ces pierres, mais le cri victorieux de l'homme qui a vu pour la première fois le chemin ouvert dans le ciel par la pointe des pyramides. » (A. Moret.)

XLVI

Si parfaite que soit la mécanique dans la construction des pyramides, la métaphysique y est plus parfaite encore.

Qu'est-ce donc qu'une pyramide ? Un vain amas de pierres ? Non. Sa forme géométrique n'est pas si simple qu'il y paraît. C'est le complexe simplifié. La forme de la pyramide ne fut pas trouvée d'un coup, mais après de longues, après peut-être de millénaires recherches, en passant par les formes intermédiaires des pyramides à degrés.

Les triangles parfaits, en s'élevant de terre, s'unissent en un seul point du ciel. « J'ai commencé par être Dieu Un, mes Trois Dieux furent en moi », dit, dans un antique livre égyptien, le Dieu Noun, parlant presque avec la même précision que les pères du concile de Nicée.

Dieu est Un en substance et Trois dans le monde. Dieu est le monde, Unité et Trinité, $1 + 3 = 4$. L'architecture des pyramides — union des quatre triangles en un seul point — n'explique-t-elle pas cette dynamique transcendante des Nombres Divins ?

Il se peut qu'elle soit encore obscure et cachée pour

l'Egypte elle-même, comme une graine infime au sein de la terre, mais, en vérité, l'Egypte est sortie tout entière, comme une pyramide, de cette graine infime : Un et Trois-Quatre.

XLVII

Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours et peut-être jusqu'à la fin des temps, chaque matin, dans la plaine sablonneuse de Giseh, se dressant aux rayons du soleil levant, sur les lointains rose-cendre des montagnes nues et brûlées de Lybie et de Mokkatame, les cristaux des pyramides, comme empourprés d'une flamme intérieure, indiquent aux hommes l'unique voie vers la Résurrection, — le mystère des Trois, la Sainte Trinité.

XLVIII

Dans les pyramides les plus anciennes il n'y a presque pas d'inscriptions hiéroglyphiques : la pyramide elle-même est un hiéroglyphe géant : *Pir-m-haru*, « Sortie à la lumière, Résurrection ». Mais ensuite, des inscriptions apparaissent partout : sur les murs et les colonnes des sanctuaires, sur les pylones, les obélisques, les statues, sur la hauteur des rochers et dans les profondeurs souterraines des sépulcres. Toute l'Égypte n'est qu'un rouleau couvert de hiéroglyphes, qui se déroule sans fin. Toute la peinture égyptienne n'est qu'un hiéroglyphe. Les hommes, les plantes, les animaux, les astres, tous les phénomènes de la nature sont des caractères tracés par le doigt de Dieu, des signes fatidiques, des Symboles.

Pour nous ils sont déjà obscurs. Nous ne comprenons pas et peut-être ne comprendrons-nous jamais ce que signifient ces enchevêtrements monstrueux, délirants, de corps humains et de corps d'animaux : quadrupèdes, insectes, oiseaux, reptiles. Mais les Egyptiens les comprenaient. Tout correspond à tout, tout se reflète en tout, tout transparaît à travers tout. Pour nous le monde est

terne comme un caillou ; pour eux il est transparent comme une pierre précieuse. Voilà pourquoi flamboient avec un si féerique éclat les corps des dieux égyptiens, — bleu saphir, bleu rouge cornaline, jaune topaze, vert émeraude.

XLIX

Outre la forme, la matière elle-même est sublime.

De l'antiquité antédynastique (VIe et VIIe millénaires) sont parvenus jusqu'à nous des vases d'une beauté suprême, taillés dans les pierres les plus dures, diorite, syénite, porphyre, obsidiane, basalte, cristal de roche— sans l'aide d'instruments en fer, avec de simples tarières de bois, de la poudre de quartz ou du sable mouillé.

On trouve dans les colosses de granit la finesse des camées. Il y a dans chaque détail une telle perfection que l'on croirait que l'artiste a travaillé à la loupe. C'est une maîtrise de la matière jamais surpassée, une pénétration religieuse dans le mystère de la matière.

L

Pour nous le corps vivant est de la matière morte ; pour eux la matière morte est un corps vivant. L'esprit et la matière sont l'un pour l'autre pénétrables, transparents, translucides. Le Grand Sphinx est taillé dans le roc vierge : la pierre se transforme en animal, l'animal en homme, l'homme en Dieu.

« Je ne sais pourquoi la matière ne serait pas digne de la nature divine », se demande Spinoza (*Ethique*). Personne n'a répondu à cette question, sinon l'Égypte.

LI

Les murs des temples allant des portiques extérieurs vers les sanctuaires se rapprochent progressivement ; le plafond s'abaisse ; les ombres s'épaississent jusqu'à la totale obscurité du Saint des Saints— *Sechem*—où habite Dieu.

« Gloire à toi, Dieu qui habites les ténèbres ! » Ainsi célèbre-t-on le dieu Soleil, Ammon-Ra. Moïse aussi, sur le Mont Sinaï, « entra dans les ténèbres où est Dieu ». N'est-ce pas de ces maîtres égyptiens qu'il a appris que Dieu habite les ténèbres ?

Là, dans le Saint des Saints, dans une petite chapelle creusée dans un seul bloc énorme de granit, dans l'éternel crépuscule, dans le parfum des encensoirs, à la lumière mystérieuse des lampes, s'agite l'animal sacré, le cœur vivant du temple.

LII

« Pourquoi les Égyptiens adorent-ils les animaux ? Si je le disais, je toucherais aux choses divines dont j'évite surtout de parler » (*Hérodote*, II, 65). Oui, précisément, c'est là, dans l'adoration des animaux, que nous touchons au mystère irrévélé de l'Égypte. La parole muette du Sphinx, la parole de toute l'Égypte que nul encore n'a entendue, c'est : cherche Dieu dans l'Animal.

LIII

Pour l'antiquité gréco-romaine de même que pour nous, la face de l'Égypte, tournée vers le Dieu-Animal, ne semble pas effrayante, mais ridicule et répugnante.

« Le centre du temple n'est pas un Dieu, mais un chat, un crocodile, un bouc, un taureau, un chien », dit Lucien, le railleur de Samosate, le même qui avec autant de légèreté se rit du « Sophiste Crucifié ». Et saint Clément d'Alexandrie se fait l'écho de l'impie Lucien. « Le sanctuaire intérieur des temples égyptiens est caché par des tentures d'or, mais, lorsque nous y cherchons le dieu, le prêtre s'approche avec gravité en chantant ; il soulève le rideau comme pour montrer la divinité et il excite en nous un grand rire, car ce n'est pas la divinité que nous voyons, mais un chat, un crocodile, un serpent ou quelque

autre reptile impur. Le Dieu égyptien se trouve être une bête qui se vautre dans la pourpre. »

LIV

Nous ne sommes plus capables d'un « grand rire » ; nous sourions seulement avec dégoût, en regardant les momies soigneusement emmaillotées de chats et de petits crocodiles, les minuscules cimetières de mouches cantharides et de scarabées. Ces adorateurs de bêtes sont-ils des sauvages, des enfants ou des fous ?

LV

Mais voici non plus le rire, mais l'effroi.

« De mon temps il se passa dans cette région (Mendès) une chose étonnante : un bouc forniqua en présence de tout le peuple avec une femme et ce fut connu de tous », dit Hérodote (II, 46).

Un des meilleurs commentateurs du IIe livre d'Hérodote,consacré à l'Égypte,l'égyptologue allemand Wiedemann, estime possible et vraisemblable, en Égypte, la « bestialité sacrée ». D'après le sens du rite, la femme s'unissait avec le dieu sous l'apparence de la bête.

Le bouc ou le bélier de Mendès, *Bindidi*, est « l'âme vivante » du dieu Soleil, Ammon-Ra, ou du dieu des morts, Osiris. « Bindidi est le grand dieu, la vie du soleil qui féconde les jeunes femmes ; il est la source de la vigueur masculine chez les dieux et chez les hommes », dit une inscription de Mendès.

LVI

« Maudit celui qui couche avec aucune bête », dit Moïse dans le *Deutéronome* (XXVII, 31) et, dans les *Nombres* (XVIII, 23-27) : « La femme ne doit pas se mettre devant un animal pour s'accoupler avec lui, dit le Seigneur... Les peuples qui se sont souillés de cette infamie, je les

chasse devant vous... La terre en a été flétrie et elle vomira les hommes qui vivent sur elle... » Cela fut dit aussitôt après l'Exode de l'Egypte, et certainement Moïse n'aurait pas adressé au peuple juif cette terrible adjuration dans le feu du Sinaï, s'il n'avait connu l'attrait qu'exerçaient sur Israël ces incroyables mystères égyptiens. En tout cas, Moïse ne rit pas comme Lucien l'impie, comme Clément le Saint et comme nous.

LVII

Certes, nous ne songerions pas à rire si nous pouvions, de nos propres yeux, voir cette horreur.

La voici, la jeune prêtresse du Dieu de Mendès, cette même fillette de treize ans, « l'oiseau d'Arabie oint de myrrhe », la mince tige d'une fleur aquatique, avec son corps ambré, les bouts bruns-roses de ses seins pointus, mi-enfantins, mi-virginaux et sa nudité qui est tout entière le sourire de la divine grâce, Nofert :

Douce, tu es douce pour l'amour.

Et devant elle — ce bouc ou ce bélier monstrueux, Bindidi,lubrique et impur. N'est-ce pas là le même Bouc Nocturne, *Hyrcus Nocturnus*, qui apparaît au sabbat des sorcières du Moyen Age ?

A peine peut-on supporter cette abomination. Comment donc la Mère Très Pure avec l'Enfant a-t-elle pu se réfugier sur cette terre maudite ? Ne devrions-nous pas la maudire, nous aussi, fuir loin de l'Égypte avec Israël ?

LVIII

C'est, au reste, ce que nous avons déjà fait : nous nous sommes enfuis de l'Égypte, de l'impure animalité, vers le désert de la « raison pure » où aujourd'hui encore nous errons avec Israël.

La raison pure de Descartes ne sera tentée par aucune

animalité. Pour lui les animaux eux-mêmes ne sont que des *automates*. Et l'on peut dire que tout notre siècle de la raison pure et de la mécanique pure est né de cet automate de Descartes.

Otto Weininger, le juif-chrétien, va plus loin encore. D'après lui, « l'être métaphysique appartient aussi peu à la femme qu'aux plantes et aux animaux ».

Ainsi, toute créature vivante est anéantie par la raison en démence, par le feu brûlant du désert judeo-chrétien, par le sagace et terrible Esprit du Néant.

LIX

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas lieu de nous enorgueillir vis-à-vis de l'Égypte: nous avons su unir notre raison pure avec l'impure animalité. Il est vrai que nous ignorons la « bestialité sacrée », mais chaque nuit, lorsque s'allument, dans nos grandes cités les feux innombrables de la Prostitution, la même fillette n'est-elle pas sacrifiée à ce même Bouc puant, *Bindidi*, sous l'apparence humaine ?

LX

Nous avons définitivement oublié la vision prophétique d'Ezéchiel, les chérubins, *Kherubu*, qui ne sont que les taureaux assyro-babyloniens ou les Apis égyptiens, devant le trône du Seigneur ; nous avons oublié les quatre bêtes mystérieuses de l'Apocalypse qui « n'ont de repos ni jour ni nuit, en clamant la gloire du Seigneur ».

Et ayant oublié ce divin et terrible mystère de l'Égypte — l'Animal en Dieu — nous avons oublié Dieu lui-même.

LXI

« Il est une impression que je n'oublierai jamais. Étant encore un collégien, j'avais mis dans une boîte une chrysalide ; pendant longtemps il n'en sortit rien et je l'avais

déjà crue morte. Un matin, j'ouvre la boîte ; un énorme et merveilleux papillon de nuit, tout blanc et virginal, voyant l'homme pour la première fois n'eut pas peur. Quelque chose de merveilleux et de saint, une sorte d'effluve mystérieux, émana de lui vers moi. Je sentis que ce serait un *péché* affreux que de le toucher en trahissant sa confiance et de profiter de son innocence en le piquant, là même, sur une épingle. Et je le laissai partir. » (Rozanov.)

Telle est l'adoration égyptienne pour les animaux. Ils adorent en eux leur sainte innocence, leurs yeux qui ne sont pas encore dessillés. Dans la face de l'animal, comme dans celle de l'enfant, il y a le même rayonnement de « sainteté transcendante, rosée du Paradis ». Voilà pourquoi l'animal est peut-être plus près de Dieu que l'homme ; éteinte dans l'homme, la joie céleste de la terre brille toujours dans l'animal. Et il n'y aura pas de salut pour l'homme tant que toutes les créatures ne seront pas sauvées.

LXII

« Le monde est la créature de Dieu : c'est là une vérité si simple, une joie si grande, qu'enivrée d'elle nous tombons dans l'extase de David qui chantait et dansait devant l'arche du Seigneur. Nous nous prosternons et nous embrassons la terre. Pourquoi ? Parce qu'elle est à Dieu. Je prends un papillon et je ne lui arrache pas les ailes ; mais avec une tendresse indicible j'observe comment il grimpe le long de mon doigt avec ses pattes malhabiles. Mon frère, mon fils, un même souffle de vie nous anime! Il n'y a plus de tombes ; c'est partout la Résurrection ! La mort même je ne la conçois pas autrement que comme une seconde naissance : la chrysalide est morte, le papillon s'envole. » (Rozanov.)

La chrysalide, la momie, est le corps du ressuscité :

telle est la nouvelle interprétation des hiéroglyphes égyptiens.

« Personne n'a vu l'Égypte et le premier tu y entreras. » (Rozanov.)

LXIII

C'est ainsi que l'Égypte surmonte la terreur de Dostoïevsky, la terreur de la mécanique morte et de l'animalité impure : « le centre du monde, ce n'est pas Dieu, mais une Machine ou un Insecte. »

> Aux insectes la volupté,
> L'Ange contemple la face de Dieu.
> (Schiller.)

Mais voici que l'insecte aussi est en Dieu. « Je vénère tout », dit Kirillov dans *les Démons* de Dostoïevsky; « voyez cette araignée qui grimpe le long du mur : je la regarde et je lui suis reconnaissant de grimper ».

LXIV

Au coucher du soleil, le lotus rose, le *nekheb* au frais et doux parfum d'anis, ferme sa corolle, contracte sa tige et plonge dans l'eau ; le matin il reparaît et s'épanouit, laissant sortir les insectes qui s'y étaient cachés pour la nuit. Le dieu Soleil nouveau-né, Horus, sort lui aussi chaque matin du lotus épanoui, comme un insecte. « Il ouvre ses paupières, et le monde s'éclaire, le jour se sépare de la nuit et toute créature s'anime. » (Texte égyptien.)

LXV

Nous, dépravés par la facile et extérieure beauté gréco-romaine, nous concevons que l'on adore le papillon charmant, la tendre colombe, le lion superbe et même le serpent mystérieux; mais le bouc impur, le féroce crocodile, la hideuse grenouille, il nous semble qu'il faut être fou pour les adorer.

Les Égyptiens ne sont pas des fous. Ils comprennent très bien que tout n'est pas saint dans l'animal. Ils excluent de leur adoration non seulement l'âne stupide et le pourceau malpropre, mais aussi le cheval de guerre, si noble et si beau. Set, le mauvais dieu, le dieu de la guerre, est représenté par une bête fabuleuse au museau intelligent, fin et pointu comme un bec d'oiseau — incarnation de la ruse non pas animale, mais satanique et humaine.

LXVI

En général, toute l'Égypte possède au plus haut degré le sentiment de la mesure, de la clarté, de l'ordre, du grand calme hiératique. Mais en touchant au mystère de l'animal, elle perd soudain ce sens, s'enivre, s'affole, tombe en extase comme le roi David qui chanta et dansa devant l'arche du Seigneur. Elle cherche l'incommensurable, veut se fondre avec Dieu qui crée pour qu'il n'y ait plus ni beauté ni laideur, mais seulement la joie divine de créer.

LXVII

Le scarabée roule sur la terre sa petite boule de fumier comme le soleil roule au ciel sa grande boule de feu, et voici l'humble insecte devenu le Scarabée Sacré, le dieu Soleil, Ra.

Les babouins crient et sautent comme pour glorifier le soleil levant,et voici que huit babouins deviennent les huit grands dieux solaires.

L'ibis aux longues pattes parcourt les marais du Nil, comme s'il arpentait la terre,et voici que l'Ibis est le dieu de la mesure et de la sagesse, Thot, l'Hermès Trismégiste.

Lorsque l'homme marche dans le désert, le chacal aime à le suivre, puis à le dépasser ; il s'arrête, tourne la tête vers le voyageur, l'attend et reprend sa course, comme s'il le conduisait à travers le désert, royaume de

la mort. Et voici le chacal devenu le dieu Anoubis, le Guide des morts, « celui qui ouvre les voies éternelles ».

Après l'inondation les créatures paraissent naître spontanément dans la vase humide et chaude du Nil,grouillent, remuent, veulent sortir et ne le peuvent ; une moitié de corps est déjà formée, l'autre est encore inachevée. Ainsi,dans le Noun, matière originelle, naissent les huit grands dieux d'Hermopolis, êtres mystérieux à têtes de serpents et de grenouilles, rampant dans la vase antique, avortons animaux et divins de Chaos.Que veut dire cette légende ? L'homme n'a-t-il pas ici, pour la première fois, jeté un regard dans le suprême mystère de la nature, mystère du développement, de la génération, de la vie ou de la mort, dans le mystère de ce que nous appelons *l'Evolution créatrice ?*

LXVIII

Une multitude innombrable de petites grenouilles vertes apparaissent soudain dans les déserts les plus secs de l'Afrique Centrale, après les averses orageuses du printemps, et remplit les flaques d'eau d'un coassement aigu, argentin et tendre comme le chant du rossignol. Les indigènes s'imaginent que ces grenouilles, *malla-matlo*, tombent des nues : en réalité elles sommeillent, pendant la sécheresse hivernale, cachées dans des trous profonds, près des racines des buissons ; lorsque les pluies commencent, elles sortent de leurs trous, surgissent des tombes, ressuscitent. (Livingstone.)

Et voici la grande déesse *Hékel*, l'énorme grenouille verte, trônant dans le sanctuaire de Denderah, sur l'autel des dieux, la Sage-Femme qui aide à la seconde naissance, la résurrection d'Osiris.

Des premiers siècles du christianisme en Égypte nous est parvenue une lampe d'église en forme de grenouille avec cette devise : 'Εγὼ εἰμὶ 'Ανάστασις. *Je suis la Résurrection.* Certes, ils étaient plus près que nous du Seigneur,

ces simples qui n'ont pas craint de comparer à une humble créature Celui qui est venu sauver toute créature.

LXIX

Mais voici enfin la plus monstrueuse des divinités de l'Égypte, la *Thueris*, Hippopotame femelle, dressée sur ses jambes de derrière, avec un groin stupide de pourceau découvrant les dents, des mamelles pendantes et un gros ventre de femme enceinte. Si nous ne nous laissons pas effrayer par ce monstre, son masque terrible tombera et nous verrons derrière lui « la plus splendide des splendeurs, la dorée, la verte, la verdoyante comme la verdure printanière, Celle qui éclaire le monde de sa clarté lunaire, mystérieuse, virginale, Celle qui de ses feux humides nourrit les bonnes semailles », la Mère des hommes et des dieux, la Reine du Ciel, Isis-Hathor.

LXX

> Sachez-le, l'Eternel Féminin aujourd'hui
> Descend sur la terre dans un corps immortel !
> (W. Soloviev.)

Dans la merveilleuse sculpture de Saqqara (Musée du Caire) cette même Isis-Hathor apparaît sous l'aspect d'une génisse au visage maternel, rayonnant d'une bonté plus qu'humaine,— divine. Le visage du Pharaon Psammetich, qui se tient entre ses jambes de devant, ce visage si humain et si fin soit-il, est cependant plus grossier et plus animal.

Et n'est-ce pas la même face bovine qui, se penchant au-dessus de la crèche de Bethléem, à côté du visage de la Mère Très Pure, souffle sur l'Enfant la chaleur de l'étable qui se mêle au souffle divin ?

Voilà où « le ciel s'unit à la terre », voilà où la « joie céleste est sur la terre ».

DMITRI MÉREJKOWSKY.

Traduit du texte russe inédit
par MICHEL DE GRAMONT.

POÈMES

—

I. BIENVENUE A LA NUIT

Laissons venir à nous la nuit pure et subtile ;
Elle n'a tout son charme et toute sa douceur
Que pour ceux dont le jour eut des douleurs utiles.

Vois, elle entre chez nous comme une grande Sœur
Et porte dans les plis mouvants de sa tunique
Le souvenir des lys et du zéphyr berceur.

Evoquant les beautés d'une reine punique,
Ses cheveux et ses yeux bleuis du même fard,
Pour nos regards fiévreux ont un prestige unique.

Du fond d'un horizon qu'elle a rendu blafard,
Dans son voile éployé, lente et longue, elle arrive
Avec la sobre ardeur d'un bonheur qui vient tard.

Elle inonde nos fronts d'une fraîcheur d'eau vive,
Rien qu'à les effleurer de l'invisible main
Dont la tendre caresse est comme elle furtive.

Elargissant autour de nous, jusqu'à demain,
Le silence au milieu duquel notre pensée
S'élève comme un marbre au milieu d'un bassin,

Elle veut que, par les chagrins du jour chassée,
Sa bienfaisante paix nous tombe sur le cœur,
Comme sur la pâleur du marbre la rosée.

Puis, dans ce grand silence, elle éveille le chœur

Que chantaient à mi-voix les nymphes bocagères
Dans le dolent feuillage et dans le vent moqueur.

Des aveux puérils et des plaintes légères,
Un frisselis d'amour sorti des peupliers,
Le dense accent d'un hymne agitant les fougères,

Concert qui se parfume aux fleurs des espaliers,
Prière de l'été vers Dieu qui le fit naître,
Animent longuement les jardins à nos pieds.

C'est leur mystérieux émoi qui nous pénètre,
C'est son plus consolant poème que la nuit
Dédie à nos douleurs rêvant à la fenêtre.

Si nous n'avions peiné tout le jour dans le bruit,
Nos cœurs n'entendraient pas le sens de ce silence
Où, seules, la fleur parle et la brise bruit.

Si nous n'avions subi la morne violence
Du destin qui barrait notre espace d'un mur,
Ces astres seraient-ils les yeux de l'espérance ?

Le fruit le plus tardif est aussi le plus mûr
Et sa fraîcheur est due à la soif de nos fièvres,
Quand, après le jour vide, il choit du sombre azur.

Il faut avoir grimpé le dur chemin des chèvres
Et s'être ensanglanté les pieds sur les cailloux,
Pour en goûter le soir la saveur sur ses lèvres.

Si la nuit odorante incline ainsi vers-nous
Un sublime visage estompé par ses voiles,
C'est pour que nous trouvions, gonflé d'un suc plus doux,

Ce fruit cueilli par elle au verger des étoiles.

—

II. ODELETTE

Le ciel, pâle miroir,
Comme en songe rayonne
Sur le bois déjà noir.
Voici tomber le soir,
Voici poindre l'automne.

L'air est calme ; nul bruit,
Triste ou gai, ne détruit
Le silence de l'heure.
Là-bas, un oiseau fuit,
Comme un beau rêve effleure
Notre pensée, et puis,
L'instant d'après, la leurre,
Quand il s'évanouit.

De l'étroite vallée
Où chemine un berger,
Ainsi que l'envolée
D'une nymphe voilée,
Monte un brouillard léger.

L'eau de l'étang est blanche
Où, des cieux clairs, s'épanche
L'or pâli du couchant !
Parfois craque une branche
Sous un pas trébuchant...
Avec quel air touchant
Et quelle angoisse penche
Le soir au bord d'un champ !

Quel trouble dans la brume
Qui brouille l'horizon,
A l'heure où le toit fume

Et la vitre s'allume
Dans chaque humble maison !

Au milieu de sa route,
L'homme anxieux écoute
Son automne attristé.
Et, de l'entendre, il doute
D'avoir toujours été
Digne de son été,
Ou d'avoir fait de toute
Sa vie une bonté.

Et, dans le soir qui tombe,
A l'automne qui point,
Sous le ciel qui se plombe,
Son âme ouvre une tombe
Au bien qu'il ne fit point !

—

III. ÉLÉGIE

Septembre, — somptueux comme un roi qui se couche
Dans l'or et dans la pourpre à l'heure de mourir, —
Pare de sa splendeur les feuillages qu'il touche
Et d'un excès de gloire il aime à les meurtrir.

Dans la langueur de l'air et la caresse trouble
D'un soleil roux, voluptueux, mais épuisé,
L'odeur des floraisons automnales se double
D'on ne sait quel parfum âcre et décomposé.

Alors que tout se fane, et pourrit, ou s'achève
Dans un éclat qui cache à peine ses horreurs,
Le réel se transforme aux prestiges du rêve,
L instant semble infini qui s'impose à nos cœurs.

Dans ces cœurs inquiets où notre amour repose,
Plus beau d'être promis à l'automne cruel,

Brûle un désir semblable à la suprême rose
Qui veut, en s'effeuillant, embaumer tout le ciel.

Tes yeux noirs traversés parfois de lueurs d'ambre,
Dans leur flamme exaltée et leur regard amer,
Sont pathétiques comme un couchant de septembre
Qui fait ruisseler l'or et le sang sur la mer.

Quoique tu sois encore au printemps de ton âge
Et que ton avenir soit un long jour de mai,
Tu ne peux voir jaunir et tomber le feuillage,
Sans penser à l'hiver de qui n'est plus aimé.

Et, plutôt que sa neige implacablement tombe
Sur l'ardeur dont ta chair est le parfait contour,
Belle, tu rêverais de descendre à la tombe,
Pour survivre en laissant un souvenir d'amour.

ANDRÉ DELACOUR.

LA
MARNE DE CLAUDE LUNANT

—

Cinq jours de repos signalèrent aux psychologues du camp retranché d'Epinal la puissance réactive de leurs défenseurs.

— Hein, ces réservistes !

— Encore un mois, ils surpasseront l'active.

L'humble escouade reconstituée sous les ordres du zélé Gloriat, sabotier, amassait par la ville les marques d'estime les plus touchantes. Poriette changeait chaque soir de maison et d'histoire, retouchait le désordre et la saleté de sa tenue, marchait les pieds en dedans, excitait la sympathie, encourageait résolument la charité, mais à l'encontre de beaucoup de héros patriotes ne dérobait rien à la pudeur des dames. Claude lui donnait le bras. Verquilleux se joignait au valet de chambre. On hurlait judicieusement « A Berlin » en regardant passer les trains. De Mulhouse à Dinan par Schirmeck, Sainte-Marie-aux-Mines, Sarrebourg, Morhange, les victoires s'accumulaient sur les armées poussiéreuses, du moins dans les journaux, lorsqu'au réveil du sixième jour les psychologues mêlés aux soldats eurent à affronter cette consistante nouvelle : la cavalerie allemande dans la forêt de Compiègne.

Chaque village porta sur la place de l'église, autour d'un trou d'obus imaginaire, les pieds immobilisés des hommes, les mains des femmes tenant leurs gosses, la physionomie de circonstance du vieil instituteur, le courage de M. le curé, les yeux des conseillers municipaux.

Des ordres de marche éloignèrent le 600e d'un aussi déprimant spectacle.

Vignerons, charretiers, cultivateurs, soldats n'assistèrent pas davantage au troisième rassemblement historique des psychologues-stratèges sur la place, devant la proclamation du gouvernement de la République embarqué pour Bordeaux. L'affiche, vibrante, était large à couvrir un peu de retraite.

Dans la précipitation du départ Claude Lunant, retenu par une omelette, ne trouvant pas de havresac, s'empara d'un polochon, le vida, y enfouit ses effets, dix biscuits, deux boîtes de singe, mais oublia sa gamelle sur la planche à paquetage.

Les travaux de défense agitaient la place forte, sous les tonnements du canon.

Du côté du fort de Longchamp l'inquiétude grandissait le long des trains de blessés beaucoup plus importants que ceux du ravitaillement. Les familles de nombreux villages évacués au galop jonchaient la route comme des débris. Des échelonnements de chars exhibaient au soleil les fonds d'armoires, humiliants secrets. Les vieillards accrochés aux mobiliers étaient semblables à des portraits en loques.

Troupes et évacués faisaient échange de pensées unanimes. Arrêterait-on l'invasion ? Le génie énergique de Gallieni, la turpinite, le 75, la baïonnette. Neutralité de l'Italie. Offensive serbe. Les Cosaques.

A la réponse du généralissime, « se faire tuer sur place au lieu de reculer », des ondes parcoururent l'atmosphère et mirent les espoirs en déroute. Les horizons à l'est devinrent fumeux et agités, à l'ouest ils remuèrent comme si des nappes d'alcool pur brûlaient. Mais le roulement rythmé des épaules bleues sur les jambes rouges tenaient déjà de l'habitude et rien ne révélait que la pensée de combattre s'éloignât des réservistes assurés d'impuissance devant la grandeur des événements.

Claude songeait à sa gamelle perdue, un accident si touchant. Il s'occupait aussi de cette parole du capitaine :

— D'ici huit jours, d'un côté ou de l'autre...

Alors, songeait-il, rentré à la Saint-Martin, j'aurai le temps d'écrire ma tragédie avant le printemps. Madeleine ne souffrira pas de ce petit retard.



Alerté à midi, le régiment partit aussitôt après la soupe du soir, se dirigeant vers le nord-est. On laissait les voitures pour cheminer par défilement. Les routes étaient obstruées. La longue forêt de Rambervilliers barrait de son écran vert-noir le ciel fiévreux investi d'énormes nuages en mouvement de concentration. Nuit et tempête galopaient. On s'engagea sous bois, la pluie entra en bataille, des tourbillons la renforcèrent, arbres et hommes furent confondus. Cela dura toute la nuit.

Une des plus sinistres de la guerre. Les arbres frissonnaient comme de la chair. La chair durcissait comme de l'écorce. Malgré le sac étroitement serré aux épaules, le creux du dos se transforma en gouttière, les manches de capote devinrent tuyaux de descente, le fond de culotte lessiveuse, genoux et souliers éponges. Marche sans arrêt, mâchoires scellées. Dans le cabanon de chaque cerveau le même dialogue de démence :

— Où qu'on va, où qu'on nous mène ?

— Se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Les pas se précipitaient comme pour traverser une rivière, fuir les bois, trouver le bout de la nuit, raccourcir le temps. Quelle sensation quand la peau tiède du ventre fut mouillée !

— Mais où qu'on va, où qu'on va là-dedans ?

Devant la compagnie multipliée je vois le capitaine descendu de cheval. La lanterne jaune qu'il balançait éclairait par saccades des fantômes accablés de sacs qui semblaient absurdes. Mais l'eau aveuglait. J'ai vu de travers ces hommes, leurs sacs, l'éclair des gamelles titubantes, l'étroit couloir de la route trouant des assemblées d'arbres noyées de brou de noix.

L'injonction de se faire tuer sur place agitait la forêt ténébreuse et ruisselante peuplée d'apparences, et les troupes flagellées en marche aveugle.

Une aube teinte d'un jus de chlorose délayé d'eau sale regarda lentement la débandade des compagnies à la sortie des bois, avant de leur présenter les façades veuves d'un village incendié qu'on sentait venir depuis longtemps.

Des coups de sifflets : La Halte. Formez les faisceaux.

En réponse à l'aube, le long des murs puants, dans les vergers, ce fut l'offrande d'un alignement de torses en chair de poule, la plupart magnifiques, mais grelottants, de bras pris dans des chemises, de couples torturant et pressurant à quatre mains des capotes gonflées...

— Pèse ça, dix kilos d'eau...

de sacs étalés, de pieds nus écrasés sur des pierres noires, de souliers qu'on vide comme des carafes, de feux allumés par prodige et de brefs propos interrompus.

— Ce pays, c'est pas Roville-aux Chênes ?

Réponse :

— En ligne de sections par quatre.

Pauvres feux piétinés !

Les landes héroïques creusées d'éléments de tranchées inabordables qui reçurent la compagnie, réserve de seconde ligne, ressemblaient à de la soupe de boue. De l'autre côté d'un ruisseau transporté de fureur, les jachères s'allongeaient sans rémission vers une crête de bois fracassée. On renifla l'herbe rare qui s'écartait des morts. Ils étaient par grappes, réduits, nettoyés.

Alors c'est là.

Les officiers firent silence devant leurs hommes qui reculaient. Une salve de 75 secoua l'atmosphère. Aux glissements vertigineux des obus que de paupières plissées ! On n'entendit pas d'éclatement. Les têtes se redressèrent. Les restes du bois se dessinaient au charbon sur une aube d'exécution capitale.

— Est-ce qu'on n'en aura jamais fini ?

Ces paroles suggestives datent du trente-huitième jour de guerre. Il y avait cent heures de gloire répandue sur cent lieues crépitantes d'attaques et de catastrophes individuelles dont les terres gémissaient. Les mains surmenées allaient des courroies de sac au bidon et à la cartouchière, du nez qu'on essuie à la blessure qu'on n'ose reconnaître. Les psychologues-stratèges toussaient du désir de mourir en beauté. L'arrière fumait une grosse pipe d'attente.

Verquilleux, Poriette, Claude Lunant ayant occupé solidement un bout de planche sur deux cailloux, les yeux au ras du sol, abrités des balles, regardèrent passer la journée heure par heure à l'allure des convois funèbres. Ils grelottaient.

Quelques ronflements d'obus allemands s'achevaient en déflagrations lointaines.

On était environné de fusillades, d'assauts à la baïonnette menés par les culottes rouges en terrain découvert contre d'invisibles projectiles. Le 6e bataillon se leva, s'élança et retomba, commandant en tête, tué, sans résultat.

On disait déjà des obus lointains : Ils ont les poumons gâtés.

Mais cette pensée parcourait l'arrière comme une lamentation : Tout à l'heure, à la nuit, demain, ce sera notre tour, l'attaque, baïonnette au canon contre mitrailleuses : Mort.

Du temps qu'il mastiquait un morceau de maquereau violemment épicé Claude Lunant tenait conseil : sois digne, ce sont des barbares. — Oh ! J'ai beaucoup à faire avec mes livres. — A Gerbeviller ils ont castré quarante vieillards. — Si tu te figures qu'on donne sa vie comme un coup de poing ! — L'esprit de sacrifice t'appréhende. — D'abord changer de chaussettes, trouver une gamelle, me saouler de soupe chaude, devenir cuistot, pouvoir me chauffer au train de combat, dormir. Ensuite, lutte corps à corps, si tu veux, même à deux contre un, mais sans arme. J'aime mieux la vie que la France, c'est plus fort que moi.

Gloriat l'interrompit :

— Le lieutenant vient de dire qu'on est d'avant-poste ce soir.

Le couvercle de la nuit retomba là-dessus.

★

Avec la nuit, le silence de milliers de poitrines couchées dans les champs mouillés.

Pour l'escouade tâtonnante incorporée à la chaîne d'angoisse qui joignait les Flandres à l'Alsace, nuit sanglotante composée d'un secteur de terre noire confondu sous des nuées torrentielles, faites de cônes et de vrilles.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize... Le jeune athlète, transi de pluie, enduit de boue, couché à travers les morts décomposés, totalisa les secondes, fit des tas de minutes et se tranquillisa peu à peu.

Rien n'arrivera maintenant. La puanteur de ce mort me révolte. J'ai beau écarquiller les yeux, allonger et raccourcir le bras, impossible de voir ma main qui tâte mon fusil gelé et englué. Tant de boue sur la culasse, ça pourrait le faire éclater.

Il se coucha de biais, une fesse sur la crosse, le coude sur on ne sait quoi de dur, position fatigante. Il changea de côté. Zut, c'est la même chose. Et pas un pouce de sec.

S'il arrive quelque chose, je sais ce que j'ai à faire.

Recommença de compter, remua ses doigts engourdis, poursuivit ses pensées. S'ils venaient ? — Impossible. Si j'étais tué ? — Non.

Sa volonté forçait son imagination à lui présenter des scènes agréables : Fête chez Aumartray, l'auberge bondée d'ivrognes, Paris la nuit, l'offensive gouvernementale sur Bordeaux. — Beuronville. Puis il rechangeait de côté, manœuvrait lentement sa culasse, s'accoudait. Oh ! c'est le pied du mort, il bouge. Appelait Madeleine, sa chair chaude, ses bras enveloppants, sa tête renversée au soleil, ses che-

veux jaillis hors du chapeau, sa chair déshabillée. Les regards de le Gall la déshonorent pendant que je suis là. Quelle sadique secousse tordrait sa vilaine gueule s'il me voyait!

Les images les plus voluptueuses secouaient sa forte jeunesse harcelée. Il s'exténuait de désir au point de transformer l'odeur des cadavres en parfum excitant.

Il y eut, sur la droite, une fusillade brusque. Elle s'espaça rapidement. Pourvu que ce ne soit pas pour nous!

Le roulement des convois de l'arrière lui apportait cette pensée avec le vent : Que de morts demain sur le marché! Pauvre génération!

Il distinguait à peine le reflet de sa main lorsque le jour glissa d'une crête à l'autre, recompta les distances, et installa ses décors en haillons.

Gloriat remua, siffla, rentra ses hommes.

Rien à signaler.

✶

Des brumes de l'arrière fouillées par le soleil sortirent des sections de compagnies en formation d'échiquier à larges intervalles allant d'un pas de manœuvre. Les yeux insomnieux des tranchées interrogèrent :

— Hé, faut leur dire, is vont se faire faucher, mon capitaine.

On les entendait chanter.

L'inquiétude des tranchées se tourna du côté allemand.

> Meunier, meunier, tu es cocu.
> Meunier, meunier, tu es cocu.

On ne pouvait imaginer, ce matin-là, tant le ciel était vaste, que ces chantements si menus émanassent de voix humaines. Tout au plus des microcosmes de l'herbe.

D'autres fractions de colonnes surgirent d'un bois rapproché. Le village incendié vomissait en hoquetant des centaines de capotes bleues, l'arme à la bretelle. Elles franchirent les

premières lignes. Les chansons succombèrent devant les morts, le silence n'eut plus d'étendue.

La délivrance qui remonta les cœurs hésitants sur le bord des tranchées sinueuses, avec des figures tournées en boules de boue, gondolées de rire, suivies de torses gluants, de jambes de glaise, d'interpellations, de tapes sur l'épaule, régiments entremêlés, se peut comparer au ressac d'une vague longue à perte de vue.

Plusieurs officiers retrouvaient l'usage de la parole.

— Ils ont peur de nous.

— Vfft! de Rozelieures à la Chipotte, ils reculaient depuis six jours.

— Je sais, je sais... devant le VIIIe corps et les coloniaux. A la fourchette, ceux-là, rien qu'à la fourchette. Des gaillards! Cartouches dans les poches, déséquipés, en bras de chemise. Ces colons-là n'ont pas dessaoulé d'une semaine. Ils foutaient la trouille aux indigènes pour mettre les caves en perce. Je sais.

— Nous nous en sommes vu.

— Mais dans huit jours, sur le Rhin. Gare aux pendules!

Claude Lunant considérant son capitaine debout à l'écart l'estimait : Un homme ! j'aimerais lui parler, mais quoi! simple soldat !..

Voir le champ de bataille. Cette pensée s'empara de lui.

Le détective, caressant un calot de campagne allemand du bout du pied et le lui envoyant de dix pas sur la tête, prouva qu'il avait du foot-ball une certaine pratique.

Commentaire de Poriette :

— Outre de gueux, ce qu'on en a épais sur la conscience !

Paraphrase du caporal Gloriat :

— Ça nous sauve la mise, les gars, je sais ce que j'avance.

Sur trois cents kilomètres les fonds de bidons se vidèrent dans les gosiers. La boue jaune collait le képi aux cheveux, les mains sur les cartouchières étaient de la boue agglomérée, les jambes se plantaient dans la terre gluante comme

des arbres en ciment. Claude arracha de ses cuisses des écailles vaseuses avec ses mains couvertes d'engelures de boue.

Je veux connaître le mort qui m'a tenu compagnie.

Comme il s'éloignait, l'adjudant :

— A votre place, vous là.

Il était loin. Son sac avait la couleur de ses musettes. Besoin de voir le champ de bataille, le prendre sur le fait. Si lourdement chargé, on l'eût dit chaussé de sandales, vêtu de flanelle. L'odeur repoussante des cadavres avait moins de pouvoir sur lui que l'attirance de la mort. Cette curiosité morbide l'étonnait.

Des buissons échelonnés dissimulaient sa fuite.

Homme ne fut arrêté plus net que lui à l'entrée de ce bois infesté de morts des deux camps, plus nombreux que les arbres. Les culottes rouges l'emportaient sur les tuniques vertes. Sa bouche fut sans salive, la sueur de ses cheveux détrempa la boue de son front. Il assujettit son képi, maîtrisa ses nerfs. Entassements de morts au pied des arbres dont les feuillages déchiquetés transformaient la lumière comme des vitraux. Une cathédrale de cadavres bourdonnante de nuées de mouches vertes actives, ivres. Les morts français morts, tués, sanglants, tombés, brisés, s'étant traînés, ayant souffert, ayant raclé la terre, ayant agonisé ; les allemands sans blessure apparente, statufiés. Stupéfaction de Claude Lunant. L'un, agenouillé, tenait son fusil en joue, penché en avant, raide, l'œil droit ouvert. L'autre, assis, roulait une cigarette, et regardait le papier resté entre ses doigts. L'autre levait le coude, bidon en main, pour boire, il allait boire. Hallucination. Comment cela se peut-il ?

Il sua, le taillis remuait.

— Quelqu'un ? cria-t-il. Ben quoi ?

Jeté en avant :

— Eben quoi ?

A travers les broussailles fuyait une culotte rouge. Précipité vers cet homme, Claude buta contre un mort français

aplati sur le ventre, sac au dos, bras repliés, crâne ouvert. Sa cervelle en bouillie blanchâtre brillait de taches d'un rouge vif. De son sac qui lui écrasait les épaules s'échappait le linge en état de pillage. Le pillard sortait du bois.

Claude s'agenouilla de pitié.

Un sachet de vivres contenait six louis et une médaille de Saint-Benoît. Savoir le nom de ce pauvre type. Son livret?

Un bruit dans les feuilles. Ses mains furent immobiles. Deux chasseurs à pied couraient sur lui. Ils criaient :

— En v'là un qui dévalise les morts.

Il se sauva, il se sauva.

Eux rirent, s'approchèrent, s'emparèrent de l'or et visitèrent d'autres morts prestement.



Sur tous les chemins s'avançaient les colonnes d'infanterie pareilles à des processions de grosses mottes de terre joyeuses, douées de fantaisie, insoumises à la discipline de marche. Mais une extrême fatigue combat l'action du cœur. Les troupes de première ligne exemptées de relève montrèrent sensiblement moins de joie que celles venues de l'arrière, sauvées du combat, et il ne s'y trouva personne pour attribuer à quelque puissance miraculeuse une victoire aussi chère. Des villages brûlaient. Les maisons perdaient leurs entrailles. L'odeur avancée des cadavres déshonorait les champs de bataille où les bêtes domestiques, échappées des étables défoncées, broutaient innocemment. A Doncières un gigantesque cadavre allemand dévêtu, noir, renversé sur une brouette, la tête sur la roue, le ventre gonflé, débordant, tailladé de blessures pleines de vers, concentra l'horreur de la journée. Sa pestilence détournait les têtes comme au commandement.

Claude suivait de loin. Traînard minutieux, il allait, d'une jambe agile, d'un mort à l'autre et s'arrêtait. Attirance de la mort. Il observait l'expression du visage, la forme du crâne, la finesse des traits, la rudesse du poil, il surprenait

l'agonie et se représentait la naissance, l'enfance, la condition, le caractère, la dernière pensée.

Ce sont tous d'anciens petits garçons de mon âge. Pauvre génération!

Si glorieux et si laids!

Leur puanteur lui semblait injuste. Les âmes si méritantes qui les ont quittés devraient venir les embaumer. Claude Lunant avait besoin de trouver beaux les cadavres victorieux.

Je ne devrais pas me boucher le nez. Je ne devrais pas avoir plus de répugnance à les toucher qu'à les regarder, je devrais mieux m'occuper d'eux. Il jouissait au contraire davantage de vivre. La vie entrait en folie dans son cerveau.

Ayant parcouru mille mètres de terres occupées la veille par l'ennemi, il lui reconnut sans réserve une supériorité préméditée. Disposition rigoureuse des lignes, trous de tirailleurs étroits et profonds, solidité des armes offensent notre légèreté, songeait-il. Ce casque noir à pointe jaune, d'une esthétique sinistre, coiffe un crâne ingénieux. Ils doivent rire de nous. La victoire m'étonne. C'est la turpinite.

On nous enseignait le panache, on leur prescrit la prudence que nous appelons lâcheté. J'injurie notre conception.

Il échangea des paroles avec son double : C'est fini, tu vas enfin pouvoir travailler. — On ne sait pas. — Ton plan de tragédie était pauvre. — Crois-tu? — L'époque exige une œuvre vaste. — Je sais. — En as-tu les moyens? — L'amour, Madeleine, mon génie.

— Ta gueule, Gloriat porte ton quart de boule dans sa musette. Rejoins.

Secouant d'un coup d'épaule son sac pesant, il tenta de courir, ses jambes refusèrent. Ha ! Il les regarda. Ce n'était que boue.

Il enleva son képi alourdi et d'un coup de poing le mit à la hausse pour le faire sécher.

Si Madeleine me voyait : Poilu Ier Empire.

Il frotta, racla ses souliers et sa culotte et blasphéma. En

ce jour de gloire être si sale! On ne voyait au lieu de fanfares dans la campagne que des corbeaux; au lieu d'embrassements que des convois exténués s'étirant vers des bivouacs.

Le soleil manœuvrait les nuages paresseusement. La plupart des villages n'étaient plus qu'une église éventrée répandue sur sa couvée de maisons.

Claude blasphémait une victoire aussi peu historique. Honnêtement humilié de l'étroitesse de ses pensées, il se représentait que les hommes les plus en vue n'en nourrissaient pas de plus élevées. Leur fausse grandeur résulte d'une heureuse confusion de l'intérêt général avec leur bénéfice particulier. Tous des résultantes de chance. Tous nés dans la veine. Gérontes, Homais, bandes de ventres à roulettes et salaisons.

Les boîtes de conserve, les bouteilles, les équipements, les ceinturons dont les plaques portaient l'incompréhensible assurance du *Gott mit uns*, les bottes ferrées attiraient l'attention, ralentissaient la marche. Beaucoup se chargeaient de trophées encombrants. Vers midi, quand Claude rejoignit l'escouade, on estimait que si l'ennemi prolongeait sa retraite, mieux valait se reposer jusqu'au lendemain. Il y avait déjà plus d'une heure que Poriette, las de traîner un sac boche, avec le désir de l'envoyer à sa femme, l'avait repassé à Gloriat, non sans en prélever la peau pour mettre son tabac.

L'espoir revenu de loin ne battait plus que d'une aile. C'était fini. On les reverrait, ses vieux, la ferme, l'église et son curé. Avant les vendanges, oui! Le vin serait de force à épuiser la vigne, à saouler la cuve, à faire danser la futaille. Entendu. On demande pour l'instant repos.

A Nossoncourt, les murs du cimetière dissimulaient des abris modèles. Ces étranges gaillards d'Allemagne partis en guerre avec chapelets, livres de prière pour le combat, balles explosives, pastilles incendiaires, fouets et disciplines assortis, malles de grand tourisme et fourgons mortuaires, ne se refusaient ni l'ameublement du presbytère, ni les ori-

flammes de Jeanne d'Arc, prie-dieu, chandeliers, toutes choses à leurs yeux consomptibles comme foin et paille.

C'est là que le 600e de réserve eut à renifler pour la première fois, meute vannée enflant les narines, l'odeur puissante de leur marée. Poriette se mit du pain dans le nez.

Entre deux boqueteaux massacrés avec rage par nos obus, les fantassins hilares abreuvèrent de honte les artilleurs à cause d'une fausse batterie formée de troncs d'arbre insolents dressés sur des chariots. Il suffit d'un groupe d'officiers montés pour disperser ce jeu. L'insolence des morceaux de bois augmenta devant les officiers.

Les caves de Bazien, dernière ressource de la journée, n'offrirent que désillusion. Une telle abondance d'immondices révélait décidément un ennemi entraîné aux choses de la guerre. Devant ces monstrueux témoignages, bien que certains discoureurs glorifiassent le patriotisme de la vigne, le chœur des escouades poussa des clameurs d'indignation.

— Ouais, ouais, ouais, nous sommes volés. Is ont tout bu, les vaches.

C'est un contrat de droit naturel qui lie le vainqueur au buffet délivré.

On tua des porcs errants sans avoir le temps de les manger. Les vociférations se poursuivirent jusqu'au festin du soir qu'un communiqué généreux remplaça. Les Cosaques chevauchaient la Prusse. Les Serbes sauvaient la liberté du monde sur le Danube. Notre sœur l'Italie rejetait son alliance autrichienne. Ecrasante victoire finale de la Civilisation sur la Barbarie.

— A Berlin tout de suite ! ajouta Gloriat.

Les habitants dépossédés lisaient deux journaux pour un tout en racontant les malheurs de l'occupation. Il ressort de leurs paroles, notait l'attentif Lunant, que le troupier allemand est à l'ordinaire soumis, brutalisé, goinfre et bon chrétien, convaincu jusqu'au martyre, qu'il aime beaucoup les enfants et qu'au reste il change de manière à volonté, comme un fusil.

Mais le chœur des escouades, en battant à grands coups les capotes pendues aux murs des granges démolies :

— En fait de victoire, Madame, du pain mouillé, des allumettes mouillées, Madame, rien dans le bidon, une brassée de blé en javelle pour dix, ni de linge sec, Madame, pas de sommeil depuis huit jours.

Toutefois un homme de la 6e, riche d'un briquet à amadou et contraint d'allumer les allumettes de mille fumeurs affamés, se retira accablé de triomphe, jurant de vivre en neutre.

Jaloux de lui, Poriette inventa de fouiller l'église. Il revint avec deux cierges. Les louanges des cuisiniers.

Claude se rendit coupable à la nuit tombante. Une obscure bougie éclairait la boutique voisine. Il entra comme client, souffla la bougie et l'emporta, jouissant par tout le corps de la crainte d'être pourchassé. Verquilleux qui traînait un mouton difficile passait par là.

— Oah ! toi, aide-moi, il est têtu. Un fin gueuleton.

— J'arrive, répondit Lunant

Ils n'eurent pas le temps d'agir. Quelqu'un se précipitait. On vit s'agiter un gros bâton, on entendit cette criée :

— Arrêtez-les ! Aux voleurs, c'est mon mouton !

Confiant le mouton à Claude, Verquilleux fit face à l'agresseur.

— Arrêtez-le ! Je le reconnais. Au voleur ! C'est lui le voleur du troupeau de bétail !

Le bâton retomba dans le vide, l'homme cessa de crier. En fin de compte, la bête fut payée dix francs par transaction.

— Victoire ! s'écria Jean-Claude Lunant.

J. JOLINON.

J.-H. FABRE, DARWIN, GOURMONT... ET QUELQUES AUTRES

Inconnu pendant sa vie, mal connu depuis sa mort, l'auteur des *Souvenirs Entomologiques*, avec sa célébrité, n'aurait-il fait que tomber du Charybde (si j'ose dire) de l'ignorance dans le Scylla de l'incompréhension ?

On le croirait, à voir des études comme celle : *Remy de Gourmont, J.-H. Fabre et les fourmis* (1), que M. Victor Cornetz, naturaliste et myrmécologue, nous offrait voici quelques mois. Car, au milieu d'une fantaisie toute personnelle, ladite étude résume une opinion assez courante. M. Cornetz n'est pas seul à tenir Fabre pour anthropocentriste et cause-finalier ; et quand il le déclare « fermé au magnifique monde nouveau d'idées et de points de vue constitué par les diverses théories de l'évolution », n'expliquant rien, n'enseignant rien, ne nous faisant rien comprendre « et en particulier pour l'Instinct » ; quand il l'appelle « romantique de la biologie », et « grand poète lyrique », l'honorable myrmécologue ne déplaît point à tous les naturalistes. — « L'œuvre scientifique de Fabre a été fort discutée dans ces derniers temps », constatait naguère M. Georges Bohn, en ajoutant : « Elle n'en est pas moins admirable » et en conseillant sa lecture... « aux jeunes gens » (2).

I

Or, les erreurs dont Fabre est victime ne sont pas seulement le contraire de la vérité. Elles vont au rebours d'une

(1) *Mercure de France* du 15 août 1922. — Voir ma lettre au numéro du 15 septembre et la réponse de M. Victor Cornetz au numéro du 15 octobre.

(2) *Mercure de France* du 1er octobre 1922, p. 203. Du moins M. Bohn est-il de ceux qui appellent Fabre un « grand savant ».

vérité évidente. Qu'on se méprenne sur la pensée de certains auteurs, c'est souvent leur faute : ils n'avaient qu'à être énonciateurs plus clairs d'une pensée mieux conçue. Prenons, par exemple, Darwin (que M. Cornetz peut avoir raison de ranger parmi les romantiques de la biologie, où il a tort de classer cette fleur de classicisme qu'est Fabre) ; prenons Darwin, et dans *l'Origine des Espèces*. Rien de plus facile que de savoir exactement où ce fameux ouvrage veut en venir en le demandant soit aux darwinistes, soit (ce qui est plus sûr) au Larousse ; mais si l'on interroge l'ouvrage lui-même, c'est une autre affaire (1)... Cependant les *Souvenirs Entomologiques*, comment s'expliquent, à leur endroit, des malentendus si monumentaux ?

La réponse est embarrassante, à moins de... — Je n'ai pas cette intention. Et cependant !.. O ! liberté de la critique, que de sottises on commet en ton nom ! Certes, il est bon que le génie ne soit pas « tabou », mais il serait excellent que celui qui le redresse se méfiât un peu, d'abord, de ses propres facultés ! Jouer honnêtement sa partie dans l'orphéon biologique, qu'on y soit entomologiste, conchyliologue ou bien echinodermiste, histologiste, embryologiste, voire bactérien, n'autorise pas tant de certitude. Et il est pénible de voir faire la leçon à Fabre par des apprentis, plus ou moins adroits, de la méthode dont il a si bien doté la zoologie qu'il n'y a pas de psychologie animale en dehors d'elle. Cette méthode, qu'il a non seulement inventée, mais poussée à la perfection en développant, par un exercice de

(1) Dans *J.-H. Fabre écrivain* (au *Mercure* du 1.-1-1916) j'ai mis en paralèlle la clarté de Fabre et l'obscurité de Darwin, à propos du chapitre de *l'Origine des Espèces* sur l'instinct (p. 277 à 314 de la trad. de l'édit. définitive par Ed. Barbier). Je ne veux cependant pas passer pour un contempteur du savant anglais si rudement traité aujourd'hui par ses sectateurs de la veille.

L'embarras de Darwin, touchant le problème de l'instinct, est, ainsi que je le fais entendre plus loin, une haute preuve de sa probité intellectuelle. Darwin, on s'en aperçoit en le lisant, et le darwinisme sont deux choses différentes. Là où le darwinisme tranchera, Darwin propose, hésite, atténue, corrige. Cependant, la comparaison des différentes éditions de *l'Origine des Espèces* l'établit, le maitre avait fini par se prêter un peu trop au système qui portait son nom.

75 années, des facultés si merveilleuses que Darwin, sur ses premiers essais, l'appela *cet observateur inimitable*. Il est pénible de voir des naturalistes, — qui peuvent ne pas manquer de mérite, mais qui n'ont tout de même pas découvert ou élucidé les centaines et les centaines de faits que Fabre compte à son actif, — préférer à ses démonstrations scrupuleuses, ingénieuses, lumineuses et, par-dessus tout *contrôlables*, des affirmations toutes pures ou de garantie médiocre, ces « témoignages quelconques » dont l'histoire naturelle avait coutume, avant qu'il ne vînt. De les voir opposer à ses découvertes des découvertes qui seraient remarquables, en effet, s'il ne les eût point déjà faites, lui signaler, — sur quel ton ! — des difficultés qu'il fut le premier à soulever, avec toutes leurs conséquences de droit, et enfoncer des portes ouvertes à deux battants par sa forte et subtile main.

Voilà pour les observateurs des mœurs animales, tous, quels qu'ils soient — et d'autant plus qu'ils ont de science et d'habileté, — tous ressortissants directs du génial expérimentateur (1). Et quant au biologisme de cuvette et de cornue... Mais convenons-en tout de suite, les torts ne sont pas d'un seul côté et Fabre, qu'il s'agisse des psychologistes ou des physiologistes, a deux torts, très graves.

2

D'abord, la moindre page sortie de sa plume constitue une manière d'insulte aux ingrats stylistes que sont généralement, soit dit sans les mépriser, nos gens de science ;

(1) Dans une étude *Pour ou contre le Darwinisme* qui fit bruit (*Rev. Hebd.* 1, VII, 1911), M. Gaston Bonnier, reprochant à Darwin son penchant à admettre « des témoignages quelconques », ajoute que Darwin « n'a aucune idée de la méthode expérimentale ». — Mais qui donc avait une idée de la méthode in- expérimentale en histoire naturelle avant que Fabre l'ait inventée ? Il l'a ventée de toutes pièces, et j'en ai fait la démonstration en comparant Fabre à tous ses prédécesseurs et notamment à Réaumur et Dufour. — (V. dans la IIIe série de mes *Témoignages* les pages intitulées *l'Entomologie et J.-H. Fabre*.) C'est parce qu'il a inventé l'expérience en histoire naturelle que Gourmont a pu justement dire de son œuvre *qu'elle est véritablement créatrice de la psychologie générale des animaux*. Cet hommage doit être pris à la lettre ainsi que le *cet observateur inimitable* de Darwin.

qu'ils sont et qu'ils jugent avoir raison d'être, par définition. Vivant, Fabre a subi à leurs yeux le désavantage de savoir écrire, de « faire aimer » (leur a-t-il crié dans une minute d'énervement) « cette histoire naturelle que vous faites tant haïr ». Il subira ce désavantage toujours. Ils le traiteront toujours de « grand poète lyrique » ; et les plus capables d'apprécier son étonnant, son insolent génie littéraire seront précisément les plus réfractaires à son génie scientifique, plus étonnant cependant et plus insolent encore. Ceux-là n'hésiteront pas à lui trouver, dans « le commandant Ferton », un observateur « très supérieur en ce qui concerne la précision des descriptions » ; et ils voudront qu'en vingt minutes d'observation, le temps d'un cigare, Gourmont nous en apprenne davantage sur l'Instinct que Fabre dans toute sa vie de patriarche dont l'Instinct a fait la constante étude. En retour les *Souvenirs* n'auront pas auprès des jeunes gens et des dames de plus fervents propagateurs (1).

Le second crime de l'Ermite de Sérignan est son antitransformisme (2).

En tant que chose, le *Transformisme* n'existe plus. Mais il existe en tant que mot.

On ne croit plus que le système évolutionniste lamarckodarwinien, cette « vessie » (suivant son expression), que le maître dégonfla dès ses premiers coups d'épingle, soit la lanterne qu'elle a continué d'être en dépit des avertissements de Fabre, pendant une cinquantaine d'années où l'amphithéâtre biologique était éclairé par elle. Il n'y a plus

(1) « ... J'ai beaucoup fait lire Fabre et je le fais toujours lire à tous ceux qui s'intéressent à la vie des insectes... Un jeune homme m'a dit : « Quel beau poème ! » Une dame, — car la lecture de Fabre plaît aux femmes, fait probablement unique en entomologie, — me disait : « C'est intéressant comme un beau roman ! Mais à tous ceux auxquels je conseille la lecture de Fabre, je fais lire Bouvier, etc. » (V. Cornetz, *Mercure* du 15 octobre 1922.)

L'antidote avec le poison ! On est gai, à l'entour des fourmilières.

(2) Sur la position de Fabre par rapport au transformisme et aux récentes théories évolutionnistes qui lui ont succédé, voir, dans mon *Anatomie Littéraire*, (Librairie des Lettres, 1921) le chapitre intitulé *le Transformisme et J. H. Fabre*.

de lamarckiens et de darwiniens. Et les néo-lamarckiens et les néodarwiniens sont, aussi, défunts.

Le transformisme n'a jamais été le système de l'évolution, mais un système sur lequel on crut asseoir le principe de l'évolution. Si le principe de l'évolution (dont Fabre, d'ailleurs, n'a jamais été l'adversaire, car être anti-évolutionniste équivaudrait à croire que le monde s'est fait en un jour) a des défenseurs aujourd'hui, ils se placent à un point de vue diamétralement opposé à celui des disciples de Lamarck et de Darwin. On ne défend plus l'idée d'une évolution infiniment lente qui a exigé des centaines et des milliers de millions d'années, et qui a conduit, sous l'influence de la sélection naturelle, de l'hérédité, du milieu, la goutte de glaire à l'homme, le long d'une série de formes séparées par des degrés insensibles.

Et le système lamarcko-darwinien, dit transformisme, est remplacé par un système, ou plutôt par une série de systèmes beaucoup moins vulnérables que lui, parce que moins vastes et de prétentions beaucoup moins métaphysiques. Ces systèmes sont sans lien solide entre eux; ils s'opposent même souvent. Mais ils constituent un faisceau en tant qu'opposés au transformisme. Car ils disent constance où l'autre disait changement, mutation brusque au lieu de lenteur infinie, variations particulières au lieu de variation générale, révolutions au lieu d'évolution, mécanique au lieu de psychologie. Car ils laissent de côté ce qui était la grande affaire, ce qui fut la raison d'être du transformisme : la descendance de l'homme.

Or, ce contre-transformisme, on continue à l'appeler transformisme ; et ses partisans, la grosse majorité du laboratoire d'aujourd'hui, comme les sectateurs transformistes furent la grosse majorité du laboratoire d'hier, s'imaginent avoir, dans le savant responsable des tendances nouvelles, et sans qui l'idole nouvelle n'existerait pas, un réactionnaire, un négateur de cette foi dont ils ne seraient pas animés sans lui.

La substance a changé du tout au tout, mais la boîte qui la contient est toujours la même boîte. Fabre a contre lui les nouveaux venus comme il avait les anciens, — et précisément parce qu'il eut les anciens.

Les anciens, nous savons ce qu'ils ont su faire de sa renommée. Aujourd'hui que la conspiration du silence n'est plus possible, on s'y prend d'une autre sorte. On le canalise dans la littérature ; et on le fait lire aux profanes non pas précisément comme un pur littérateur, mais comme un écrivain intermédiaire entre le littérateur et le savant.

3

Tout cela est bien compliqué, me direz-vous, et bien machiavélique. — Permettez ! Ce n'est pas un problème simple que nous avons à résoudre. Il s'agit de savoir comment certains parviennent à lire noir quand Fabre écrit blanc, et vice versa, et qu'il l'écrit avec une clarté, une netteté, une précision idéales. Vous avez le choix entre mon explication et une épithète à l'égard de l'objet examiné : le biologiste anti-fabrien, qu'il ne mérite pas nécessairement. Vous avez ce choix, à moins bien entendu (ce qui simplifierait le problème) que vous admettiez, vous aussi, la fermeture hermétique de l'Ermite de Sérignan « au magnifique monde nouveau d'idées et de points de vue constitué par les diverses théories de l'évolution »...

Dans le cas contraire, il vous suffit de n'ignorer pas le pouvoir, sur les cervelles humaines, de l'idée préconçue et surtout à tendance sentimentale (ici, nous en avons deux) et vous accordez les circonstances atténuantes que je vous plaide.

Vous considérez l'anti-fabrien, a priori, comme il faut, par exemple, considérer l'anti-baudelairien. Et de même que vous n'avez pas besoin de dénier à un Brunetière, à un Faguet, pris en tant que contempteurs passionnés de Baudelaire, voire à un Alcide Dussolier, l'intelligence des lettres, vous n'êtes pas obligé de refuser l'intelligence scientifique,

— ici il faudrait presque dire l'intelligence tout court : voyez à quoi vous vous exposez ! — aux naturalistes dont s'agit.

Vous comprenez qu'un professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Toulouse signe, c'est le cas de M. A. Lécaillon, des pages où le sens critique et la connaissance du sujet sont aussi peu répandus que dans l'article, paru dans le numéro d'avril 1916 de la *Revue Pédagogique*, sous le titre cependant si prometteur : *L'Œuvre de Jean-Henri Fabre.*

Vous comprenez comment, un autre professeur, au Muséum, celui-là, M. Bouvier, dans ses *Habitudes et Métamorphoses des Insectes* (1921) (qu'on nous propose comme antidote scientifique au poison littéraire que distillent les *Souvenirs*), peut écrire, en toute simplicité, que Fabre considère comme immuables les actes psychiques des insectes (1) !!

Et vous comprendrez aussi qu'on puisse accuser d'*anthropocentrisme* celui qui a purgé l'histoire des insectes, et, dans une importante mesure, celle des animaux supérieurs, de l'anthropocentrisme dont elle était infestée.

(1) Je n'ai point lu l'ouvrage de M. Bouvier et ne connais que d'après M. Cornetz, qui la cite avec approbation, la colossale... bourde de l'honorable professeur au Muséum — (*loc. cit.*, page 32).

M. Cornetz croit donc, avec son éminent répondant : 1° que Fabre juge l'insecte incapable d'actes de nouveauté ; 2° que les actes de nouveauté existent chez l'insecte. Mais, il s'appuie là-dessus sur l'autorité du commandant Ferton, « très supérieur, etc. », M. Cornetz juge honnête de concéder que ces « actes de nouveauté sont extraordinairement rares ». Et il explique comment il se fait que cette rareté soit extrême. « Mais enfin, on en connaît, dit-il ; et il rapporte l'observation du Dr Santschi « myrmécologue, justement renommé », sur le changement de nidification d'une fourmi transportée d'une région chaude en région froide. — (*Ibid.*, p. 30 et 31.)

Or, c'est par douzaines que Fabre a noté des actes de nouveauté de cette sorte ; et des chapitres entiers des *Souvenirs* sont consacrés à établir que les actes de nouveauté sont fréquents chez l'insecte.

Tous les reproches faits au maitre sont aussi justes que celui-là. Mais pour celui-là, en voici, à peu près, l'équivalent littéraire :

— « Ronsard a cru que le genre de l'ode ne pouvait pas être employé par le poète. Ronsard a eu tort. Sans doute, il y a grande difficulté à cet emploi, l'ode est extraordinairement rare..., mais enfin M. Paul Valéry a fait une ode ; et la voici... Donc Ronsard s'est trompé et l'ode est un genre poétique parfaitement employable. »

Arrêtons-nous un instant dans ce carrefour où les détracteurs de Fabre se rejoignent tous.

4

En même temps qu'il est construit sur la similitude morphologique et physiologique de l'animal et de l'homme, le transformisme est construit sur leur similitude pychologique et sensorielle. Pour que de la goutte de glaire nous passions à l'homme, par l'amibe et le pithécanthropus erectus, à l'homme qui hérite intellectuellement de l'animal comme il en hérite matériellement, *il faut* que l'animal soit doué d'une intelligence à forme humaine; et ce, en vertu du principe que... la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a : Donc, différence de degré entre l'instinct animal et l'intelligence humaine, mais pas différence de nature. Fossé, et non pas abîme. Cette affirmation, le transformisme l'a produite sans l'ombre d'une hésitation, parce qu'il a considéré comme établis au compte de l'animal — et particulièrement de l'insecte — de prétendus actes d'intelligence, de réflexion, de raison que l'histoire naturelle, depuis Aristote jusqu'à nos jours, y compris le bon La Fontaine du *Discours à Madame de la Sablière*, jurait authentiques. Fabre a pris ces prétendus faits (dont le plus fameux est celui du sphex d'Erasme Darwin), ces prétendus faits *sans lesquels l'hypothèse transformiste n'aurait pas pu être imaginée*, l'un après l'autre. Et il a démontré qu'ils étaient le résultat d'observations maladroites, faussées par l'idée préconçue que les sujets observés agissaient comme à leur place eussent agi des êtres humains.

Il a démontré, en outre, l'impossibilité d'une explication basée non pas sur l'*intelligence* de l'insecte, — Fabre, ô ! Messieurs nos professeurs au Muséum, non seulement ne nie pas que l'insecte possède de l'intelligence, mais encore il a découvert (voyez ma précédente note) de très nombreux traits d'intelligence de l'insecte, — mais basée sur *la raison* de l'insecte, à propos d'instincts de la nature de ceux que

Darwin appelle « instincts spéciaux ». — Le plus singulier, peut-être, de ces instincts, celui, en tous cas, qui est le mieux fait pour frapper l'esprit et que Fabre a analysé le premier, quelques années avant la parution de l'*Origine des Espèces*, est la paralysation, par certains hyménoptères, du gibier destiné à leurs larves. Sur toutes ces démonstrations « tous les docteurs doivent s'incliner », suivant l'expression du plus intelligent et ardent protagoniste que le transformisme ait connu en France, M. Edmond Perrier dont tous les efforts pour résister aux « faits brutaux » produits par Fabre ont été vains. Et c'est en grande partie parce qu'il a connu quelques-unes des observations de « cet observateur inimitable » avant de publier (1859) l'*Origine des Espèces*, que Darwin a parlé du problème de l'instinct avec un embarras croissant à mesure que les travaux de Fabre arrivaient à sa connaissance. — D'où la phrase qui, dans l'édition définitive de l'ouvrage, ouvre le chapitre consacré à l'Instinct : « Beaucoup d'instincts sont si étonnants que leur développement paraîtra sans doute au lecteur une difficulté suffisante pour renverser toute ma théorie. » D'où la correspondance de Darwin avec Fabre, en 1881, touchant l'instinct qui fait à l'abeille chalicodome, transportée à de grandes distances de son nid, retrouver ce nid et les puériles tentatives, après la mort de Darwin (lequel se déclarait convaincu) de ses disciples Lubbock et Romanes, pour expliquer cet instinct par la mémoire, le raisonnement de l'insecte, le hasard, *pour donner de ce phénomène une explication anthropocentrique.*

Même histoire pour le Gourmont de *Physique de l'Amour*. Il penche pour la théorie lamarcko-darwinienne de l'instinct *cristallisation partielle de l'intelligence*, clef de voûte psychologique du transformisme. « Il faut, je pense (dit-il), la tenir pour vraie. » — Eh ! oui, *il le faut*; et Gourmont n'est pas encore libéré complètement des préjugés lamarcko-darwiniens. « Cependant, — ajoute-t-il, — la contemplation du monde des insectes fait surgir contre elle

une objection énorme. M. Fabre l'a formulée dix fois, avec une ingéniosité nouvelle, au cours de ses merveilleux récits (1). »

Une objection ? — Non, pas une, mais bien cinq ou six ou dix ; et autant d'objections énormes que le transformisme a produit d'affirmations, d'affirmations non moins énormes au regard d'un génie aussi lucide que celui de Fabre.

Quant à l'instinct-cristallisation-partielle-de-l'intelligence, les anti-fabriens n'en démordront point. « — Les actes psychiques des insectes furent d'abord des actes intelligents ! ! », affirme M. Bouvier avec autant de certitude qu'il en met à croire que, pour Fabre, les actes de l'insecte sont immuables. — Allah est Dieu et Mahomet est son prophète !

5

Si l'on considère enfin que Fabre a fait entrer dans la science, par un grand nombre d'exemples tous frappants, tous inédits, cette vérité : que les insectes et maints animaux supérieurs possèdent des sens inconnus à l'être humain, et même qui nous sont inconcevables, on jugera qu'il n'est point de savant et philosophe à qui le terme d'anthropocentriste disconvienne autant. Dire que Fabre a fait de l'anthropocentrisme, équivaut à soutenir que Victor Hugo, auteur dramatique, a passé son temps à prôner la règle des trois unités et à la mettre en tragédies (2). Je l'ai indiqué, voici dix ans, ici même, à M. Etienne Rabaud, maître de conférences à la Sorbonne, à propos de son ouvrage alors récent, *le Transformisme et l'Expérience* (3). Il faut l'y voir, en quatre lignes dédaigneuses, parler du maître, l'accuser d'attribuer à ses insectes « les desseins, les préoccupations, les désirs humains, tout en concevant l'intervention d'un guide qui les dirige à leur insu », procédé « qui donne au récit une allure, un coloris qui captive le lecteur

(1) *Physique de l'Amour*, p. 255, 256.
(2) Ou que Pasteur est un tenant de la génération spontanée.
(3) *Mercure*, du 16 juin 1912 : *Le Transformisme et J.-H. Fabre.*

et le remplit d'admiration ». — Encore un propagateur du « grand poète lyrique » chez les jeunes gens et les dames !

Et qui ne se doute pas plus aujourd'hui qu'il y a dix ans qu'en expliquant, ou en tentant d'expliquer mécaniquement, automatiquement, certains actes de certains insectes, loin d'être éloigné de Fabre, il ne fait que procéder, plus ou moins adroitement (1), dans la seule voie quasi qui, pour les « instincts spéciaux », reste ouverte au psychologue depuis que Fabre a démontré que les agissements les plus compliqués des insectes ne comportaient pas une explication anthropocentriste. L'hypothèse mécaniste, physico-chimique : anhydrobiose, tropisme, etc., mais elle jaillit des *Souvenirs Entomologiques* ! Elle est le fruit de l'arbre que Fabre a planté ; et lui-même, ce fruit, l'a cueilli plus d'une fois, et nous l'a offert !

L'école, aujourd'hui, à laquelle appartient l'honorable auteur du *Transformisme et l'Expérience* (une expérience chèrement acquise !) est « mécaniste ». C'est la théorie à la mode. Nos naturalistes dernier cri font du mécanisme à tour de bras, sans plus de mesure qu'ils faisaient hier de la psychologie, sans comprendre qu'une théorie applicable à une certaine série de phénomènes est inapplicable à d'autres ; sans se munir de cet esprit de relativité dont ils seraient sages d'aller demander la graine au génie hardi, mais prudent, fort en couleurs, mais riche en nuances, qui alimente les *Souvenirs Entomologiques*. Ils se rapprochent en tous cas de Descartes ; et M. Paul Voivenel, en passant, remarquait, l'autre jour, que l'automatisme cartésien n'était point si sot...

Fabre ne pense pas, comme Descartes, que l'animal soit une machine, puisqu'il a découvert chez l'insecte même de nombreux traits d'intelligence, ou, comme il dit, de *discernement* ; mais, en ce qui concerne les « instincts spéciaux » (j'emploie toujours la terminologie darwinienne,

(1) Plutôt moins que plus, à mon idée. — V. l'étude susvisée, qui figure dans mon *Anatomie Littéraire*.

l'expression n'est pas dans Fabre), il nous met sur la voie de l'automatisme. S'ils ont pu monter dans leur train, nos naturalistes dernier cri, c'est parceque l'Ermite de Sérignan leur a donné un billet.

A eux de ne pas en faire un mauvais usage! — Il y a le train de *l'automatisme*. Il y a le train du *discernement*... et sans doute quelques autres. Il faut savoir prendre tous les trains pour aboutir à la vérité. Elle ne comporte pas qu'un seul réseau! Et nous ne l'atteindrons jamais, parce que notre indicateur, — et précisément parce qu'il est anthropocentriste, parce qu'il parle une langue humaine! — ne mentionne pas tous les réseaux... Mais, revenons à l'anthropocentrisme de Fabre. Il est entendu, avec M. Lécaillon, que l'auteur des *Souvenirs* « emploie toujours à tort, pour décrire les actes des animaux dont il s'occupe, les termes mêmes dont il se servirait pour décrire des actions humaines ». — Ainsi, quand il écrit que l'helix variabilis, proie du ver-luisant, s'assemble en grappes sur sa tige sèche, et là, *profondément*, *médite*, immobile, tant que durent les torridités estivales, Fabre entend, évidemment, faire de cet escargot un émule de Socrate ou du Bouddha. Chacun voit ça! De même, quand il déclare que le lampyre *anesthésie* l'escargot avant de le dévorer, Fabre entend bien que le lampyre a inventé, avant l'homme la merveille chirurgicale qu'est l'anesthésie!...

Et M. Lécaillon a raison de nous rappeler que « tous les Biologistes sont aujourd'hui d'accord pour admettre que l'usage du *langage anthropomorphique* doit être banni le plus possible à propos de la description des mœurs des animaux ».

6

Pas d'autre solution, vous le voyez : le sentiment préconçu, la passion, bannit la raison chez maints détracteurs du maître. Sinon ils ne confondraient pas anthropocentrisme avec antropo*logisme*. Ils comprendraient que

le prétendu anthropocentrisme de Fabre ne ressortit nullement à l'explication psychologique, mais à l'expression stylistique ; et ils ne tiendraient pas ce prodigieux virtuose de l'intuition et de la déduction *dont l'œuvre est véritablement créatrice de la psychologie générale des animaux* (1) bon pour jouer au plus les lieutenants dans le régiment où « le commandant Ferton » (le symbolique commandant Ferton, j'en demande pardon à cet honnête myrmécologue, mais ce n'est pas moi qui l'ai promu) est colonel. Ils verraient chez lui, ensemble l'homme de laboratoire ultra scrupuleux, un artiste qui n'entre en jeu que lorsque l'homme de laboratoire a terminé, et qui se préoccupe, alors, de donner une forme imagée, colorée, vivante, agréable — eh! oui, agréable! — à une substance élaborée avec une rigueur scientifique qu'un Pasteur égale, mais qu'il ne dépasse pas. Darwin a répondu par avance aux détracteurs fabriens, en observant que le terme de « lutte pour la vie », appliqué aux végétaux, est une figure, une métaphore ; et que quand il lui arrive, à lui, Darwin, de « dire qu'une plante, au bord du désert, lutte pour l'existence contre la sécheresse », il entend simplement dire que « son existence dépend de l'humidité. (2) » — Mais il y a plus, et quelque abîme qu'on établisse entre la psychologie animale et la psychologie humaine, il reste que, d'une manière générale, l'animal est dirigé par les mêmes mobiles que l'être humain ; qu'il s'agit pour lui, comme pour nous, de vivre, de se nourrir, de se reproduire, d'élever sa progéniture, de se défendre contre ses ennemis. Un anti-anthropocentrisme aussi poussé que celui de Fabre doit cependant constater que l'animal mange, boit, travaille, aime comme l'homme ; qu'il connaît, comme l'homme, ces états qui s'appellent le plaisir et la douleur, le calme, la colère, la haine, l'amour, qu'il possède ces facultés, ou ces forces, — comme vous voudrez, ne me faites pas une querelle de mots, — que nous désignons par mémoire et vo-

(1) Remy de Gourmont: *Physique de l'Amour* (p. 109).
(2) *L'Origine des Espèces*, p. 69 de l'édit. définitive, traduction Barbier.

lonté. Savoir cela et le dire, — fût-ce dans un style de grand peintre et de grand poète lyrique, — ce n'est pas faire de l'anthropocentrisme, Messieurs, c'est faire du *zoocentrisme*; c'est faire, au sens véritable du terme, de la biologie. Fabre l'a fait; et tandis, d'une part, qu'il montrait que les actes des insectes et de certains animaux supérieurs n'étaient point à base de raison humaine, — ainsi que, malgré les avertissements de Descartes, de Buffon, de Réaumur, le transformisme héritier des ignorances moyenâgeuses, le jurait, — il montrait, d'autre part, que (sauf pour ces instincts spéciaux inconcevables à l'homme), l'animal n'est pas différent de l'homme; ou, ce qui revient au même, que l'homme, moins la raison, est un animal. De là, l'aide qu'il a apportée au Gourmont de *Physique de l'Amour*, qu'il faut considérer là (et ailleurs aussi, je pense) comme un véritable disciple de Fabre; et qui non seulement a écrit son livre en marge des *Souvenirs Entomologiques*, mais qui a trouvé chez Fabre l'idée de son livre, qui a dérobé à Fabre l'idée de son livre. —Voyez plutôt : *Souv. Ent.*, 3e série, p. 269 :

Brouter, faire l'amour, creuser un trou dans la terre, y ensevelir ses œufs, c'est toute la vie du méloïde adulte. La bête obtuse n'acquiert un peu d'intérêt qu'au moment où le mâle lutine sa compagne. Chaque espèce a son rituel pour déclarer sa flamme ; et il n'est pas indigne de l'observateur d'assister aux manifestations, quelquefois si étranges, de l'Eros universel qui régente le monde et fait tressaillir jusqu'à la dernière des brutes. C'est le but final de l'insecte, qui se transfigure pour cette solennité et meurt après n'ayant plus rien à faire.

Il y aurait un curieux livre à écrire : *l'amour chez les bêtes*. Jadis, le sujet m'avait tenté ! Depuis un quart de siècle, mes notes dorment poudreuses dans un recoin de mes archives.

Je me souviens de son étonnement amusé quand, voici bien quinze ans, à l'un de nos premiers entretiens, je « sortis » ce passage au futur auteur d'*Une Loi de constance intellectuelle*. — « Constance » ! le mot et l'idée, si nettement antitrans-

formistes, sont spécifiquement fabriens; et si Gourmont n'a pas été tout à fait assez hardi pour suivre Fabre jusqu'au bout, sa divergence du maître est plus apparente que réelle, même dans *Physique de l'Amour*. Je suis heureux de trouver l'occasion de le dire, parce que c'est en partie grâce à moi (qui fus le premier, je pense, à comparer Fabre et Gourmont, à parler de Fabre à propos de Gourmont, et de Gourmont à propos de Fabre) que cette divergence est proclamée forte, alors qu'en réalité elle est faible. Car elle ne porte que sur l'idée, encore lamarcko-darwinienne, que Gourmont se fait (j'ai montré plus haut avec quel empressement médiocre et sous quelle réserve fabrienne), que Gourmont se fait de l'origine de l'instinct. Mais le problème de l'origine de l'instinct joue, dans son livre, un rôle secondaire, tandis que c'est perpétuellement sur Fabre, dont « l'œuvre est véritablement créatrice de la psychologie générale des animaux », que s'appuie le psychologue de *Physique de l'Amour* ; sur Fabre, « le *seul* observateur » des mœurs animales « qui m'a paru digne de foi » (1).

L'influence de Fabre sur le philosophe d'*Une loi de constance intellectuelle* est considérable ; je la tiens comme la plus forte que cette intelligence si ouverte ait accueillie dans la seconde moitié de ses jours ; et je me flatte d'établir cela (bientôt, j'espère) péremptoirement ; mais, en attendant, il faut comprendre ce que Fabre entend par *constance*, et ne pas s'imaginer que s'il a pensé, et prouvé, que l'instinct n'est pas le produit de l'habitude, il en résulte pour lui que l'insecte soit incapable d'actes de nouveauté.

7

Quant à l'accusation de finalisme, elle est aussi fausse que les autres, s'adressant au génie le plus positif à la fois

(1) *Physique de l'Amour*, p. 109. — « Toussenel et Romanes ne sont que rarement supérieurs en clairvoyance aux plus humbles possesseurs d'un prodigieux chien, d'un chat miraculeux : il faut rejeter comme apocryphes les anecdotes sur l'intelligence des animaux... Un seul observateur m'a paru digne de foi en ces matières, c'est J.-H. Fabre... etc. ».

et le plus objectif que les sciences naturelles aient connu, à celui qui a su faire un mur épais de la cloison étanche qui doit séparer, de l'homme quotidien, le savant digne de ce nom. Fabre a réussi à trouver ses plus grands admirateurs chez des adversaires; antidarwinien, chez Darwin; antilamarckien, chez Edmond Perrier; spiritualiste, chez un matérialiste tel que Remy de Gourmont. Quelle preuve voulez-vous meilleure de son indépendance scientifique (1)! Il croyait à la Providence, « aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées »: affaire de l'homme; en tant que naturaliste, il n'a cru qu'aux faits et, dans les déductions qu'il en a tirées, la Providence et l'âme n'ont rien à voir. Il n'est donc point légitime de lui opposer deux ou trois passages tels que le « Rabaisser l'homme, exalter la bête... », qui sont ce que ses détracteurs paraissent savoir le mieux de lui. Car enfin, il ne faudrait pas renverser les rôles, et oublier que c'est le transformisme qui a mêlé la religion à la science; et que ce qui a fait le succès des théories lamarcko-darwiniennes, parfaitement tombées à plat quand Lamarck, qui n'en est pas l'inventeur, les avait produites pour sa part : c'est que, aux environs de 1860, les athées ont cru qu'elles démolissaient l'idée de Dieu et que les croyants les ont suivis dans ce panneau. Les professions de foi de Fabre sont des ripostes

(1) « Cet ennemi acharné du transformisme donnera, en tant que savant, assez de confiance à des transformistes tels que MM. Edmond Perrier, Laloy, Leroy, Legros, Georges Bohn, non seulement pour que ceux-ci ne songent pas une minute à discuter la réalité des constatations qui font tant de mal à leurs thèses, mais encore pour qu'ils aillent puiser dans ses livres de quoi appuyer parfois leurs théories : — « Ce qui prouve la solidité de son œuvre éternelle, a justement écrit M. Legros (dont le bel ouvrage s'intitule *la Vie de J.-H. Fabre par un disciple*), c'est que toutes les théories, toutes les doctrines et tous les systèmes peuvent y puiser tour à tour... »

J'écrivais ces lignes au *Mercure*, en 1911, à la fin d'une étude qu'on trouvera sous le titre de *J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre*, dans *Témoignages*, 3e série. A cette époque, Fabre n'avait été contesté que de façon très rare et sur des points insignifiants. — Aujourd'hui, d'ailleurs, c'est sur un tout petit nombre de faits (cinq ou six peut-être) que les anti-fabriens appuient leur attaque. Mais si la quantité leur manque, ils la remplacent par... la qualité. Leur propension à grossir la conséquence des prétendue erreurs de Fabre est égale à l'empressement qu'ils mettent, entre son témoignage et la parole du symbolique « commandant Ferton », à choisir le commandant...

à des attaques. D'ailleurs, on n'en trouvera que dans le début des *Souvenirs* ; et je rappelle qu'en commençant, à l'aube de la vieillesse, son prodigieux ouvrage, il n'avait pas d'autre intention que d'ajouter un volume, deux au plus, peut-être, à son bagage pédagogique. Le premier volume et le second des *Souvenirs* étaient à l'usage de l'enfance! C'est sans s'en apercevoir que Fabre s'est vu transporté sur les sommets philosophiques ; et dès lors il a soigneusement laissé à la porte, en pénétrant dans son laboratoire, ses sentiments spiritualistes — et d'un spiritualisme de plus en plus épuré. Que les croyants voient dans son œuvre un puissant appui, ils en ont le droit, car il a réduit en poussière la machine de guerre que le matérialisme a sottement cru obtenir des sciences naturelles pour foudroyer l'ennemi. Mais son œuvre est d'une sereine neutralité et il suffit, au lieu d'y lire entre les lignes Dieu et Providence, d'y lire Nature et Vie pour y trouver une autre chanson que le spiritualisme. Le monisme s'en dégage alors avec une vertu majeure. Etre athée avec délices ; croire, très tranquillement, que la théologie, aussi bien que le transformisme... c'est de l'anthropocentrie; qu'esprit et matière c'est le même mystère, qu'il est puéril de croire que l'homme soit en état de percer, — c'est là, pour mon humble part, que la méditation des *Souvenirs* m'a conduit... Mais je n'ai pas l'intention de tirer de Fabre une profession de foi, ni de recommencer petit à petit les quelque cent pages que je m'honore d'avoir écrites à son sujet dans cette revue.

Le centenaire de ce grand homme tombe le 22 décembre prochain. Il n'est pas trop tôt pour en avertir ceux qui le tiennent pour l'une des plus brillantes intelligences qui ont honoré le monde, sous la triple espèce du savant, de l'artiste et du philosophe.

MARCEL COULON.

SOUVENIRS DE POLICE

AU TEMPS DE RAVACHOL

—

... Frédéric m'avait entraîné, ce soir-là, à la Comédie-Française, où il disposait de la loge de service, et, la représentation terminée, nous rentrions à pied, le long des boulevards, si aises de nous dégourdir d'une longue immobilité, si joyeux d'aspirer, à l'air libre, au sortir d'une salle surchauffée, les premiers souffles d'avril, et si requis par le feu de la discussion, que pour en jouir davantage nous ralentissions le pas à mesure qu'approchait la place de la République où nous devions nous séparer. Je ne sais plus quel sujet de controverse animée nous tenait arrêtés sur le terre-plein de l'Ambigu, lorsqu'une giboulée soudaine nous fit chercher refuge dans un établissement voisin. Nous n'avions pas l'embarras du choix. A cette heure tardive, il n'en restait plus qu'un d'ouvert, en sa qualité d'établissement de nuit. C'était le cabaret Lecomte, sis à l'angle de la rue de Lancry, aujourd'hui disparu, mais qui bénéficiait encore de sa vieille renommée. A sa clientèle de noctambules professionnels, venus de tous les coins de Paris, se mêlait une catégorie de gens de théâtre, dont ce quartier constitue la métropole. Effectivement, nous aperçûmes, en entrant, pérorant au milieu d'un cercle de dévots attentifs, le chanteur en habit rouge de l'Eldorado, Kam-hill, qui s'était valu renom d'originalité en divulguant aux générations nouvelles le répertoire de l'ancien Chat Noir. Non loin de lui, siégeaient les trois sœurs Bloch, vedettes des beuglants riverains, toutes trois nabotes opulentes, brunes, d'une frimousse chiffonnée assez piquante. Jeanne, l'aînée, renchérissait sur ses

cadettes, tournées en graisse, se rembourrant d'appâts si volumineux, qu'on l'avait surnommée *La Tour de Mamelles*. Aussi sages et réservées à la ville qu'endiablées sur la scène, elles venaient là, par habitude, et semblaient, par leur attitude silencieuse et figée, au milieu de l'animation générale, des enfants pressés d'aller dormir, à qui l'on eût imposé par pénitence, un soir de cérémonie, de veiller en compagnie de grandes personnes.

Nous cherchions un coin où nous caser. Des appels, venus du fond de la salle, nous révélaient une tablée d'amis : les poètes Albert Mérat, Raoul Gineste, le jeune romancier, Gustave Le Rouge, les docteurs Weiss, Giroud et quelques débutants de lettres, habitués des soirées de la *Plume*, parmi lesquels notre place était tout indiquée. Ces messieurs, à notre arrivée, commentaient l'événement du jour : le discours de réception de Pierre Loti à l'Académie française. Ils en avaient pris connaissance dans le supplément du *Temps* qui traînait encore sur la table. Zola y était fort malmené, ce qui n'était pas pour déplaire aux vétérans de la compagnie, mais un jeune homme chevelu s'en indignait. Zola était son dieu et Loti, à son sens, un écrivain négligeable, un romancier de salon, fournisseur attitré des gens du monde et de vieilles dames sentimentales.

— Qu'importent ses attaques ? s'exclamait-il, Zola s'en moque. Il a pour lui l'avenir. Il dispose des sympathies de la jeunesse. Même les symbolistes, qui l'avaient vilipendé, viennent de lui faire amende honorable en l'appelant à présider le prochain banquet de la *Plume*. Pour Loti, vous savez le refrain qui court depuis ce matin :

> Enfin nous allons pouvoir rire,
> Voilà Loti de l'Institut !
> Monsieur d'Audiffret peut écrire
> L'Académie avec un Q.

— C'est idiot, s'indigna Gineste, éveillé subitement des fumées de son éternel cigare. Il ne faut pas médire de Loti. C'est un maître. Il m'enchante !

— Et puis, railla un esthète à monocle, c'est le seul qui ne soit pas arrivé à l'Académie par les femmes !

— Il est de ceux, rétorqua Mérat, qui s'y imposent par leur génie.

Gineste, qui ne supportait pas la « rosserie », demanda, pour rompre les chiens, en désignant un jeune monsieur, outrageusement chauve, qui venait d'entrer et naviguait péniblement entre les tables, le chapeau à la main, pour répondre à force saluts et marques d'estime qu'il recevait :

— Quel est donc ce personnage d'importance ?

— Comment, vous ne le reconnaissez pas ? s'étonna le thuriféraire de Zola, c'est D..., l'étincelant Buridan de la *Tour de Nesles* qui fait courir en ce moment toutes les femmes au théâtre de la Porte Saint-Martin. C'est leur coqueluche. Elles en raffolent... Aussi ne le voient-elles qu'en perruque.

Le monsieur chauve se voyait confisqué au passage par une vieille actrice, en toilette criarde, aux rides si peinturlurées de fards, qu'elle semblait Jézabel sortie du tombeau. Elle lui parlait sur un ton de querelle et comme, à grand, peine arraché de son étreinte, il s'éloignait avec un hochement de tête indifférent qui semblait dire : « Je n'y puis rien ! » elle lui jetait dans son dépit colère, avec un éclat de voix qui parvint jusqu'à nous :

— Non ! ce n'est pas une mijaurée de cette espèce qui viendra me souffler mes rôles d'ingénue !

— Celle-là, dit l'esthète à monocle, c'est X.., de l'Ambigu, qui s'obstine à ne vouloir pas dételer. Elle a raison de se cramponner à ses rôles d'ingénue. Voilà plus de quarante ans qu'elle en est en possession. Et elle entend mener son monde tambour battant.

— *La Connétable du Déclin* alors, risqua Frédéric.

Ce genre de facétie commençait à faire fureur.

Rien de plus typique que ces sortes d'endroits, intoxiqués de *Parisine* à l'heure du coup de feu, où les nerfs reçoivent de l'ambiance une véritable commotion électrique. Partout,

circule une ivresse capiteuse qui fouette l'esprit, délie les langues. L'humour s'y vend par bouteilles. La Fantaisie s'en donne à cœur joie. On y entend les réflexions les plus imprévues et des boutades à renverser un régiment de sapeurs.

Un poète nouveau jeu ripostait à ses voisins :

— Théophile Gautier !... une huître dans une perle !

Et la fièvre des commérages battait son plein. Derrière moi, un choriste, engagé pour la pièce nouvelle en cours de répétitions aux *Folies Dramatiques*, confiait à son entourage :

— La pièce tombera à plat. Ça ne fera pas le sou. C'est tellement idiot que G... a rendu son rôle... C'était leur seul atout.

— Mais ils ont Ugalde ! objectait quelqu'un.

— Ugalde !... beaucoup de prétentions encore et plus de voix... *l'aphonie des grandeurs*.

Et, continuait-il, comme s'ils avaient déjà trop de vedettes, ils sont allés chercher, pour remplacer G..., une « mazette », une « vraie panne ».

— Qui ça ?

— Un nommé Guy.

Or la pièce dont ils parlaient était les *28 jours de Clairette*, dont on sait le succès retentissant et où Guy devait se révéler dans le rôle de *Benoît* comme l'un de nos meilleurs comiques, ce qui démontre une fois de plus la fragilité des prévisions humaines !

A mes côtés, le docteur Rémy Giroud, adepte des sciences psychiques, et dont le logis de la Goutte d'or ressemblait à un laboratoire d'alchimiste, à une caverne de nécromant, se chamaillait sur un point de doctrine, avec un coreligionnaire à profil de Méphisto :

— Mais non ! Mais non ! insistait-il, c'est une erreur !.. Lisez les *Controverses et recherches magiques* de Debrio...

— Pourtant Bodin dans sa *Démonomanie*...

— Il ne faut pas se fier à Bodin !

— Mais le père de Lancre, dans son *Tableau de l'inconstance des Mauvais Anges...*

— Le père de Lancre ne me paraît pas d'une autorité suffisante.

— Reportez-vous à Wier, au chap. IV de son livre : *De præstigiis Dæmoni.*

A ce moment une clameur formidable se fit entendre. Le piano entonnait la *Marseillaise*. Toute la salle levée dans une tempête d'acclamations nous barrait la vue.

— Qu'est-ce qu'il y a ?.. Qui nous arrive ?... Un ministre ?.. le Président de la République ?

C'était M. Dresch, le Commissaire de police du quartier, qui faisait son entrée. Hissés sur nos chaises, nous le vîmes s'avancer avec son masque à la Velasquez, très pâle, chancelant, comme sous le coup de l'émotion, appuyé au bras de son secrétaire : M. Kremer. Un ruban rouge tout neuf, flamboyait à sa boutonnière.

Pour avoir les mouvements plus libres, en grimpant sur sur mon siège, j'avais mis mon chapeau sur la tête.

— Découvrez-vous, me dit un assistant indigné. Il faut saluer cet homme, bien bas. C'est lui qui a arrêté Ravachol !

Effectivement, quelques jours auparavant (30 mars 1892), M. Dresch avait réussi à mettre la main sur Ravachol et tout Paris délivré respirait. Le commissaire était devenu l'idole du jour. On l'acclamait comme un sauveur. Il fut longtemps à ne pouvoir paraître en public, sans exciter des transports

Je le connaissais. J'avais été, jadis, sous ses ordres, comme secrétaire suppléant. Je connaissais son secrétaire, Kremer, avec qui j'avais préparé mon examen, car c'était l'usage de se réunir entre collègues, aux approches de cette redoutable épreuve, pour se « pousser des colles ». Je me portai à leur rencontre et les amenai à notre table où l'on se fit gloire de les accueillir, en se serrant un peu.

L'effervescence calmée, j'en profitai pour obtenir un récit

authentique de l'arrestation dont je ne savais que les versions différentes des journaux.

— J'étais malade et alité, relatait Dresch, lorsque, vers onze heures, Montet, mon garçon de bureau, vint chez moi me prévenir qu'un individu, qu'on avait tout lieu de supposer être Ravachol, se trouvait dans l'établissement Véry, boulevard Magenta. J'enfile sans hésiter une pelisse de fourrure sur ma chemise de nuit et nous partons. Je prends en passant, au poste de la Mairie, sur mon chemin, deux agents à qui j'ordonne de me suivre à distance et de se tenir à ma disposition, aux abords du restaurant, où je pénètre en compagnie du seul Montet. Nous nous installons à une table, en vulgaires clients, et nous faisons servir une consommation. Mon homme était là que j'avais reconnu dès l'entrée et que notre présence semblait inquiéter. Sans prendre le temps d'achever son repas, il appelle le garçon pour « régler ». Sa dépense se bornait à quarante-trois sous. Sa main tremblait en ouvrant son porte-monnaie. Il jette sur la table une pièce de deux francs, deux pièces de dix centimes et, négligeant de prendre le sou qu'on lui rendait, coiffe son chapeau haut de forme et se lève pour sortir, mais apercevant la silhouette des agents, il se recule et plonge la main dans sa poche.

— Mauvais signe! pensai-je. Effectivement, l'homme était muni d'un revolver et son intention était de s'en servir. A ce moment, je me précipite et lui saisis le bras. L'arme tombe à terre. Je sentais le bandit résolu à lutter et à se débattre jusqu'au bout, mais les agents viennent me prêter main forte et le réduire à l'impuissance.

— Que me voulez-vous? Qui êtes-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous ? demanda-t-il, dès qu'il eut constaté la résistance impossible.

— Vous êtes Ravachol!

— Vous voulez rire!

Mais son signalement l'accablait. Ses deux cicatrices, l'une à la tempe, l'autre au poignet gauche, suffisaient à l'iden-

tifier. Il essaya une dernière fois de se dégager, alla jusqu'à se saisir du sabre de l'un des gardiens pour l'en frapper. Ce fut une rude affaire que d'en venir à bout. Il fallut le ligoter et l'emporter en fiacre. Il se démenait tant qu'il pouvait, criant : « Vive l'Anarchie! » — « A bas les bourgeois! » La prise était bonne. Outre son revolver, il était armé d'une canne à épée et d'un coup de poing américain. Il avait sur lui cent quatre francs et un billet de chemin de fer, ce qui prouve que son intention était de prendre le train pour quitter Paris, le jour même.

Et comme je le félicitais de son exploit et du ruban rouge reçu à cette occasion, le commissaire corrigeait :

— Ne m'en félicitez pas trop ! Il y a le revers de la médaille. J'ai reçu congé de mon propriétaire, ennemi des bombes, et je n'arrive pas à trouver de logement. En serai-je réduit à aller coucher sous les ponts ?

— Que non ! répliquai-je.

Et je lui proposai de m'entremettre auprès d'un mien ami, propriétaire d'un immeuble rue des Marais, qui sans doute ne demanderait pas mieux que de l'accueillir.

— Faites, dit-il et puissiez-vous réussir. C'est mon vœu le plus cher.

— Ce Ravachol est un idiot, déclarait Mérat. On n'a pas idée d'une pareille inconscience... Se produire dans un endroit public, alors que son signalement et sa photographie couraient les rues !

— Ce n'est peut-être pas si idiot, hasardai-je, que de se produire là où l'on ne vous cherche pas. Qui eût pu s'imaginer que cet homme, dont la tête était mise à prix, se mêlait chaque jour à la foule ? Il ne faut pas s'exagérer la vertu des signalements ni même des photographies. Voyez le terrassier Vaubourg, que la Cour d'Assises a condamné la semaine dernière aux travaux forcés, pour avoir assassiné, par excès d'affection, son camarade Boutry. On le cherchait au loin et jusque dans les carrières de banlieue. Il s'était contenté de changer de garni et continuait à vivre,

comme à son habitude. Et pourtant sa photographie s'étalait à toutes les devantures.

— Encore lui, fit remarquer Frédéric, s'était-il avisé de couper sa barbe, ce qui le rendait méconnaissable.

— Mais Anastay avait laissé pousser la sienne, ce qui ne l'a pas empêché d'être reconnu.

A propos d'Anastay, s'inquiéta quelqu'un, son recours en grâce vient d'être rejeté. Son exécution est proche. Il se pourrait que ce fût pour cette nuit.

— Le bruit en a couru, fit Dresch interpellé, mais je n'en ai pas reçu confirmation.

La confirmation ne tarda pas à être apportée par l'irruption d'une bande joyeuse d'habits noirs, mêlés de femmes décolletées, qui criaient à pleine voix la nouvelle et leur résolution d'y assister au spectacle. La salle en reçut comme un frémissement d'aise. Le programme se corsait d'un « clou » sensationnel.

Pour mettre la foule en appétit, un amateur escalade le piano et chante des couplets réalistes, de circonstance. Celui de Bruant obtient un succès fou :

La dernièr'fois que je l'ai vu,
Il avait l'torse à moitié nu,
Et le cou pris dans la lunette,
A la Roquet...te.

Le refrain est repris en chœur. Les voix se plaisent à s'y prolonger en vibrations aiguës. Des rires fusent de femmes chatouillées. L'orgie est à son comble. Elle a reçu le piment suprême, l'odeur du sang. Tandis qu'elle se déroulait, je songeais au triste héros qui en faisait l'objet. Tandis qu'ici, l'ivresse de vivre gonflait les cœurs, je songeais que, là-bas, une créature semblable à nous, un homme victime de l'inéluctable destin, seul, abandonné, suait d'angoisse, sentant autour de lui rôder la mort, épiant ses pas d'une oreille inquiète, tendue aux moindres bruits du dehors.

C'était l'heure où les agents déblayent les abords de la prison. Sans doute l'infortuné percevait-il les rumeurs de la populace refoulée, le pas cadencé des municipaux en armes, débouchant sur la place, l'écho des commandements, le choc des crosses heurtant le pavé, le roulement du fourgon. Les yeux sur l'horloge, je suivais en idée, minute par minute, la marche des apprêts qui m'étaient familiers. Voici la lanterne des aides qui circule au milieu de l'espace vide, à l'endroit où va se dresser la guillotine. Sa charpente gît encore à terre, mais déjà son ombre dressée s'allongeait jusqu'à moi, éteignant les lumières, amortissant les voix, noyant la salle d'un brouillard où ne s'agitaient plus, à mes yeux que fantômes vides et simulacres vains.

Certes, Anastay était un misérable. Sous-lieutenant criblé de dettes, menacé d'être chassé de l'armée, il avait cru conjurer la catastrophe, en assassinant, pour la dépouiller, sa bienfaitrice, la baronne Dallart. Son crime me révoltait, mais je ne pouvais oublier que l'homme est un jouet aveugle aux mains de la fatalité et les vers du poète Emile Blémont chantaient dans ma mémoire:

> Les plus sublimes paradis
> Devraient s'ouvrir aux tristes âmes,
> Que les instincts les plus maudits
> Font ici-bas les plus infâmes.

Et puis, en somme, je l'avais connu ce malheureux Anastay, lorsqu'il était externe au Lycée Charlemagne. Nous ne nous fréquentions guère, parce qu'il n'était encore qu'en basse classe quand j'achevais ma rhétorique, mais j'avais remarqué ce petit garçon, doux et timide, si frêle d'apparence qu'il semblait appeler la protection. Il faisait partie d'une bande d'écoliers que je trouvais souvent sur mon chemin. Je l'avais tiré un jour des mains d'un condisciple plus âgé qui le rudoyait, en pleine rue, je ne sais plus à quel propos. Une histoire de billes, sans doute. Je les avais séparés tous deux, comme leur destin. Tous deux devaient tirer bruit du sang versé, mais l'un à sa honte, l'autre à sa gloire.

Si l'on m'eût prédit alors que de ces deux adolescents, l'un devait échouer en cour d'assises, ce n'est pas pour Anastay que j'aurais tremblé, mais pour son adversaire, tant il dénotait de vigueur agressive et d'humeur batailleuse. Or cet adversaire était Bobillot, le futur sergent Bobillot, celui-là même dont la statue se dresse aujourd'hui sur le boulevard Richard-Lenoir et qui sut se mériter les honneurs du bronze par un exploit splendide où il a trouvé la mort, lors de l'expédition du Tonkin. Celui-là est un héros et rien n'excuserait mon rapprochement sacrilège, n'était le souvenir de la dispute qui les avait mis aux prises, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le monument, et si l'on réfléchit que c'est à deux pas de ce même monument qu'Anastay a commis son crime, boulevard du Temple, et que c'est au pied de ce monument devant lequel il était passé, les mains rouges de sang, son forfait accompli, qu'il fut quelques jours plus tard reconnu et pris en filature par les agents lancés à sa poursuite, on conviendra qu'il n'est pas de meilleur dramaturge ni de plus avisé metteur en scène que le hasard.

Un coup sur l'épaule me tira de ma rêverie.

— Venez-vous, là-bas ? me demandait-on de tous côtés dans la bousculade du départ.

— Non, merci, fis-je brusquement. Je préfère m'aller coucher.

Et je m'éloignai, après avoir serré des mains tendues, suivi de Frédéric, qui d'ailleurs m'abandonnait quelques pas plus loin, pour regagner son domicile. Tandis que je continuais seul ma route, vers Belleville, des chants m'arrivaient encore, poussés par ceux des pèlerins qui, n'ayant pas réussi à se procurer de fiacres, s'acheminaient à la queue leu-leu, comme un défilé de noce, vers le lieu de l'exécution.

Ces chants me faisaient mal et je devais les retrouver jusque dans mon sommeil agité de cauchemars, où je voyais grimacer, comme une lune sanglante à l'horizon, la face convulsée d'Anastay décapité.

§

Dans la semaine qui suivit, je me trouvais un soir chez Milent, ce débit dont j'ai déjà parlé et qui, prenant jour sur la rue de la Chapelle, communiquait avec la cour du commissariat, où j'étais secrétaire, commodité qui me l'avait fait choisir pour y recevoir mes amis et où, les jours de presse, je prenais mes repas. J'achevais d'y dîner, à la table des patrons, lorsque, sur le coup de neuf heures, un monsieur à moustaches brunes, donnant l'illusion de la trentaine, de tournure agréable, vêtu d'un complet veston gris clair, tout battant neuf, fit son entrée en ami et vint leur serrer la main On me le présenta. C'était leur compatriote, le restaurateur Very, celui-là même que la capture de Ravachol avait rendu célèbre. On voulut le faire asseoir. Il déclina l'offre, pressé qu'il était d'aller rejoindre des camarades, au théâtre voisin des Bouffes-du-Nord. Il s'était échappé durant un entr'acte; c'était si près qu'il n'avait pu résister à la tentation de venir s'enquérir de leurs nouvelles. On le félicitait de sa chance. L'homme jubilait. « Croyez-vous ? s'extasiait-il, quel coup de réclame! » Il avait fait graver, sur le marbre de la table où le bandit s'était assis une inscription commémorative. Cette étourderie m'effrayait. C'était, à mon sens, appeler les représailles et gravement s'exposer.

— Mais non! répliquait-il, je ne risque rien. La maison est bien gardée... Des agents, jusque dans la cave!..

La clientèle depuis lors affluait. Sa boutique était inscrite sur la liste des curiosités de Paris. Des trôlées de touristes étrangers s'y succédaient, amenés par les guides. Et c'était un va-et-vient de journalistes, se disputant ses bonnes grâces, en vue d'un reportage fructueux. Ces messieurs le choyaient, lui prodiguaient des billets de faveur, des cartes d'entrée gratuite aux expositions, aux théâtres. Il en avait plein son portefeuille. Il en offrit à ses hôtes, qui, pour n'être pas en reste d'amabilités, le convièrent à dîner pour le plus prochain jour. On ferait, en son honneur, une soupe aux choux, renommée de la maison.

— Oui, je sais que tu la fais bonne, dit-il à Milent, et je m'en régale d'avance, mais je m'appartiens si peu ! On me relance de toutes parts...

Et comme on insistait, il déclara, après avoir consulté minutieusement un carnet tiré de sa poche :

— Pas possible avant le 26...

— Eh bien va pour le 26, consentit Milent, j'inscris la date... Et surtout n'oublie pas !

— Sois sans crainte !

Depuis lors, nous attendions cette date du 26 avec impatience. Je devais assister au repas et je me promettais d'ausculter à fond mon bonhomme que j'avais eu à peine le temps d'entrevoir. Sa présence constituerait une « attraction » pour le débit. Déjà tout le quartier en était informé et Mme Milent décidée à traiter, selon son rang, cet invité de marque, en perdait la tête et s'effrayait de ses responsabilités d'amphytrionne. Véry prenait à ses yeux figure de héros national. Elle ne savait de quels reliefs de choix congruents enguirlander son plat de résistance, sa plantureuse soupe aux choux. La veille de ce notable événement, elle n'en finissait pas de me consulter sur la composition du menu, la décoration du logis, le placement des convives, car elle avait lancé des invitations et la chose menaçait de dégénérer en banquet, si bien que la demie de sept heures nous surprenait en plein règlement de détails protocolaires. J'avais, avec moi, trois amis, libres de leur soirée, venus me quérir pour aller dîner sur les boulevards. Il ne nous restait plus qu'un parti à prendre, celui de nous installer dans l'établissement et d'y effectuer notre repas, de compagnie.

Ces trois amis étaient : le futur édile parisien Léon Riotor, le futur commissaire aux délégations Frédéric Marion et le futur amiral Varney.

Varney, celui-là même qui s'est illustré, pendant la guerre, sur les bords de l'Yser, à la tête des fusiliers marins, n'était, pour l'heure, qu'aspirant de marine, en permission,

de passage à Paris. Nous nous étions connus à Charlemagne. Nous échangions des poèmes qui ne valaient pas le diable, mais déjà il m'étonnait par ses qualités d'entrain et de décision. Ce petit bonhomme, haut comme une botte, avec un teint jaune et un profil à la Bonaparte, respirait l'héroïsme. Je m'imagine quel irrésistible entraîneur d'hommes ce dut être sur les champs de batailles, où il s'est couvert de blessures et d'exploits. Je l'ai revu depuis, gouverneur du Havre, vers la fin de la guerre, la même flamme intrépide dans les yeux, en dépit de ses cheveux blancs, s'irritant du poste sédentaire où l'avait cloué son état, brûlant de courir à de nouvelles aventures et n'ayant pas de repos qu'il n'eût obtenu de repartir guerroyer en Cilicie. A ce dîner lointain, il nous conta ses voyages. Il avait déjà fait le tour du monde. Il nous parlait de contrées perdues, presque chimériques, de l'Orient, des pays brûlés du soleil, du « Kamsim » qui, pendant quarante jours, rend l'air irrespirable, chez les Danakils...

Ensuite, il advint à Marion d'empoigner le récit, pour nous camper de verve quelques silhouettes d'originaux, pris dans le vieux personnel de la Préfecture de Police, qu'il avait eus sous les yeux. Parmi les perles de sa galerie de phénomènes, figurait le père H. m. n., commissaire de police du quartier Saint-Ambroise, breton têtu, attaché aux vieux usages, dont le haut-de-forme monumental datait du temps de Balzac et dont l'accoutrement antédiluvien faisait la joie des gamins, dans les rues. Ce commissaire ne manquait ni de finesse, ni de malice. Il a laissé des *Mémoires* où, à défaut de style, ces qualités se retrouvent, mais le commerce des hommes l'avait amené à une telle misanthropie qu'il les estimait moins que les animaux. Seul, sans famille, il avait ramené sur son chien ses tendresses et son besoin d'affection. Caligula avait promu son cheval à la dignité de consul. Lui avait promu son chien à la dignité de confident. Il exigeait au café, où il l'asseyait en face de lui, que le garçon lui ménageât, à défaut d'égards, quelque empres-

sement, car il lui faisait servir une consommation, qu'il lui versait à mesure dans la soucoupe. De même, au restaurant, il exigeait qu'on lui dressât un couvert vis-à-vis du sien et veillait à ce qu'il reçût sa part du menu complet, qu'il payait, au tarif fixé, comme pour un invité. C'était une fantaisie qu'on lui passait dans le quartier, à cause de sa qualité. La clientèle riait de ce monsieur dînant en tête à tête avec son chien et qui consultait ses goûts. Il lui lisait la carte à haute voix, jusqu'à ce qu'un jappement approbatif vînt l'avertir de la friandise convoitée. On l'entendait crier : « Garçon ! deux œufs pour moi et une côtelette pour Tom ! » et le garçon apportait dévotement sa côtelette à M. Tom, qui, d'ailleurs, habitué à ce manège, montrait quelque souci de savoir-vivre. Loin de se jeter goulûment sur la nourriture, il attendait que son maître la lui eût coupée en petits morceaux. Il arrivait parfois que le rôti se fît attendre. Tom affamé grognait et le garçon devait s'excuser : « Un petit bout de patience, M. Tom ; la grillade, ce n'est jamais prêt d'avance ! » Même au théâtre, le commissaire ne se séparait pas de son toutou. Il lui offrait un fauteuil, voisin du sien et Tom semblait prendre plaisir à suivre la représentation. Il n'aboyait jamais en société et c'est pourquoi les contrôleurs, outre les égards dus à M. le Commissaire de service, le toléraient. Aussi bien les services du théâtre du père H. m. n. se confinaient aux salles de quartier : Beaumarchais (disparu), Déjazet, Cirque d'hiver, Bataclan.

Léon Riotor achevait de nous divertir en apportant, de son côté, un contingent d'anecdotes sur la bohème littéraire et artistique, qu'il avait traversée. Tout jeune encore, il avait derrière lui un long passé de légendes et d'entreprises. A l'âge où les autres achèvent d'user leur fond de culotte sur les bancs de l'école, il fonctionnait dans les journaux de province et s'était, même à Paris, ouvert la porte des grands quotidiens. Il avait inventé un mode de journalisme qui, depuis, a fait merveille : *l'interview*, ce qui lui permettait de se glisser partout et d'explorer tous les

mondes. Il ne comptait plus ses créations. En 1883, il avait contribué à organiser le groupe de *Nous autres*, qui faisait appel à « tous les indépendants de lettres, aux hardis, aux novateurs, aux révoltés » et où se rencontraient, à l'entresol fuligineux d'un « bouibouis » de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, des êtres singuliers : un insurgé à tête de Christ, Marius Rety, qui se cachait sous le nom de Claude Bretin, parce qu'il était déserteur ; un autre insurgé, plus jeune d'âge, Jules Bernard, l'auteur d'un roman, paru à la *Justice* et qui finit par se suicider. Tous les adhérents n'étaient pas si frottés de cramoisi, puisque c'est là que venait débiter des monologues de son cru un jeune employé du chemin de fer du Nord, qui devait se faire un nom comme vaudevilliste : Antony Mars, et que, pour la première fois, récita ses vers en public, un jeune poète destiné à connaître la gloire.

— J'avais, disait Riotor, rencontré ce jeune homme au café Corrazza; lors d'une réunion de poètes patriotes, annoncée dans les avis divers des journaux, et présidée par Marc Bonnefois. Noir, binoclé, l'inconnu se tenait à l'écart, devant un bock, si timide qu'il n'osait le porter à ses lèvres de peur que son geste ne le fît remarquer. Cette réserve, au milieu de gaillards ruisselants de faconde, m'étonnait. J'allai m'asseoir à ses côtés et l'interpellai prudemment.

Après beaucoup d'hésitations, il finit par me confier qu'il arrivait de Lille, sa province, avec sa mère veuve et un plus jeune frère. Il avait obtenu un emploi d'expéditionnaire à la Préfecture de la Seine. Sur ma demande, il m'avoua, en rougissant, qu'il faisait des vers. Il était difficile de s'entendre dans le bruit des déclamations braillées à pleins poumons. Je l'entraînai dans un débit voisin. Il consentit alors à me montrer des vers qu'il portait sur lui. Ces vers, tracés d'une écriture régulière d'employé comptable, étaient fort beaux et signés : A. S. Je choisis un sonnet, les *Dompteuses*, que j'avais l'intention de publier dans le *Réveil*, où il parut effectivement le surlendemain, et

le priai de compléter les indications de la signature. J'appris ainsi qu'il se nommait Albert Samain. Il ne connaissait personne à Paris. Je lui proposai de le faire admettre à *Nous autres*, ce à quoi il voulut bien consentir. Lorsqu'il y parut, sa réserve jeta un froid. « Quel est ce catéchumène qui nous arrive ? » se soufflait-on avec inquiétude, mais quand on sut qu'il était l'auteur des *Dompteuses* qu'on avait lues dans le *Réveil*, on lui fit fête. Ce qu'il récita par surcroît acheva de lui concilier les sympathies. On l'emmena les jours suivants à Montmartre, au *Chat Noir*, au Quartier latin, partout...

Tandis que nous devisions à l'abri de la travée, le cocher de fiacre Kuhlen et sa femme, habitués des lieux, prenaient leur repas, dans la salle commune. A neuf heures, l'homme était reparti en course sur son siège et la femme, la boutique vidée de son dernier client, vint par désœuvrement donner un coup de main à la patronne et se mêler de notre service. Sa malice espiègle y fut un nouvel élément de gaîté.

Varney, suivant l'usage des marins, pressés de se libérer à terre des économies amassées à bord, avait offert le champagne. Il eût été peu galant de ne pas admettre cette corvéable volontaire, au même titre que les patrons, à trinquer avec nous. On semblait ainsi prendre un acompte sur la fête du lendemain dont l'organisation revenait sur le tapis.

Riotor avait, entre temps, évoqué le souvenir du dîner de crémaillère de son *Phalanstère* de Montmartre où, par un raffinement renouvelé de l'antique, il avait imaginé de faire accompagner chaque plat non seulement de crus adaptés, mais d'un éclairage et d'une musique spéciales. Cette idée d'un dîner en couleurs et fredons variés agréait à Mme Kuhlen.

— C'est dommage, dit-elle en riant, tournée vers les époux Milent, que vous ne puissiez pas nous procurer ça pour demain.

Les époux Milent s'avouaient, de bonne grâce, démunis, à ce point de vue, de compétence et de ressources. Ils avaient dû même renoncer, à cause de l'exiguïté de la salle, à l'écusson et aux faisceaux de drapeaux projetés. L'ornementation s'en bornait à quelques girandoles de papiers peints, encore disposées parcimonieusement et avec une telle insouciance des lois de la symétrie que l'effet de splendeur escompté était loin de se produire.

Je n'y retrouvais pas l'éclat des lieux destinés à servir de cadre à une cérémonie officielle.

— Au surplus, fis-je, si bien décorés fussent-ils, il y manquera toujours la seringue de Platon.

La remarque s'adressait à mes compagnons lettrés. Je faisais allusion à la seringue, chargée de vent de cour, puisé au palais du roi Denis, que Bèroalde de Verville, dans son *Moyen de parvenir*, met aux mains de Platon pour asperger de majesté l'enceinte de son sénat imaginaire.

Ce mot de « seringue » jouit d'un effet souverain sur les imaginations populaires. Mme Kuhlen, en sa qualité de commère, en fut prise, sur sa chaise, d'une telle convulsion de rire, qu'on craignit qu'elle n'en vînt à manquer de souffle et s'étouffer. Et comme rien n'est plus contagieux que le rire, tout se mit à rire autour de nous, la table, les verres, les bouteilles, les murs et leurs girandoles de couleur. Le lieu sonnait d'une hilarité si franche que le cœur de Milent s'en attendrit. Désireux de voir « remettre ça » le plus tôt possible, il décidait d'inviter la tablée entière au festin du lendemain.

Mes compagnons s'excusaient, arguant poliment du manque de place, du surcroît de besogne, de la gêne qui s'ensuivrait... Milent ne voulait rien entendre :

— On s'arrangera... Je fermerai la boutique, au besoin.

Les deux femmes, tenacement, venaient à la rescousse :

— Laissez-vous faire!.. Plus on est de fous, plus on rit!

Et comme la tablée, pour se libérer d'une si vive insistance,

faisait mine de vouloir se rendre, la Kuhlen, au comble de ses vœux, ivre de joie et de champagne, explosa d'un grand geste et d'un lyrisme faubourien :

— Chouette alors !.. On rigolera!

Elle n'avait pas achevé que la porte de la rue s'ouvrait avec une violence insolite qui nous dressait tous debout. Presque aussitôt Kuhlen parut, la tunique en désordre, ébouriffé, tête nue, avec une expression de figure terrifiée. Il voulait dire quelque chose. L'émotion le paralysait. Le pressentiment d'un malheur était entré avec lui. Nous brûlions de savoir : « Qu'y a-t-il?... Parlez! » Il s'était écroulé sur une chaise, la main à la gorge comme pour nous manifester que les paroles s'y étranglaient. Enfin, dans un suprême effort, il jeta :

— La boîte à Véry vient de sauter!

— Pas possible!

— Aussi vrai que je vous l'dis!

Puis, avec des mots entrecoupés qu'il s'arrachait au fur et à mesure, il fit comprendre qu'il passait devant l'établissement, revenant à vide, lorsque l'explosion s'était produite. Il avait failli être atteint par l'éclatement formidable de vitres et de plâtras qui s'en était suivi. Il n'avait échappé à la mort que par miracle. Son cheval s'était emballé et abattu cinq cents mètres plus loin.

Je courus sur le trottoir. Une rumeur sinistre montait de Paris. Je revins prendre mon chapeau, décidé à me rendre sur les lieux. Mes amis tinrent à m'accompagner et nous gagnions prestement le faubourg Saint-Denis que nous descendions à toutes jambes.

Plus nous avancions, plus l'ambiance se chargeait d'une oppression tragique. Des gens couraient affolés et, le dernier barrage de police franchi, nous restions cloués de stupeur devant le spectacle qui s'offrait. La force de l'explosion avait coupé les conduites de gaz, éteint les lumières. Un long espace noir bâillait sous nos yeux comme le vestibule du néant. Seul, là-bas, près des murailles éventrées et fuman-

tes, qui évoquaient l'image d'une ville prise d'assaut et mise à sac, le groupe des sapeurs-pompiers s'agitait dans le halo sinistre des torches, comme une hallucination de fantômes. On sortait les cadavres des décombres. Partout c'était l'image de la désolation et de la mort. Nous apprîmes d'un agent que Véry se trouvait parmi les victimes. On l'avait ramassé sous les débris de son comptoir, les jambes broyées. A quoi bon pénétrer plus avant? Les sauveteurs étaient en nombre. Nous ne pourrions leur être d'aucun secours. Loin de les soulager, notre présence risquait de leur apporter une gêne inopportune. D'ailleurs nous étions suffisamment saturés d'angoisse et il devenait de plus en plus difficile de nous diriger sur la chaussée, transformée en marécage et où nous trébuchions dans la manœuvre des tuyaux, courant à terre, et qui nous aspergeaient au passage de gerbes d'eau jaillies de leurs fissures.

Nous revenions sur nos pas, sans une parole, le cœur serré, et nous rentrions dans la foule, maintenue péniblement à distance par le service d'ordre qu'elle s'efforçait de rompre. Cette foule se faisait bruyante et agitée à mesure que nous la traversions. On y dévisageait des mines patibulaires. On y coudoyait l'écume des rassemblements nocturnes. La populace descendue des faubourgs, les pêcheurs en eau trouble, toujours à l'affût d'un coup de chien, d'une bousculade et qui traînent partout, avec eux, le spectre et les grondements de l'émeute. Des loustics, pour qui tout attroupement est sujet de liesse, chantaient à pleine voix, se renvoyaient des lazzi, chahutaient les femmes. Ce n'est qu'au prix de mille difficultés que nous arrivions à nous dégager de cette cohue où de grands blousards ivres se congratulaient de l'événement comme d'une bonne farce jouée à la police ennemie : « Ah ! disait l'un, parlant des victimes, encore quelques vaches de moins ! On en a marre des flics et des cognes. Le rêve, mon vieux, ça serait qu'ils y passent tous, jusqu'au dernier. Tu parles, alors, d'une nouba ! »

§

Suivant ma promesse faite à M. Dresch, j'avais parlé de sa difficulté de se loger à mon propriétaire ami. Il s'était esclaffé dès les premiers mots :

— Comment, les gens en sont venus à ce point d'affolement ? C'est ridicule. Dites bien à M. Dresch que je tiendrai à honneur de l'avoir pour locataire. J'ai précisément un appartement vacant. Il pourra y emménager pour le terme de juillet, plus tôt même, dès quelques petites réparations nécessaires terminées.

J'avais annoncé la bonne nouvelle à l'intéressé qui me remerciait dans la huitaine par une lettre où il m'avisait que l'affaire était conclue, mais le surlendemain de l'explosion Véry, je voyais entrer mon propriétaire, tête basse, qui s'avouait contraint de reprendre sa parole.

— Eh quoi ! m'exclamai-je, interloqué ! On m'avait dit l'engagement signé.

— Il l'est en effet, mais si vous saviez la musique que me font mes locataires depuis qu'ils en ont eu vent ! Ils menacent de s'en aller. Je dois céder à leur pression. J'avais essayé de les rassurer en leur représentant que la maison serait surveillée, mais ce qui vient de se passer, boulevard Magenta, en arrive à me faire douter de la vertu de la répression. J'ai consulté mon avocat. La nullité de l'engagement peut être plaidée. Il y a cas de force majeure. Je ne pense pas d'ailleurs en venir à cette extrémité. Je suis disposé à verser à M. Dresch l'indemnité de dédit qu'il exigera et j'ai compté sur vous pour le préparer à une transaction nécessaire.

La commission était pénible, d'autant plus qu'avec cette affaire Véry sur les bras, je risquais de trouver le magistrat en proie à des préoccupations plus pressantes. Je ne m'y résolus qu'au bout de quelques jours. Un matin, aux approches de midi, je me rendis au commissariat du passage du Désir. Les abords en étaient bien gardés. C'était l'état de

siège. Je me sentais scrupuleusement dévisagé, en cours de route, par des regards méfiants qui soupesaient mes poches, comme pour voir si ne s'y dissimulait pas quelque engin suspect. Mes gestes étaient étudiés. La grille du passage demeurait fermée. Des gardiens de la paix en uniforme se tenaient au guichet, qu'on ne pouvait franchir qu'après avoir justifié de son identité et d'un motif urgent. Jusque dans l'escalier du commissariat, des agents postés. Je connaissais les lieux puisque j'y avais fait jadis un stage de suppléance. J'entrai donc résolument, un peu surpris de ne rencontrer que des visages inconnus. Il me fallut parlementer longuement avant de pouvoir être introduit dans le cabinet du magistrat, avant même de savoir s'il était présent céans. Les employés ne me répondaient que d'une façon évasive, après s'être consultés du regard comme s'ils craignaient d'enfreindre une consigne et de se compromettre. Je dus insister, élever le ton, en jouant de ma qualité. On finit par me dire confidentiellement : « Le patron est là, mais il est fatigué et ne veut qu'on le dérange qu'à bon escient. »

— Eh bien ! faites-lui passer ma carte et dites-lui que le motif qui m'amène est des plus urgents.

Un employé prit ma carte en rechignant, comme à regret, et s'éloigna sans hâte. Il revint bientôt, transformé, tout miel et sucre, et me fit signe que je pouvais pénétrer dans le sanctuaire.

Je trouvai M. Dresch étendu sur un sopha, dans la nuit des rideaux tirés. Il s'excusa de me recevoir ainsi. Il était en proie à une migraine atroce. Je ne m'étonnai pas, l'y sachant sujet. Et le surmenage de ces jours passés se lisait sur ses traits fatigués.

— Je n'ai pas dormi depuis huit jours, m'expliquait-il, tout mon temps se passe en alertes, en enquêtes, en perquisitions. Les agents sont pendus à ma sonnette. Je ne suis pas plutôt rentré chez moi, qu'il me faut ressortir.

Néanmoins il fit effort pour retrouver sa bonne humeur

habituelle et fixer sur ses lèvres un sourire qui lui échappait.

En le voyant dans cet état, je n'osais plus lui avouer le sujet de ma visite, de peur d'ajouter à sa dépression. C'est lui-même qui, mû par une secrète intuition, orienta la conversation de ce côté. Il ne parut nullement surpris de ce revirement. Il s'y attendait. Il s'égaya du projet d'indemnité auquel il n'aurait jamais songé et c'est en plaisantant qu'il me dit : « Me voilà « indésirable ».

— S'il ne s'agissait que de moi, poursuivit-il d'un ton plus grave, j'en prendrais aisément mon parti, mais il y a les miens. Je suis chargé, vous le savez, d'une nombreuse famille, ma femme, quatre enfants, une sœur infirme. Tout cela est dispersé chez des amis. Moi, je suis obligé de rester à mon poste et de coucher à la maison. Il faut bien que l'on puisse me trouver à l'occasion. Et la maison est difficile à surveiller. Il y a un lavoir, dans la cour. Je ne m'en effraye pas ; il est toutefois assez humiliant de se sentir pour tous un objet d'épouvante. Mes voisins n'aspirent qu'à ma disparition et quelle vie que la mienne !

Sa main me désignait un tas volumineux de paperasses éparses sur sa table de travail :

— Regardez ce courrier. C'est celui que je reçois chaque matin. Ce sont des lettres de menaces. C'est devenu le petit jeu à la mode. Il m'en vient de partout, même d'Amérique. On a beau ne pas y attacher d'importance, cela énerve à la longue.

Il s'interrompit un instant. On venait lui apporter une pièce urgente à signer. Il fit ouvrir les rideaux, clignota de l'œil sous la ruée du jour, se leva lentement, ajusta son lorgnon et vint s'asseoir à son bureau, pour prendre connaissance du document, avant d'y apposer son paraphe.

J'en profitai pour examiner son cabinet, aussi chargé de peintures encadrées qu'une salle de musée. C'étaient ses œuvres dont il aimait à s'entourer : paysages, natures mortes, portraits. Le tout plein d'inexpérience (il n'avait jamais ap-

pris), mais témoignant d'heureuses dispositions et d'un tempérament inné de coloriste.

— Vous avez donc renouvelé votre personnel? demandai-je, au départ de l'employé. Je ne vois ici que des étrangers.

— De mes deux inspecteurs, l'un, Eydaleine, est en congé. L'autre, Giraud, est malade. Ce sont deux gardiens de la paix en civil qui les remplacent.

Connaissant Giraud, je m'inquiétai de la nature de sa maladie.

— Comment ?..vous ne savez pas? fit le magistrat étonné... vous ne lisez donc pas les journaux ?

Et comme je secouais la tête :

— Figurez-vous qu'avant-hier matin une lettre nous parvient signalant un suicide dans un hôtel garni du faubourg Saint-Martin. Giraud, chargé de la vérification, s'adresse au logeur qui se déclare ignorant de l'affaire. La lettre portait l'indication du n° de la chambre. Cette chambre avait été louée la veille à un inconnu dont on ne s'était plus inquiété. Le nom qu'il avait donné était bien celui de la lettre. Giraud, convaincu qu'il s'agit réellement d'un suicide, monte à la chambre. La porte était fermée en dedans. Il se met en devoir de l'ouvrir avec un passe-partout. La résistance qu'il rencontre lui fait penser que l'homme s'est pendu derrière la porte. Il donne une violente poussée. Patatras ! la porte, en s'ouvrant, déclenche un mouvement de bascule établi au-dessus. Une bombe roule à ses pieds. Elle n'a pas éclaté, heureusement, mais au laboratoire municipal elle a été reconnue pour extrêmement dangereuse. Inutile de vous dire que la chambre était vide et que la lettre était un stratagème d'anarchiste. Ce pauvre Giraud a eu les sangs tournés. Il n'était déjà pas d'une santé si solide. Il a dû s'aliter et garder la chambre depuis lors. Voilà dans quelle atmosphère nous vivons ici, entourés de pièges et de dangers, et la Terreur règne. Mon personnel est découragé et je comprends que tous éprouvent le besoin de se défiler.

Mon secrétaire Kremer avait demandé son changement et, comme on le lui a refusé par cette excellente raison que personne ne se soucie de prendre sa succession, il m'a prévenu hier soir qu'il préférait donner sa démission. Me voilà sans secrétaire. Ce n'est pas drôle d'être abandonné par ses troupes en plein coup de feu et la situation risque de se prolonger longtemps. C'est tout naturel. Quel secrétaire consentirait à venir ici?

— Moi ! fis-je, saisissant la balle au bond, heureux de me délivrer d'une tutelle intolérable.

Je m'étiolais au commissariat de la Chapelle. J'avais bien songé déjà, maintes fois, à solliciter mon changement, mais il eût fallu me dépenser en démarches. J'y avais renoncé par indolence et n'ayant aucun poste en vue qui me garantissait que je n'échangerais pas mon cheval borgne pour un aveugle. On ne sait jamais sur qui l'on tombe. Or, M. Dresch représentait à mes yeux le patron idéal, serviable, courtois, obligeant, moins un chef qu'un camarade et il aimait les arts. Je n'aurais plus, avec lui, à me cacher de mes inclinations et à redouter, comme une catastrophe, le simple fait de laisser traîner un livre de vers sur mon bureau.

Mon offre lui parut si insolite qu'il crut d'abord à une plaisanterie.

— Mais non ! c'est très sérieux, appuyai-je, je parle en toute sincérité.

Le Commissaire, ragaillardi, semblait en oublier sa migraine. Il me considéra un moment avec des yeux stupéfaits.

— Quoi ! vous consentiriez ?

— Séance tenante !

Et je rédigeai ma demande.

— Il était donc écrit, me dit-il, en la recevant de ma main, que nous nous retrouverions à chaque tournant difficile et que je vous verrais toujours accourir à l'heure du danger.

Ce disant, il faisait allusion au temps où nous avions supporté, au Commissariat du Val de Grâce, la fureur du monde officiel déchaîné. C'est nous qui avions déclenché l'affaire Wilson, bien innocemment d'ailleurs, puisque nous nous refusions à croire à la complicité de l'Elysée; mais, cette complicité établie, M. Dresch, prisonnier de sa conscience, avait refusé d'altérer, après coup, ses procès-verbaux, même sous menace de révocation. M. Gragnon, alors préfet de police, n'osa pas recourir à cette mesure et ne trouva qu'un moyen de dessaisir M. Dresch de son enquête, c'était de le déplacer. Il l'envoya en disgrâce au quartier de l'hôpital Saint-Louis, tandis que mon tour de promotion me reléguait dans la banlieue d'Ivry. Depuis lors je n'avais pas revu mon chef et le hasard nous remettait en présence, quand ce n'était plus seulement sa situation ni son honneur, mais sa vie qui était en jeu.

— Savez-vous, me dit-il en me donnant une tape amicale sur l'épaule, que vous êtes un héros!

Moi, un héros! je ne pus m'empêcher de sourire en considérant combien il m'en coûtait peu de me donner couleur d'héroïsme. Ce qui m'inspirait, c'était tout simplement un misérable calcul égoïste. J'échangeais un ennui présent contre un danger aléatoire. Le bénéfice était tout pour moi. J'agissais à l'instar du soldat qui, las de se terrer dans la boue, finit par saluer comme une délivrance le fait de donner assaut à l'ennemi. Certes, l'idée me prit de détromper mon interlocuteur et de me débarrasser d'un éloge immérité, mais je craignais que l'aveu de mes dissentiments avec son collègue Douçot ne vînt l'inquiéter et lui inspirer quelque méfiance à mon endroit. Encore qu'il fût instruit de mon caractère et de mes aptitudes, il eût pu prendre ombrage de mes revélations, soupçonner de graves torts de mon côté. Je le quittai donc sans lui en avoir soufflé mot.

J'eus la satisfaction de voir ma requête agréée par l'Administration et bientôt il me fut permis, le cœur joyeux, de prendre possession de mon nouveau poste, à ce commis-

sariat du quartier de la Porte-Saint-Martin, objet, pour tous, d'alarmes et d'épouvante, et dont l'explosion attendue, en dépit de ses airs de forteresse, n'était plus, dans l'opinion commune, qu'une simple question d'heure.

ERNEST RAYNAUD.

LE CHATEAU DES DEUX AMANTS

—

I

J'attends. La maison est sous les armes. Oh ! rien d'extraordinaire ! J'ai seulement prié la mère Angélique de nous faire un poisson, avec des légumes découpés autour, comme elle sait les arranger. Cela séduit toujours les femmes de voir qu'on a cuisiné des fleurs avec des carottes et des navets ; puis, j'ai supplié Zélie, dont le nom contient tout le zèle, de vouloir bien s'occuper de la poussière... malheureusement, sa noblesse ne l'oblige qu'à me désobliger.

Je ne vais pourtant pas bouleverser mon *Ermitage* en l'honneur de cette Américaine capricieuse, que son mari, d'un sans gêne exotique, ou d'une naïveté inqualifiable, m'expédie, tel un colis postal ! Je ne suis qu'un pauvre vieux garçon pris au dépourvu qui ne peut guère mieux offrir qu'une chaumière propre et cet animal décoré. Le reste ira comme ça voudra. Je m'en fiche ! Une aventure ? Ah ! non, merci, j'en ai assez, des aventures !...

Je viens de corriger mon dernier paragraphe de la *France légendaire*, un prétexte à m'asseoir, car si je me tiens debout, allant de long en large, je vais m'énerver. Je n'ai jamais pu attendre n'importe qui, même un indifférent, sans être dans un état de nerfs indescriptible.

Si l'usure de la vie correspond à l'intensité de nos émotions, je ne dois vraiment vieillir qu'en *attendant*, et je ne reçois personne ici, pour éviter ce genre d'an-

goisse. Enfin, il faut... s'attendre à tout de la part de cette créature,d'une race tellement opposée à la mienne.

Je ne peux pas souffrir les alliées nouveau jeu. Nous sommes si loin l'un de l'autre,Mme Maud Clarddge et moi, que nous en demeurons presque ridicules, chacun de notre côté. Elle me prend pour un meuble ancien, authentique, signé, qu'elle a envie de placer dans sa collection. Moi, j'ai en face d'elle le respect ironique du dogue pour la chatte de Siam à laquelle il est complètement inutile de casser les reins,car elle tombera certainement d'un toit, dans ses courses à la lune. Elle est sauvagement aimable. Je suis poliment désagréable. Ou elle se moque ou je me méfie. Et comme je veux être un individu très effacé devant cette jeune personne éclatante, elle s'imagine régner sur un territoire absolument neutre. D'ailleurs, nous ne sommes plus ici dans les soirées parisiennes où *l'habit* rétablit l'équilibre mondain. Chez moi, *il* va faire *le moine*, me donner mon âge, puisque je ne m'habille pas.

Dételer ? Elle est absurde, cette expression et combien surannée ! Je n'ai jamais tiré à deux le char de ma fortune. Je ne me suis pas marié. Un simple cheval de selle ne dételle point, puisqu'il est, naturellement, très rangé des voitures.

Je risquerai des courbettes, tout au plus.

Ah ! les femmes ! Les mondaines sans ouvrage ! Ces Américaines curieuses de voir la *pièce de musée !* Je relis le billet du mari, ce monsieur que je n'ai aperçu, chez lui, que pour en recevoir un déclanchement de poignets assez semblable à la provocation d'un champion nègre :

> Cher ami en notre grand Lafayette,
>
> Ma femme désire aller vous consulter au sujet des travaux de sa villa. Vous voudrez.
>
> JOHN CLARDDGE.

C'est laconique et péremptoire comme la mise en train d'une affaire. Il est entendu qu'en pareilles circonstances

on veut toujours, dût-on y perdre son latin. Je me demande même si son : *vous voudrez* comporte une interrogation, car il n'a pas ponctué. C'est vraiment inouï.

Je vais dire au jardinier qu'il me fasse une corbeille de table, de ces fameux myosotis doubles... puisqu'elle est blonde, autant qu'il m'en souvienne. Soyons *Français* en notre seigneur Lafayette !... Ah ! que vient-il faire dans ma galère, celui-là ? Et moi qui étais si bien parti sur mon chapitre du *chevalier borgne !* Passer trois jours à déchiffrer un vieil idiome hermétique, un papier d'église, s'emballer là-dessus pour aboutir au : *Lafayette, me voici !*

...Si je dis à Zélie de garnir la table avec cette corbeille, elle ne le fera pas, bien entendu. Et le père Filoy a les mains sales, il abîmera la nappe...

Par la glace, sans tain, qui surmonte la cheminée, où l'on ne peut jamais faire de feu, je contemple l'*allée de la mer* et j'étouffe, aujourd'hui, de ne pas sortir comme un insecte dans le champ d'une lunette d'approche. Oui, c'est bien, c'est bon, c'est beau, cette nature multiple tout autant que nos mouvements d'âme. Est-ce que le jardin n'attend pas aussi quelque chose ? Je me sens prisonnier, et, peu à peu, je m'évade, je fuis ma nouvelle grandeur de maître de maison m'attachant au rivage. (La route qui mène à l'infini est tellement plus courte qu'on ne croit !) J'ai l'habitude, moi, de la liberté. Pour attendre tranquillement ou la femme ou la mort, il me suffit de n'y pas penser.

Sous l'auvent du chapeau de paille qui coiffe ma maison, l'allée de sable jaune, scintillant au soleil, semble un pont de lumière filant jusqu'à la trouée des pommiers, et, brusquement, la prairie, entre les deux falaises, devient le pied d'une coupe de jade supportant un immense ballon de cristal bleu, du bleu foncé de l'eau et de l'azur éblouissant du ciel... et cette coupe trop pleine, d'apparence trop lourde, irréellement fluide, a l'air d'être

pressée entre la fente de la montagne, comme une énorme bulle irisée qui va éclater ou s'envoler, me laissant morfondu sous l'averse de ses éclats. (Hélas ! Il pleut souvent)...

Un délicat petit nuage ponctue le ciel, très loin, en duvet de cygne. Grossira-t-il ? Un tout petit nuage se transforme toujours en menaçante nuée. La nature, elle, n'est pas américaine, elle n'oublie jamais de ponctuer !

Je reste là, ravi, dans l'ombre, par la beauté de l'heure. Non, il ne pleuvra pas aujourd'hui et, en dépit de mon attente nerveuse, je suis, plus que hier, charmé par ce décor étrange, ce site merveilleux que j'ai tout lieu de croire unique au monde.

J'ai acheté cette maison, il y a quinze ans, à cause de *l'allée de la mer*, ce couloir de verdure et d'or qui ne conduit à rien de possible, puisqu'il n'y a pas de plage au bout, sinon des monceaux de galets entassés, muraille croulante infranchissable, dangereuse à escalader ou à descendre. Je suis magiquement, somptueusement gardé dans ce vallonnement mystérieux du jardin et de la prairie, pendant que la maison, assise, elle, au bord de ce chemin creux, fait plutôt triste mine devant sa *bouchure* (sa porte), comme ils disent, ici. N'a-t-elle pas un peu l'air, très basse, toute en rez-de chaussée, de demander l'aumône d'un regard complaisant ? Les gens déclarent, en passant : ça doit être humide ! Ou bien : quel nid pour des tourtereaux !

Je n'ai pas de rhumatismes, sinon pas de tourterelle, mais, quand j'arrive à cette maison-là, vers la fin du printemps, j'y touche toute la puissance de la terre, heureux simplement de m'y sentir vivant, plus fort, plus libre... comme Antée.

... Oui, mais, subitement, je pense aux deux chiens qu'on n'a pas eu le temps de brosser. Aboyer contre l'étrangère, soit, mais au moins lui exhiber un poil convenable, quoique hérissé ! Justement, ils se sont roulés, ce

matin, Dieu sait sur quoi ? quand je les ai lâchés dans le jardin.

Il est onze heures. Quand est-elle partie de Paris pour Dieppe ? Hier soir ou ce matin ? Je ne connais plus rien aux itinéraires nouveaux depuis que je ne sors plus, que je ne voyage plus. La voiture est certainement en retard. J'ai fait nettoyer la mienne, ma modeste charrette, pour la forme, car j'espère bien ne pas avoir à la reconduire à la gare. Vient-elle par un train ou par son auto ?

C'est enrageant d'attendre une femme qu'on n'attend pas ! J'ai envie de jurer. De quel droit ce bouleversement de mes habitudes ?

— Zélie ! Avez-vous songé aux fruits ?

Zélie est de mauvaise humeur. Elle affirme qu'il y aura des fraises. Elle est venue me demander le fameux compotier « de la famille verte », pour y mettre de la crème, obligatoire accompagnement des fraises, un plat que je désire soustraire à ses gestes violents en le faisant revenir chez moi, sur mon bureau. Là, je le verrai encore un peu avant qu'il finisse comme tous les vases précieux qu'on a brisés, les jours d'ouragans intérieurs. Cette verte coupe ressemble à la prairie de jade, s'arrondissant en pied d'amphore, et la mer, à cet instant d'attente de plus en plus fébrile, la mer me paraît, au-dessus du toit, « si bleue, si calme », que mon esprit est balancé entre elle et Zélie « comme une palme » qui est assurément, pour lui, celle du martyre.

Zélie questionne d'un ton sec, en essuyant la jatte de la « famille verte » avec son petit tablier d'opéra-comique réduit rapidement à l'état de torchon.

— Monsieur n'est pas content du dessert ? S'il avait voulu qu'on aille à la ville...

Je hausse les épaules. Il s'agit de recevoir sans aucune cérémonie, à la fortune du pot... de crème.

— Monsieur s'est mis chic ! murmure la terrible créature d'un ton vinaigré.

Je suis bien inquiet pour ma poterie chinoise.

Zélie s'en va, dédaigneuse, en un mouvement de hanche qui correspond exactement à mon haussement d'épaules.

Pourquoi sa réflexion ? Je ne me suis pas plus habillé que de coutume.

Mon cabinet de travail est sombre. Entièrement lambrissé d'acajou comme la cabine d'un navire, cette glace sans tain, au-dessus de la cheminée, lui sert de hublot. Un jour, il est arrivé que la mer a craché de l'écume jusqu'ici, ramassant tout sur son passage et roulant ses galets en trombe. Je n'y étais pas. Le hublot a une mince fente, presque invisible, dans un coin et il pourrait bien faire eau si revenait la mer furieuse...

Je pense que ce cabinet sérieux, rempli de livres, ne plaira pas, car il est peu confortable pour des jupes, avec son divan encombré d'énormes bouquins à goût moisi que je devrais ranger. Si je mets de l'ordre, un ordre domestique, je ne suis plus fichu de m'y retrouver, et puis il y a des nids de poussière, en dessous, parce que je défends les coups de plumeau qui déchirent les pages ou retroussent les cornes pliées soigneusement.

La porte, en face de l'unique fenêtre, est un véritable miroir, une haute glace mobile qui reflète la vision fugitive de la mer lointaine, ainsi que l'on pourrait revoir, en rêve, le portrait d'une femme vous ayant trahi.

Je m'y vois tout entier. Non, je ne suis pas chic dans ce costume gris, ce complet de chasse ou d'intérieur pour sortir ou demeurer, de façon à n'en pas changer. Je ne vais tout de même pas arborer la flanelle blanche du petit monsieur de *tennis*, et la seule concession au modernisme est mon ruban, peut-être neuf. (A table, il ne faudra pas que j'oublie de redemander du pain, Zélie négligeant volontiers les détails du service.)

Mon costume gris est en harmonie avec la cendre de mes cheveux, le ton ivoirin de mes traits, creusés par

l'ongle de la vie. Suis-je vieux ? Non, je n'ai pas cinquante ans aujourd'hui.

L'attente, la nervosité, m'a rendu mon regard chaud, ces yeux que je sais être mes pires ennemis, qui me font dire le contraire de mes plus simples paroles, qui leur donnent des intentions qu'elles n'ont pas et me dupent moi-même sur mes propres visions. Toute mon existence je fus l'esclave de ces yeux-là qui sont ivres de je ne sais quelle passion insensée. Et j'éclate de rire sans savoir pourquoi... parce que mes yeux rient. Je trouve que la tentation est souvent ridicule et n'a d'égale que sa stupidité. Je ne suis pas l'esclave de mes tentations, mais j'ai peur de mes yeux, qui *aimantent* ceux des autres, comme on redouterait les complices de crimes perpétrés en dehors de moi.

Ah ! La corne d'une voiture ! C'est l'auto !... un son grave et féroce, l'annonce du sinistre...

Me voici enfin délivré de l'angoisse *d'attendre*. Tous les sinistres qu'on voudra, pourvu qu'on ne me les fasse pas attendre...

II

Cela s'est bien passé. La grosse boîte noire de la limousine, tel un écrin de bonne marque, a livré sa perle fine, chatoyante et lisse à en attirer le toucher voluptueux : Maud Clarddge voyage en jersey de soie blanche sous une cape de lainage qui ressemble à la neige... odorante du printemps. Elle a bondi hors de la voiture avec une prestesse animale, s'est campée devant ma demeure et pendant que je murmure une phrase d'accueil aussi banale que possible, où je déclare qu'elle est la bienvenue mais sera la mal reçue vu l'indignité du logis, elle s'est écriée, prenant le ton d'une petite fille apercevant un chien de manchon :

— Oh ! c'est un amour ! C'est un amour !

J'ai regardé alors ma maison basse, très sombre sous

l'âpre velours de son toit de chaume et j'ai bien cru que je la voyais pour la première fois. Un amour ?... Quel amour ? Mon Dieu que j'ai donc horreur de ce mot ! Elle m'a secoué vigoureusement la main, en imitant son mari, et a ajouté d'une jolie voix profonde, quoique moins haute que celle de l'*auto-vox* :

— Monsieur Marcel Hernault, je suis contente de voir comment vous êtes. Je viens chez vous en attendant *l'autre*. Vous voulez ?

Ça, c'est le comble ! Je sais bien que depuis la grande guerre nos mœurs ont un peu changé; cependant l'Amérique n'a pas encore demandé à Lafayette de vivre dans son tombeau ! Cette façon de venir coucher à l'ombre du voisin me paraît formidablement de mauvais goût. Naturellement, je bredouille je ne sais trop quelle galanterie à la fois ironique et fervente, mais elle hoche la tête entortillée de voiles blancs, comme le serait un fruit rare de papiers de soie,en expliquant :

— Je ne peux pas souffrir l'hôtel de vos provinces. Ils sont trop inconforts, et puis, vous m'avez dit, un soir, de si belles choses sur le temple, votre temple du silence ! Vous rappelez pas ?

Le diable m'emporte si je me rappelle toutes les sottises qu'on peut débiter dans le monde à une jolie femme ! Nos Françaises, elles, n'en tiennent aucun compte, fort heureusement. Maud Clarddge aura tout pris au sérieux. Je réponds, malgré moi, en portant ses mains gantées à mes lèvres :

— Oui, je me rappelle très bien, trop bien !

— Vous êtes un amour, monsieur Hernault.

Me voilà passé à l'état de chien de manchon.

Partagé entre le désir de lui déplaire immédiatement et mes devoirs de maître... d'hôtel, je lui demande si elle a faim ou si elle préfère visiter sa chambre tout de suite.

Elle entre en un vif colloque avec son chauffeur, un immense gaillard qui dépose à ses pieds une malle de cuir

jaune en ayant l'air de quelqu'un qui est bien satisfait de ne plus s'en mêler. Je devine qu'elle renvoie sa voiture d'où elle vient. Je suis perplexe. Je comprends l'anglais, mais je le parle mal, surtout l'américain. Le grand gaillard solennel, au teint de crevette-bouquet, reprend automatiquement sa place au volant et la somptueuse limousine démarre après des manœuvres savantes, qui donnent l'impression d'une locomotive déraillant dans mes plates-bandes.

Voilà ! C'est simple ! J'ai sur les bras une Américaine de vingt-cinq ans, femme légitime d'un milliardaire qui, lui, a l'habitude de considérer ses moindres désirs comme des ordres... de bourse. Ce serait peut-être drôle en ville, mais à la campagne, où le ravitaillement est un problème, la domesticité une plaie et les distractions des mythes... En outre, il y a la *France légendaire !* Je travaille à ça depuis des années. Il me faut fournir, à l'heure sonnée, mon travail d'été, sinon tout mon repos de l'hiver s'en ressentira et le cercle de mes bons amis, les savants, me feront les remontrances d'usage, car je passe, chez eux, pour l'enfant terrible, puisqu'ils ont tous de soixante-dix à quatre-vingts ans !...

Zélie arrive, avec son père, pour prendre la malle jaune. L'Américaine se précipite sur Zélie :

— Oh ! vous êtes une jolie poupée... quel amour de poupée ! Là, vous voyez, ce bouton de cuivre, jeune personne ? Il faut appuyer ferme. Vous ôterez les robes, à cause des plis, et vous démarrez les bijoux des bas... parce que les colliers, j'avais beaucoup, ils ont versé dedans, j'ai vu. Vous serez un amour de vous donner la peine...

Zélie a une envie de pouffer au nez de la dame qui parle ce français-là, mais heureusement que sa mauvaise humeur domine. Quant au père jardinier, sale comme toute une étable, des brins de fumier aux jambes, il salue en affirmant :

— Craignez rien ! Ça la connaît.

J'ignore si les bijoux dans les bas sont une chose connue de Zélie, mais ce que je sais bien c'est que je voudrais être ailleurs.

L'Américaine gagne sa chambre située à l'opposé de mon cabinet de travail. Je l'entends qui s'écrie, de nouveau :

—C'est un amour !

Elle a dû rencontrer la *Moumoute*, une vieille chatte pleine de puces, dont la moitié de la queue fut jadis happée par un chien errant, ce qui nous fit craindre, longtemps, qu'elle n'en devînt enragée.

Quand Maud Clarddge est de retour, toute fraîche de ses ablutions, elle éclate, positivement, dans l'ombre de ma maison comme une de ces grandes pivoines blanches à la fois fleurs admirables et monstres fabriquées par le pincement, la sélection. D'un blond doré, ses cheveux coupés courts ou repliés derrière l'oreille lui retombent sur le front, à gauche, dans une savante ondulation. Le teint est merveilleusement clair, à peine poudré, la bouche rouge, d'une couleur naturellement chaude. Toute sa personne révèle une hardiesse qui sent la vie heureuse, primesautière et trépidante. Il a dû lui advenir tous les miracles, tous les succès, toutes les surprises. Elle n'a jamais su ce que c'était qu'un recul devant l'obstacle et ressemble, présentement, à un jeune poulain échappé d'un noble haras, qui cherche à se flanquer une indigestion de mauvaises herbes. On devine facilement que ni le mari, ni l'amant ne la tiendra en brides. Aura-t-elle un amant, des amants ? Non. Si. Peut-être... Ses yeux sont encore des yeux d'enfant et ont toute la cruauté calme de l'innocence. Elle doit être sans pitié pour ce qui lui déplaît et admettre tout, pourvu que ça lui plaise. Mais combien de temps cela lui plaît-il ?

Je suis effrayé par la perspective d'avoir à amuser cette enfant-là. Je me rappelle qu'à Paris elle a un hôtel

bondé de toutes les munificences de la civilisation et de l'art et qu'elle n'a qu'un geste à faire pour y réaliser tous ses rêves.

Son mari, comme pour toutes les femmes américaines de son rang, est un banquier donné par la nature. Il a eu vraiment tort de l'envoyer chez moi, vieux garçon blasé, modeste rat de bibliothèque, dont les rentes se sont amoindries depuis... la paix et qui est obligé de collaborer à la *France légendaire* sous peine de restreindre sa vie. Elle veut me mieux connaître, parce que n'importe quel Français est, aujourd'hui, un monument intéressant à visiter, une étude de mœurs. Elle désire passer l'été dans ce pays et y avoir un palais, donc il est bon de commencer par la vision d'une jolie chaumière, ça encourage à certaines dépenses, mais que je suis donc vexé de servir... de *légende* !

Elle mange de grand appétit, pendant que je la regarde. C'est un corps libre, et parfait, dans une gaine de jersey blanc qui luit, par instant, sur des dessous roses, comme la neige fond sur des fleurs. Elle est svelte, mais assez souple pour se plier à la taille d'un baby.

Douée d'une extraordinaire vitalité, elle a cependant un regard froid, un regard d'eau pure ou de diamant, un regard qui coupe... court à tout. A-t-elle une âme ? (Je veux dire : *un amour !*) C'est un bel objet d'art, clair et blanc comme ces jets d'eau de luxueux jardins montant droits sous le soleil et neigeant un peu en reglissant sur eux-mêmes. En tous les cas, un objet superbe, mais un objet, pas une femme. Elle parle d'une voix exquise presque sans accent, une voix de théâtre ; tout lui est prétexte à moduler un air, c'est un chant qui se noue aux circonstances et prend toutes les expressions... moins une.

Entraîné par sa gaieté, je suis gai, et je ris avec elle comme un grand garçon avec un plus petit. Je ferai bien attention à ce qu'il ne puisse pas salir, chez moi, son

délicieux uniforme de collégien en vacances de première communion !...

Après le poisson, décoré de fleurs en légumes, qui la met au comble de la joie et lui fait pousser un : *c'est un amour!* fervent, elle tire, d'un étui d'or ciselé, une cigarette qu'elle allume au feu que je lui présente sans en user moi-même, car j'ai horreur de fumer en mangeant, puis elle m'explique sa visite : on a commencé, sans elle, des travaux au palace qu'elle convoitait, et qu'elle n'a jamais vu ! un ancien hôtel casino de plage tombant actuellement en ruines.

— Hein ? dis-je ahuri, c'est l'hôtel de Puys que vous voulez restaurer ? Vous êtes folle !...

— Je veux, oui, cette chose, comme un temple où je viendrai adorer la mer. Et pourquoi pensez-vous de moi que je ne suis pas bien ?...

Alors, elle m'explique, dans un torrent de lyrisme très américain, c'est-à-dire entremêlé de termes de métier, vraiment extraordinaires dans sa bouche, que ce sera immense comme le ciel et l'océan, que les mouettes viendront se reposer sur les terrasses revêtues de marbre et que, partout, de grandes baies verseront la lumière du jour (on devine bien qu'elle n'en a pas peur !), qu'on y donnera des fêtes où l'on verra danser des sirènes en robes d'écailles vertes et que l'on fera tourner, le plus haut possible, un phare de toutes les couleurs !

— Si les *ponts et chaussées* vous le permettent ?...

Elle bat gentiment sa fumée de sa main et elle ajoute, imperturbablement :

— Vous leur demanderez pour moi, cher ! parce que je veux commander la lanterne tout de suite. Je suis si pressée de vivre ! Vous trouvez mal mon idée ?

Elle me regarde attentivement, puis elle murmure, comme pensant tout haut :

— Oui, j'ai voulu tout cela, de passion... mais j'aurais dû dire à mon chauffeur de me conduire d'abord à cet

hôtel, où sont les ouvriers, je pense, parce que, maintenant que j'ai vu votre maison, je ne sais plus bien ce que je ferai. Dès que je suis roulée dans le chemin creux, ce fossé si joli entre ses deux murailles de feuilles, j'ai senti que j'aimais l'herbe comme une bête... oui, ça m'a pris, là, dans l'estomac, et ça m'est monté au cœur ! J'ai consulté beaucoup de plans, à Paris, chez des entrepreneurs de palaces. Ils m'ont dit tous qu'il faudrait bâtir Normand, comme les *Normandy* ou les *Roches-noires*. Moi je voudrais, à présent, la véritable maison du genre, un amour de toit pareil au vôtre, en plus grand, bien entendu, pour y recevoir beaucoup de monde... et surtout ce chemin pour y venir, quelquefois, seule et y rester pour y dormir sous cette cape de velours. Monsieur Marcel Hernault, je ne peux pas ne pas désirer ce qui me plaît. Vous n'auriez pas envie de la vendre, votre maison ?

J'ai laissé tomber la truelle à poisson qui allait lui offrir une rose, sculptée dans un rond de carotte et je l'ai regardée un peu sévèrement. Elle n'a pas cligné des paupières ni baissé les yeux, mais un coin de sa bouche a frémi tout à coup, mordue par la vague crainte d'être *impropre*, ce qui est le tourment de toutes les Américaines bien nées.

— Il faut me reprendre, monsieur Hernault, si je ne m'exprime pas selon l'usage. J'ai toujours si peur de blesser votre joli français !

Que n'a-t-elle plus simplement peur de blesser le Français qui est en face d'elle !

— Je suis très flatté, chère madame, de votre subit amour pour ma maison, le coup de foudre, décidément, seulement, il serait inutile de vouloir me l'acheter, car elle n'est ni à vendre, ni à louer. Je ne peux que vous la prêter tout le temps qu'il vous plaira de l'habiter, probablement pas longtemps si j'en crois votre charmant caractère. Non, un entrepreneur de ... palaces ne vous

créera pas, de toutes pièces, un toit de chaume fleuri qui date de la moitié d'un siècle malgré des réparations fort indignes de lui, ni une *bouchure* agreste, vraiment en effet *normande* quoique pas *normandy*, avec son *clos*, d'une intimité presque funèbre qui aboutit au néant de la mer. C'est *l'ermitage* d'un vieux diable d'homme, pour ne pas dire d'un pauvre diable, et il a pris le reflet de ses rêves passionnés.

— Oh ? ne parlez pas ainsi ! Les Français, c'est toujours des héros de romans et des héros, ce n'est jamais vieux ! Vous savez tant de choses que j'ignore, que nous ignorons, nous, le jeune peuple des marchands !...

— Compliment de l'aurore à la nuit, madame ! Il ne faut pas les regarder de trop près les héros. Vous êtes généreuse... et comme je préfère la lumière du matin à celle de mon crépuscule !

Baise-main, naturellement.

— Que j'aime vos paroles, Marcel Hernault ! Cela veut dire, n'est-ce pas, que je suis belle comme le jour ? Nous allons flirter ? Je me sens si contente de vivre chez vous ! je voudrais tant connaître le *flirt* de votre pays, qui est le pays des chevaliers...

Voilà que ça recommence ? Elles sont d'une liberté vraiment ahurissante, ces alliées nouvelles couches !

A Paris, dans leurs salons, ça pouvait aller, ça faisait partie du décor et il est obligatoire de soutenir l'étrange renom de légèreté qu'on nous force à porter, mais ici... cela deviendrait plus dangereux. Je suis furieux et inquiet.

Que veut-elle, en définitive : séduire un vieux garçon pour lui voler sa dernière retraite ? Alors, la *France légendaire* est finie, ou tout au moins, je renonce, de mon côté, à la légende des courtoisies chevaleresques.

Je la dévisage. Elle boit mon champagne sec avec une circonspection très *fillette*, ayant posé une coupe d'eau glacée sur le même rang que l'autre. On devine qu'elle

aime beaucoup ce vin-là et s'en méfie en jeune personne comme il faut. La candeur de sa face est telle que je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je me demande ce qu'elle entend par le flirt américain. Ces jeunes peuples naïfs sont encore peut-être bien loin de nos faisandages et de nos jongleries nerveuses.

Elle me sourit, tendrement, loyalement, sans baisser les cils blonds qui font une frange de rayons à l'eau de ses yeux froids. Ce n'est certainement pas elle qui se troublera pour si peu ! Le flirt pousse sur leurs bords comme le myosotis double dont j'ai fait poser une corbeille en son honneur sur le milieu de ma table.

Elle en a mis, dès qu'elle l'a aperçue, deux petits brins à son corsage.

— Ne m'oubliez pas !...

Heureusement que je ne suis pas tenu d'y penser.

Zélie tourne silencieusement, nous présentant le pain et le vin de cette messe... blanche qu'il ne convient pas de laisser glisser dans les noirceurs de l'équivoque. Et, cependant, il y a de l'obscurité autour de nous,dans cette salle à manger d'un vert sombre, un peu *aquarium* à la Huysmans. Les plantes d'ornement, les tentures la rendent mystérieuse comme une grotte. Le dessert fini, je me lève et lui demande si elle veut aller visiter *ses chantiers*, après le café, que nous devons déguster cérémonieusement au salon, car il serait urgent de contrôler les travaux avant d'entreprendre les changements radicaux dont elle parle. Elle bondit de joie à l'idée de détruire immédiatement ce qui ne sera pas pareil à ma demeure, modestement seigneuriale. Elle est décidément envoûtée par le chaume.

Une chaumière et *un flirt !* Quelle drôle de gamine !

Elle désire commencer par l'examen en détail de mon chez moi, avant d'aller chez elle.

Mon salon, qu'on n'ouvre pas souvent, est la continuation de la grotte sombre de la salle à manger, mais en

rouge. Je fais jouer l'électricité pour lui montrer mon fameux bouddha d'or éteint aux yeux sinistrement obliques, touchés d'un peu d'émeraude. Il a des mains onglées de corail, qu'il abandonne au repos malgré la cruauté de son sourire félin. Inutile de dire qu'elle le déclare un amour et le sacre son grand favori. Les vitrines, les soieries l'enthousiasment, tout ce bric à brac auquel je suis trop habitué pour y accorder l'attention que seule mérite *l'allée de la mer*, chemin vertigineux qui me conduisit aux caprices de leurs achats car... il est celui qu'on ne prend pas deux fois, celui de l'infini, quand on est jeune !

Le café lui paraît très supérieur à celui que lui font ses domestiques. Elle fume et se fâche, parce que je refuse ses cigarettes qui empestent l'ambre. Je ne connais rien de stupide comme cette manie qu'elles ont toutes, à présent, de mêler un autre parfum à celui du tabac. Ou c'est une mauvaise odeur et il ne faut pas fumer, ou c'est une senteur qui plaît... mais...

Zélie entre pour enlever les tasses et les remplacer par des cendriers persans.

Ce geste était d'ailleurs absolument superflu.

Maud m'explique, exubérante, que son mari a payé l'hôtel en question un prix relativement dérisoire. On lui a affirmé que cet ancien palace, style Louis XIII-Napoléon III, remis à neuf, sera la merveille des merveilles dominant la mer, sans aucune servitude de vue.

On arrangera, démolira, reconstruira... Ça nous mènera probablement jusqu'au printemps prochain et la dame fera la navette entre Paris et ses *chantiers*, on me chargera de surveiller des ouvriers, moi qui ne peux pas souffrir cette race-là !

Mon égoïsme de compilateur de vieux ouvrages n'ayant aucune corrélation avec le bâtiment moderne se cabre devant la perspective de ce rafistolage d'un goût à faire frémir un maçon d'avant-guerre.

Et mon vieux beau salon qui sentait tout à l'heure le vétiver se met à fleurer l'ambre comme s'il était une blonde...

une blonde que l'on connaît.

III

La visite du jardin.

Je suis, respectueusement, Maud Clarddge qui, à présent, m'apparaît comme le pire danger social ou un oiseau de proie. Il y en a d'aussi blancs qui ont du sang au bec. Les cygnes, sont, d'ailleurs, d'une redoutable force, quand ils se mettent à battre des ailes, en liberté.

Je lui fais faire, ou plutôt elle me fait faire, le tour du propriétaire, marchant en avant et furetant partout sans aucune crainte de se salir. Déjà les deux chiens, Pyrame et Thisbé, qu'elle a délivrés de leur chenil, l'ont marquée de leurs pattes en gambadant sur elle. Ils l'ont accueillie en grondant pour la forme, puis ils ont eu l'air de comprendre que ce n'était pas sérieux ce cambrioleur-là, ce grand angora échappé, qui ne menaçait ni leurs oreilles, ni leurs yeux... et ils se sont laissés mener par le nez ! J'ai remarqué que les chiens les plus sauvages aiment certains parfums et y noient, dans une sensualité de mauvais sujets, le peu de perspicacité qu'ils possèdent.

Sans lui montrer encore le chemin de la mer, je lui ai permis d'admirer les pommiers, de loin. Je lui ai fait malicieusement remarquer que, chez moi, les salades, les choux s'entremêlaient aux rosiers et aux reines-marguerites, dans un pêle-mêle préjudiciable au bel ordre du jardin dit à la française, mon jardinier plantant tout... à la normande, et que le miroir d'eau ressemblait terriblement à la mare aux grenouilles. Ça manque d'esthétique. Ce jardin monte, en pente douce, vers une petite colline de verdure. De là-haut, ma maison se couche, s'aplatit humblement sous son chaume brun, ses fenêtres luisant au travers du lierre qui la tapisse avec des reflets

chatoyant de pierreries ou de larmes. Elle est, vue de là-haut, touchante et mystérieuse, car assez grande elle semble petite. Très commode, on croirait que tout y soit sacrifié au pittoresque religieux du plus pieux des ermitages.

Tout à coup, nous avons aperçu un gros nuage qui planait en menace au-dessus de sa cape de velours. Le petit duvet de cygne de ce matin, ponctuant l'azur, se muant en fourrure d'ours ! D'où nous sommes, les deux falaises ont l'air de pétrir, de leurs bras de rugueux dragons, le corps de la sirène aux écailles bleues. Une houle se lève. Il y aura un grain, puis tout redeviendra plein de soleil, d'or et de joie blonde...

— La mer, dit pensivement l'Américaine, c'est comme une surprise qu'on me ménage. Où donc est-elle ?

Elle rapporte ainsi tout à elle et on devine qu'elle fut élevée à ce jeu des événements combinant, en son honneur, les plus inattendus des spectacles.

Je la ramène à la maison, ses souliers blancs, un peu verdis par l'humidité des pelouses, ses bas de soie trempés jusqu'aux chevilles. Je lui ouvre la porte extérieure de mon bureau, de ce bureau cabine de navire doublé d'acajou et de reliures où l'on oublie la terre, puis, songeant à cette surprise qu'on lui réserve, je relève le store qui voile mon hublot, la glace de la cheminée faisant vis-à-vis au miroir où elle est en train de plonger son visage pour poudrer ses joues, trop animées à son gré.

— Retournez-vous, chère madame, et contemplez la maîtresse de la maison. Elle est à votre image, en ce moment, se couvrant d'un léger voile de houle qui poudroie au soleil !

Maud Clarddge s'est élancée, s'est mise à genoux sur le fauteuil traîné là, contre le tableau merveilleux, ses mains serrant la tablette de la cheminée. Ses traits s'extasient, se crispent dans une contraction de désir qui le rend à la fois violent et émouvant.

— Ah ! soupire-t-elle, c'est unique au monde ! j'ai la mort d'amour de voir ça ! La mer est prisonnière chez vous, enfermée. Ce n'est pas son portrait, c'est elle-même clouée sur une croix... une croisée. Si vous voulez me garder contre mes caprices, monsieur Hernault, il faut me cacher cette chose et ne me la donner qu'en petits morceaux. J'adore à en être malade, puis, je ne vois plus pour avoir trop regardé. Jamais, non, jamais je ne pourrai enfermerla mer comme cela dans le templedes mouettes que je voulais ouvrir à tous les vents. Alors, si je vois trop les vagues, ce sera comme sur un certain navire... que je ne tiens pas à me rappeler. (Elle réfléchit une seconde et, mettant sa main chaude et tendre sur la mienne.) Si je vous disais que chaque fois que je mange un grain de sel, je pense que ce sont ses larmes pétrifiées à cette mer pourtant trompeuse... L'amertume, c'est de la douleur.

— Vous êtes poète, jolie madame. Sans les larmes, la vie serait bien fade ! N'en faut-il pas pour saler un peu l'amour !

Voilà que je profère le mot avec la même légèreté qu'elle ! C'est inouï comme on va loin quand on est pénétré de la grandeur de la nature et comme, justement, on s'éloigne de son but.

Nous nous taisons, je laisse retomber le rideau et je lui offre des cigarettes d'orient qui sont dans un tiroir de mon bureau. Je n'y touche jamais, parce que je déteste leur saveur douceâtre de rose éventée. Je suis content de les placer, puisqu'elle aime ces falsifications-là.

— Monsieur Hernault, vous allez maintenant me conduire chez moi. Il faut s'exciter, parce qu'ici je suis trop dans le *coma*. Je n'ai plus envie de rien voir. Allons sur la plage. On m'a dit que c'était tout près. Il faut tout de même se contenter de peu. Mon mari m'a permis de bâtir à ma fantaisie, pour m'occuper. Trois cent mille. Je crois que ça suffira. Qu'en pensez-vous ? (Soudain elle

se lève, s'étire, se regarde de nouveau dans le miroir d'en face et jette sa cigarette à peine entamée.) Est-ce qu'on serait déjà fâché, nous deux ? (Elle examine le tapis ton sur ton où sont semées des rosaces pourpres sur fond rouge plus clair.) Je donnerais les trois cent mille pour votre seule fenêtre, Marcel Hernault !

Et elle frotte le bout de son soulier frêle dans une rosace comme si elle écrasait quelque chose dans une flaque de sang.

— Petite madame, encore une minute. Asseyez-vous là. Vos bas sont mouillés et vos pieds glacés, naturellement. Mon jardin est humide, ma maison réfrigérante... j'ai peur pour vos bronches...

Je mets un genou en terre, d'un mouvement simple, sans aucune intention de flirt. Je lui ôte ses souliers et je couvre ses pieds d'un coussin de loutre qui se trouve à ma portée.

— Là, vous voici à l'abri du rhume... normand. (Et je demeure à genoux, le coude appuyé sur le bras du fauteuil.) Vous êtes un enfant terrible, madame Maud Clarddge, et nous devons nous entendre pour ne pas nous fâcher. Cela serait désolant sous tous les rapports. Je ne suis pas très riche,puisque je gagne ma vie en travaillant, cependant, je ne suis pas plus à prendre en traître que ma maison n'est à vendre pour cause de faillite ; je représente, comprenez-moi bien, un vieux Français têtu, d'une France qui ne date pas d'hier et qui, malgré la guerre de 1914, est fort attachée à ses habitudes. Vous ne pourriez pas, en outre, habiter ici un mois sans vous y ennuyer à mourir... non de la mort d'amour dont vous parliez tout à l'heure, exagérément, je veux le croire. Depuis quinze ans, je vis, l'été, à l'*Ermitage*, pour me reposer et collaborer à des ouvrages sérieux que vous ne lirez jamais, je l'espère. J'ai rêvé, jadis, d'être marin. Je n'ai pas pu le rester longtemps. J'ai pris la retraite de tous mes rêves en captant la mer dans le reflet de cette glace.

Il y a des hommes sages qui se contentent du reflet d'une robe quand ils ne peuvent arriver à posséder le corps qui l'anime ! Et puis... tant d'autres compensations que je ne trouve pas utile d'énumérer à vos yeux ! Pourquoi essayez-vous de tenter un diable ermite que vous mésestimez par cela même que vous désirez le placer en mauvaise posture ? Ne me rendez pas plus coupable que je ne le suis, Maud Clarddge. Votre époux vous a confiée à moi en évoquant le nom de notre grand Lafayette, alors... (J'ai la conscience d'être absolument ridicule, mais il n'y a peut-être que moi pour m'en rendre compte, je continue :) Alors chère jeune fille et chère jeune femme trop gâtées, il ne faut point convoiter le bien du prochain, surtout quand c'est un si petit bien, pas même au soleil ! Voyons, vous aimez le ciel à plein horizon, la mer du large, et toute la liberté de tous les vents ? Que feriez-vous de ce malheureux toit éteignoir pesant trop lourdement sur votre ravissante jeunesse ?

Maud Clarddge m'écoute, baissant les paupières. En elle, un animal capricieux consent, pour le moment, à boire du lait. Ramassée dans le fauteuil, ses pieds en bas de soie mis sous elle, à la Bouddha, en croisant ses jambes qui me paraissent d'un caoutchouc tout aussi docile que résistant,elle n'est ni provocante,ni indécente : *elle pèse ses chances.* Elle ne croit plus que l'argent compte pour beaucoup dans cette affaire.Je me rappelle des phrases de l'autre hiver : « Comme je voudrais savoir le confort à la vraie maison française. » « Il y a des magazines qui nous montrent des intérieurs... mais je voudrais toucher ! »

Elle a touché et je crois que, malgré l'humidité de mes pelouses, elle s'y est brûlée.

Moi, je me garderai bien de toucher et je me brûle un peu, par les yeux.

Elle ouvre les siens :

— Vous pardonnez moi, Marcel Hernault ? je suis

pas au métrage des coutumes de votre pays... Ce que je veux me paraît toujours bon et convenable parce que je ne pense pas légèrement. Vous auriez gardé votre cabinet de travail et vous m'auriez montré le vrai français. Vous le parlez tellement selon mon goût ! je voulais faire école, nous deux. C'était mon idée et apprendre le confort ancien chez un garçon respectable...

— Oui, dis-je, en me relevant gaiement, une idée de *magazine*. Rien de plus pernicieux que ces *canards-là* !

— Canards !

Elle interroge, amusée, sautant d'un mot à l'autre, courant après une syntaxe de plus en plus fuyante.

— J'entends par *canards* des journaux mal informés de nos mœurs.

Il y a une de ces revues d'outre mer qui a reproduit, je crois, mon bureau de Paris, avec un luxe de détails vraiment fantaisistes, ou il faudrait supposer, que la photographie, qui me donnait l'air grave d'un professeur, déforme tellement les choses habituelles qu'on ne les reconnaît plus.

Je lui offre ses petits souliers de daim blanc, bouclés de marcassite. Petits, non, elle a les pieds longs, nerveux, les pieds solides, sportifs, sans aucune des déviations qui martyrisent nos chinoises parisiennes. La chaussure est pratique ; peu ou point de talon et une forme prenante comme un gant, lui laissant le libre mouvement de ses orteils. Avec des pieds habillés ainsi on pourrait faire de l'escrime en marchant sur la tête.

— Ils sont secs, petite madame. Vous permettez que je vous rechausse ?

Elle se laisse rechausser avec l'aisance d'un baby qui a la grande habitude des domestiques. Puis elle saute, hors du fauteuil, intimement satisfaite de mon habileté respectueuse, me met les mains sur les épaules :

— Monsieur Hernault, vous êtes !

Et elle éclate de rire. C'est net, précis : *je suis.*

Ça lui suffit, pour le moment, et à moi donc ! je commence à déchiffrer ce langage bizarre, très savoureux, qu'elle m'apprend en échange d'un français que je lui falsifie terriblement.

Elle a envie de ma maison.

Elle ne l'aura pas.

Nous sommes en garde tous les deux...

... Seulement, le soir après dîner, dans l'abandon des cigarettes et d'une liqueur de dame qui m'emporte, personnellement, la bouche, elle me déclare ceci, que je trouve encore plus pimenté que la liqueur fabriquée par la mère Angélique :

— Marcel Hernault, je veux faire l'amitié avec vous !

IV

Mon cheval est une petite jument que nous appelons *Magrise*. Elle est pommelée, convenablement racée, normande plus fine que la grosse poulinière que j'avais il y a deux ans, mais elle a le caractère difficile et n'aime pas les chandails de couleur voyante. Je la tiens serrée aujourd'hui, parce qu'elle a ouvert un œil exorbité sur le jersey cerise de l'Américaine.

Drapée d'une cape de bourre de soie blanche et coiffée d'un feutre blanc, à ruban rouge, Maud, subitement grave et femme d'affaires, a décidé d'aller rendre visite à ses chantiers.

Ma charrette, aussi peu anglaise que possible, l'a tout de même enthousiasmée et fut baptisée par elle du traditionnel : *C'est un amour* ! Assise à côté de moi, en silhouette de reine des pampas des cinémas de son pays, elle est très belle, très digne. Ce n'est plus la petite fille qui veut faire *ami*, c'est un architecte étudiant le problème de la reconstitution en pays dévasté.

Je lui montre, du bout de mon fouet, les curiosités de ce pays-là : en bordure de notre chemin creux, il

y a un petit cabaret, *au cidre doux*, où l'on vend des caleçons de bain ! Et un charcutier, dont une tête de petit cochon rose, sculptée dans une graisse passée au jus de betterave, est toute l'enseigne, discrètement parlante.

— Est-ce qu'il la vendrait ?

— Non, mon incorrigible jeune élève. Ça ne se vend pas une... légende... ou une enseigne...

Comme elle a les bras croisés, en madone, sur sa cape pour ne pas donner prise au vent de mer, elle appuie gentiment son pied sûr le mien pour me dire qu'elle demande pardon, je constate qu'en effet, Maud Clarddge pourrait faire de l'escrime avec ses pieds, tellement ils ont un libre doigté. C'est exquis.

On rencontre la mère Béguin, pliée en deux sur son bâton, le pêcheur Pandot, le père Pandot qui vend, lui, du poisson, quelquefois douteux : « Pour être frais, il est frais... pour être trop frais, non, il est pas trop frais ! » et aussi des baigneuses en maillot sous leur mante de laine qui vont à la plage, sans se soucier des kilomètres à faire pour en revenir, toutes mouillées.

Dame, c'est un petit endroit fort intime, ce coin de terre, qui fut jadis mis à la mode par Alexandre Dumas et lord Salisbury. Maintenant, tout y va à la papa et l'on ne soigne plus la grève puisque le casino est fermé. Dieu merci (j'en ai l'assurance dans l'éblouissante présence de mon Américaine), il ne renaîtra pas, au moins à la vie publique.

Qu'allons-nous trouver là-bas ? Cette effroyable bâtisse tombant en ruines et déshonorant le ciel par sa face morte tendue vers le large va-t-elle s'effondrer ou grandir encore pour l'épouvante des gens studieux, des gens raisonnables, qui n'aiment ni le bruit des *jazz-band*, ni celui des marteaux démolisseurs ?

Il y a bien un mois que je n'ai pas été flâner par là. Sans la lettre péremptoire de John Clarddge, j'aurais fini par oublier son existence fantômatique.

Nous débouchons sur l'esplanade, montons, au pas, une rampe et la large terrasse, close de sa grille monumentale, demeure farouchement inhospitalière comme je l'ai toujours constaté en passant devant.

J'attache philosophiquement *Magrise* à un poteau, je la flatte un peu pour l'empêcher de tiquer sur l'Américaine qui dépouille son manteau, tel un papillon brillant abandonnant son cocon bourru, et je cherche la chaîne d'une cloche. Ça rend un son affreusement fêlé.

— Mon mari doit avoir câblé, déclare Maud qui ne doute de rien.

Seulement, l'Amérique, c'est loin de la plage de Puys, une modeste plage en déconfiture mondaine. Il aura câblé à Dieppe.

Bien entendu, nulle trace de l'équipe d'ouvriers annoncée. Maud piaffe et ma jument gratte fébrilement du sabot. C'est agaçant.

— Qu'allons-nous faire, petite madame ? Je peux vous conduire à Dieppe pour y déjeuner d'abord, et, ensuite, aller voir votre entrepreneur. S'il a reçu des ordres, nous le saurons et, en tous les cas, il nous donnera les clés.

Un secret dépit d'être mise à la porte de chez elle lui fait palpiter les narines. Elle souffle, un peu moins fort que *Magrise*, mais la colère intérieure doit être identique: rage subite sans trop savoir à qui s'en prendre, envie de mordre.

— Je veux entrer, dit-elle froidement.

Et elle me regarde de ses yeux d'eau pure, lumineux, fixes. C'est un ordre qu'on n'élude pas.

— Bien, madame.

J'examine attentivement la grille. Elle est rouillée à n'en pas supporter ses propres montants. Ce vent salé, qui corrode tout, l'a réduite à l'état de carcasse de cachalot antédiluvien. Ça fait encore de l'effet et c'est moins qu'un simple fil de fer barbelé.

—

J'ai des gants de peau épaisse, c'est fort heureux, car, en bon bureaucrate, j'ai horreur de me salir les mains. Je choisis mes endroits, je secoue ferme. Le battant de gauche tombe en poussière, littéralement, nous couvrant de rouille, sans même émettre le moindre bruit métallique.

— Hourrah ! siffle Maud au comble de l'admiration.

— Pas besoin de force, ici, petite madame. C'est pourri par la mer. Toute la ferraille ancienne est comme ça, sur la plage. Donnez-moi la main, prenez garde aux jupes et vous êtes chez vous.

Un saut. Nous passons. Elle me regarde tendrement, enfantinement :

— Que j'aime ça ! Que c'est français ?

Je fais semblant de ne pas saisir, parce que le possible est le seul tour de force que les enfants n'admettent pas. Elle est encore sauvage et ce qui lui plaît, c'est d'enfoncer les portes quand les clés lui manquent. J'ai donc mis dans le mille.

Ma jument, la voyant s'éloigner à mon bras, pousse un hennissement de délivrance et broute un coquelicot, tant mordre dans du rouge lui procure la suprême béatitude.

Nous nous arrêtons au premier tournant pour contempler la façade de ce palace Louis XIII qui fut bâti sous Napoléon III.

Elle est immense et écrasante, parce qu'elle est hors de toutes proportions. Son briquetage, devenu lie de vin, la fonce d'un barbouillage ignoble, ses deux avant-corps sont coiffés de zinc trop ciselé dont quelques pans se rabattent comme les coins d'un chapeau de brigand cabossé par des coups de poings. Plantée sur un épaulement de la falaise et faisant face à la jetée de Dieppe, cette grande bâtisse aux fenêtres aveuglées de planches (la plupart ont leurs vitres brisées) est encore surmontée d'un belvédère, jadis éclatant de cuivreries, aujourd'hui

vert-de-grisé, pantelant sous les vents de la haute mer et ressemblant à un barbare bijou de négresse.

Personne !

On entend seulement les cris des mouettes et des martinets sortir de là-dedans où ils sont comme chez eux. Pas leur est besoin de terrasse de marbre pour y faire des entrées en costume de revue.

Après avoir contemplé, ironiquement, la grande baraque, je regarde, à la dérobée, la petite femme et elles me font pitié toutes les deux.

Maud Clarddge ser.e les dents pour ne pas pleurer, cela est plus que visible.

Je dis, doucement paternel :

— Oh ! tout s'arrangera ! Ça vous paraît énorme et mal fichu, mais si on abattait lesdeux avant-corps, qu'on ne conserve que le pavillon du milieu, en le décoiffant, naturellement, de son champignon-lanterne genre tout à fait vénéneux, à mon humble avis, on pourrait...

Maud se cramponne à mon bras, éperdue. Le vent qui lui cabosse son feutre, mais avec plus de grâce que les toitures de son futur palais, lui donne une figure de naufragée luttant contre la forte lame. Elle est désespérée. Chez cette créature baignée dans l'or, incarnée dans son caprice et qui ne connaît, ou n'a jamais connu, jusqu'ici, que son bon plaisir, une révolution s'opère. Venue pour construire un temple, elle ne rêve plus que de petite chapelle où elle expierait son péché d'envie.

— Marcel Hernault, je suis dans l'horreur ! Mon mari va me noyer de chagrin s'il me force à vivre ici !

J'admire combien, sous toutes les latitudes, les femmes sont enclines à rejeter sur leur mari le poids de leurs sottises ! Maud, en des conversations de salons, ces faciles projets que l'on ébauche pour la saison prochaine à la lueur des corolles électriques, s'est ingéniée dans la création d'un éden factice, une de ces maisons féeriques où l'on ne peut qu'habiter spirituellement. Tourmentant

son seigneur et domestique donné par la nature, elle l'a conduit au bord de cet abîme. Lui, en bon Américain très rond en affaires, a calculé que ça ne lui revenait pas plus cher qu'une maison neuve, villa italienne ou ferme normande, et il a... *marché*, songeant, en outre, que cela occuperait la jeune personne durant plus d'une saison.

J'ai entendu raconter que Maud Clarddge ayant vivement désiré un chalutier pour aller pêcher la morue, en était arrivée, de dérive en dérive, à lui faire acheter un sous-marin pour tâcher d'atteindre un roc de corail dont elle avait lu le signalement dans un magazine.

Je ne peux guère m'empêcher de sourire.

— Monsieur Hernault, je vais câbler que je n'en veux plus. Il faudra au moins dix ans pour les réparations. Je suis très malheureuse !

Elle va pleurer, certainement.

Je l'entraîne vers le second tournant des terrasses et de son histoire. Ayant maintenant l'affreux colosse dans le dos et la mer ondoyante à perte de vue devant nous, je la sermonne.

— Mais, la mer, petite madame étourdie ! La mer qui se roule à vos pieds ? Voyez donc ce tapis mouvant de turquoises et d'émeraudes, crêté d'un brin de fourrure blanche ! Cette étendue qui est, par un privilège extraordinaire, votre absolue propriété, car nulle ici n'a le droit de vous en boucher le moindre coin !... Cette plage, presque déserte, où l'on ne perçoit que le bruit des lames, les baisers des marées montantes envahissant la terre comme les baisers de l'amoureux envahissant le corps de l'amoureuse ! Regardez-moi ce rayon de soleil, là-bas, perçant le nuage et l'incendiant d'une coulée d'or presque vert... Est-ce que vous connaissez l'histoire du *rayon vert* ? C'est aussi une bien belle histoire de magazine ! Asseyons-nous là, petite madame désappointée ! Il faut vous habituer à la rudesse du logis et ensuite, quand on en aura adouci les angles, je suis sûr que vous y vivrez

dans l'enchantement, l'été, car l'hiver, je crois que les galets sont lancés ici avec toute la violence d'un bombardement boche.

Après m'être assuré de la solidité de la muraille en briques surplombant l'abîme, je la fais asseoir, en lui interdisant de passer ses jambes par-dessus, geste qu'elle esquissait le plus normalement du monde.

Puis je m'assieds à mon tour.

—Je veux l'histoire du *rayon vert*, monsieur Hernault ? Je n'ai pas eu connaissance dans mes magazines, non.

Je raconte, le plus sincèrement que je peux, cette fantaisie à dormir debout, ou assis, devant la mer, d'un rayon traversant certains nuages en certaines circonstances pour y répandre une nuance d'un vert très pur, la vraie couleur de l'espérance, et j'ajoute que, lorsqu'on a le bonheur d'apercevoir ce rayon, d'en être illuminé, on est marqué d'un bon signe.

— Vous l'avez vu, vous ? questionne l'enfant toute à son nouveau jouet.

— Non. Aussi n'ai-je pas eu grande chance dans la vie! (je me reprends, parce qu'il faut être Français :) Je me trompe, depuis que vous êtes venue, j'espère le voir à mon tour et ce serait délicieux si nous pouvions l'apercevoir ensemble.

Elle sourit et d'une voix dolente :

— Pas du haut de cette horrible caserne...

— Mais, ma chère enfant, ce n'est pas du bas de mon ermitage, ensevelis sous la crypte du chaume ou dans la cave de ma bibliothèque, que vous pourriez jamais vous en éclairer !

— Alors, pour le voir ensemble, apportez-moi votre maison sur mon belvédère... vous en descendrez chez moi ou je monterai chez vous, ça ne sera pas du tout fatigant.

Encore ma maison ? C'est dangereux, ce jeu que nous jouons. Cette sirène, arrivée de l'autre côté de l'océan,

est une femme comme toutes les femmes que j'ai connues : elle est singulièrement portée à mortifier l'être humain. Je cherche une réponse ou une plaisanterie polie, quoique évasive, mais, elle se tourne brusquement et toise quelqu'un, en mettant son gant au-dessus de ses yeux.

V

Ce quelqu'un est un garçon très mal vêtu, d'une blouse de toile blanche fort sale. Il traîne une brouette en se dandinant sur l'air d'un tango déhanché sentant son mauvais lieu parisien.

— On passe donc chez moi ? s'exclame Maud Clarddge qui a le sentiment très vif de la propriété, même lorsqu'elle déplore son titre de propriétaire.

Je m'écrie, très heureux de la diversion :

— Tiens ! Un ouvrier ! On ne pourra pas dire qu'ils n'y en ont pas mis un.

La silhouette de ce garçon traînant une minuscule brouette de maçon sous les regards aveuglés de ce géant de pierre qu'il lui faut démolir ou réparer est d'un comique irrésistible. Je ris.

— Petite madame autoritaire, ceci vous représente les équipes de l'entrepreneur ! Je ne sais pas si, la journée de huit heures aidant, vous aurez *le temple des mouettes* ou *le palais des sirènes* pour l'automne de l'an 2000, mais je constate qu'on y travaille.

— Dites donc, les baigneurs, ronchonne l'ouvrier sans lever aucune casquette, c'est pas vous, des fois, qui aurez loupé la lourde en voulant l'avoir sans clé ?...

— Non, mon ami. Elle est tombée misérablement de vieillesse, elle s'est évanouie devant madame...

Ma douceur de ton irrite aussitôt le socialiste, ou le communiste, qui dort dans tout cœur de travailleur gréviste et il s'écrie avec une indignation de réunion orageuse :

— De quoi ? Il ne faut pas me la faire ! J'ai les brelo-

ques dans ma poche ! Quand j'arrive, plus de barricade... même que votre carcan a failli me flanquer son pied dans le ventre pendant que je déblayais... c'est moi qui ai le droit de déblayer, pas vous...

Ce jeune produit des nouvelles couches populaires a le teint bilieux des banlieusards et les yeux faux d'un oiseau de nuit. Je ne suis même pas très sûr qu'il puisse voir Mme Clarddge autrement que *Magrise*, c'est-à-dire à l'état de banderille pour taureau de mauvaise humeur.

Je vais intervenir lorsque ma compagne, extrêmement intéressée, demande, de l'air d'une pensionnaire osant interpeller un maître de conférence :

— Qu'est-ce que c'est que la *lourde* que nous avons *loupée* ?

Mais le héros communiste roule des prunelles féroces :

— Je suis pas frère de la doctrine chrétienne, ici, je suis embauché par le bourgeois Vadrecar, chef-maçon au *Port-vieux* et j'y dirai. La grille, ça devait se démolir en dernier, comme de juste, puisque c'était la sortie. Faites excuses, la petite mère, mais faut décaniller vu que les tuiles ça ne respecte personne où que ça tombe.

Je vois d'ici l'avalanche de tuiles qui roulera sous les poings de cet aimable ambassadeur de la démolition française.

— C'est bien, dit Maud, tout à coup dressée comme une impératrice sous l'injure suprême d'avoir à redouter quelque chose. Vous pouvez faire votre métier, moi je fais le mien. Nous devons courir chacun notre chance : je suis la propriétaire du palace.

Le voyou ne se découvre pas, ce qui me fait plaisir pour sa dignité sociale, mais il se met à rire, ébahi, car il a son petit verre dans le nez, sûrement.

— Pour une affaire, c'est une affaire ! On peut pas dire que je n'ai pas mon compte ! Faut être dingo, tout de même, pour pas attendre les clés... Tenez, les vlà : y en a trente-cinq ! j'en ai ma claque depuis Dieppe. Le

patron m'a dit, comme ça : s'y viennent, on y sera, s'y viennent pas, faut pas se biler et tu me feras ton état de lieu. Quant à s'y reconnaître ! Macache ! Y en a trop...

Il nous exhibe un énorme trousseau qui tintinnabule au fond de la brouette et dont il a pu pousser jusqu'à nous le redoutable poids.

Je les prends et je les offre, d'un geste respectueux, à la maîtresse de la maison.

Elle médite, les yeux levés vers ce palace qui la tient sous le charme de l'horreur.

A quoi songe-t-elle ? j'en frémis. Je pourrais deviner, chez une Française, ce qui couve dans ces yeux-là, purs comme l'eau transpercée par le jour du plein ciel, mais allez donc démêler les instincts de la civilisée d'hier avec ceux de la sauvage d'avant-hier ?

Tout à coup, elle frappe ses deux mains gantées de soie et s'écrie :

— Il faut continuer. *Louper* ça vient de *loup*, n'est-ce pas ? Oui, nous entrerons ici comme des loups. Tenez, voici un billet, pour votre premier travail. Vous allez m'enfoncer toutes les portes, mon ami. Quant aux clés...

Elle saisit le trousseau et se penchant au-dessus du parapet, elle les envoie de toutes ses forces dans la marée montante. A marée basse on les retrouvera peut-être. Hum !...

Je suis effrayé. Cette fois, la fantaisie dépasse un peu les bornes et je me demande qu'est-ce qui va arriver avec cet ami des revendications sociales, lequel n'a jamais eu l'occasion de gagner cent francs, au moins honnêtement.

En bon bourgeois de France, j'ai bien envie de retourner à mes chères études.

Le voyou est dans une exaltation d'ailleurs justifiée par la folie de l'Américaine et je me demande ce que je vais devenir entre ces deux échantillons du monde moderne.

— Est-ce que vous avez fait la guerre ? questionne

Maud pendant que nous montons à l'assaut de cette nouvelle forteresse qui, jusqu'ici, n'avait pas trouvé preneur.

— Comme les autres, madame, on s'est débrouillé, répond évasivement l'ouvrier maçon visiblement sidéré par les manières de l'Amérique. On a fait la Champagne... puis le reste. Si on n'a pas été amoché, c'est qu'il faut bien qu'il s'en rencontre un et on est souvent mal vu, rapport à sa veine. Enfin, ça va barder, ici, je vous en réponds, puisque je suis pas manchot. Y a, seulement, qu'on peut pas organiser l'équipe, le patron n'y mettant pas le pognon voulu. Les temps sont durs et le bon travailleur se fait rare. De Panam il en est venu dix, à la suite d'un chef de chantier, qui s'a défilé, vers le Havre, pour aller voir sa mère... Et puis, nous autres, on n'est pas pour la démolition, on est plutôt dans le *crépi*, le *mouchetis*, le ravalement, quoi ! Des fois que vous écouteriez Vadrecar, le citoyen du Port-Vieux, méfiance ! Y a pas plus faux frère ! Il vous filoutera votre bel argent pour laisser pleuvoir sur le plâtre à première occasion et, alors, ça s'effrite, ça dégouline, y a malfaçon, faut recommencer. Moi, tel que vous me voyez...

Tel que nous le voyons, plein d'entrain et du désir de se montrer à la hauteur de sa tâche de démolisseur, ancien combattant, il reste un peu pantois devant la porte d'honneur du palace défunt.

Nous sommes dans une cour en contre-bas des terrasses, et il y fait à peine clair. Là-haut, les regards morts du monstre tombent sur nous comme chargés de malédiction. C'est vraiment toujours impressionnant des ruines, même neuves. Celles-ci datent à peine d'un quart de siècle et déjà elles s'entourent de légendes. Pendant la guerre, le lanterneau s'allumait pour prévenir les sous-marins ennemis et l'on dit qu'un pauvre vieux mendiant ayant pénétré là-dedans par une lucarne, un soir d'ouragan, n'a jamais pu retrouver son chemin. (On l'a peut-

être vu entrer et on ne l'a pas vu ressortir.) Tout cela est entouré de silence et d'un ténébreux voile d'orties. C'est l'inconnu ou le méconnu, en tous les cas, le sacrifié.

Deux lions de faux bronze verdissent à droite et à gauche de la porte. L'un tire la langue en montrant les crocs, l'autre n'a plus ni langue, ni crocs et cette gueule cassée donne le frisson comme tout ce qui fut meurtri injustement.

Je m'assieds sur le lion de gauche, le plus solide. Maud joue avec son collier de rubis qui dépasse le bas de son jersey cerise, le terminant en gouttelettes de sang. Je réfléchis, en contemplant ce collier, qu'elle pourrait s'en servir pour sauter à la corde et qu'un jour, mettant le pied dessus, elle s'étalera. Enfin, il paraît que c'est la mode et que cela s'appelle un *sautoir*. Sous son feutre, relevé à la mousquetaire, par le vent du large, elle prend le visage rigide d'une mauvaise fée.

— Allez ! dit-elle d'une petite voix douce. C'est le gros morceau. Vous le mangerez bien puisque vous êtes en appétit de démolition.

L'ouvrier mesure la porte des yeux. Il prend des distances comme un métreur qui compte ce qui lui est dû. Il n'a aucun outil, ni pic, ni pelle, ni pioche, ni quoi que ce soit de possible contre ce devant de coffre-fort. La porte semble en fer, jadis peinte, à panneaux en losanges, à fronton s'irradiant en barres aussi rouillées que la grille du premier portail,mais pour atteindre à cette imposte, seul endroit à jours, il faudrait une échelle.

En ce moment critique l'ouvrier a une expression singulièrement narquoise.

— Non ! Ça me fait rigoler, murmure-t-il entre ses mâchoires un peu contractées. Une grosse machine comme ça, un vrai fourbi de prison qui tient par une gâche de trois pouces ! Vous ne voudriez pas que je me mette en eau pour si peu ?... Et vous allez voir... ce que vous allez voir !

Il cherche dans sa poche de pantalon et y découvre l'outil par excellence s'appelant dans la langue imagée qui plaît tant à Maud : *un rossignol.*

Nous, nous entrions par la force,parce que nous étions les maîtres.

Lui, il entrera par la ruse, parce qu'il n'est pas un naïf.

Et après deux ou trois tâtonnements discrets, la serrure joue, la porte s'ouvre, l'habile garçon s'efface, ôte sa casquette pour se gratter avec un sourire de suffisance :

— V'là le passage, Madame. C'est pas malin et ça vaut mieux que de la casse, rapport à ce que votre entrée, c'est du chêne plein. Un coup de peinture et elle paraîtra neuve. On vous ferait payer ça cher au jour d'aujourd'hui.

Maud, sans trop savoir pourquoi, est un peu honteuse.

Moi, je préfère ne pas employer cet ouvrier de fortune à mes personnelles réparations.

A l'intérieur du palace, c'est un inextricable fouillis de plâtras, de lambeaux de papiers jadis fleuris. Il y a, pêle-mêle, des lattes, des vieux morceaux de tapis, de chiffons d'une teinte indéfinissable et on sent que l'armée des déménageurs a laissé là ses pailles et ses toiles d'emballages comme, après une défaite, les combattants abandonnent leurs cantines.

C'est navrant !

Un grand escalier monte aux étages et, par une baie ouverte sur la mer, entrent et sortent des hirondelles, de libres martinets ponctuant l'azur de leurs noirs accents circonflexes. La seule vie présente est cette allée et venue des oiseaux poussant leurs sifflements aigus, petits trains-trains de l'espace évoquant une idée de départ éternel.

Malgré nous, nous baissons le ton comme dans une église. Ce palais abandonné, qu'on ne visite jamais, qu'on ne garde pas, qui n'a ni concierge,ni surveillant d'aucune sorte, semble condamné depuis longtemps à un sort misé-

rable. Il sera bien difficile de le réveiller de son sommeil sépulcral. L'eau de pluie a tracé des sillons le long des marches et sur les murs on voit se tendre les gigantesques roues de guipures des araignées, dentelles de caveaux mortuaires où ne s'engluent même plus les mouches.

La jupe blanche et courte de Maud Clarddge évente la poussière, de marche en marche.

De nouveau on est devant des portes closes, celles-là historiées de sculptures conservent le luxe de dorures fanées. De nouveau, notre ouvrier, chef d'équipe de la pince, accomplit des prodiges qui nous prouvent de plus en plus sa science... artistique. Il ne veut rien détériorer !

On parcourt des salles à manger, des salons grandioses dont les larges balcons donnent sur la mer.

C'est vraiment très bien à l'intérieur, d'une disposition largement comprise et habilement ménagée pour l'enchantement des yeux et la surprise agréable de tous les sens, mais, ces grands couloirs sonores, dont le stuc ruiné montre comme des plaques de lèpre, ces anneaux dorés des plafonds peints en nuées où s'ébattent quelques petits amours atteints de jaunisse et d'où sont absents les lustres aux mille bougies, ces tentures flottantes contre les murailles comme des haillons et surtout, là, ce pauvre vieux divan de velours vert, oublié, dédaigné, assez semblable à un banc de mousse dans un jardin, tout cela forme un aspect d'effroyable pauvreté, car rien n'est plus la misère qu'une richesse de parade pourrie où l'on a passé sans y vouloir vivre. C'est de la mort de tous les départs qu'est faite l'agonie de cet hôtel, jadis bruyant, maintenant silencieux, trépassé dans une indifférence générale puisqu'étant offert à tous, il n'appartenait en réalité à personne.

Maud Clarddge, dans la salle des jeux, a une émotion. Elle ramasse une carte, ensevelie dans un coin poussiéreux.

— Monsieur Marcel Hernault, me dit-elle, êtes-vous joueur ?

— Non, madame, je suis trop raisonnable pour ça et je ne jette jamais l'anneau...de mes clés à la mer ayant l'absolue certitude qu'aucun poisson ne me le rapporterait.

L'ouvrier hoche le front en me regardant avec un peu de dédain.

— Dame ! Faut de la raison, mais, pas trop n'en faut... ce serait mauvais pour le commerce.

Maud sourit, en frottant la carte du bout de ses gants.

— Cœur ? Carreau ? Pique ou trèfle. Répondez-moi, cher !

Je réponds, machinalement : *cœur*, parce que ça fait sentimental.

Et c'est le neuf de cœur qu'elle me montre et glisse sous son jersey cerise. Étrange !...

— Alors, je n'ai pas perdu ma journée ! me sourit-elle.

— Moi non plus ! affirme péremptoirement l'ouvrier cambrioleur en chef.

— Pourvu que je n'y aie pas perdu mon cheval et ma voiture, ne puis-je m'empêcher de penser !

Magrise est nerveuse sous les mouches, et ne se rappelle jamais qu'elle a une voiture à l'arrière-train.

Le silence est troublé par un ronron singulier qui est celui du vent du large s'engouffrant dans un vitrage troué à l'autre extrémité de la grande galerie.

— Mon ami, dit Maud cordialement à l'ouvrier demeuré les bras ballants devant elle, c'est assez travaillé pour aujourd'hui. Je vous permets d'aller déjeuner. Retournez à Dieppe et vous direz à votre patron, de ma part, de la part de Maud Clarddge, n'oubliez pas, que je lui donne rendez-vous, ces jours-ci, chez M. Marcel Hernault, villa de l'*Ermitage* à Puys, avec ses plans. J'ai les miens. Nous les discuterons. Bonjour.

D'un signe royal de la main, la jeune majesté le congédie.

J'ajoute :

— Voulez-vous voir, en passant, à mon cheval ? j'ai peur qu'il ne se détache.

Il n'en demande pas plus long et file dans les escaliers sonores, en y réveillant le bruit d'un régiment lancé au pas de charge.

VI

C'est maintenant, je crois, que l'ennemi entre dans la place.

Nous nous taisons, Maud et moi, écoutant ce bruit décroître et mourir parmi les échos gémissant d'être ainsi brutalisés.

Enfin seuls ! Nous sommes un peu nerveux.

Je suis assis sur le divan oublié, parmi un essaim de mites mouchetant de fleurettes vivantes le vert fané de ce velours imitant la mousse.

Dans le fond de la pièce, un fond de poussière épais comme une buée, il y a une glace très haute, fendue transversalement. Maud s'y contemple, coupée en deux, c'est-à-dire qu'elle y a un buste de femme pourpre rutilant des reflets du sautoir et de petites jambes d'enfant, pieds chaussés de souliers de baby.

Elle rit.

— On prétend que ça porte malheur de se regarder dans un miroir brisé. Vous savez ?

— Non. Je n'y crois pas. Rien ne porte malheur, sinon de manquer de bonne volonté, madame.

Je suis assis, tassé, les bras collés à mes cuisses et je m'amuse à claquer mes gants l'un contre l'autre. Je désire faire du bruit. L'inquiétude de ce silence, entre nous, avec la voix du large qui semble appeler au secours, m'est subitement intolérable.

Elle se rapproche, en cambrant son torse à reflets sanglants et elle ôte son feutre dont elle coiffe son genou en s'asseyant à côté de moi.

Des mites s'envolent.

— Vous allez vous salir, là-dessus,ma chère enfant.

— Vous y êtes bien, vous !

— Oui. Seulement, moi, je ne suis pas en robe blanche. Je suis couleur de poussière, très assorti.

Elle penche le front, s'absorbe dans une autre contemplation.

— On peut avoir du courage et de la bonne volonté malgré un grand contrariété. Une Française se plairait-elle ici ? Je veux que vous me disiez.

— Elle n'y serait pas venue sans renseignement.

— Où serait l'imprévu, la chance et le jeu, si on se renseignait toujours ?

Je me tais. ...

— Instruisez-moi de mon devoir, Marcel Hernault. Vous m'avez dit, cet hiver, que le silence est le meilleur des conseils. Dans la solitude, bercée par la mer, que je pourrais apprendre des choses étrangement délicieuses.

Ah ! le diable ait pu m'emporter avant d'avoir prononcé ces phrases imbéciles ! Décidément, cette petite sotte a pris tout ça au sérieux. Et puis, non, elle veut une maison couverte de chaume à présent. Elle ne l'aura pas ! J'entreprends, moi, de lui montrer le palace sous un aspect nouveau : des fêtes splendides, des lumières, des fleurs, des tapis, un plafond à jour, à caisson, de *pergola*, d'où retombent des géraniums roses et des clématites mauves.

— Vous voyez cela, chère enfant, et la foule de vos amies en robes de soirée, dansant au son des orchestres nègres, servies par ces domestiques en livrée bleu de roi, couleur de la mer calme et du ciel de mai ?...

Je gesticule, je me lève, je débite tout ça comme au théâtre, *je me défends*, car je sens rôder, autour de moi, une tentation diabolique, le danger du flirt américain. J'ai acquis un calme relatif, au prix de la pire des situations, pour un homme de mon âge et de mon rang intel-

lectuel et je ne vais pas tout chambarder, parce qu'une étrangère me sort un caprice ridicule... Il est parfaitement clair que si elle a envie de ma maison, elle me prendra par-dessus le marché, moi, le meuble ancien, qui suis couleur locale, très vieille France, et je ne peux tout de même pas oublier que j'ai deux fois son âge. La lui offrir pour une saison, le temps voulu pour l'en dégoûter et m'esquiver...; oui, mais le reste ! Ah ! les choses étrangement délicieuses qui me prennent à la gorge avec le sel de la mer...

— Est-ce que vous y viendrez à ces fêtes-là ? Soyez loyal, Marcel Hernault, répondez, vous qui n'aimez pas le tapage à la campagne ?

Je la regarde et mes yeux avouent... que le charme opère. Elle sourit, triomphe. Est-ce une amazone qui chasse l'homme, n'importe quel homme, pour le seul plaisir d'abattre le gibier ou une petite fille sauvage, déjà blasée sur les joies de ce monde, ne tenant plus qu'à l'excentrique, parce qu'elle croit que c'est la vraie vie ?

— Mon cher petit, dis-je sourdement, avec le ton que l'on a quelquefois pour s'avouer une défaillance, je crains fort de ne pouvoir m'empêcher d'y venir. Les fleurs sont un enchantement pour tous les odorats. Est-il défendu à l'ermite de les sentir quand elles sont si près de lui ?

— Marcel Hernault, soupire-t-elle en pressant tendrement son chapeau de ses mains jointes, il faut que je vous dise : je suis malheureuse. Je n'aime plus du tout mon mari... et c'est un tellement bon garçon ! Il me plaisait beaucoup avant notre mariage. Maintenant, il me fatigue et il n'a même pas l'air d'y penser ! Il m'a surtout voulue, parce que j'avais eu un prix de beauté. Vous savez, chez nous on a des concours pour le visage et pour les formes, j'avais remporté sur toutes les autres, cette année-là... S'il avait des bonnes amies, ça me donnerait peut-être encore une excitation, je serais jalouse et je remporterais une nouvelle fois... Il y aurait des drames comme

sur un bateau en perdition où je me suis trouvée dans une traversée mauvaise. Ah ! il y a pas qu'à vous que la mer a joué des tours ! On sonne la cloche, on court, on crie et on met à l'eau des chaloupes du pont... je lui ai dit, en lui serrant les mains : « Nous allons mourir très bien ! Vous verrez, John, ce sera une dernière fois l'amour tout entier... et l'océan dans la bouche comme un baiser encore plus amer... » Alors, il a répondu, très fâché : « Dépêchez-vous de passer la ceinture, Maud. Vous perdez l'esprit ! J'ai mes banques et tous mes employés qui m'attendent comme une armée sans chef, je n'ai pas envie de mourir, ni avec vous, ni tout seul ! » Je n'ai plus rien dit, mais j'ai envoyé la ceinture par-dessus bord, parce que j'étais laide avec cette chose autour de moi. J'avais l'air d'un baby au milieu d'un pneu, une enseigne lumineuse ! Ça, jamais ! Finir en beauté selon mon commencement. J'ai failli me jeter à l'eau de même quand j'ai vu que le navire reprenait la bonne route, sans tanguer. Le calme est revenu, on est rentré dans ses cabines et j'ai boudé toute la nuit... pour lui, il riait, il plaisantait tout en buvant beaucoup de wisky... car on n'est pas si *sec* sur les bateaux loin de la terre !

Elle est irrésistible en racontant ça ! j'ai à la fois envie de pouffer ou de me fâcher, comme le mari. En voilà une qui ne mâche pas ses mots ! Peut-être que la très grande fortune donne cette folle aisance du geste et de la parole. Moins riche, il lui faudrait dissimuler. Que craint-elle ? Pas même que son mari la comprenne, ce qui serait dommage... pour l'amant qui viendra.

— Petite madame, dis-je en retenant mon envie de rire pour ne lui laisser voir que mon désir de demeurer un ami loyal, ce n'est pas gentil pour un mari qui vous adore à en perdre... la meilleure raison de mourir ! Il fait toutes vos volontés, vous achète des palais en ruines sans les regarder et, si vous étiez encore plus franche, vous avoueriez que ce n'est pas désagréable d'être

aimée, de temps en temps, comme il doit vous aimer.

Elle hausse les épaules en lustrant le feutre de son chapeau.

— Non. C'est indésirable, impropre. C'est comme un temps d'orage lourd,lourd...on espère l'éclair, la foudre... l'orage n'éclate pas. Le bateau recommence à marcher régulièrement... tous les bateaux marchent ainsi ! Je vous parle,monsieur Hernault, comme si j'étais un vieux frère à vous,parce que vous êtes un vieux frère à moi et que vous savez des choses que ne savent pas les pauvres filles d'Amérique...

— Petite Maud imprévue et formidable, parlez-moi comme à un père plutôt. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait faim ? Pourvu, mon Dieu, que nous retrouvions mon cheval où je l'ai attaché !

Je me lève et je brosse, d'un geste machinal, mes vêtements où courent des mites, humbles petits papillons blancs de la misère. Je suis sans force pour la gronder, sans courage pour lui expliquer son état d'âme et je ne tiens pas du tout à profiter de cette rare occasion de connaître le parfum des femmes exotiques, seulement, l'air se fait lourd dans ces chambres abandonnées qui sentent aussi le rat, et l'atmosphère s'épaissit autour de nous.

— Ce salon est un caveau vraiment pire que ma bibliothèque. Sortons, ma belle rêveuse, de ce sépulcre ; le goût de la mort ne valut jamais rien pour les enfants terribles de votre espèce. Votre mari ne serait pas très content s'il me voyait...vous faire asseoir sur un divan affreusement poussiéreux, miteux et calamiteux ! Venez,mon petit, c'est l'heure du déjeuner. La mère Angélique doit s'arracher les cheveux devant ses langoustes qui brûlent au lieu de gratiner ! Nous développerons des plans mirifiques après le café et je vous prouverai que l'on peut rendre habitable cette immense caserne...

Elle se regarde encore dans la glace fendue. Un faible rayon, tombé du plafond troué, l'éclaire d'une lueur opa-

line. Elle n'est plus que rose après avoir été pourpre ; ainsi la fleur se refermant à l'ombre et qui rentre peu à peu dans une nouvelle nuit.

— Ah ! Marcel Hernault, mon cher professeur de français ! Vous avez peur de moi, vous qui brisez les grilles de fer !

— Ah ! Maud Clarddge, ma chère élève d'Amérique, ne me traitez pas d'enfonceur de portes ouvertes, ai-je riposté avec une insolence que je regrette aussitôt. Je vous en prie, ne soyez pas femme à ce point. J'ai horreur des choses faciles. Moi, comme vous, et je ne tiens pas non plus à vous paraître ridicule.

Nous marchons vite. Elle doit être atterrée par mon dédain, très voulu, malheureusement.

Je retrouve mon cheval à la même place, bien solidement attaché, mais ma couverture de voyage d'avant-guerre a disparu ! Ce détail, qui me navrerait, en d'autres temps, car les couvertures de voyage en laine d'aujourd'hui sont en coton, me préoccupe moins que l'attitude méditative de Maud.

Mme Clarddge est en train de me voir moins Français que ma légende.

Nous revenons au grand trot.

Le déjeuner expédié, on compulse des traités d'architecture et je trace des lignes, aux deux crayons, sur une grande feuille de papier ministre. Je me complais à ce jeu, moins dangereux que le flirt américain, et je m'applique à bâtir, en songe, un palais étourdissant. Il y a des festons, des astragales...on conservera la grande galerie du milieu, longeant les terrasses, mais libre et formant un balcon énorme d'où la mer se verra sous tous les aspects. Il n'y fera peut-être pas chaud. Il s'agit d'un palais d'été, n'est-ce pas ! Je conseille des dalles de marbres, alternativement blanches et noires, les colonnes de granit bleu !...

Pour ce que ça me coûte...

Je suis aplati sur mon bureau où j'ai dérangé un peu

mon désordre personnel pour y superposer le désordre américain, une sorte de construction en cubes de couleurs vives comme en fabriquent les enfants doués d'imagination.

Maud se balance, en fumant des cigarettes, les miennes, celles dont je ne peux souffrir l'équivoque parfum de bazar d'orient. Je me suis souvenu, à propos d'un rocking-chair, relégué au grenier pour sa forme encombrante. Je l'ai fait recouvrir à la hâte d'une soierie japonaise. Cette attention l'a consolée, je crois, de mon manque de galanterie du matin.

— Vous êtes un amour ! m'a-t-elle dit laconiquement, comme si elle m'appliquait une gifle.

La journée se passe en conférences extrêmement techniques sur l'art de marier la pierre avec le ciment armé.

Le soir, on dîne presque silencieusement.

Maud se retire de bonne heure chez elle, absorbée, absente et grave.

Je ne suis pas très gai non plus.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Aucassin et Nicolette, Chante-fable du douzième siècle, mise en français moderne par Gustave Michaut, avec une préface de Joseph Bédier, E. de Boccard. — J. Van Dooren : *Les prosateurs français depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours*, Alb. Hermann, Verviers. — *Extraits essentiels des grands Moralistes et Penseurs, Montaigne. Préface d'Anatole France*, J. Povolozky et Cie. — *Les Essais de Michel de Montaigne, Nouvelle édition conforme au texte de l'exemplaire de Bordeaux..., par Pierre Villey*, Félix Alcan. — *Œuvres complètes de Bourdaloue, Tome second, publiées par l'abbé Eugène Griselle*, Bloud et Gay.

Nous avons pu, lorsqu'il publia sa *Jeunesse de Molière*, ne pas toujours partager les sentiments de M. Gustave Michaut. Nous avons contesté maints de ses dires. Nous reconnaissons cependant volontiers que sa critique est consciencieuse, et que, s'exerçant sur les œuvres du passé, elle s'appuie sur une forte argumentation. Nous l'aimons moins quand, avec quelque passion, elle s'exerce sur les œuvres du présent.

M. Gustave Michaut n'est pas seulement un bon critique, il est aussi un adaptateur, et un adaptateur remarquable. Nous en trouvons la révélation dans sa publication, en français moderne, d'**Aucassin et Nicolette**. Il n'est jamais aisé de moderniser, pour les rendre accessibles au grand public, ces écrits du moyen âge. Avec son grand talent d'écrivain, sa connaissance approfondie de notre ancienne littérature, ses dons d'historien et de philologue, M. Joseph Bédier, traduisant *Tristan et Iseult*, avait réalisé une merveille. Le sujet, il est vrai, se prêtait à son interprétation.

M. Gustave Michaut, s'essayant dans ce genre nouveau pour lui, était en présence d'un texte plus ingrat. Il fallait, pour le translater, non seulement user d'un vocabulaire très réduit et mélangé d'archaïsmes, mais se composer une âme d'une ingénuité ténue, manier fort légèrement le crayon, sacrifier sans cesse à la grâce et aux grâces, mélanger de larmes les sourires, donner à cette aventure d'amour des teintes effacées et candides de pastel.

Il semble que M. Michaut y soit parvenu. Ce petit roman de chevalerie courtoise, un peu précieux et maniéré, a, par bonheur, rencontré son trouvère en français moderne.

La lecture en est, sous cette forme rénovée, bien plus facile et attachante. On peut s'en rendre compte en parcourant le fragment en langue médiévale, tiré de l'édition Hermann Suchier, qu'en a donné M. J. Van Dooren dans ses **Prosateurs français.** M. J. Van Dooren s'est bien gardé, en effet, d'oublier cette gracieuse «idylle» dans sa gigantesque anthologie des écrivains de langue française.

Nous ne saurions assez prodiguer des éloges à M. J. Van Dooren. Parmi les anthologistes, il tient — on l'ignore trop en France — une place éminente. Nous avons déjà signalé sa prodigieuse compilation des poètes français. Pour édifier le recueil de prose que nous avons entre les mains, des années de recherches et de lectures ont dû être dépensées.

Par étapes successives, M. J. Van Dooren nous conduit du xe siècle à nos jours, emprunte à chaque période l'essentiel de sa production et, de cette production, sélectionne les meilleurs fruits qu'il nous invite à savourer. Ainsi nous possédons comme un immense verger où nous pouvons cueillir, à notre gré, selon notre goût du moment, les plus odorantes pulpes.

M. J. Van Dooren manifeste d'ailleurs dans son choix, *à travers les écrits français du monde entier*, un goût excellent. Il est toujours facile, dira-t-on, de connaître les belles pages d'un prosateur célèbre. Nous en convenons; mais M. J. Van Dooren nous soumet aussi les pages caractéristiques de prosateurs secondaires. Il a dû les chercher, et là est son grand mérite. De plus il ne se borne pas à la littérature pure : il emprunte également à tel militaire ou à tel homme de science dont la plume traduisit avec éloquence les idées. Des bibliographies très importantes, des appréciations généralement justes sur des écrivains seulement cités, des chronologies exactes complètent cette anthologie au texte compact emplissant 800 pages in 8°, et que M. Gustave Lanson, avec raison, a patronnée. Peut-être M. J. Van Dooren n'a-t-il pas donné une place suffisante à l'histoire, l'histoire littéraire et la critique. On lui reprocherait aussi volontiers d'accorder trop de crédit à quelques romanciers populaires dont la valeur ne correspond pas à la renommée.

A travers les manuels de cette nature, destinés à une grande diffusion, maints pauvres de pensée et de style parviennent à la postérité à l'aide d'un « morceau » réussi de leur œuvre ou simplement goûté par de médiocres esprits. C'est le défaut principal des anthologies d'assurer trop souvent le triomphe de ces philistins. Ces bouquins ont aussi pour but de donner à des gens insoucieux de lecture des notions sur toutes les physionomies de la littérature, de leur éviter une activité intellectuelle.

Ils ont pullulé à notre époque, bâtis par des personnages incapables d'ordre et souvent dénués d'érudition. Il semble que de toutes les manières, on se soit ingénié à faciliter les connaissances superficielles. Les collections d'extraits fourmillent de même. Celles-ci, du moins, offrent une utilité ; car on peut à la rigueur, condenser dans un petit volume les idées maîtresses d'un écrivain. Du moins, M. Henri Mazel en a la ferme conviction. Pour en faire l'expérience, M. Henri Mazel a fondé une collection des « Extraits essentiels des grands Moralistes et Penseurs » et cette collection débute par un choix de fragments sortis des Essais de **Montaigne** et classés en vingt chapitres rubriques.

M. Henri Mazel nous confie qu'il éprouva quelque peine à faire ce choix d'où il voulait éliminer les nombreuses et longues citations auxquelles se plaisait Montaigne. Nous n'en doutons pas une seconde. Disons tout de suite que son labeur a abouti à un résultat heureux et que ces 100 pages peuvent à la rigueur dispenser, dans leur brièveté, pour entendre Montaigne, de lire leur contexte. On y rencontrera les traits les plus frappants sur le plaisir, le vice et la vertu, l'éducation, la science, l'histoire, la politique, l'amour, l'amitié, la mort, etc... Réservons cependant les chapitres du scepticisme et de la religion. Ici, le choix de l'éditeur ne nous présente point ce Montaigne épicurien et pyrrhonien à la fois, plein d'un doute pénible et souriant, enclin à jouir du moment présent que M. Anatole France salue dans sa délicieuse préface, mais un Montaigne en proie à ses contradictions et qu'il devient aisé de surprendre en attitude de dévotion. Dès lors, nous sentons le besoin de recourir au contexte.

D'ailleurs Montaigne lui-même a écrit : « Tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé. » C'est pourquoi M. Mazel plaçant bravement cet aphorisme à la page 17 de son livre (qui ne mérite point, hâtons nous de l'affirmer, cette condamnation) nous

engage à nous plonger, mis en goût par son travail, dans l'œuvre complète du philosophe. Nous pouvons nous y plonger sans peine, car précisément l'édition si remarquable, si judicieuse, si érudite des **Essais de Montaigne** colligée par M. Pierre Villey est en cours de publication. Le tome deuxième vient de paraître. C'est dans ce tome que l'on rencontre l'*Apologie de Raimond Sebond* qui a fourni à M. Henri Mazel son chapitre du scepticisme. Sans doute y trouve-t-on la certitude que Montaigne croyait en Dieu et que, par suite, son doute n'était pas absolu ; mais la religion ne lui inspirait pas cette tendresse dont certains veulent mettre sous sa plume le témoignage. Montaigne écrivait : «Notre religion est faite pour extirper les vices ; elle les couvre, les nourrit, les excite.» Et plus loin : « Nous sommes chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdins ou Allemands. » Bien d'autres pages, empruntées à ce texte probablement définitif où le manuscrit de Bordeaux et les différentes éditions des *Essais* sont mis à contribution, mériteraient d'être citées pour prouver non seulement l'indépendance d'esprit du philosophe, mais aussi que cette indépendance d'esprit lui rendait agréable la tolérance.

On fait, hélas ! surtout à notre époque, dire aux textes, en les mutilant, tout ce que l'on veut leur faire dire. Cette méthode n'est d'ailleurs point moderne. Les éditeurs anciens des *Sermons pour tous les jours de Carême de Bourdaloue* s'entendaient à prêter à ce prédicateur bien des paroles qu'il n'avait point prononcées. On ne peut guère se fier à leurs publications. Encore n'allaient-ils point jusqu'à transformer l'esprit de ces *Sermons*.

A confronter leurs textes avec celui de quelques copistes qui, pendant la prédication du sermonneur, prenaient ses périodes à la volée, M. l'abbé Eugène Griselle a constaté des divergences si sensibles qu'il a jugé indispensable d'utiliser ces manuscrits. Dans le tome second des **Œuvres complètes de Bourdaloue** qu'il publie avec une rare compétence et une méthode critique exemplaire, ces textes, en grande partie inédits, figurent avec les variantes de l'imprimé. Ainsi la pensée véritable de Bourdaloue, dans toute sa fougue, et son style oratoire même, dans toute sa pureté, nous sont restitués. Les amateurs de littérature religieuse pourront donc désormais « aller en Bourdaloue » en pleine confiance. Une copieuse introduction de M. l'abbé Griselle

précède les *Sermons*. Elle constitue une page excellente d'histoire des mœurs, tout en ouvrant de curieux horizons sur la manière dont les éditeurs du XVII[e] siècle s'ingéniaient à satisfaire l'avidité de lecture de leur pieuse clientèle.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Rachilde et Francis de Homem Christo : *Le Parc du mystère*, Flammarion. — Charles Oulmont : *Le Livre des amants*, Crès. — Maurice Level : *L'Ile sans nom*, Flammarion. — Marcel Berger : *L'Appel des ténèbres*, Ferenczi. — José Germain et Emile Guérinon : *Le Sosie*, Albin Michel. — Fernand Mysor : *Le Semeur d'épouvante*, Grasset. — Magali Boisnard : *L'enfant taciturne*, Au Hérisson. — L. Stanislas Meunier : *La conquête du diamant*, Flammarion. — Henri Guerlin : *Le crime du pénitent gris*, Bloud et Gay. — Paul Serres : *Le diable au village*, Albin Michel. — Marmouset : *Au lion tranquille*, Librairie de France. — Frédéric Boutet : *Le spectre de M. Imberger*, Flammarion.

Le Parc du mystère, par Rachilde et Francis de Homem Christo. En 1910 *les Annales des sciences psychiques*, dirigées par le célèbre professeur Charles Richet, publiaient une histoire ténébreuse et tout à fait bouleversante qui s'était passée en Portugal, dans un faubourg de la ville universitaire de Coïmbra. A cette époque le monde... psychique fut remué par l'étrangeté de cette sombre aventure. Il s'agissait d'une maison hantée. Or, les histoires de ce genre ne diffèrent généralement pas beaucoup entre elles. Il y a toujours, autour d'elles, un relatif silence, un ou deux témoins assumant toutes les responsabilités, et jamais, bien entendu, la police du pays où cela se passe n'arrive à temps pour dissiper l'obscurité favorable à l'éclosion des phénomènes. Dans le récit fait par Madeleine Lacombe-Frondoni rien de pareil : non seulement la maison est habitée par plusieurs personnes absolument incrédules et relativement peu disposées à se laisser convaincre, mais encore la police est appelée à temps et devient en quelque sorte la victime des esprits... frappeurs.

Quand je fis la connaissance de M. de Homem Christo, le principal héros de cette histoire, j'ignorais complètement le récit de Madeleine Lacombe-Frondoni dans les *Sciences psychiques* et je doutais avec la plus entière des effronteries de la bonne foi de mon futur collaborateur. Lui ayant entendu raconter ce drame avec une grande sobriété de ton et une étrange maîtrise de l'effet à produire, je fis toutes les suppositions possibles excepté la seule que la courtoisie la plus élémentaire devait me dicter, à savoir qu'il disait

la vérité, toutes réserves faites au sujet du fond surnaturel de l'aventure. En 1910 M. de Homem Christo avait 17 ans ! Il était déjà un homme sérieux, paraît-il, vivant d'une vie de famille régulière. C'était surtout ce que je me refusais à admettre. Pourtant la relation de l'étonnant phénomène s'étant produit dans cette maison hantée le mentionne... encore un trouble de plus pour ma conscience de psychologue mal averti. Aujourd'hui j'ai la très grande satisfaction d'offrir aux lecteurs, surtout aux lectrices qui sont friandes de récits merveilleux, la véritable histoire de la *Maison hantée* du Portugal racontée par le héros lui-même. Dans ce livre, singulier entre tous, que j'ai dû presque arracher à coups de plume agressifs à mon collaborateur, mon rôle est celui de l'annoncier au théâtre, rien de plus ; mais j'estime qu'en tirant de son ombre redoutable et mystérieuse la très émouvante personnalité de ce tout jeune homme qui se mesure d'abord avec un revenant... comme Don Juan avec la statue du Commandeur, j'ai fait l'œuvre qu'il fallait faire et qu'il était nécessaire de risquer. Le très réel talent descriptif de mon collaborateur, la belle morale qui ressort de sa philosophie religieuse, sa tenue à la fois pleine de courage et de sympathique orgueil méritaient les honneurs d'une publicité que je trouve, en outre, absolument légitimée par l'intérêt poignant de ce *Parc du Mystère* où M. de Homem Christo reconnaît hardiment sa route et où je demeure celui qui erre à l'aventure... Qu'il me soit permis d'ajouter aussi un remerciement ému pour mes éditeurs, MM. Flammarion. Il faut bien avouer que leur maison, qui vient d'être hantée par le spectre quelque peu bruyant d'un grand succès de librairie des plus inattendus (on ne vend pas trois cent mille exemplaires d'un livre sans que cela fasse quelque bruit !) est le temple pourtant ouvert à tous les fidèles du Verbe. M. de Homem Christo et moi nous pourrions craindre que notre livre, diamétralement opposé à l'idée qu'on peut se faire d'un roman, leur déplût et, au contraire, il fut accueilli par eux avec la plus entière confiance, tant ils savent bien que toutes les vérités, même les plus cruelles, au sujet de l'*au-delà* sont bonnes à dire.

Le livre des amants, par Charles Oulmont. Un joli catéchisme d'amour où l'on apprend que le dieu veut être dévotement servi et qu'il ne peut accorder ses plus intimes faveurs qu'aux fidèles les plus proches de sa divinité. Un homme, une femme et

à peine de décor. Les deux héros sont tout entier dans l'extase de la découverte du pays interdit aux profanes. Andrès et Sybil réinventent l'amour, car tous ceux qui sont vraiment possédés par le dieu le réinventent et le font de plus en plus grand. Aucune des pages brûlantes de ce missel, tout parfumé de l'odeur saine de la jeune chair, n'est illisible, car elles sont toutes écrites et décrites avec l'art délicat de l'auteur ou de l'amant qui a le souci de ne pas blesser la pudeur de ses lectrices.

J'ai dit aux *Lectures générales* des *Amis des Lettres françaises* tout le bien que je pensais de ce *Livre des amants* et j'ajoute, ici, que je le verrai lire avec plaisir par les nouvelles épousées, car elles y apprendront des choses utiles qu'elles pourront ensuite communiquer à leurs époux.

L'Ile sans nom, par Maurice Level. Curieux roman d'aventures où l'on tient le lecteur par l'intérêt d'une intrigue minutieusement serrée. Comment croire que cet homme honorable, ce commandant de navire, ce père de famille irréprochable, puisse devenir voleur, complice du pire criminel et en même temps rester si correct dans sa vie privée?.. L'histoire de la pauvre femme, portant au doigt le rubis fatal, est très impressionnante et celle de son enfant, héros de la télégraphie sans fil, non moins poignante. Quand à *L'Ile sans nom*, on ne fait que l'entr'apercevoir dans un mirage affreux, puis elle sombre mystérieusement, produit volcanique condamné dès sa naissance au-dessus des flots. Voici un livre intéressant dont on ne passera pas une page.

L'Appel des Ténèbres, par Marcel Berger. Dans un très savant mélange de psychologies humaines et de psychisme pur (ou impur) l'auteur nous fait assister à la dislocation de grands travaux industriels entrepris par l'esprit maléfique d'une femme. Qui est-elle? La simple anarchiste intoxiquée par des idées libertaires ou, remontant plus haut, l'héritière d'une antique maison princière devenue la folle servante, l'âme damnée de revendications sociales qui seraient encore plus des vengeances contre la pauvre humanité qu'une réaction contre le capital? On trouve dans cette mêlée ténébreuse l'âme d'un prêtre maudit et le mauvais cerveau d'une femme fanatisée par son attirance. Le héros de l'histoire, seul sain de corps et d'esprit, n'est que momentanément leur victime et l'on espère qu'après avoir traversé cette atmosphère saturée d'électricité il sera vraiment guéri de ses visions.

Le Sosie, par José Germain et Emile Guérinon. Il est arrivé à un pauvre fou la plus inouïe des aventures et il la raconte à son ami, espérant sa délivrance Il fut le *sosie* d'un prince et il l'aida, bon gré mal gré, à monter sur le trône; mais il devint naturellement amoureux de la reine. L'auteur laisse dans la maison de fous ce pauvre poète qui saura se contenter du... règne spirituel. Il faut se féliciter aussi de voir revenir le règne du roman romanesque, tellement plus délassant que le roman seulement de mœurs, qui n'est pas toujours des bonnes mœurs et n'a guère d'excuses quand il fatigue.

Les Semeurs d'épouvante, par Fernand Mysor. Un Mage, absolument insupportable comme l'est toute la race des Mages lorsqu'ils n'apportent aucun trésor à la communauté humaine, prend au piège de ses incantations un couple d'amoureux innocent, un dramaturge et son interprète en vacances dans le Rouergue. Au fond d'une grotte préhistorique ces deux malheureux, intoxiqués par la persuasion de cet homme plus ou moins démoniaque, revivent, à l'envers, tous les âges du monde. Ils en arrivent aux premiers temps, alors que les grands animaux préhistoriques se disputaient le royaume du globe, et les efforts qu'ils font pour lutter, en rêve, contre ces possibles réalités, les tuent. La grotte mystérieuse ne rend que leurs deux cadavres. Fin dramatique peut-être excessive, mais dont j'aime la morale... parce qu'elle condamne sans réplique les crimes des magiciens, ou prétendus tels.

L'enfant taciturne, par Magali-Boisnard. Je suppose que c'est un peu l'histoire de l'auteur, mais rien ne paraît plus invraisemblable que la vérité en certains cas où, par modestie, l'auteur d'un roman vécu a voulu s'entourer de trop de mystère. La contrée où se passe l'action, la situation exceptionnelle dans laquelle cette enfant fut élevée rendent ces pays voisins du Coran ou de la Bible. Il serait alors pénible de penser que tant de splendeurs aboutiront, fatalement, à en faire une femme de lettres. On la voudrait plutôt régnant sur un empire ou un douar fameux.

La conquête du diamant, par Stanislas-Meunier. Très amusant type de vieillard genre dix-huitième siècle qui se vieillit pour obtenir l'entière confiance de celle qu'il aime. Au cours de péripéties étranges, des industriels croient découvrir le secret de la fabrication du diamant et font naturellement faillite, et la pau-

vre amante désabusée est fort heureuse d'épouser son malicieux protecteur dont la coquetterie consistait à porter perruque blanche et tout l'attirail ridicule d'un trop vieux beau.

Le crime du pénitent gris, par Henri Guerlain. Les scènes se passent à Avignon, du temps où l'on s'occupait d'une pièce de théâtre comme d'un événement important pouvant même influer sur la politique du jour. Il y a le jeune premier, le marquis de Béotis, la jeune première, Mlle de Mas-Ferréol, et la duègne, Mme de Vauréas-Luna, qui n'a pas une opinion très stable sur la valeur de la littérature qu'il faut admettre dans le monde bien pensant. De ce simple désir d'être un poète applaudi naît une résolution et le marquis, pénitent et soldat, est bien obligé de délaisser la Muse tout en regrettant sa fiancée.

Le diable au village, par Paul Serre. Ruralités et études de mœurs un peu brutales qui conduisent à un procès en sorcellerie d'autant plus louche que l'on s'efforce de nous expliquer des histoires de diables prouvant singulièrement que de très braves types de gens mis au service d'une juste cause peuvent y voir double. On retrouve mort dans son lit un pauvre diable sur le fantôme duquel on a tiré. Je laisse à ceux qui le liront le soin de s'expliquer la tendance du roman.

Au lion tranquille, par Marmouset. C'est du très mauvais Carco. Si c'est écrit par un apache (*Marmouseté* tant un des héros de l'histoire) il faut tout de même lui dire qu'il force son talent et y perd un peu de la grâce, très pure de ligne, de l'auteur des *Innocents*.

Le spectre de M. Imberger, par Frédéric Boutet. Conteur toujours intéressant et très sincère écrivain qui ne sacrifie pas son style à la rapidité de ses intrigues. Dans le premier conte, l'auteur semble réaliser toutes les forces de sa maîtrise. Cette idée d'un masque de la victime, figé sur la face de l'assassin, est terriblement émouvante.

RACHILDE.

THÉATRE

Après *Locus Solus* et le *Moulin de la Galette*. — GYMNASE : *Les vignes du Seigneur*, comédie en 3 actes de MM. R. de Flers et F. de Croisset (15 janvier). — COMÉDIE FRANÇAISE : *On ne badine pas avec l'amour*, comédie en 15 tableaux d'Alfred de Musset (mise en scène nouvelle de M. Granval). — Livres.

Deux mois d'absence et d'aventures, durant lesquels je n'ai mis les pieds dans aucun théâtre... Voilà, pour un critique drama-

tique, une aventure assez singulière. De tous côtés, on me dit que je n'ai rien perdu. Ceux qui parlent ainsi, ce sont des auteurs oubliés entre temps dans les tiroirs des directeurs. Ceux qui espèrent s'en évader me conseillent chaleureusement de ne plus quitter Paris. J'obéirai. Je suivrai ces avis désintéressés. Néanmoins, je déplore une absence qui me priva de maintes délices et, en particulier, de **Locus Solus**. On nommait ainsi, le mois dernier, un ours dramatique tout à fait incomparable, qui prit ses ébats sur la scène du Théâtre Antoine, au milieu des huées populaires. Cette bamboula dura huit jours, grâce à la fortune assez insolente de l'auteur. Après quoi, la direction afficha une pièce d'un autre pauvre, M. Henri de Rothschild, moins connu sous le nom d'André Pascal. Celle-ci était intitulée le **Moulin de la Galette**, et ce moulin moulait de pure ivraie sans pour autant ruiner le meunier (1). Cette double aventure appelle bien des réflexions. Bornons-nous à dire que la liberté commerciale ne devrait point s'étendre jusqu'à certaines inconvenances. Certes, M. Camoin, le directeur du théâtre en question, a parfaitement le droit de donner, chez lui, le pas aux sots cousus d'or sur les bons écrivains. La loi et, en outre, la veulerie des généraleux le lui permettent. Mais n'est-il pas honteux qu'un nom de tous respecté couvre un pareil trafic ? Nous souffrons de voir ces choses se passer « chez Antoine », c'est-à-dire chez l'homme en qui nous saluons, avec une infatigable gratitude, le symbole de la probité artistique, du sacrifice et du mépris de l'argent. Bah ! Il ne faut désespérer de rien, tout arrive, même la baisse des pommes à cuire...

§

En attendant nous éprouvons une hausse de la poire. Au soir du 15 janvier, le « boulevard » au grand complet s'engouffrait sous le portique du Gymnase, où l'on jouait une comédie, **les Vignes du Seigneur**, ayant pour auteurs deux gentilshommes : le marquis de Flers et l'archiduc de Croisset. Me croirait-on si je disais que j'y fus avec l'envie de trouver la pièce bonne ? Pure vérité cependant. On a de ces bizarreries. L'honnête homme croit au miracle. L'auteur le plus plat, l'amuseur le plus essoufflé ne décourage ni notre bienveillance ni notre curiosité. Sait-on

(1) Après six représentations M. Henri de Rothschild « retira » sa pièce.

jamais ? Le *Saül* du boréal Monsieur Gide ne m'avait-il pas heureusement surpris ? Même Verneuil me parut un jour possible. Et je faillis, certain soir, entendre jusqu'au bout un acte en vers de ce pauvre vieux faiseur de tragédies et d'épîtres, dont on ne saurait imprimer le nom sans que la poste regorgeât de ses plaintes ou de ses actions de grâces... Dès lors, pourquoi M. Robert de Flers lui aussi... Eh bien ! non, ce n'est pas encore pour cette fois, les *Vignes du Seigneur* donnent une piquette ni plus ni moins éventée que le contenu de tous les vieux tonneaux du marquis. Ce n'est point une pièce déplaisante et c'est moins encore une sotte pièce. Mais c'est, de toutes les « nouveautés », la plus cruellement démodée. Je vais le faire voir ; ou plutôt je vais demander au critique connu dans Paris pour le plus exorable de vous raconter cette histoire. Voici la pièce, telle que l'analyse M. Paul Ginisty, dans le *Petit Parisien* du 17 janvier :

Mme Bourgeon a donné la plus correcte éducation à ses deux filles, Gisèle et Yvonne, nées de pères différents. A la vérité, pour Gisèle, elle a dû se contenter d'un mariage de la main gauche avec un excellent garçon d'ailleurs, Hubert Martin, qui se pare d'un titre de comte de fraîche date. Mais pour Yvonne, qu'elle a fait élever en Angleterre, elle lui veut un mari pour de bon, et elle a jeté son dévolu sur un ami d'Hubert, un jeune homme, Henri Levrier, qui revient d'un long voyage.

Henri Levrier avait la réputation de fêter un peu trop les « vignes du Seigneur », mais il s'est guéri de ces écarts. Les choses ne se passent pas, cependant, selon les désirs de Mme Bourgeon. Ce n'est pas à Yvonne, mais à Gisèle qu'Henri se met à faire la cour, car c'est précisément parce que Gisèle appartenait à un autre qu'il cherchait l'oubli dans l'ivresse. Il a toujours des scrupules : le charme capiteux de Gisèle, qui trouve Hubert ennuyeux, en triomphe, toutefois. Le mariage rêvé par la digne Mme Bourgeon semble bien compromis.

Or, par un excès de prudence dans ses rendez-vous avec Gisèle (car s'il a moins de scrupules, il a toujours des remords), Henri, en prenant un chemin périlleux pour regagner une villa sur les bords du lac d'Annecy, tombe à l'eau et manque de se noyer. Hubert, pour le réconforter, lui fait boire de vigoureux cordiaux, qui agissent aussitôt sur un cerveau déshabitué des fumées de l'alcool. Dans son ébriété, Henri éprouve le besoin de faire des confidences, et à celui-là même auquel elles se devraient adresser le moins opportunément. Il révèle à Hubert qu'il le trompe copieusement avec Gisèle. — « Oh ! mon ami, sur mon honneur,

tu l'es... Tu vois bien que c'est par moi-même. .Je suis certain que tu es ce que tu ne mérites sûrement pas d'être, et, surtout, de la façon d'un ami comme moi ! » dit l'abbé au président dans *la Vérité dans le vin*. C'est, avec toutes sortes de piquants agréments très modernes, le langage que tient à peu près Henri, déraisonnant.

Hubert demeure, naturellement, stupéfait. Mais il arrive, par l'habileté et le tour de main aisé de MM. de Flers et de Croisset, que cet accès de franchise inconscient, qui devrait tout gâter, arrange tout, au contraire. Mme Bourgeon, qui est une femme de tête, aide à ce dénouement heureux. On n'a pas de peine à persuader Hubert que ce qui a été dit dans l'ivresse ne compte pas. Henri, par l'intervention d'un jeune et cordial Anglais, devant lequel on ne s'est pas gêné de parler franchement croyant qu'il ne comprenait pas le français, apprend qu'il est aimé d'Yvonne et est ému de cette tendresse discrète, en la comparant à la coquetterie de Gisèle. C'est Yvonne qu'il épousera. Le souffle du mariage est contagieux, et, à la grande satisfaction de Mme Bourgeon, qui voit enfin se réaliser ses rêves de régularité bourgeoise, Hubert lui-même légalisera sa liaison avec Gisèle.

Vous avez lu. Je n'ajouterai rien. Voilà pour le sujet. Quant au dialogue, ce « dialogue étincelant » que maints bonzes comparent sans vergogne au texte dansant de Beaumarchais ou à la prose parfumée de Musset, je ne veux pas davantage le juger. En voici un échantillon. On ne m'accusera pas de l'avoir choisi. Les auteurs eux-mêmes le proposent à notre admiration en un feuilleton de *Comœdia* (17 janvier). C'est la rencontre d'Yvonne et de sa mère. Ecoutez cela :

Mme Bourgeon. — Ma petite cocotte, je sais ce que *c'est* qu'une jeune fille, et il y *a* une question qu'il faut que je te pose tout de suite... Tu n'aimes personne ?

Yvonne. — Mais non, maman...

Mme Bourgeon. — Tu *n'as* pas *eu* le moindre petit flirt là-bas ? ..

Yvonne. — Ma foi non...

Mme Bourgeon. — Ton jeune ami Jack ?...

Yvonne. — Oh ! mais non ! Oh ! je ne dis pas... Dans les bals, il *ya* des jeunes gens qui *m'ont* dit que *j'étais* jolie...

Mme Bourgeon. — Ils *ont eu* raison...

Yvonne. — Et qui *ont* voulu m'embrasser !...

Mme Bourgeon. — Ils *ont eu* tort...

Yvonne. — Oui, ils disaient : « *C'est* la mode en Angleterre... » Je leur répondais que ce *n'est* pas la mode en France... Et voilà !

Mme Bourgeon. — Comme c'*est* élevé !

Et ainsi de suite. Le morceau suffit, n'est ce pas ? Les « étincelles », on les peut voir pétiller. Ne nous acharnons point. Que, pour écrire de la sorte, un académicien président de la Société des auteurs, directeur littéraire du *Figaro*, ait eu besoin de renfort, cela juge une époque. Je me hâte d'ajouter que cette époque n'est point la nôtre. M. de Flers, quoique jeune, survit à des choses, des modes, des amusements que, déjà, ont engloutis les ombres du passé.

§

Le 27 août 1868, Barbey d'Aurevilly décida de passer la soirée au Théâtre Français où l'on jouait *On ne badine pas avec l'amour* et *Gringoire*. C'était un dimanche, jour de solitude, de spleen et d'ennui. On se représente assez le Connétable, couvert de sa cape, hélant un cocher, à l'angle du boulevard des Invalides, ou bien encore, lesté de son frugal dîner de célibataire, allant à longs pas vers les Tuileries par la rue Vaneau et la rue de Bellechasse. On venait de condamner Rochefort à la prison pour « excitation au mépris du gouvernement » et de décorer Paul de Cassagnac pour le contraire. Rien ne change. Cinquante cinq ans plus tard, le 21 janvier, un dimanche soir on joue aux Français **Gringoire** et **On ne badine pas avec l'amour**. On arrête des gens, on en décore d'autres, et des écrivains désœuvrés vont se plonger dans le Sentier et le Marais dominicaux, sous les lustres de la vieille Maison... Or Barbey d'Aurevilly était, au soir d'août 1868, de méchante humeur. Il le fit payer à Musset, par un article éblouissant et féroce du *Triboulet* ; puis cela l'enragea (car il adorait le poète de *Rolla*) et il fit payer à Banville son injustice envers Musset ; mais il ne haïssait non plus Banville et c'est finalement sur Delaunay, sur Favart, sur Mirecour, sur tous les comédiens, que fondit l'orage. Il les accusa de faire un sort aux points et aux virgules et de « mettre des entr'actes entre les mots ». Car, pour Musset, le vieux Barbey trouve jusqu'en son courroux des trésors de tendresse, et les mots d'une admiration éblouie. Il le compare à « un bois de lilas foudroyé ». Mais oui, mais oui, l'image sent son 1830, la pierre gothique et les pipes turques ; d'accord. Mais, c'est tout de même une belle et juste image, qui l'autre soir ne quittait point mon esprit, tandis que, sur la scène, les comédiens du théâtre le plus conserva-

teur du monde se faisaient à eux-mêmes et faisaient en public la farce d'une petite révolution.

§

Je le dis tout net : la tentative de M. Granval est digne en tout point de notre estime et de nos applaudissements. Un jour qu'ici même nous malmenions (avec une intolérance qu'il ne faut certes point regretter) les consternants et indéfectibles mathusalems de la tragédie, nous disions notre confiance et notre espoir en quelques jeunes sociétaires et pensionnaires. Ils ne nous déçoivent point. Ces comédiens font dans le poudreux immeuble un grand bruit de balais, de chansons et de soviets. Les vieux se font tout petits, mais ne se résignent point à la retraite. De quel œil larmoyant ou égaré, ces vétérans voient-ils les initiatives de M. Granval, le plus entreprenant, le mieux informé et le plus hardi de ces « Jeunes Turcs » de la rue de Richelieu ? J'entendais, l'autre soir, dans les couloirs, la réflexion d'une tragédienne qui inventa de transplanter en Palestine les colonnes romaines. Ces aigreurs donnent la mesure de ce qu'on pense dans les loges où se fanent les lauriers du temps de Loubet.

Pour ma part, je voudrais plus de hardiesse, ou mieux : plus de parti pris dans ces renouvellements. M. Granval prend son bien un peu partout, chez Diaghilew principalement, et aussi chez Balieff, chez Copeau, chez Dullin et chez Pitoëff. Quant à ce qui peut « dater » en son entreprise, on ne le lui doit point reprocher. La Comédie-Française n'est point une avant-garde ; son rôle est proprement de consacrer. On voudrait seulement plus d'ordre et d'équilibre. Ainsi le monologue de Bridaine, parlant au valet peint sur le décor, est une invention plaisante et dont la drôlerie prolonge, comme M. Boissy l'a très bien dit, fort heureusement la fantaisie de Musset. Mais cela ne s'unit point à l'ensemble si heureux de la mise en scène. J'en dirai autant pour le décor du lavoir, que l'on dirait peint par un cubiste renégat et près de se vendre aux rondouillards. Au total, quelque chose de bénévole et d'hésitant avec des parties charmantes, d'autres parfaites, et tout le tact qu'il faut pour que ce rajeunissement ne contrarie point un sens légitime de la tradition. Que M. Granval et ses camarades gardent donc la foi ! L'hostilité de certains critiques, l'amertume des pères nobles et l'ébahissement des fa-

milles (1) ne les doivent aucunement décourager. Nous sommes avec eux : « Nous », je l'entends comme Lucien Dubech, qui, à ce même sujet, consacrait les lignes que voici, où son intelligence et sa franchise se donnent pleinement :

Je dis **nous**, car plus je vais, plus je suis convaincu que tous les êtres d'une génération sont solidaires. Nous ne nous connaissons pas, nous ne nous entendrions peut-être pas. Pourtant, nous avons quelque chose de commun. Nous avons respiré un même air, les mêmes événements nous ont formés. Il y a de petites patries dans le temps, comme il y en a dans l'espace.

Quant à l'interprétation, je fais des réserves. M. Bernard est un Blasius excellent et M. Granval lui tient tête en Bridaine, Mlle Ventura réussit fort bien en dépit d'une voix au passage difficile ; il y a en elle une espèce de pâle feu, un air de fatalité des palpitations de colombe, un romantisme enfin qui sont d'une enfant du Siècle, — de l'autre, du « stupide », — et qui eussent enchanté le poète. J'ai trouvé M. d'Inès sec et conventionnel, avec cela intelligent, peut-être trop. On a beaucoup discuté de Max, qui, selon moi, est ici tout à fait excellent ; son personnage émeut comme un décor de faïence, c'est un moustier au manganèse, une fausse image populaire, un imparfait et délicat travail d'artisan... Mais M. Leroy, bien habillé et beau garçon, m'a déçu pleinement. On me disait du bien et du mal de ce sociétaire au caractère insociable. Il ne m'a point même choqué. J'ai vu et entendu un vaniteux élève, ou pour mieux dire, une espèce de lauréat euphorique et empesé. Perdican, assure-t-on, est son meilleur rôle. Cela fait froid dans le dos. Mlle Renaud a l'air d'être prêtée au Français par le Vieux-Colombier ; cela dit ses grands mérites et ses petits défauts. Dans *Gringoire*, M. Brunot, autre jeune, emporte le morceau ; il attaque ses airs de bravoure avec le brio, les moyens et les effets d'un ténor. Mlle Dussane plaît et rassure comme le contact de bonne toile fraîche ; voilà une vive comédienne, et une forte nature. Mais le Louis XI de M. Desjardins est bien la plus douloureuse et la plus humiliante brichantellerie que nous ayons subie depuis la mort du père de Brichanteau.

§

Je parlerai bientôt de divers ouvrages concernant la vie du

(1) Il fallait entendre les spectateurs, durant les entr'actes.

théâtre et qui ont récemment paru ; tels sont : *La décoration théâtrale*, de Léon Moussinac ; *The critic and the drama*, de George-Jean Natham ; *Les métiers du Théâtre*, de Pierre Paraf. Mais il convient, je pense, de signaler comme il le mérite, c'est-à-dire comme un événement, l'ouvrage de M. Gustave Frejaville : *Au Music-hall*. C'est une monographie où l'auteur met au service d'une singulière compétence une culture des plus rares et un talent des plus fermes. Si vraiment le dessein de tout homme de lettres est de se survivre, M. Frejaville se montre un bien habile homme. Son livre prendra place à côté du Deburau de Jules Janin, et nous serons morts sans doute et oubliés que l'on consultera encore cette encyclopédie de la chansonnette, de l'acrobatie, de la pantomime, du flon-flon, de la clownerie et de la prestidigitation.

MÉMENTO : THÉATRE MOGADOR : les *Deux Belles de Cadix*, pièce en 3 actes de M. Maurice Magre ; PORTE SAINT-MARTIN : *Le Phénix*, pièce en 3 actes en vers, de M. Maurice Rostand ; THÉATRE ÉDOUARD-VII : *Un sujet de roman*, pièce en 4 actes de M. Sacha Guitry ; COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Mademoiselle Bourrat*, pièce en 4 actes de M. C. Anet.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCE SOCIALE

Albert Aftalion : *Les Fondements du Socialisme, étude critique*, Marcel Rivière. — Maurice Lair : *Le Socialisme et l'agriculture française*, Plon-Nourrit. — Georges Deherme : *Le Positivisme dans l'action*, Librairie Auguste Comte, 16, rue Saint-Séverin.

L'*étude critique* que M. Albert Aftalion, professeur à la Faculté de Droit de Lille, fait des **Fondements du Socialisme** montre que le socialisme change de peau. Cet antique dieu-serpent abandonne sa peau marxiste, naguère si brillante, ocellée, moirée et prestigieuse, et qui maintenant gît flétrie et crevassée sur le bord de la route, et il en revêt une nouvelle qui lui vaudra, n'en doutons pas, de renaissantes acclamations de la part de ses fidèles : « Viens, viens, viens, sors de ta caverne, véloce qui cours sans pieds, capteur qui prends sans mains... » comme on chante dans la *Tentation de saint Antoine*.

Pour quitter les métaphores, constatons avec le docte professeur de droit que le marxisme est enfin reconnu inepte, et comme il y a de longues années que je le proclame en dépit des flots d'éloquence des Jaurès et des éruptions de verve des Geor-

ges Sorel, je ne peux que me réjouir de voir enfin les socialistes de la chaire partager cette opinion. Cet entassement pédantesque de demi vérités et de fausses déductions qu'était *Das Kapital* s'écroule, et enfin nous voilà débarrassés (je renvoie à M. Aftalion pour l'exposé critique) de cet encombrant attirail de cuistreries. Mais le socialisme n'est pas mort et ne mourra pas, car il est immortel comme les passions humaines dont légitimement il découle, et il faudrait se garder de la naïve assurance de ce *Dictionnaire d'Economie politique* de 1852 qui au mot *Socialisme* déclarait : « Parler du socialisme aujourd'hui, c'est prononcer une oraison funèbre. » Non, non, petit bonhomme vit encore !

Car qu'est-ce que le socialisme, au fond, sinon la conviction instinctive que le riche ne doit pas garder pour lui toute sa richesse, ni même le travailleur ou spéculateur tout son gain, et que la société a le droit de leur en prendre une part pour des œuvres d'intérêt général ? Or ceci, il n'est personne qui le nie, et de ce fait tout le monde est socialiste ! mais s'approprier tout le gain ou toutes les richesses, comme le font les marxistes (les communistes sont seuls les vrais disciples de Karl Marx), est chose fort différente. D'après la nouvelle théorie de M. Aftalion le socialisme ne peut plus contester la légitimité en soi des revenus capitalistes, mais il peut proclamer l'illégitimité de l'appropriation privée de la plus grosse partie de ces revenus. Soit ! sur ce terrain, socialistes et économistes peuvent s'entendre ; d'une part les premiers ne contestent pas le droit au gain et d'autre part ils respectent une partie du droit à la rente, mais c'est exactement sur ces principes que reposent nos sociétés modernes. L'Etat prélève sur le produit de notre travail et capital une part qui varie du quart au huitième, il exerce donc déjà le droit que réclame pour lui le socialisme. Avant la guerre, il percevait pour son budget 5 milliards de francs-or sur les 35 milliards environ auxquels on évaluait l'ensemble des gains et revenus des Français, soit le septième ; maintenant il exige 20 milliards de francs-papier sur un ensemble de revenus qu'il est encore malaisé de chiffrer, mais qui ne doit pas s'éloigner de 80 milliards, c'est le quart ; proportion énorme, d'ailleurs, et qu'il importait d'alléger, mais qui sera d'autant mieux supportée que la production augmentera et que la cherté de vie diminuera, ce qui ne pourra

au surplus s'obtenir qu'en rompant nettement avec toutes les billevesées marxistes.

Cette déconfiture du collectivisme doctrinal pourra d'ailleurs ne pas arrêter les progrès électoraux du parti socialiste, comme le montre M. Maurice Lair dans son livre : **Le Socialisme et l'agriculture française**, que publie la Bibliothèque du Musée social ; ce parti vit en effet de passions haineuses et envieuses qui trouveront toujours aliment dans nos temps de malaise et de mésentente. Les classes rurales sortent de cette longue période de guerre et d'après-guerre à la fois arrondies et efflanquées ; elles ont libéré leurs fonds des hypothèques qui les écrasaient et elles les ont accrus d'une bonne partie des terres que possédaient d'absentéistes citadins, mais elles souffrent néanmoins du manque de capitaux, des contre-coups de la crise générale, de l'âpreté de la concurrence étrangère, et de leurs propres jalousies intérieures, car les petits propriétaires voudraient bien parfois manger les gros, et les simples valets de ferme prendre la place des fermiers. Il ne faudrait donc pas croire que tout est parfait dans le monde des campagnes et que celles-ci s'abstiendront toujours d'élire des bolchévistes ou des bolchévisants, mais tout de même les nôtres ne sont pas du même acabit que ceux de Russie, et même en Russie on verra, une fois la crise traversée, que le résultat le plus clair du bolchévisme aura été, comme le dit notre auteur, d'étendre la petite propriété aux 39/40es du sol russe.

Contre ces forces de destruction agissent d'ailleurs des forces de conservation qui ne manquent pas d'efficacité. Notre Occident semble pour assez longtemps à l'abri du danger, et tous nos antidémocrates nationalistes ou positivistes pourraient reprendre un peu confiance. Sur ces derniers le livre de M. Georges Deherme : **Le Positivisme dans l'action**, donnera d'intéressants détails ; on y verra notamment qu'aux jours les plus sombres du défaitisme, l'inénarrable Malvy, protecteur du *Bonnet rouge*, faisait saisir les exemplaires des *Appels aux civils*, vibrants de patriotisme et d'énergie, que lançait M. Deherme ! En vérité, ce sera la stupéfaction des historiens de voir que pendant trois ans aucun de nos grands chefs n'a osé casser aux gages ce sinistre

politicien! M. Painlevé a, tout de même, droit à quelque reconnaissance de la patrie pour l'avoir fait.

Il ne semble d'ailleurs pas que le positivisme soit la plus efficace des forces de conservation dont je parlais ; il aurait tort de vouloir, dans le plan religieux, se croire l'égal du christianisme, et dans le plan politique certains de ses principes sont bien discutables. La « dictature à hérédité sociocratique » qu'il prône, ne semble, en dépit de l'exemple des Antonins, avoir les avantages ni de l'hérédité ordinaire, ni de la sélection démocratique, et en tant que dictature, elle sera toujours inférieure, pour les temps normaux, aux régimes de liberté, de responsabilité et de synergie.

Mais à ce propos, comme on se trompe quand on croit que l'empire romain reposait sur le principe de l'adoption et du choix du futur César par le César en fonctions ! Si cette filiation sociocratique a eu lieu pour les Antonins, c'est qu'aucun d'eux n'avait de fils, preuve occasionnelle de la dénatalité d'alors, et c'est ainsi que Nerva a pu passer le principat à Trajan et celui-ci à Hadrien, et celui-ci à Antonin, et celui-ci à Marc-Aurèle ; mais Marc-Aurèle ayant un fils, le souci héréditaire a reparu, et on a eu Commode! En réalité, le principe d'hérédité n'a donné à Rome que des choix exécrables, Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla ; le seul qui fasse exception, Titus, bénéficie peut-être de la brièveté de son règne, car prodigue comme il l'était avec ses amis, il aurait vite épuisé le trésor de son père Vespasien et aurait dû recourir, pour continuer ses largesses, aux procédés habituels de Caligula et de Néron. J'ai donné celui-ci comme un exemple fâcheux de l'hérédité, parce que je le considère (ainsi que je l'ai expliqué ici même, *Mercure*, 1er mai 1913) comme le fils de Caligula ; mais produit du principe d'adoption il ne serait pas non plus à l'éloge de l'hérédité sociocratique. En somme les seuls Césars qui aient vraiment été à la hauteur de leur rôle, ce sont ceux qui se sont faits eux-mêmes et qui se sont imposés à l'empire, avec ou sans adoption, Vespasien, Trajan, Septime Sévère, et les Illyriens. Le droit de naissance, ainsi que le choix de l'inférieur par le supérieur, n'ont pas donné d'aussi bons résultats et en ont parfois donné d'affreux. Il est regrettable, au surplus, que les Romains, si habiles dans l'art de gouverner, n'aient pas eu l'idée d'instituer ce régime représentatif dont ils avaient tous les éléments avec les municipes et les *concilia provinciarum*

et que l'Eglise a tout naturellement découverts un peu plus tard ; un sénat bien conçu nommant le prince pour sept ans environ (car les 20 ans de la tétrarchie dioclétienne c'était trop) aurait évité à l'empire ses désastres et aurait sauvé la civilisation. Nous pouvons tirer de tout ceci des conclusions favorables à notre temps ; ni le droit de naissance ni le droit de nomination personnelle ne nous auraient donné les choix de présidents très satisfaisants que le parlement a faits sous nos lois constitutionnelles de 1875.

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Emmanuel Besson : *Traité pratique des impôts cédulaires et de l'impôt général sur le revenu*, Librairie Dalloz. — Emmanuel Besson : *Impressions de voyage au pays de l'Enregistrement*, chez l'auteur, Périgueux. — Pierre Bodin : *Les projets de réforme fiscale*, Dunod.

Le livre de M. Emmanuel Besson : **Traité pratique des impôts cédulaires et de l'impôt général sur le revenu** est — avec celui de M. Bocquet, dont nous avons rendu compte précédemment, — le plus important sur la matière. C'est un commentaire vivant des lois du 15 juillet 1914 et du 31 juillet 1917, organisant l'impôt général sur le revenu et les impôts cédulaires sur les diverses catégories de ce revenu, en tenant compte des nombreuses et profondes modifications résultant des lois ultérieures, notamment de celle du 25 juin 1920.

L'auteur traite d'abord des impôts cédulaires. Il consacre à chacun d'eux un commentaire spécial et il examine, sous leurs divers aspects, les questions multiples que soulèvent la détermination des assujettis, l'assiette de l'impôt, la fixation du revenu net, le taux et le calcul de l'impôt, les réductions pour charges de famille, le recouvrement des cotisations, le contentieux des réclamations.

Il est amené tout naturellement, puisque les revenus fonciers constituent une cédule nettement caractérisée, à rattacher à son étude l'examen de la loi du 29 mars 1914 sur la contribution foncière des propriétés bâties et non bâties. Par suite de cette adjonction les impôts étudiés dans le traité de M. Besson sont les suivants :

1°) Contribution foncière des propriétés bâties et non bâties ;
2°) Impôt sur les bénéfices de l'exploitation agricole ;

3°) Impôt sur les intérêts des créances, dépôts et cautionnements

4°) Impôt sur les bénéfices industriels et commerciaux ;

5°) Impôt sur les traitements publics et privés, les indemnités, émoluments, salaires, les pensions et rentes viagères ;

6°) Impôt sur les bénéfices des professions non commerciales.

Après le chapitre consacré aux conditions d'application de l'impôt sur l'ensemble des catégories du revenu, l'auteur commente, dans la partie finale de son œuvre, les dispositions communes à l'impôt général et aux impôts cédulaires.

Les conclusions de M. Besson ne sont pas empreintes d'une satisfaction sans mélange. L'auteur reconnaît que l'édifice élevé par le législateur n'est pas à l'abri des critiques. Le nouveau système d'impôts a certes ses imperfections et ses lacunes. Nous les avons signalées déjà et n'y reviendrons pas. M. Besson conclut sur ce mot de Prévost-Paradol : « La science vue de près n'est qu'un amas d'incertitudes. » Sans doute, moins que toute autre, la science financière échappe-t-elle aux dangers de la vision rapprochée.

Et cependant cet amas d'incertitudes a occupé toute la vie de M. Emmanuel Besson. Il suffit de parcourir la longue liste des ouvrages financiers de l'auteur pour s'en convaincre. Ce ne fut pas, hélas, sans regrets et sans heurts, car notre auteur était né avec le goût de la poésie et ce n'est qu'à son corps défendant qu'il se tourna vers la littérature financière. C'est du moins ce qu'il nous confie dans ses **Impressions de voyage au pays de l'Enregistrement**, qui sont les souvenirs de M. Besson, ancien directeur à Paris de cette administration. Durant tout le cours de sa vie, il fut partagé entre son goût des lettres et son désir de faire figure dans la carrière qu'il avait choisie. Finalement le poète périt ; il mourut enseveli sous un amas de papier timbré à l'effigie de la troisième république ; mais le fonctionnaire atteignit le sommet de la hiérarchie.

Des souvenirs de M. Besson, nous retiendrons un voyage de découverte qu'il fit au pays latin à la recherche des symbolistes ; car il avait entrepris d'écrire une monographie d'André Theuriet, fonctionnaire de l'enregistrement lui aussi quoique romancier, et il semblait nécessaire à M. Besson de pénétrer dans les cénacles de la rive gauche que le poète du *Chemin des Bois* a traversés

sans s'y arrêter. Le hasard le servit. Un matin, se promenant dans le jardin du Palais Royal, aux abords du Théâtre Français, il vit venir à lui Dubut de Laforest, son ancien camarade du collège de Nontron. Dubut de Laforest raconta sa vie : il avait abandonné un poste de conseiller de préfecture pour s'adonner entièrement aux lettres. Il se flattait de n'avoir rien perdu au change. Ses nombreux romans qui se vendaient bien, ses chroniques dans le *Figaro* lui permettaient de vivre largement et il ne regrettait pas sa décision. M. Besson mit son ami au courant de ses projets d'enquête sur le mouvement symboliste et Laforest s'offrit à lui servir de guide. Les voilà donc partis un beau jour, vers cinq heures, à la recherche du pauvre Lélian. Ils s'arrêtèrent à hauteur du jardin du Luxembourg devant un café de fort bourgeoise apparence. L'auteur ne le nomme pas ; mais il s'agit sans doute du café François Ier que j'ai connu à son déclin et qui me semblait vraiment alors le symbole de la solitude et de la tristesse. Verlaine était là, dit M. Besson. L'œil mi-clos, le chapeau de feutre mou rejeté en arrière, presque muet au milieu des bruyants éclats de voix, le poète semblait suivre une vision lointaine à travers la fumée bleue de sa pipe. Il tendit la main aux deux pèlerins et mit la conversation sur le *Gaga* et *la Bonne à tout faire*. Quel dommage que M. Besson ne nous ait point conservé les propos de Verlaine et qu'il se soit borné à noter le « sourire de malice au coin de sa paupière ». De l'avis de l'auteur des *Souvenirs*, Verlaine n'avait point la laideur que ses historiographes lui ont dispensée. « Sans doute son masque tourmenté n'était pas celui d'un olympien, ni même d'un premier ténor. Les pommettes saillantes, le nez camus, les petits yeux bridés semblaient pris à une estampe d'Hokousaï. Mais qu'importe, Verlaine n'en avait pas moins, pour parler comme Rachilde, la beauté d'un archange foudroyé. Le visage peu académique de ce créateur de frissons nouveaux portait l'empreinte de son âme candide et subtile, toujours exaspérée et vibrante au moindre souffle. » Mais Dubut de Laforest et Emmanuel Besson n'étaient pas seuls à représenter, ce jour-là, autour de Verlaine, le Périgord. « Une jeune femme était là aux cheveux mordorés et aux yeux profonds, nuancés d'aiguemarine. Son front pur et son visage d'une expression un peu hautaine avaient le modelé des camées antiques. Un sourire énigmatique animait la fleur mystérieuse de ses lèvres. »

Il est impossible de ne pas reconnaître Rachilde dans ce portrait. Je chercherai cependant chicane à M. Besson au sujet des cheveux mordorés. Rachilde a toujours été brune. Cependant, qui sait ? peut-être avait-elle eu, ce jour-là, la fantaisie de passer au henné sa chevelure sombre. Aujourd'hui elle se poudre à frimas pour persuader à ses amis qu'elle n'a plus vingt ans. Mais elle ne convainc personne. Il suffit de la voir dans son salon, à un de ses mardis, pour s'assurer qu'elle est toujours la jeune périgourdine qu'a connue M. Besson. Elle va, vient, interroge celui-ci, répond à celui-là, suit dix conversations à la fois, éclate d'un rire aigu à un trait de Régismanset ou à un mot de Francis Carco qui conte d'une voix un peu sourde, mais si savoureusement, des impressions de voyage en Italie. Elle est toujours, comme la vit son compatriote, « ironique et spirituelle, adorée des intellectuels et redoutée des sots ».

Ce voyage au pays des symbolistes nous a entraîné bien loin des questions financières du jour ; l'étude de M. Pierre Bodin sur **Les Projets de Réforme fiscale** nous y ramènera.

M. Pierre Bodin est un apologiste convaincu de l'impôt sur le revenu. Il a déjà consacré un volume, dont nous avons rendu compte en son temps, à tenter de nous persuader que les nouveaux impôts n'avaient pas fait faillite. Il lui faut constater cependant l'hostilité quasi unanime des masses populaires contre le nouveau système fiscal auquel on reproche son caractère inquisitorial, sa complexité, ses inégalités, son défaut de production. La brochure nouvelle de M. Pierre Bodin est un nouveau plaidoyer en faveur de l'accusé. Il reprend ses arguments anciens auxquels il ajoute de nouveaux moyens de défense au cours de l'examen qu'il entreprend des divers palliatifs préconisés pour améliorer le système décrié. A son avis l'avenir des nouveaux impôts dépend, pour une large part, des qualités du personnel chargé de les appliquer et il conseille aux contrôleurs d'éviter de se targuer des droits extrêmement étendus que la loi leur confère. En même temps, il adjure les redevables récalcitrants de vouloir bien reconnaître que l'impôt sur le revenu constitue dans l'état actuel de nos finances une nécessité à laquelle il est politique de se résigner. J'ignore si les protestataires seront convaincus par les arguments de M. Pierre Bodin, mais il faut reconnaître qu'il les expose avec chaleur.

LOUIS CARIO.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Sports féminins. — La faveur grandissante dont jouissent les sports auprès de la jeune génération masculine a rendu le beau sexe jaloux. Aussi, ne se contentant plus de la pratique de la danse et du tennis, — avec le flirt comme indispensable adjuvant, — nos sœurs ont-elles abordé délibérément les sports athlétiques et les grands jeux, y compris le football. Et les sociétés féminines d'éducation physique et de sports ont poussé comme des champignons...

Restait à grouper et orienter toutes ces bonnes volontés. En France, le sport féminin ne risque pas de manquer de dirigeants et de conseillers. Nos sportives ont facilement trouvé des managers et des « directeurs de conscience ». Et bien vite sont apparues deux Fédérations rivales dirigées par une majorité d'hommes : car il est bien établi en France que la femme n'a pas la tête assez solide pour pouvoir diriger elle-même ses propres affaires. Quoi qu'il en soit et pour qu'il n'y ait pas dispersion des efforts, des tentatives furent faites pour la fusion de ces deux groupements. Les tractations engagées sous l'égide des grands maîtres du sport parmi lesquels il faut citer MM. Mérillon et Paté amenèrent l'unité du front, qui d'ailleurs ne fut que de courte durée. Mais les sportifs qui ne peuvent tomber d'accord sur leurs propres affaires et qui sont régis en ce qui touche l'éducation physique, la gymnastique et les sports par cinq fédérations ou unions rivales se croient en droit d'exiger que les femmes coiffent toutes le même bonnet. Une nouvelle offensive de la Fédération Française des fédérations d'athlétisme dirigée cette fois-ci par M. Gaston Vidal s'efforce à ramener la paix. Elle a réussi à mettre les deux Fédérations d'accord sur une délimitation de leurs pouvoirs. La situation actuelle est déterminée par le compromis suivant : « La Fédération des Sociétés féminines de Gymnastique et de Sports s'occupera de gymnastique et d'éducation physique, la Fédération féminine française de Sports athlétiques dirigera avec le plein agrément des fédérations masculines spécialisées les sports qui peuvent être pratiqués par les femmes. »

La gymnastique rythmique et la danse jouissent actuellement de la vogue, sans doute parce que, développant plus particulièrement la grâce et la souplesse, elles favorisent chez la femme son désir de plaire et flattent l'égoïsme de l'homme qui voit dans le

développement de ces qualités le moyen de satisfaire plus pleinement ses désirs. Passons. Dans certaines sociétés et dans de nombreuses écoles secondaires ou supérieures on donne à la rythmique une place prépondérante dans la méthode d'éducation physique. J'estime qu'il y a là une erreur fondamentale. La rythmique est insuffisante au point de vue action musculaire et d'autre part elle ne donne pas la qualité de vitesse qui doit être, même pour la femme, un des aboutissants d'une méthode logique. D'autre part, elle exige une application qui amène chez les élèves une excitation et une nervosité préjudiciables. Je n'ai aucune crainte qu'on mette en doute cette affirmation. Il m'a été donné très souvent d'assister à des démonstrations en public de gymnastique rythmique et harmonique. Presque toujours des mamans m'ont confié combien leurs jeunes filles se montraient nerveuses et émotives à la sortie des séances d'entraînement. Ces observations m'ont confirmé dans l'opinion que la danse devait être un but et non un moyen, autrement dit rester un exercice d'application, et prendre comme tel dans l'éducation féminine la même place qu'un grand sport quelconque: tennis, course, saut, javelot.

Les résultats qu'elle produira seront alors l'équivalent de ceux obtenus par la pratique des sports. Henri de Montherlant, dans le « Songe », observe et traduit cette équivalence des gestes de nos sportives ayant atteint une certaine perfection de style et des gestes de la danse : « Elle en voyait d'autres passer le poteau courant en une seule ligne comme une vague avec leurs têtes renversées, leurs yeux fermés, une expression d'extase ; et leurs gestes ressemblaient à ceux d'une danse. »

Il est admis par la grande majorité des techniciens de l'éducation physique que c'est une erreur de lancer sans une préparation très sérieuse des jeunes filles, même d'un certain âge, dans la pratique de l'athlétisme et plus particulièrement dans le football et la course de fond. Cette pratique doit être réservée à une sélection. C'est une grosse erreur au point de vue propagande de l'oublier. C'est ainsi que les personnes assistant à l'arrivée de certains cross féminins rapportent une impression très pénible des indices de fatigue exagérée découverts chez les arrivantes et sont tentées de se convaincre à tout jamais que la pratique de la course par les jeunes filles n'offre que des inconvénients.

Il ne faut donc pas s'étonner si le Congrès Médical d'éducation physique féminime qui s'est réuni à Vichy à l'occasion de la deuxième Fête Fédérale a adopté divers vœux tendant à donner à la gymnastique de développement et d'assouplissement la place qui lui convient et à surveiller de très près la pratique des divers sports.

Un moyen préconisé pour limiter le danger que présente pour les jeunes filles la pratique de l'athlétisme et des grands jeux est de réduire le dosage des épreuves, autrement dit de ne plus adopter comme on l'avait fait jusqu'ici les mêmes épreuves que pour les hommes. Les courses de vitesse seraient limitées à 70 ou 80 mètres, le cross country à 2.500, suppression du saut en longueur dans les courses de haies, ramener la hauteur des haies à 75 et 50 cm, pour le lancement, diminuer le poids des engins : poids de 3 kg. 500 au maximum, disque 850 grammes, javelot 2 kg. 800, suppression du rugby, dans l'association, ballon moins lourd et terrain plus exigu, etc... Il est indéniable que ces mesures ont leur valeur, mais valeur relative, car telle épreuve qui ainsi réduite ne nécessitera plus qu'un effort limité, trop limité même pour une jeune fille normalement développée et entraînée, sera encore dangereux pour telle autre du même âge, moins bien préparée et d'une constitution délicate.

Et même je ne vois aucun inconvénient à ce que certaines femmes particulièrement bien douées physiquement suivent la doctrine d'Hébert et s'attaquent aux mêmes épreuves que les hommes.

A mon avis, le remède est dans le contrôle médical et dans la limitation de la compétition. Le contrôle médical doit permettre de déterminer l'âge physiologique et les contre-indications. Je n'ai pas à m'appesantir sur ce sujet qui est actuellement le souci de tous les médecins.

La compétition est un sujet plus délicat. Je ne crois pas que le sport puisse vivre et se développer sans compétitions, tellement est grand le désir que nous avons de marquer en toutes circonstances notre supériorité sur les autres. La femme dont l'amour-propre s'exacerbe encore plus facilement que celui de l'homme apporte dans les compétitions sportives une fougue et une volonté de vaincre qui l'amènent très souvent à dépasser la limite de ses forces. J'ai eu sous les yeux l'exemple de jeunes filles ayant com-

promis leur santé à la suite d'efforts prolongés dans des courses de fond ou parce qu'elles avaient pris part dans une même journée à de trop nombreuses épreuves dans leur vif désir de faire triompher les couleurs de leur Club. Il appartient aux dirigeants de Fédérations et Sociétés féminines de n'admettre dans les compétitions que des sociétaires très entraînées, très robustes, et de limiter le nombre et la durée de ces compétitions. Cette question est primordiale. Une des raisons pour lesquelles j'estime désirable que les Sociétés féminines soient dirigées par des femmes est précisément ma conviction que ces dernières sont mieux placées que les hommes pour juger de l'effort que peut fournir une concurrente dans telle ou telle circonstance.

Le cadre de cette étude est trop restreint pour permettre de présenter tous les aspects actuels de la question. Il en est que je n'ai même pas effleurés et qui pourtant font couler beaucoup d'encre. Par exemple la question de tenue de sport qui entraîne des controverses sans fin entre de vieux Messieurs redevenus pudibonds à leur sortie du stade et protestant contre l'indécence des culottes courtes et des maillots amples qui laissent deviner l'enveloppement arrondi des muscles féminins et des formes dont la ligne gracieuse s'est encore affinée par la pratique du sport...

Nous sommes dans une période de flottement tant au point de vue organisation que méthode. La question organisation pourra d'ailleurs être améliorée lorsque sera voté le projet de loi sur l'Office National des Sports que le Sénat laisse traîner dans ses cartons avec d'autant plus de désinvolture que les sportifs l'attendent avec plus d'impatience. Pour la question méthode, la solution peut être facilement trouvée. En éducation physique et gymnastique harmonique la méthode française des mouvements arrondis et continus léguée par le regretté maître Démeny répond à tous les besoins. En sport, il faut laisser la jeune fille se spécialiser selon ses aptitudes et ses préférences. Des jeux, des ris, des assauts de grâce et de souplesse sans efforts violents ou exagérément prolongés, telle est la formule. Délaissons la compétition et préoccupons-nous un peu moins de la table des records internationaux que l'on s'efforce d'établir actuellement. Le but poursuivi est simple, il s'agit de lutter contre la sédentarité à laquelle nos systèmes d'éducation condamnent la jeune fille. Il s'agit de rendre nos sœurs plus fortes, plus vigoureuses et cela dans notre propre inté-

rêt, car comme l'a écrit Hahneman : « Avec la faiblesse des mères commence celle des hommes. »

RENÉ BESSE.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Capitaine Glasson : *La Guerre future*, éditions Attinger.

Voici un livre assez dangereux, qui témoigne toutefois d'une certaine naïveté, malgré son appareil technique. Il s'intitule : **La Guerre future**. Il débute ainsi : « Le sentiment est général que la paix actuelle est une simple suspension d'armes et *que la guerre est plus ou moins proche*. » Voilà une charmante prophétie. Dans quel monde peut donc bien vivre l'auteur de ce livre, M. le Capitaine Glasson ? Si l'on écoute autour de soi, si l'on recueille les avis des derniers combattants, il semble bien, au contraire, que le sentiment général est que la guerre n'est guère probable avant de longues années. Il serait très délicat, très risqué, nous le craignons, d'ordonner une mobilisation générale, malgré la formidable et prévoyante organisation d'embusqués que, sous le couvert de mobilisation industrielle, nous préparent des publicistes comme le capitaine Glasson. On aura beau dire qu'il n'y a plus que les poires qui iront sur le front, aucun gouvernement ne nous paraît prêt à prendre la responsabilité de renouveler la catastrophe. Les moyens financiers manqueraient d'ailleurs. Le plus roué des fils de famille n'arrive pas à jeter deux fois son argent par les fenêtres. Enfin aucun peuple, avant que de nouvelles générations n'aient grandi, ne consentira à en accepter les sacrifices.

Examinons, cependant, cet évangile nouveau de la Guerre future. Il est plein de perspectives riantes. Il s'évertue d'abord à définir le combattant. Pour y arriver, l'auteur se pose les questions suivantes : « Le combattant est-il, seul, l'homme de première ligne ? Est-ce encore l'artilleur pointeur ? Est-ce l'approvisionneur qui apporte l'obus ? Est-ce le soldat du train des équipages qui le conduit à pied d'œuvre ou bien le mécanicien-pilote qui l'amène à la gare de distribution ? Est-ce celui qui fabrique l'obus ? Est-ce celui qui l'invente ? Est-ce le journaliste qui fanatise les masses et leur inculque la volonté de vaincre ? (Celui-là a été bien innocent pendant la dernière guerre !) » M. Glasson aurait pu conti-

nuer à dévider son questionnaire. Il aurait pu se demander, avec la même apparence de logique: « Est-ce le vieil instituteur qui instruit l'enfant ? Est-ce la nourrice qui l'allaite ? Est-ce la mère, dont l'enfant est le fruit de ses entrailles ? N'est-ce pas l'enfant, en effet, qui est le combattant de demain ? » D'ailleurs M. Glasson n'est point embarrassé pour conclure que « la nation entière est combattante ». Dès lors la guerre n'a plus pour objet seulement de détruire les belligérants, mais elle vise à « la destruction de toutes les forces nationales ». M. le capitaine Glasson est lui-même épouvanté d'aboutir à une telle conclusion. Du moins, il feint de l'être. « C'est moralement, dit-il, une conception de démence qui fait frémir tout ce qu'il y a d'humain en nous. » Nous sommes d'accord ; mais remarquons, avant d'aller plus loin, que cette « conception de démence » est le fait de M. Glasson et qu'il s'emploie à la faire accepter comme une nécessité par l'opinion. C'est là ce qui est grave. Continuons. La guerre ayant désormais pour but « la destruction de toutes les forces nationales », c'est sur les arrières de l'adversaire que se portera de suite l'offensive stratégique « foudroyante » qui, vous l'avez deviné, aura lieu par la voie des airs.

Il est évident, dit le capitaine Glasson, qu'une armée de quelque cent mille avions (!), maîtresse de l'air, venant déverser sur les agglomérations de l'adversaire ou ses organisations de production des milliers de tonnes d'explosifs, et allumer des milliers de foyers d'incendie, pourrait obtenir des effets décisifs.

Nous n'en doutons pas. Par contre, pendant qu'on pulvérisera d'un cœur léger les vieillards, les femmes, les enfants, aux arrières, les troupes de première ligne, les belligérants, seront pépères. — On se regardera dans le blanc des yeux. Les embusqués n'auront plus à chercher leur abri vers l'arrière, mais sur le front. Ce sera la grande innovation de la guerre future selon M. Glasson. — N'allons pas plus loin. Bornons-nous à demander à l'auteur de ces divagations s'il est bien capitaine tout court, ou s'il ne serait pas, par hasard, un ancien officier, dévotement attaché aujourd'hui à quelque puissante firme de l'aviation. Vraiment il est pénible de penser que la plus belle réalisation mécanique de l'homme moderne, celle qui fait le plus honneur à son génie inventif, l'avion, aura pour destin, si le goût du lucre de la grande industrie l'emporte, de détruire la vie hu-

maine dans ce qu'elle a de plus humble, de plus intime, de plus secret, de plus émouvant, de plus respectable.

Mémento. — A lire dans la *Revue Maritime* (octobre) une étude de M. le capitaine de vaisseau Guyon sur *des officiers de la Marine Royale et la Révolution.* Il y aurait à faire bien des rapprochements intéressants entre les officiers de 1793 et ceux de nos jours. Il y faudrait une grande pénétration d'esprit et une parfaite connaissance psychologique des milieux. Que d'énigmes pourraient alors être élucidées! Pourquoi, par exemple, a-t-on pu voir, en pleine terreur, deux royalistes, Trogoff et Saint-Julien, placés à la tête de nos escadres, où ils succédaient à un homme comme Truguet, qui était, en même temps un républicain, un caractère et un grand marin? Sans doute, il y avait eu l'expédition de Sardaigne : mais cette explication est insuffisante... Dans le même numéro, une piquante et irrévérencieuse charge à fond de M. A. Moufflet contre le *Style administratif.* — *Revue militaire française* (décembre) : Lieutenant-colonel Mayer : L'éclectisme en art militaire. — Commandant Pugens, la Brèche entre les armées Kluck et Bulow à la Marne, etc...

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Albert Sarraut : *La mise en valeur des colonies françaises*, Payot. — Le Livre colonial. — Albert de Pouvourville : *La Greffe*, Eug. Figuière. — Maurice Delafosse : *L'Ame nègre*, Payot. — Maurice Delafosse : *Broussard*, Emile Larose.

Le 12 avril 1921, M. Albert Sarraut déposait sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi « portant fixation d'un programme général de mise en valeur des colonies françaises », et, rendant compte dans le *Mercure de France* du 1er septembre 1921 du rapport accompagnant ce projet de loi, j'écrivais :

M. Albert Sarraut a estimé que si on mettait ensemble le Parlement et l'opinion publique en présence d'un programme complet, appuyé de considérations techniques en quelque sorte indiscutables, ni le Parlement, ni l'opinion publique ne pourraient persister dans leur attitude négative, dans leur indifférence passive. Il a pensé que si on leur démontrait mathématiquement ou, mieux, scientifiquement, qu'un effort donné atteindrait, dans un temps déterminé, des résultats certains, ils seraient obligés de se rendre enfin aux raisons exposées et de laisser agir ceux qui veulent agir et qui ont conscience de la nécessité de cette action pour l'avenir d'un pays qui, lourdement éprouvé par la guerre, a besoin de recourir à ses possessions lointaines pour parachever sa résurrection. Le programme du ministre des Colonies à l'heure où il se

manifeste, représente donc une véritable sommation d'agir ou, plutôt, de permettre d'agir à ceux à qui la Constitution a imparti les fonctions exécutives...

« Véritable sommation d'agir! » J'écrivais cela sans la moindre ironie, en septembre 1921. Or, nous voici en 1923 et le rapport de M. Sarraut, ou, plutôt, le projet de loi qu'il accompagne et tend à justifier, n'est pas encore inscrit à l'ordre du jour de la Chambre des députés! Préalablement, il faudra qu'un certain nombre de rapporteurs désignés aient terminé leurs rapports, que ces rapports aient été examinés en commission, imprimés, distribués, etc., etc., en un mot toute cette néfaste et imbécile procédure parlementaire avec laquelle on fait avorter, on étouffe les meilleures initiatives. Oh! les intentions sont excellentes! On prétend s'entourer de garanties dans l'intérêt général, on affirme, dans le jargon spécial du lieu, «qu'on désire éclairer sa religion»; mais, dans la réalité, en fait de garanties et de clartés, ce qu'on met en marche, c'est un formidable laminoir à énergies auquel rien ne résiste, une «machine à décerveler» telle que Jarry n'en avait pas prévu de plus redoutable.

Ici, en effet, nous nous trouvons en présence d'une des plus regrettables imperfections de notre régime politique, celle qui, si on n'y met ordre un jour, finira par armer contre lui les meilleurs esprits de ce pays. Cette imperfection, c'est l'annihilation progressive de l'exécutif par le législatif, le Parlement prenant de plus en plus l'habitude, — les lois de finances de ces vingt dernières années en administrent la preuve, — de tout *réglementer*, alors qu'il n'a été institué que pour *légiférer* (1). Il convient de noter en passant que si le législatif est aussi hardi, aussi accapareur, c'est qu'il s'est trouvé et se trouve encore le plus souvent en présence d'un exécutif veule qui, soit pusillanimité, soit paresse, soit encore inconscience, se laisse volontiers dépouiller de ses attributions essentielles. Un ministre, en effet, tout ministre qu'il est, et plus souvent encore, parce qu'il est ministre, demeure un homme. Pourquoi, de gaieté de cœur, irait-il risquer une situation à laquelle l'attachent sa vanité, des frais de représentation qui sont tout profit, puisqu'aucun ministre de la Troisième République ne

(1) Feu M. Joseph Reinach jeta le premier cri d'alarme à cet égard, en 1885, dans une brochure aujourd'hui rarissime.

représente tout cela, pour revendiquer des responsabilités qui peuvent, un jour, devenir gênantes, alors que le législatif consent, lui, à les endosser, ces responsabilités, dans la mesure totale de son irresponsabilité souveraine et plénière ? Et ainsi iront les choses, jusqu'au jour où... Lisez attentivement les comptes rendus de la Chambre au *Journal officiel* et vous y verrez que, fréquemment, l'ombre de Mussolini y est évoquée, et ce n'est pas toujours par M. Léon Daudet ! Sans doute, un certain nombre de parlementaires, non encore atteints de cécité totale, se rendent compte parfois des dangers de la situation, et, comme dit jadis un d'entre eux aujourd'hui disparu, « de l'inexactitude de la position de la question ». Aussitôt, un malin de monter à la tribune et de démontrer que la faute en incombe aux fonctionnaires fainéants, incapables, trop nombreux, etc., etc. On vote alors la suppression de quelques milliers de ces « pelés et de ces galeux » et on déclare que tout va bien, comme si, en vérité, le sacrifice d'un bouc émissaire avait jamais sauvé un régime !

Je parais m'écarter de la mise en valeur des colonies ? Moins que je n'en n'ai l'air assurément. Au cours de la discussion du dernier budget des colonies qui fut scandaleuse et désordonnée comme toujours et fut l'occasion de discours saugrenus et d'un étalage copieux d'absurdités, un député fit remarquer qu'en vue d'assurer une bonne propagande coloniale, M. Sarraut eût pu se contenter de faire tirer à 1.500 exemplaires son rapport tel qu'il était annexé au projet de loi déposé le 12 avril 1921. C'est là une erreur. Il vaut infiniment mieux que le ministre des Colonies ait porté ce rapport avec quelques modifications et rajeunissements indispensables à l'éditeur Payot qui l'a fort intelligemment édité et présenté au public sous la forme d'un fort volume in-octavo, accompagné de belles cartes en noir et en couleur, et sous ce titre : **La mise en valeur des colonies françaises.** Il faut bien reconnaître, en effet, que tout ce qui paraît sous la couverture blanche officielle de la Chambre ou du Sénat est voué d'avance à l'obscurité. Qui pourrait bien avoir l'idée de lire cela ? C'est, d'ailleurs, très malheureux, car il se publie chaque année au Parlement, à l'occasion des propositions ou des projets de loi déposés, des travaux tout à fait remarquables et qui mériteraient un meilleur sort que les oubliettes du vestiaire ou le pilori qui les attendent immanquablement. Voici le rapport Sarraut sauvé

de cette méconnaissance et publié en librairie. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

Au cours de la discussion du budget des Colonies, on a aussi parlé, — de quoi n'a-t-on pas parlé ! — de propagande coloniale, et, naturellement, à ce sujet furent proférées quelques sottises définitives. Comme je l'ai déjà exposé dans cette rubrique, et à maintes reprises, la question de la propagande coloniale est une des plus délicates qui soient. En vue de la résoudre, lorsqu'il était ministre des Colonies, M. Henry Simon avait préparé un projet fort intéressant. Ce projet n'ayant pas eu l'heur de plaire au ministre des Finances, qui devait le contresigner, n'eut pas d'autre suite. C'est fâcheux, car il était de nature à parer à un certain nombre d'inconvénients résultant de la propagande désordonnée qui est celle aujourd'hui en faveur. A Paris, les agences des grands gouvernements généraux, dans les ports, à Marseille et à Bordeaux, notamment, les instituts coloniaux publient bien des tracts, et distribuent des renseignements, mais cette publicité coloniale n'est pas ordonnée, je le répète, et, s'effectuant sans méthode, n'obtient que de médiocres résultats. Ne s'improvise pas propagandiste qui veut. Dans la pratique, la médiocre propagande réalisée entraîne pour principale conséquence d'attirer à l'administration des demandes d'emplois et de susciter des appétits de prébendes dans un pays où il y a déjà trop de fonctionnaires et pour des colonies dont les budgets croulent déjà sous les dépenses de personnel. Etranges fruits de tant de beaux efforts ! On semble oublier qu'à l'heure où nous sommes, ce ne sont pas de nouveaux fonctionnaires ni même de nouveaux colons que réclament nos possessions d'outre-mer, mais bien un afflux sans cesse renouvelé de capitaux. Des hommes, et fort valeureux, sont déjà partout à pied d'œuvre. Ce qu'il leur faut, c'est de l'argent, beaucoup d'argent, et alors, nous sortirons de la phase des discours académiques pour entrer dans celle des réalisations. A écrire tout cela, je me fais à moi-même l'effet d'enfoncer des portes ouvertes. Il me paraît cependant, en toute conscience, nécessaire de l'écrire sans avoir, au reste, l'illusion d'être toujours bien compris. Mais qu'importe !

De braves gens, en ce moment, un peu partout, et sans coordonner leurs efforts, — ce qui est bien français, constatons-le en passant, — tentent de faire connaître au grand public notre

domaine d'outre-mer à grand renfort de brochures et d'articles plus ou moins fastidieux dans les journaux spéciaux ou même dans la grande presse. Et, cependant, pas un éditeur assez riche et en même temps assez français pour comprendre l'affaire admirable qu'il y aurait à réaliser en créant une belle collection consacrée au **Livre colonial**! Evidemment, le livre pornographique se vend mieux, à première vue, du moins, car, enfin, la cochonnerie constitue un domaine assez limité, beaucoup plus limité que celui de nos colonies. Quelqu'un que j'entretenais récemment de cette collection à créer me demanda, — l'indiscret ! — quels auteurs j'y ferais figurer : — Je n'aurais, lui répondis-je, que l'embarras du choix, et comment en douter alors que, dans la même semaine, j'ai reçu l'admirable roman d'Albert de Pouvourville qui s'intitule **La Greffe** (1) et ces deux beaux livres de Maurice Delafosse, **l'Ame nègre** (2) et **Broussard** ou « les états d'âme d'un colonial suivis de ses projets ou opinions (3)? » Dans la préface dont M. Albert Sarraut a fait précéder son ouvrage sur la *Mise en valeur des colonies françaises*, le lecteur trouvera exposées les grandes lignes d'une politique indigène, qu'on ne peut aujourd'hui concevoir féconde et pratique que si on l'envisage en fonction du problème économique. Nous avons jadis, au temps de la suppression de l'esclavage, perdu Saint-Domingue et failli perdre nos Antilles pour avoir subordonné le problème colonial à une vue sentimentale et humanitaire. Pareille faute n'est plus à commettre aujourd'hui, d'autant que nous vivons, à cette heure, dans un monde, — nous en faisons, en ce moment même, la cruelle expérience, — où les moindres fautes, du fait de la concurrence des nations et des appétits des individus, se paient très chèrement. Ce n'est point avec des conceptions plus ou moins philosophiques ni même avec un étalage perpétuel de scandales que nous attirerons dans nos colonies les capitaux dont elles ont besoin. Les gens qui possèdent de l'argent ne se paient pas de mots et ne l'exposeront que si de sérieuses garanties leur sont offertes. Loin de mon esprit, cependant, la pensée que la propagande coloniale doive être dépourvue de tout caractère philosophique et soustraite à toute tendance idéaliste. Conçue

(1) Eug. Figuière, éditeur, Paris 1922.
(2) Payot éditeur, Paris 1922.
(3) Emile Larose, éditeur, Paris 1923.

dans un sens purement matériel, elle ne serait plus vraiment française. Aussi bien, à côté de la documentation précise et chiffrée dont le livre de M. Albert Sarraut constitue un parfait exemple, faut-il souhaiter voir s'élever parallèlement, ou mieux, complémentairement, une documentation spirituelle. Si jamais un éditeur consentait à s'occuper sérieusement du *Livre colonial* il lui faudrait satisfaire à ce double point de vue, l'un étayant et fortifiant l'autre. En conséquence, et, en attendant, je ne saurais trop conseiller à mes lecteurs curieux de psychologie exotique de lire le beau roman d'Albert de Pouvourville, et l'anthologie nègre de Maurice Delafosse. La littérature coloniale, Pierre Mille le nota jadis spirituellement, a longtemps vécu sur le dogme de *l'impénétrabilité de l'âme indigène*. Les chapitres de *la Greffe* qui se passent en Extrême-Orient apportent une contribution magistrale à la connaissance des âmes d'Asie. Tous ceux qui s'intéressent aux choses coloniales devraient lire les admirables pages où Baly, le vieux conquérant indochinois, expose à son ami Ansel, venu s'improviser colon sur la terre asiatique, les raisons pour lesquelles il ne pourra prospérer, lui, l'intrus, sur un sol pour lequel ses occupants primitifs éprouvent une passion millénaire. Tous ces curieux des choses coloniales devraient lire également le *Broussard* de Maurice Delafosse, rempli d'aperçus spirituels sur la politique indigène, et cette *Ame nègre*, recueil de textes traduits de diverses langues africaines et montrant ce que les Noirs pensent et sentent, leurs opinions sur la religion, la famille, les femmes, l'amour, l'amitié, la justice ; en un mot, dévoilant le secret de leur « humanité ». Allons! propagandistes coloniaux, un bon mouvement ! Souscrivez largement aux ouvrages d'Albert de Pouvourville et de Maurice Delafosse, qu'ils prennent place dans les bibliothèques près de l'ouvrage de M. Albert Sarraut, ceux-là complétant celui-ci. Leur diffusion serait plus profitable à la cause coloniale que celle de ces notices à photographies, toujours les mêmes! qui encombrent les stands des expositions et des foires coloniales. Broussard constate quelque part que « les Français lisent peu et que la littérature coloniale, la bonne comme la mauvaise, n'est pas très en honneur en notre pays ». Une bonne propagande devrait tendre à donner un rapide démenti à ce pessimisme trop justifié jusqu'à ce jour.

CARL SIGER.

ESOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Camille Flammarion : *La Mort et son Mystère (III) : Après la mort*, Flammarion. — Charles Lancelin : *La Vie Posthume*, Durville. — René Warcollier : *La Télépathie*, Alcan. — Abbé Alta : *Le Christianisme du Christ et celui de ses vicaires*, Ed. de la *Revue Contemporaine*. — Paul Flambart : *L'Astrologie et la logique*, Chacornac. — Grillot de Givry : *Anthologie de l'Occultisme*, la Sirène. — Dr Gaston Durville : *l'Art de vivre longtemps* (2me édition), Durville. — Henri Regnault : *La Réalité spirite.— Seul, le spiritisme peut sauver le monde. — Les vivants et les morts* (2 broch. et 1 vol.), Durville. — Memento.

Nous avons dit ici même l'admiration et le respect que tout esprit de bonne foi doit professer pour l'œuvre de M. Camille Flammarion. A l'occasion de son récent jubilé, les plus remarquables savants de notre temps sont venus en Sorbonne célébrer ses titres. Ils ont glorifié l'astronome, le philosophe, l'écrivain. Aucun n'a daigné — ou osé — magnifier (et ce sera peut-être son plus haut mérite) le hardi, le tranquille courage du psychiste, qui batailla soixante ans de sa vie contre les dogmes incarnés du matérialisme et du parti pris, et, après soixante ans d'expériences et de méditations, vient solennellement affirmer dans cet ouvrage sur **la Mort et son Mystère**, qui est comme le testament de sa pensée philosophique et scientifique, la réalité, par lui même démontrée, de la survivance, sinon de l'immortalité de l'âme, la toute-puissance et la permanence manifeste de l'esprit, par delà l'anéantissement apparent et le froid silence de la mort. « L'âme survit à l'organisme physique, et peut se manifester après la mort. » Telles sont les conclusions formelles de ce troisième volume d'observations, couronnement, mais non définitif achèvement de l'imposant édifice psychique, dont nous avons essayé dans une précédente étude de faire admirer la parfaite stabilité d'assises et la belle ordonnance. On ne saurait mettre en doute les innombrables faits que rapporte le vénérable savant, à moins de nier systématiquement toute vérité d'observation ou de documentation historique. Tous ces faits ont été contrôlés, corroborés de toutes les preuves qui portent en elles la certitude. Le souhait séculaire des êtres pensants, la survivance, est un fait péremptoirement démontré et rigoureusement établi. Il n'y a pas rupture, mais continuité entre cette vie et celle de l'au-delà. L'univers est un dynamisme régi par l'esprit. Est-ce à dire qu'il faille se rallier absolument à l'hypothèse spirite ? La question ne ferait pas de doute pour l'éminent écrivain, si le spiritisme con-

sentait à s'en tenir à un spiritualisme scientifique, guidé par les seules lumières de l'expérience et orienté vers les seules clartés de la raison. La voie reste largement ouverte aux investigations de la pensée, et l'on ne peut s'empêcher de songer à la belle image de sir Oliver Lodge : les âmes des disparus essayant d'entrer en communication avec nous, comme nous essayons de le faire avec elles ; les pionniers s'acharnant des deux côtés de la montagne... La muraille qui sépare les deux équipes est encore épaisse, mais on commence à entendre, de ce côté-ci des ténèbres, les coups de pic des travailleurs qui attaquent la paroi de l'autre coté... M. Flammarion aura été l'un des grands instigateurs, sinon le plus passionné, de ces gigantesques travaux. Et ceux qui se consacreront par la suite à ce grand œuvre devront, s'ils veulent progresser, s'inspirer de ses larges directives et aussi de sa prudence comme de sa probité.

Aussi consciencieux dans sa tâche, et nerveusement obstiné depuis de longues années à donner des coups de pic dans le roc, M. Charles Lancelin s'arrête un instant pour reprendre haleine et mesurer du regard le terrain défriché. Et il se trouve que ce regard en arrière nous ouvre d'immenses aperçus sur la **Vie posthume**, dont le savant a en quelque sorte reconstitué la synthèse et obtenu une projection anticipée dans son laboratoire. Il a demandé à la psycho-physiologie, à la psychologie expérimentale et à la physique les seuls éléments de son enquête. Ce n'est point la vieille immortalité religieuse ou philosophique des élus ou des sages que nous révèle sa dialectique, appuyée sur les faits, mais l'immortalité en quelque sorte inédite, la jeune immortalité que l'austère science, penchée sur les réalités, laisse entrevoir à ses adeptes. M. Lancelin s'est avancé en éclaireur dans l'infini mystérieux des découvertes psychiques. Il ne fait partie d'aucune chapelle, d'aucune crypte. D'où la force profonde de ses convictions, et, il faut bien le dire, l'émouvante dignité, en même temps que l'originalité de son attitude. Il répudie l'ingénuité, quant aux preuves, et la candeur dogmatique du credo spirite, contre lesquelles 12 ans d'expériences et de réflexions l'ont mis en garde. Son credo à lui s'appuie sur des témoignages formels et une expérimentation continue. Le véritable occultisme est un effort persévérant vers la science. Ou, plus exactement, la science n'est qu'une désoccultation méthodique et constante de l'occulte. Voilà

son grand principe. Sa méthode de recherches : l'observation à outrance et à tout risque sur des sujets magnétiques endormis, l'extérioration de leur fantôme, autrement dit de la partie fluidique de l'être vivant, mis en état d'*erraticité*, exactement l'état où la mort libératrice le dégagera un jour sur le plan astral. Et de toutes les observations recueillies au cours de ces explorations contrôlées l'une par l'autre, le savant a brossé ce tableau, à la fois effarant et encourageant, de nos destinées extra-terrestres. Des unanimes affirmations des sujets magnétiques placés en état d'hypnose et envoyant en cet état leur fantôme dans l'au-delà, l'auteur a pu reconstituer un à un les cercles dantesques de l'existence qui nous attend, sitôt franchie la « zone d'effroi » qui borde les premières avenues de la mort. Admirable poème, — je n'ose dire d'imagination... et pourtant, s'il est une vérité sur terre, c'est par l'imagination que nous pouvons l'approcher... ; — grandiose vision de l'après-vie, jusqu'à l'heure de la réincarnation, où l'antique doctrine du Karma se trouve justifiée par les suggestions de la science ; jusqu'à l'apothéose finale dans la lumière et l'omniscience... N'y eût-il là qu'une admirable rêverie de chercheur solitaire, ce qui n'est pas le cas, il faudrait admirer les troublantes suggestions de ces projections astrales, qui ont tout le fini, le contour arrêté de planches anatomiques, et l'extraordinaire lyrisme de la pensée et de l'image, épanoui dans le grand hymne qui termine l'ouvrage, l'hymne à « la mort auguste, la grande incomprise et la grande diffamée », la grande rénovatrice des êtres et des choses.

M. Warcollier, ingénieur-chimiste venu au psychisme par les voies droites de l'analyse personnelle et de la rigueur des chiffres, poursuit de moins ambitieuses visées. Il s'est imposé de dresser un rapport méthodique et circonstancié des conditions dans lesquelles se produisent et des limites dans lesquelles évoluent, en l'état provisoire de nos connaissances, les phénomènes si mystérieux de **la Télépathie**. « Livre de vraie science », écrit le Professeur Richet. Il eût pu ajouter « d'humble science » ; car son auteur, avec une probité peut-être unique, et qui devrait être la règle en ces sortes de travaux, a pris soin, en dressant le bilan de ses expériences personnelles, de mentionner les épreuves défectueuses aussi bien que les bonnes. Car la proportion entre les insuccès et les réussites est un des éléments essentiels de la

question. Ce procédé décevra les esprits ingénus, avides en toute circonstance de conclusions immédiates. Quelles garanties n'offre-t-il pas, en revanche, à la science, timorée jusque dans ses hardiesses, aux psychistes, tant de fois avertis par l'expérience qu'on ne saurait cheminer trop lentement et avec trop de circonspection, sur ce terrain mouvant des complexités métapsychiques ! Car la télépathie, le phénomène le plus simple en apparence et le moins contesté des phénomènes supranormaux, est celui qui heurte le plus nos habitudes psychologiques, et trouble le plus profondément notre raison. L'intelligence et la volonté semblent bien n'y jouer qu'un moindre rôle. La transmission de pensée, en entendant pensée dans son sens le plus général, s'opère presque toujours, semble-t-il, subconsciemment, et par ondes psychiques, analogues aux ondes hertziennes. Il y aurait là une sorte de résonnance psychique, analogue à la résonnance électrique qui est à la base de la T. S. F. La syntonisation serait, de part et d'autre, un des éléments essentiels de la production du phénomène. Exemple : la télépathie spontanée, si fréquente entre les êtres de même sang, de semblable formation intellectuelle ou morale. Peut-être faudrait-il tenir compte également des questions physiques de température ou d'orientation... La radioactivité psychique, dans la grande majorité des cas, pourrait bien être soumise aux mêmes lois qui régissent la radioactivité physique ; et peut-être l'émission télépathique n'est-elle qu'un cas particulier de la transmission normale entre nos propres neurones... Si la matière consiste, comme la physique moderne tend à le démontrer et comme le grand Descartes l'avait pressenti, en tourbillons de forces réagissant les unes sur les autres, la télépathie pourrait rentrer dans la catégorie des phénomènes d'induction nerveuse. Le grand mérite de M. Warcollier est d'avoir isolé, décapé en quelque sorte de tout son vieil alliage spiritoïde, le mystérieux phénomène, afin d'en extraire, au creuset de l'expérience, les éléments essentiels et chimiquement irréductibles. On ne saurait prétendre, et lui-même moins que tout autre, qu'il a complètement élucidé le problème. Du moins l'a-t-il posé sur son véritable terrain de départ, celui de la psycho-physiologie. Et il n'en méconnaît point l'importance vitale ; qu'il s'agisse d'un sens perdu ou atrophié, ou d'un sens nouveau en voie de développement, l'existence incontestable de la transmission télé-

pathique donne une base scientifique à la grande loi de fraternité humaine, loi naturelle à laquelle nous obéissons inconsciemment quand nous cherchons à nous grouper. « Nous sommes les électrons de l'atome Humanité...»

M. l'abbé Alta, dans un livre hautement éloquent et nourri de substantielles références, s'applique à marquer les profondes différences qui séparent **le Christianisme du Christ et celui de ses vicaires**. La religion primitive de Jésus, religion de l'amour, voulut être le lien universel, rassemblant toutes les âmes dans le culte de la raison. Qu'en reste-t-il ? L'érudit exégète de la débâcle évangélique nous montre au long des siècles la déformation progressive du christianisme, aux mains des papes, des évêques, des simples prêtres ou des théologiens. Le mot d'ordre primitif : « Intelligence » est devenu « Obéissance ». La loi de lumière et d'amour, de clarté et de fraternité, est devenue loi de servitude, d'aveuglement et d'égoïsme. L'occultisme catholique, autrement dit la connaissance et l'approfondissement des vérités primitives obnubilées, tient dans cette formule : « L'être infini émanant l'infini du devenir et l'actionnant indéfiniment vers le mieux. » Révélation de la raison pure, rappelée par Jésus aux hommes qui l'avaient oubliée. Dieu se dévoile à nous graduellement par l'effort de l'intelligence, et nous communions avec Dieu par une plus grande capacité d'amour. La pensée et la prière, fondement du culte primitif, sont occultées dans le culte catholique actuel. Les intellectuels sont exclus de la maison de Dieu. L'idolâtrie des formules et des rites et les pratiques d'un matérialisme grossier se sont substituées à l'enseignement idéal du Christ. Si le christianisme doit vivre, il devra briser le joug de la lettre pour faire entendre à nouveau la libre voix de l'Esprit. La formule de la vie divine comme de la vie humaine est « évolution » et non « pétrification ».

Soucieux de dissiper les malentendus qui persistent au sujet du caractère occulte et irrationnel de l'astrologie, M. Paul Flambart, avec sa compétence habituelle, la haute et souveraine clarté d'un savant entraîné aux chiffres et à la rigueur de raisonnement qu'ils impliquent, expose les liens profonds qui unissent **l'Astrologie et la Logique**, dans le domaine commun de la recherche scientifique. Nous avons déjà eu l'occasion d'énoncer les principes sur lesquels il s'appuie pour établir le bien-fondé

de l'astrologie scientifique. Une divination, non pas certes à tout prix, mais rationnelle, basée sur la science des correspondances, voilà quel doit être avant tout autre le but de l'astrologie. Correspondances ou relations qui doivent se prouver d'après les mêmes méthodes positives, auxquelles obéissent les relations qui font l'objet des autres sciences. Toute autre conception de l'astrologie est purement arbitraire, ou d'un symbolisme purement hypothétique. L'astrologie véritable n'a point à subir la mainmise de l'occultisme. La qualité essentielle du chercheur de bonne foi, selon M. Flambart, est avant tout d'être compréhensible. Ses caractéristiques sont la logique et la clarté. Il doit pratiquer le *fair-play*, éviter toute équivoque et courir de lui-même au devant de la critique: la provoquer, au besoin, en mettant en discussion, de sa propre initiative, la valeur de ses points d'appui. Non seulement l'astrologie, cette « graphologie céleste », n'a rien à redouter de la critique, mais elle a tout à y gagner; et c'est le meilleur moyen de la réhabiliter aux yeux des sceptiques et de lui assurer ses lettres de grande naturalisation dans le clair et spacieux domaine des vérités admises.

Il faut savoir gré au consciencieux traducteur de Paracelse, M. Grillot de Givry, de nous avoir, dans cette **Anthologie de l'Occultisme**, offert un florilège, bien composé et le premier en date, d'auteurs ésotériques. Les écrivains tant de fois maudits par l'Eglise et reniés par les philosophes, grâce à ce bon Samaritain, connaîtront pour la première fois les honneurs de la citation et l'agréable passe temps de s'étirer au plein air. Une centaine de ces proscrits de la science hermétique figurent au nobiliaire de ce recueil. Des notices succinctes, mais substantielles relient ce collier de perles noires, présenté avec tout le soin luxueux et l'élégance qui sont la parure obligée des œuvres de goût.

Avec son affabilité coutumière et sur un ton de doctoral enjouement, le Dr Gaston Durville nous initie à **l'Art de vivre longtemps**. Art à la portée de tous, et dont le succès dépend en grande partie de nous. Avec un peu plus de soin et de méthode, nous pourrions atteindre en effet, sans trop de peine, aux « six vingt ans » de la Bible. A la vérité, nous passons notre temps assez sottement à nous tuer à petits coups de canif et à nous suicider par le menu. Le docteur nous enseigne jovialement les mille et une manières de parer intelligemment à cette auto-destruction

et de durer envers et contre tout, et avant tout, contre nous-mêmes.

Seul, le spiritisme peut rénover le monde, prêche, avec tout l'enthousiasme d'un néo-converti, M. Henri Regnault. Aviateur blessé durant la guerre, oiseau meurtri traînant de l'aile, c'est par la douleur, comme tant d'autres, qu'il est venu au spiritisme. Il y a trouvé, nous dit-il, le bonheur que peuvent donner, réunies, la science et la religion, et il s'est voué à la très noble tâche de le faire partager aux autres en propageant la bonne parole. Dans d'autres opuscules et un gros ouvrage, non pas seulement de propagande mais franchement de combat, M. Henri Regnault reprend point par point les arguments invoqués par le P. Mainage, il y a deux ans, au cours de cette fameuse série de sermons sur le spiritisme, et démontre, avec une courtoisie qui n'exclut pas la véhémence, les erreurs, volontaires ou non, et le regrettable défaut de documentation du bon prédicateur. Réquisitoire un peu tardif, mais qui passionnera néanmoins les spirites et probablement aussi plus d'un bon catholique, esclave du dogme, mais volontiers ami de la polémique. Après tout, nous confesse M. Henri Regnault, il convient de remercier le P. Mainage d'avoir, à coup sûr sans le vouloir, appelé l'attention publique sur les doctrines qu'il combat et éveillé chez beaucoup de fidèles intelligents le goût pervers, mais bien tentant du fruit défendu. Beaucoup seront surpris de constater que le spiritisme n'est pas du tout une religion concurrente, comme on a tenté de le leur faire croire, et que la curiosité dont il s'inspire est saine, et pas très éloignée, en somme, de celle, très légitime, qui est à l'origine de toutes les sciences. Et le bonheur qu'il procure à ses adeptes, bonheur réel et humain, n'entame en rien la somme des félicités promises par l'Eglise à ses élus. Par sa documentation abondante, l'agrément et la verve malicieuse de sa dialectique, M. Henri Regnault est à la fois le Père Hyacinthe et le Père Bridaine de la religion schismatique.

MÉMENTO. — E.-L. Drillaud : *La Morale éternelle*, Ed. Durville. La vraie doctrine, celle que Moïse transmit au peuple d'Israël, 1300 ans av. J.-C. et qui repose sur les dix commandements, l'unique voie du salut et du relèvement moral du monde. — Marie Potel : *La divine réalisation (synthèse des Yogas)*, éd. Rhéa, 4, square Rapp. La *yoga*, c'est l'effort méthodique de perfectionnement pour la réalisation des

pouvoirs latents de l'être, et la fusion de la conscience individuelle dans l'universelle conscience. Certes, la route est longue jusqu'au *Tipperary* de la « suprême science ». Mais Mme Maria Potel, par la bonne grâce, la douceur et le charme de ses exhortations, adoucit les difficultés du chemin et fait paraître aisé le sacrifice. Car il y a aussi un quiétisme théosophique. — Paul Bertrand : *Théosophie et Théosophisme*, Publicat. théosophiques, 4, square Rapp. L'auteur conteste avec force la documentation et l'impartialité de M. René Guénon, à propos d'un ouvrage dont nous avons rendu compte. Il le compare à un historien qui, voulant rapporter l'histoire complète de l'Eglise catholique, s'en tiendrait résolument aux gentillesses de l'Inquisition et aux charmantes journées de la Saint-Barthélemy. — Alphonse Momas : *Le sens de la vie*, 3, rue du Château, Neuilly-sur-Seine. C'est, selon l'auteur, la foi en la survie. Son *cogito, ergo sum* se traduit ainsi : « Je suis, donc je suis pour toujours. » — Un homme libre : *La Science synthétique* (s. l. n. d.) En 84 pages (ce qui est trop ou trop peu), cet homme libre, qui se réclame du dogme catholique, nous révèle le seul moyen de connaître le mystère du monde. Seule, l'unité de la science et de la religion pourra nous en dévoiler l'énigme. On trouve, chemin faisant, de curieuses pages sur le caractère prophétique des initiales et des terminaisons. C'est ainsi que, si M. Wilson a gagné la guerre (?), c'est parce que l'initiale de son nom n'est autre que le signe renversé de la Vierge... Et nous apprenons, un peu plus loin, l'arrivée prochaine du « lieutenant du Sacré-Cœur », Bonaparte mystique qui rétablira l'ordre sur terre et dans les cieux. Il n'est que temps. — *Revue Métapsychique* (sept.-oct et nov.-déc.) On y lira avec intérêt les diverses réponses du Professeur Richet, du docteur Geley et de quelques autres métapsychistes, à la « campagne d'injures et de mensonges » actuellement poursuivie, et, notamment, aux insinuations de M. Nordmann dans la *Revue des Deux Mondes*, contre la probité des travaux de l'*Institut Métapsychique*. — Une critique serrée et abondamment fournie de preuves, de Pascal Forthuny contre les présomptions erronées de fraude, récemment alléguées à propos des expériences de recherches ectoplasmiques, entreprises avec le médium danois Einer Nielsen.

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

M. Victor Margueritte et la Légion d'honneur (Le Journal, 31 déc. 22). — *M. Abel Hermant, moraliste amplificateur* (Le Temps, 30 déc. 22). — *Une lettre inédite de Verlaine, à propos de Villiers de l'Isle-Adam* (Le Journal, 8 janvier). — *Les Morceaux choisis* (La Dépêche Tunisienne, 30 déc. 22).

Le public qui achète et lit, la presse qui dirige l'opinion ou la suit se passionnent en ce moment au sujet de quelques romans

qu'ils qualifient de libertins et qui ne sont, en somme, que d'honnêtes romans naturalistes. Je ne critiquerai pas ces productions de notre littérature actuelle et n'exposerai même pas de théorie sur un retour peut-être nécessaire au réalisme après les idéalisations symbolistes. Il m'apparaît seulement bien extraordinaire que l'on ait attaché une si grande importance au roman de M. Victor Margueritte. Les audaces du romancier n'atteignent pas le naturalisme de Zola. Je pense même que les deux passages incriminés de sa *Garçonne* sont peut-être les deux pages les mieux réussies d'un livre assez peu écrit. Car la *Garçonne* n'est pas un livre drôle, et il faut même un certain courage pour avaler toute cette vulgarisation de théories féministes qui ne sont là que des hors-d'œuvres. Ce qui est plus grave, c'est que l'auteur a la prétention de faire de la morale : cela, en effet, est un très gros péché, au point de vue de l'art, qui n'a rien à voir avec la morale. Le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur le lui a bien fait sentir en le rayant de ses cadres et en lui ôtant la belle cravate écarlate qu'il lui avait offerte jadis.

La radiation de M. Victor Margueritte fut proposée, nous apprend le **Journal**, « moins parce qu'il avait écrit une œuvre pornographique, que parce que l'héroïne de son ouvrage est susceptible de passer, à tort, à l'étranger, comme le type de la femme française ».

On traite vraiment ce romancier naturaliste à peu près comme on traiterait quelque satyre du Bois de Boulogne. C'est tout à fait ridicule. En quoi M. V. Margueritte a-t-il failli à l'honneur ? Parce qu'il a décrit, en une métaphore pas trop voilée, un de nos gestes humains? En vérité nous nous protestantisons et nous oublions notre littérature du XVIIIe siècle. Si les écrivains ne protestent pas, on les obligera bientôt à ne plus écrire que pour les jeunes filles, celles qui ne sont pas des garçonnes, et le roman français tombera dans la même médiocrité honnête que le roman anglais. Un écrivain n'a à s'inquiéter ni de la pudeur des jeunes filles, ni de la vertu des jeunes gens. C'est à leurs familles à les préserver des idées trop fortes ou des images trop suggestives : question de discipline familiale qui n'a aucun rapport avec la littérature. Si Rabelais publiait maintenant *Pantagruel*, peut-être le mettrait-on en prison, sous le prétexte qu'il blesse la pudibonderie hypocrite des familles bourgeoises.

M. Abel Hermant dans sa *Vie à Paris* du **Temps**, s'est jeté sur cet actuel scandale des romans libertins, mais c'est un autre roman qu'il attaque sans le nommer et c'est aux *Voluptés de Mauve* de Gaston Picard qu'il consacre un peu traîtreusement son feuilleton au parmesan. La manière littéraire de M. Hermant est bien originale. D'un tout petit fait que tout autre écrivain conterait en quinze lignes, il arrive, avec son talent unique d'amplificateur, à tirer un très long article. Quel merveilleux prestidigitateur des mots. On devine que cet homme de génie serait fort capable, si on le lui demandait, d'allonger encore sa pâte et d'en tirer un, dix, vingt volumes. Voilà un écrivain habile, il possède le don exceptionnel de savoir poser en aphorismes tous les lieux communs. Et comme il est adroit à faire intervenir quelques personnages de fantaisie pour leur faire prononcer quelques banalités rebondissantes semées de points et virgules. On croirait lire le bon devoir d'un élève de rhétorique s'essayant à pasticher les *Lettres* de Guez de Balzac. C'est très démodé et surtout très ennuyeux.

Mais je résume en quelques lignes l'article de M. Abel Hermant : il raconte que dans une librairie de la rive gauche, il assista à l'envahissement de la boutique par une troupe de jeunes gens et de jeunes filles qui tous venaient soit pour acheter le roman qu'il ne nomme pas, soit seulement le feuilleter pour lire les pages 38 et 39. Alors M. Hermant, chaste et pur romancier, jeta sur ces pages qu'on lui indiquait « un regard sans curiosité ». Il releva vite la tête pour débiter au pauvre libraire tout un discours (que Pécuchet aurait sténographié) sur les auteurs qui corrompent la jeunesse et diminuent le prestige de la France à l'étranger.

Le roman de Gaston Picard ne mérite certes pas cette indignation ; il y a sans doute dans ce livre quelques pages osées, mais elles ne dépassent pas non plus la formule naturaliste. C'est presque une description médicale, dans sa simplicité nue. Ce n'est pas de la pornographie, comme on essaie de l'insinuer et ce n'est pas de l'érotisme. L'érotisme est associé à un état de sentiment qui est absent de ces pages purement descriptives.

D'autres romans encore ont inquiété les gardiens de la morale qui les ont fait retirer des bibliothèques des gares. Il faut protéger les voyageurs contre les tentations. L'un de ces romans exclus des quais de départ, *Personne*, de Balkis, est pourtant une œuvre

d'une rare perfection, d'une intense et douloureuse mysticité. Par ses qualités d'analyse psychologique et son lyrisme verbal, ce roman d'une sincérité troublante se classe parmi les rares romans qui sont aussi des poèmes. Toute œuvre d'art est immorale, et dans ce sens, la beauté aussi est immorale.

§

Huit janvier 1923, le vingt-septième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. A cette occasion, **Le Journal** publie la lettre inédite suivante adressée à M. Lucien Descaves par le poète de *Sagesse*.

M. Lucien Descaves avait ouvert une souscription dans le *Journal*, au mois de janvier 1895 pour que la concession temporaire achetée pour Villiers de l'Isle-Adam au cimetière des Batignolles fût renouvelée ou changée en concession à perpétuité. Mais le Conseil municipal, stimulé par MM. Escudier et Grébauval, ayant accordé une concession à perpétuité en première ligne au Père-Lachaise, la somme recueillie (2.000 francs en quarante-huit heures) put être consacrée à l'achat d'une modeste pierre tombale.

La lettre de Paul Verlaine se rapporte à l'initiative prise par les amis de Villiers, avec l'assentiment de sa veuve et de son fils :

14 mars 1895,

Monsieur le rédacteur,

On a tant, dernièrement, paraît-il, parlé de ma mort dans certains journaux, qu'il me sera peut-être permis de prendre, pour un instant, la parole, presque en qualité d'habitant de l'autre monde, dans une affaire sépulcrale par excellence.

Il s'agit de la sépulture de Villiers de l'Isle-Adam. Une souscription ayant produit les fonds nécessaires, il a été décidé qu'un monument serait élevé sur la tombe du poète de qui les restes, enlevés du cimetière des Batignolles, où ils reposent depuis sa mort, seraient transportés au... Père Lachaise !

Voilà qui me confond. Pourquoi le Père-Lachaise, banale nécropole où M. Thiers se pavane, en un temple d'ailleurs ridicule, tandis que Musset, croirait-on, grelotte sous un saule dérisoire.

Obtenu par prière, en place, pour le créateur d'*Akédysséril* et de l'*Eve future*, de ce petit, un peu sauvage cimetière hors murs, tout plein de vieux officiers dont quelques-uns chevaliers de Saint-Louis, dignes compagnons de repos du catholique et du royaliste... dans l'idéal que fut Villiers ?

Et puis laissez-moi, pour conclure, exprimer un gros regret tout égoïste si vous voulez, mais, je crois, par exception, égoïste *bien*.

J'ai, dans ce même cimetière des Batignolles, mon tombeau de famille, où dorment déjà mon père et ma mère : j'y ai ma place... avec une place encore par-dessus. Pour qui ? sans doute — le plus tard possible — pour un fils que j'ai.

Il me serait donc douloureux de penser que mon cher ami de si longtemps, que mon grand Villier, qui me fut fidèle et doux en cette vie, ne restât pas mon compagnon de l'au-delà. Et c'est pourquoi cette lettre qui est comme une protestation.

PAUL VERLAINE,
16, rue Saint-Victor.

§

A propos des manuels de littérature, M. M. Picard soulève dans **La Dépêche Tunisienne** une autre question « autrement grave », écrit-il : celle des morceaux choisis. Question d'ailleurs parallèle à celle des manuels dont elle n'est que la floraison.

Sans parler des recueils pour enfants où les platitudes les plus rares semblent groupées à plaisir et qui fourmillent de notes explicatives de ce genre.

La Reine s'ennuie : — V. Hugo.

La poudre d'or du soir : la poussière éclairée par les rayons du soleil couchant.

Epancher sa tendresse : verser tout doucement sa tendresse.

Que penser des livres destinés aux élèves des lycées, ces livres qui répètent inlassablement les mêmes morceaux (Salut, bois couronnés.. Il est si doux l'enfant... Midi, roi des étés...) et s'obstinent à présenter comme poètes Delille, Ponsard, Delavigne, Bornier et Manuel alors que Baudelaire, Verlaine et tant d'autres ne sont même pas cités.

De quels cris serait accueillie, dans le corps enseignant, une géographie donnant comme principaux fleuves de France, la Somme, la Vilaine et l'Adour. C'est pourtant le cas des manuels. Toute la poésie contemporaine est passée sous silence (la prose aussi d'ailleurs, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Vallès, P. Louys et Gourmont ne sont sans doute pas dignes de figurer dans une anthologie).

Evidemment j'exagère, F. Coppée, Rostand et Jean Aicard ne sont pas oubliés. Ça c'est de la « bonne » poésie, celle à qui on a coupé les ailes, comme à une poule pour l'empêcher de s'envoler.

Les enfants n'ont pas le droit d'en connaître d'autre. Pourtant, c'est *l'autre* surtout qu'il faut connaître. Cette merveilleuse poésie contemporaine. Il n'y en a jamais eu de plus dépouillée de toute rhétorique,

de plus sincère, de plus direct. Elle exprime mieux que nulle autre nos angoisses et nos désirs, c'est elle, elle seule, qui pénètre au plus profond de notre âme.

On a dit de Lamartine qu'il était la poésie même. Cette phrase n'est-elle pas plus vraie encore de Verlaine. Où trouver semblable musique :

> J'ai peur d'un baiser
> Comme d'une abeille.

Quel plus bel élan vers l'infini que celui de Mallarmé :

> La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres
> Fuir ! là-bas fuir ! je sens que les oiseaux sont ivres.
> D'être parmi l'écume inconnue et les flots.

Est-il plus pur poème que ce *Vase*, d'H. de Régnier. Qui a mieux exprimé que la Comtesse de Noailles le déchirement de l'être quand s'enfuit la jeunesse :

> Pourtant, tu t'en iras un jour de moi, jeunesse,
> Tu t'en iras, tenant l'amour entre tes bras.
> Je pleurerai, je souffrirai, tu t'en iras
> Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse
> La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris
> Je te rappellerai d'une clameur si forte
> Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte
> La mort entre ses bras prendra mon cœur meurtri.

Et la mélancolie veloutée de Samain, et l'immense tristesse de Verlaine et Rimbaud, Verhaeren, van Lerberghe, Valéry, tant d'autres que les critiques officiels ignorent !

Vraiment quelle formidable revision des valeurs littéraires il faudrait entreprendre. Ce serait une entreprise de salubrité intellectuelle que de chasser à jamais des anthologies les Soulary, les Manuel et les Aicard. Les moins connus des poètes actuels leur sont supérieurs.

Mais combien de temps encore contraindra-t-on les élèves à s'immobiliser dans l'admiration des époques disparues, et à chercher la vérité cachée alors qu'il serait si beau de la leur révéler ? Comprendra-t-on, enfin, qu'à l'époque heureuse, où dans l'âme neuve encore le moindre vers a d'infinies résonances, ce qu'il faut, ce ne sont pas les poètes médiocres ou périmés, mais les modernes chercheurs d'idéal, les éternels découvreurs, ceux qui vont toujours plus haut, vers les régions inconnues :

> Que dore le matin chaste de l'infini.

Oui, il serait temps, enfin, de réaliser cette revision des valeurs littéraires, non seulement pour le XIXe siècle, mais encore pour les siècles antérieurs. Le XVIIe et le XVIIIe siècle ont aussi leurs

« poètes maudits ». Il est aussi révoltant de voir les manuels et les morceaux choisis exclure de leurs choix Théophile de Viau et cette merveilleuse pléiade des poètes d'avant Malherbe que Baudelaire ou Mallarmé. Les professeurs vivent toujours sur le jugement de Boileau qui fut un dangereux créateur de valeurs littéraires. Mais dès maintenant la refonte est faite : les professeurs n'ont vraiment qu'à utiliser les travaux des vrais critiques, et à jeter au feu les vieux manuels qui ne correspondent plus à rien. Il n'existe pas actuellement le moindre petit professeur de lettres qui ne reconnaisse le génie de Verlaine. Alors est-il admissible que l'on tolère dans les lycées et collèges le manuel de M. René Doumic, qui a écrit sur le poète de *Sagesse* ces phrases d'une incompréhension préhistorique :

> Lire Verlaine d'ensemble, voilà ce qu'on ne faisait guère, et c'est à quoi l'on nous convie. Cette lecture, pour désobligeante qu'elle soit la plupart du temps, a un mérite incomparable ; c'est que, dissipant toute légende et tout malentendu, prévalant contre les glorifications ingénues ou ironiques, elle remet les choses au point : je veux dire qu'elle fait apprécier l'égale platitude du personnage et de son œuvre. Aussi ne saurait-on la trop recommander aux débutants de lettres qui, sur la foi de leurs aînés, seraient tentés de croire au génie de Verlaine. Elle leur évitera d'être à leur tour victimes d'une sorte de plaisanterie énorme et dupes d'une insolente mystification.

L'homme qui a écrit cela n'a jamais rien compris à aucune poésie et c'est à lui qu'on pourrait répliquer que sa renommée est une insolente mystification.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-National : *la Fille de Roland*, musique de M. Rabaud ; *Grisélidis*, conte lyrique d'Armand Sylvestre et E. Morand, musique de Jules Massenet ; *la Flûte enchantée* de Mozart. — Opéra-Comique : *les Uns et les Autres*, de Verlaine, musique de M. Max d'Ollone ; *Quand la Cloche sonnera*, drame lyrique de MM. d'Hansewick et de Wattyne, musique de M Bachelet ; *Gianni Schicci*, opéra-bouffe de M. Forzano, musique de M. Piccini ; *Polyphème*, poème d'Albert Samain, musique de M. Jean Cras. — Trianon-lyrique : *Isabelle et Pantalon*, opéra-bouffe de M. Max Jacob, musique de M. Roland-Manuel.

Certes les théâtres sont décourageants. On se demande même comment ils ne sont point découragés. Il y a depuis quelques années, — et sans doute la guerre ne fut-elle pas sans y contribuer pour sa part, — un affaissement manifeste dans la production

dramatico-lyrique. Evidemment les chefs-d'œuvre ont toujours été rares. On ne saurait en espérer un tous les ans et les scènes musicales exigent leur ration d'indispensable actualité. Pourtant sans remonter à l'épopée wagnérienne avec en marge un Verdi et un Gounod, nous avons vu surgir, il n'y a guère encore, une appréciable floraison panachée, inégale, mais marquant une originalité plus ou moins vigoureuse. A l'heure où l'ombre du magicien de Bayreuth, depuis quinze années disparu, dominait nonobstant en apparence à tout jamais l'art musical, l'épigonisme de *Fervaal* s'atténuait jusqu'à l'illusion d'une conséquence évolutive jalonnant une étape féconde, et on n'y pouvait contester quelque souffle et quelque puissance. M. Gustave Charpentier, alors qu'il avait du talent, fut à Wagner ce que Rostand fut à Hugo. Cet art pastiche, édulcoré, ingénument truqué ne tient guère à l'épreuve. Cependant, avec une verve indéniable, *Louise* à certains égards, apportait une note nouvelle, au point d'ailleurs que cela fit quelque potin. Nous connûmes ensuite la radieuse révélation de *Pelléas*. Et, si, plus tard, *Ariane et Barbe-Bleue* ne s'attesta guère qu'honorable, il faut bien confesser qu'on ne saluerait pas actuellement sans satisfaction quelque honorabilité équivalente. Après *l'Heure espagnole*, qui suivit en 1911, *Pénélope*, en 1913, clôt la liste. Depuis, notre école française n'a fourni au théâtre aucune œuvre lyrique offrant un intérêt musical ou quelconque. A vrai dire, nos directions subventionnées n'ont pas l'air de s'en faire beaucoup de bile. Elles puisent au petit bonheur parmi les manuscrits reçus qui dorment dans leurs cartonniers, animées de l'unique souci de n'importe comment alimenter le menu multiple et varié promis à leurs diverses séries d'abonnés. Notre Opéra, dont les besoins semblent les plus pressants et les disponibilités en inédit insuffisantes, en aboutit même à des reprises invraisemblables. Il y a une vingtaine d'années, **la Fille de Roland** retardait déjà de quarante avec son amalgame de Meyerbeer et de Haendel en toc, où la personnalité propre de l'auteur, M. Rabaud, plantait la longue tige d'un pavot (*papaver somniferum*, Linn.) qui aurait avalé un parapluie. On ne peut pas dire que cet ouvrage se soit amélioré avec le temps. Il en est même devenu si piteux qu'on conçoit mal que M. le Directeur du Conservatoire, qui fit *Marouf* dans l'intervalle, ait consenti à cette exhumation. **Grisélidis** enseigne par le fait la manière

infaillible de ridiculiser une douce légende, et la musique en est d'une nullité tellement insipide que Massenet, y dépistant en connaisseur une vertu dormitive irrésistible, y prodigua les intermèdes d'assourdissants chahuts de foires. Ces deux pièces sont fort bien montées. On s'aperçoit avec plaisir que l'Opéra a changé de metteur en scène. Les décors de *la Fille de Roland* sont somptueux ; ceux de *Grisélidis*, charmants, mais, en un lieu dédié à l'art musical, on déplore amèrement d'avoir à louer surtout de la peinture, et que tant de travail et d'argent se trouve gaspillé pour un si pitoyable emploi. Une petite observation aussi qu'on ne peut se tenir de soumettre à notre Opéra. Il fait ou laisse vendre en ses couloirs, au prix de deux francs, une mince brochure de vingt-huit pages sur lesquelles, en tout et pour tout, quatre au plus sont consacrées à la distribution des rôles et à une analyse plutôt simpliste de l'ouvrage. Le reste, sauf quelques photographies de pensionnaires de la maison, est rempli par des réclames d'automobiles, d'ameublements, de parfumerie et de salons de thé. Si cette publicité rapporte évidemment à l'Opéra, n'est-il pas abusif de la faire payer par surcroît aux spectateurs qu'elle indiffère en énorme majorité ? Les programmes de l'Opéra-Comique ne comportent point de réclame ; leurs douze ou quatorze pages traitent uniquement du spectacle et ils ne coûtent qu'un franc. Notre Opéra devrait bien suivre cet exemple et si, comme il est possible, il a cédé le privilège de ce service à quelque industriel, ne pourrait-il empêcher celui-ci d'exploiter assez cyniquement les visiteurs ?

C'est par un spectacle coupé que l'Opéra-Comique à son tour, a renouvelé son affiche et, afin de n'en pas perdre l'habitude, il y introduisit un vériste italien. Pour une fois on ne s'en plaignit point. L'acte bouffe, dont M. Forzano a déniché dans *l'Enfer* de Dante le prétexte plutôt que le sujet, est amusant. Les histoires d'âpres héritiers dupés font toujours rire et celle-ci est fort bien menée. Elle est montée un peu en charge de la façon la plus divertissante par un metteur en scène émérite excellemment secondé d'ailleurs par tous les interprètes avec M. Vanni Marcoux désopilant. La musique même que M. Puccini a bâclée pour **Gianni Schicci** ne vaut assurément pas grand chose, et on serait étonné du contraire ; il y montre pourtant fréquemment un sens avisé du comique et, malgré l'impénitente pommade de passages

poisseux à la Massenet, elle est, en résumé, assez drôle, ce qui la distingue fortement de ses voisines du même soir. L'idée de transporter sur la scène lyrique **les Uns et les Autres** de Verlaine était à priori téméraire. Ces subtilités sentimentales se traduisent en des vers, non pas même à déclamer, mais à lire, et les faire chanter au théâtre a pour résultat le plus sûr qu'on n'en comprend pas les trois quarts. M. Max d'Ollone eut beau y évoquer à sa rescousse des morts et des vivants célèbres, il n'y réussit guère qu'à la monotonie d'un art disert d'accommoder les restes. M. Bachelet, qui avait la chance qu'on eût oublié *Scémo*, a voulu néanmoins démontrer une fois de plus péremptoirement son impuissance. Ce compositeur malheureux a la spécialité des livrets les plus calamiteux. Celui de **Quand la Cloche sonnera** est du même acabit que l'autre. Avant de le mettre en musique, on se demande comment M. Bachelet n'a pas pour le moins essayé de le mettre en français. Sa partition est un modèle de néant laborieux, alambiqué et morne. Une polyphonie gluante et tarabiscotée y délaie une harmonie de platitude et banalité désarmantes et une inspiration oiseuse qui pourrait être signée Bruneau. M. Bachelet a de la musique une conception bien singulière s'il se figure qu'il en fait. Et il en est visiblement convaincu jusqu'aux moelles. De telles sincérités, à ce degré dépourvues d'autocritique, sont quelque chose de presque inconcevable. Avec Mlle Balguerie, MM. Lapelletrie et Lafont, ce consternant ouvrage fut défendu par une interprétation remarquable qui aida bigrement à en supporter l'audition. **Polyphème**, que l'Opéra-Comique donna quelque temps après, est infiniment supérieur à tout ce qui précède, ce qui n'est, à la vérité, pas difficile. Officier de marine à l'instar de Loti, M. Jean Cras est aussi un très bon musicien. L'élégance de son métier décèle en lui l'élève du délicat Henri Duparc et sa dextérité d'écriture, on pourrait dire sa maîtrise, et jusque dans l'orchestration, est assurément des plus rares chez ses confrères professionnels terriens. A l'audition éphémère, on perd maints détails sans doute fort intéressants que j'aurais aimé signaler si l'auteur, qui emprunta son sujet au *Mercure*, avait songé à adresser à celui-ci sa partition. Le dommage est que *Polyphème* nous reporte bien longtemps en arrière. Musicalement, l'ouvrage se divulguerait contemporain du poème où Samain métamorphosa le dur Cyclope

du mythe en amoureux transi, Galathée en une petite midinette rosse et Acis en sosie d'un pantin en baudruche. Seulement, comme il s'est passé beaucoup de choses depuis cette époque en musique, on s'aperçoit que M. Cras n'a pas été sans les connaître. Le poème de Samain renfermant par aventure l'équivalent de la scène où le jaloux Golaud interroge le petit Yniold, sans compter celle de la fontaine, M. Jean Cras, à son insu, s'est souvenu de *Pelléas* jusqu'à sembler le démarquer, fort talentueusement d'ailleurs. Il n'en demeure pas moins que *Polyphème* est une œuvre de noble aloi, d'une réelle valeur musicale et d'aspirations élevées qui honorent son auteur. Il y a quelque vingt-cinq ans, cet ouvrage eût peut-être frisé le chef-d'œuvre. Le seul tort de M. Jean Cras est d'arriver trop tard. Il est vrai que ce tort est important. Le musicien exagéra évidemment en respectant scrupuleusement l'intégrité d'un poème où quelques coupures eussent apparu tutélaires. L'interprétation, trop fréquemment réduite aux monologues, en souffrit quelque peu. Quant aux décors de *Polyphème*, ils sont d'une laideur à hurler. Le dernier, où les aegipans s'ébattent dans la nuit d'étoiles en compagnie des nymphes de la mer et des dryades, représente très exactement un coin du lac du Bois de Boulogne avec la grotte artificielle. Il n'y manque que le gardien en uniforme.

Le Trianon-Lyrique est un menu théâtre où on fait d'excellente besogne. On y vit jadis, à la file, présentés par M. Banès, conférencier, les plus fameux ouvrages des fondateurs de l'opéra-comique. Le génie de Boieldieu y est encore compris et vénéré, et les chefs-d'œuvre du genre opérette, *la Fille de Madame Angot* et *les Cloches de Corneville*, y perdurent pour la joie d'un public ingénu et pas bête. Pour couronner le tout, le Trianon-Lyrique vient d'accueillir un jeune qui, par hasard, est loin d'avoir quarante-cinq ans. M. Roland-Manuel, qui paraît assumer auprès de la nouvelle école le rôle du regretté Carraud auprès d'une autre, — d'un Carraud dans les admirations duquel Debussy, MM. Ravel et Strawinsky remplaceraient Beethoven, Wagner, Franck et M. Vincent d'Indy, — M. Roland-Manuel eut la malchance de terminer à peine son service militaire au moment où la guerre éclata, ce qui lui valut sept années passées sous les drapeaux. Pour apprécier équitablement son premier essai dramatico-lyrique, on doit évidemment tenir compte de la dan-

gereuse lacune qui s'ensuivit dans son développement et sa culture spécifiques. On ne s'explique pas très bien cependant qu'il ait élu pour ses débuts un tel livret. M. Max Jacob a de l'esprit et parfois du très fin. On ne le soupçonnerait pas une demi-seconde en écoutant le ramassis de pataquès incohérents et assez grossiers qui constituent le texte de cet « opéra-bouffe ». On n'y rit guère et l'impression en est plutôt pénible. La partition d'**Isabelle et Pantalon** est pleine de bonnes intentions avec des jolis coins et des pages harmonieuses, tel le nocturne et ses chœurs en sourdine. Toutefois le compositeur n'a ostensiblement pas encore dégagé sa personnalité de l'influence de son maître M. Maurice Ravel et du fâcheux ascendant d'un Chabrier périmé, qu'il subit avec une prédilection troublante. De piquantes recherches harmoniques laissent prévoir que M. Roland-Manuel ne s'en tiendra pas là et son ouvrage, en somme, n'est pas chiche de promesses dont il semble qu'on ait bien des droits de favorablement augurer.

Notre Opéra eût-il quelque remords tardif de ses offenses réitérées envers l'art musical ? Son recours au divin Mozart en suggérerait l'hypothèse et acquiert toutes les allures d'un acte de contrition. Il avait *Don Juan* à son répertoire et disposait d'*Idoménée*. Il lui plut de choisir **la Flûte enchantée** et, ce faisant pour notre allégresse suprême, il accomplit une innovation mémorable. C'est, sauf erreur, pour la première fois en l'endroit que le parlé alterne avec le chant. Et, après tout, puisque le cas devient peu à peu rarissime à la Salle Favart qui s'érige de plus en plus en concurrente de l'authentique Opéra, on ne voit pas pourquoi celui-ci ne rendrait pas la pareille à sa rivale en s'annexant ce qui fut si longtemps son monopole. L'épreuve était scabreuse, car les chanteurs de notre Académie Nationale de Musique et de Danse n'ont pas coutume de démontrer des talents de comédien irrécusables. Il faudrait être bien sévère pour opiner que notre Opéra s'en soit tiré à son désavantage. On fut même surpris, au contraire, que tout s'y soit si bien passé. Sans doute, on percevait quelque peu le défaut d'habitude, un certain embarras circonspect, mais aussi tant de bonne volonté que l'ensemble s'avéra des plus convenables. Et l'interprétation vocale ne fut pas moins satisfaisante. Ce n'est pas une petite affaire que de chanter *la Flûte enchantée*. Maints morceaux y requièrent

une virtuosité aujourd'hui bien peu commune. Assurément Mme Marguerite Monsy ne chanta pas l'air de la Reine de la Nuit comme je l'entendis jadis par Carlotta Patti. Mais, si, à l'escalade des vertigineuses hauteurs de ces redoutables vocalises, on ne se sentit pas peut-être absolument indemne de quelque invincible anxiété, on éprouva le soulagement de constater que c'était bien à tort. Mme Ritter Ciampi fut parfaite à son ordinaire. M. Huberty évolua avec sécurité jusqu'aux périlleuses profondeurs du *fa* grave. MM. Rambaud et Aquistapace, les aimables trios de Dames et d'Enfants ont droit aux meilleurs compliments. Une traduction fidèle et complète un peu peut-être à l'excès, de MM. Prod'homme et Kienlin, restituait pour la première fois aussi le texte original. Enfin, chargé des décors, M. Drésa s'inspira heureusement, parfois presque jusqu'au décalque, de ceux que, en 1815, le peintre Frédéric Schinkel composa pour l'Opéra de Berlin et que M. Maurice Kufferath a reproduit dans *la Flûte enchantée de Mozart,* un fort substantiel volume paru en 1919 à la librairie Fischbacher. Bref, si à tous égards ce ne fut point sans doute une représentation modèle, on y eût pu pourtant savourer la jouissance d'un des chefs-d'œuvre les plus accomplis du plus génial des musiciens, sans l'intempestive intrusion du sempiternel M. Hahn que notre Opéra déchaîna une fois de plus au dam irrémédiable de l'infortuné Mozart qui ne peut décidément plus s'y dépêtrer de ce collant et empoisonnant collaborateur. M. Reynaldo Hahn poursuit Mozart d'une passion inextinguible, mais spéciale Il l'aime à contresens, à l'envers. A propos de *l'Enlèvement au Sérail,* j'ai cité la lettre à son père où Mozart clame son enthousiasme à l'audition d'une de ses symphonies exécutée par un orchestre comprenant « 40 violons, 10 altos, 8 violoncelles, 10 contre-basses, 6 bassons et tous les autres bois doublés ». M. Reynaldo Hahn, néanmoins, dans un ouvrage où Mozart emploie l'orchestre de Weber, y compris clarinettes, trompettes et trombones, s'est obstiné à derechef mutiler le quatuor de larges coupes sombres. Alors qu'avec la plus grande masse de cordes il est aisé d'obtenir toute la gamme des nuances jusqu'au *pianissimo* le plus ténu, il saute aux yeux qu'en restreignant l'ampleur de sonorité de ce groupe on aboutit à des *forte* sans puissance, à des *p* et *pp* malingres ou imperceptibles d'où s'ensuit inévitablement l'atro-

phie des contrastes voulus par l'auteur. C'est ce qu'il advint fatalement, et dans l'immense salle de l'Opéra mieux qu'autre part. Le tout résonna terne, étriqué, ratatiné, sans force et sans couleur. Non pas que M. Hahn ne s'y soit évertué à distiller les suavités sucrées de sa sollicitude. C'est ainsi que du gracieux duo de Pamina et de Papageno, marqué *andantino* par Mozart, il fit un *adagio* languissant et fadasse. Par ailleurs, il tomba dans la bourde opposée. Les indications de mouvement chez les maîtres anciens ne se rapportent jamais à la durée des temps de la mesure, mais uniquement au *caractère* du morceau, — ce qui explique qu'un *andante* de Mozart doive être pris parfois plus lentement qu'un moderne *largo*. Aussi, pour déterminer le *tempo*, les vieux chefs des commencements du dernier siècle, qui en avaient hérité la tradition, recherchaient-ils d'abord les passages de figuration, afin que le caractère prescrit s'y conservât inaltéré et, dans son *Ueber das Dirigieren*, Wagner les tance même assez sottement là-dessus. M. Hahn, ignorant tout cela, a transmué l'*adagio* solennel du choral des Hommes armés, avec son entrelacs contrepointé, en un *andante* qui, vers la fin, ressemblait à un *allegro moderato* comme un cousin, sinon comme un frère. Il faudrait trop d'espace pour relever, outre le sabotage de l'Ouverture, toutes les fantaisies de mignarde ou guindée préciosité que M. Hahn osa infliger au chef-d'œuvre. M. Hahn comprend Mozart selon son goût et l'interprète en conséquence. *Trahit sua quemque voluptas*. Le malheur est qu'il le comprend à rebours. Toute subjectivité est à priori légitime et on n'en saurait faire aucun grief à M. Hahn, s'il s'y livrait chez lui, à porte close, et ne l'imposait point à son prochain. Mais attendre la dorienne beauté de *la Flûte enchantée* de Mozart et entendre à sa place les coq-à-l'âne de sa caricature antipodale est à la longue un vrai supplice. La version ou, mieux, l'inversion de M. Hahn engendre cet agacement énervant

Où le désir s'accroît quand l'effet se recule,

et on souffre un tourment plus cruel que le martyre de Polyeucte. Puisque, grâce à *Grisélidis*, notre Opéra s'est avoué sans vergogne en coquetterie avec le music-hall, s'il souhaite à tout prix être agréable à M. Hahn, qu'il lui commande quelque opérette Second-Empire qui s'intitulerait, par exemple, *le gros Pigeon* ou bien *la Tante à Héritage*. Nul n'y verrait, en somme,

beaucoup d'inconvénient. Mais qu'il l'aille quérir tout exprès pour lui procurer l'occasion de galvauder Mozart, c'est un insondable mystère et un scandale.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition du Nouveau Groupe, Galerie Georges Petit. — Exposition du troisième groupe de peinture moderne, Galerie Bernheim-jeune. — Exposition Bayser-Gratry, galerie Georges Petit. — Exposition des frères Zubiaure, galerie Georges Petit. — Louis Avenuier : *James Vibert statuaire*, une brochure in-4°. Genève.

Un paysage de Victor Charreton, c'est une symphonie colorée où tous les accents de la lumière trouvent leur place en bel ordre, à leur valeur, à leur degré de sonorité, de façon à donner tout le charme naturiste, avec le timbre d'émotion et les résonances de contemplation de l'artiste. Une scrupuleuse fidélité d'exécution enregistre tout le clavier des teintes, les transpose en une harmonie serrée qui ménage toutes les densités des terres et des bâtis, la fluidité des arborescences et l'éclat velouté des bouquets, avec un souci d'unité qui englobe une vision très détaillée. La meilleure méthode pour bien peindre un paysage, c'est de tout y voir, d'en saisir le touffu et de donner l'impression de tout le détail. Il n'y a point d'élément inutile dans cet enchaînement des phénomènes lumineux qu'est un paysage ni dans la forme des reliefs, ni dans la mobilité des colorations. Le prestige de l'art de Charreton c'est de conserver toute cette diversité harmonieuse de choses et de leur enveloppe et de l'empreindre de sérénité, soit qu'il voie tout le ciel frileux et les mille détails colorés du blanc de la neige se mirer aux murs de cette église d'hiver, soit qu'il présente la splendeur savoureuse d'un jardin d'été ou l'or et la pourpre qui baignent les champs au déclin d'automne.

De belles études de jardins de Guillonnet encadrent des toiles décoratives et d'évocation féerique. Sur quelque terrasse au bord des mers de Sicile alors que se fonce le soleil sur la terre, en longues lignes d'ombre diaprée, ce sont d'harmonieuses danseuses dont le corps se détaille en lignes précieuses sous la transparence des longues robes blanches. Des nus de femmes aux proportions délicates jaillissent, en le dominant, d'un paysage floral qui s'ensoleille d'été radieux. Sur les eaux vertes des bassins, des jeux de femmes qui se balancent dans des hamacs parent des Trianons

d'arabesques très modernes. La grâce des attitudes s'accompagne des symétries ornées et des flammes multicolores des grands jardins stylisés dont les arcades de verdure et de corolles s'ouvrent sur la largeur des paysages réels. L'apport de Guillonnet et de Charreton donne une réelle autorité au **Nouveau groupe.** Robuste, plus lumineux qu'à ses précédentes expositions, l'art de Charlot suscite la tranquillité rêveuse et obstinée de quelque Tolstoï rural, qui s'ignore dans sa simplicité ou le repos lourd des travailleuses des champs ; Charlot construit bien ses visions d'arbres entourés d'échappées de prairies.

Dans des jardins clairs, un peu monotones, sur des terrasses où la brise de mer gonfle et bombe les tentes de toile, Lebasque peint d'harmonieuses attitudes de jeunes femmes. C'est un art de joliesse et d'élégance fort agréablement présenté, où manquent peut-être quelques touches de vigueur. Dabat précise les figures de ses femmes d'Orient, dans ce tableau qui vent lutter avec la splendeur des tapis ; de graciles effigies de Mauresques sont attrayantes et très simplement traitées. Il y a de la vérité et de l'accent dans les portraits de Mlle Fernande Cormier. M. Communal qui construit avec une vigueur brillante tout ce qu'il touche. La rue de village de Le Bail est intéressante. Dans les *Pêcheurs* de M. Gustave Pierre, d'un encombrement plausible, quelques figures sont tracées pittoresquement et non sans humour dans des colorations un peu lourdes et froides. Il y a des bouquets de Carrera, de bonnes sculptures de Paulin, et encore M. Lagos, M. Haseltine ; on peut noter la *Femme Kabyle* de Bigonnet.

§

Le **troisième groupe** d'exposition de peinture moderne est peut-être la plus intéressante des trois tranches de cette sélection, pas très complète, mais dont aucune pièce n'est indifférente, encore que le mérite de quelques unes soit purement de renseignement sur le point de stylisation où se séparant du cubisme s'arrêtent certains artistes. Il est certain que M. Severini ne manque ni de force, ni d'éclat et qu'il présentera des lignes agréables lorsqu'il ne gaufrera plus certains volumes ; mais le plus fort de l'évasion est fait. Un dessin et un portrait de femme de M. Picasso ne manquent point de solidité.

Des étincellements lumineux de Signac rappellent la gloire du

néo-impressionisme. On voit là de bons tableaux de Jean Puy, de Roussel, un intérieur exquisement coloré de Vuillard, un nu pittoresque très vivant et bien campé de Suzanne Valadon, une excellente figure d'Utter, deux visions du midi, d'une jolie douceur dans leur éclat véridique, d'Urbain ; une église dans la neige très fine, d'Utrillo, un paysage délicatement nuancé et une figure fermement établie, de Picart le Doux. Encore un nu d'Ottmann, des nus de Sabbagh, Simon Lévy, en progrès, semble-t-il ; des paysages très joliment notés dans leur distinction abréviative et leurs bouquets de couleurs rares de Robert Mortier, des personnages nerveusement campés, avec un peu trop d'humour, mais d'intéressante expression, de M. Jacques Salomon ; de Villard, peintre du bled tunisien, des hivers sombres de Belle-Isle, une vue d'Arles ingénieuse de Sola, des Van Dongen capricieux et pittoresques, un costaud très appuyé, de bonne carrure, de M. Roovers, la femme à la guitare, peinture solide et harmonieuse d'Ortiz de Zarate dont la nature-morte est éclatante, des Pierre Charbonnier ingénieusement peints, un Henri-Matisse spacieux, décoratif et très fin, des paysages de Zingg, un nu de Valtrat, délicieux de vérité, d'abandon, de vie vraie, de joli mouvement naturel, un nu très solide et très harmonieux de Zarraga qui montre aussi une corbeille de fruits, admirables de couleurs et de puissance de dessin.

§

M. Gernez eut bien pu figurer dans une sélection de la peinture moderne. C'est un jeune artiste très conscient, très chercheur et qui, pour cela même, a pu déconcerter par la variété d'aspect de ses toiles et la rapidité de ses orientations. Il semble avoir trouvé sa notation personnelle ; ses nus sont bien dessinés et il les présente avec une intéressante variété décorative. Le port de Honfleur lui est familier ; il en traduit souvent le mouvement avec un certain bonheur. Les dessins témoignent d'une réelle agilité à saisir la nuance qui passe. Cette exposition place M. Gernez plus haut qu'on ne l'estimait jusqu'ici.

§

Les frères **Zubiaure** sont des habitués, de la Société nationale et leur exposition, pour être drue et diverse, ne nous apprend sur eux que des détails. Ils offrent cet intérêt d'être à la fois graves et humoristes, de peindre, avec un réel esprit d'observation, des paysans à la figure sévère dans des paysages aux lignes rudes et

aux couleurs sombres ou d'or foncé et ces paysans sont cherchés dans les caractères de leur jeux et de leurs plaisanteries. C'est un peu du Barie dans les tonalités de Cottet, et cet art paradoxal n'est pas sans curiosité.

§

Mme de **Bayser-Gratry** remplit une salle de sculptures qui arrêtent l'attention. Sa grande statue n'est point dénuée d'harmonie et certains bustes de jeunes filles et de fillettes sont cherchés dans une note de douceur et de pittoresque agréable. L'artiste ne répugne point à détailler ni à faire preuve de vigueur un peu rude dans des bustes d'hommes. C'est souvent d'un curieux travail.

§

M. *Louis Avenuier* nous donne sur **James Vibert** une intéressante étude où il analyse bien le mélange de réalisme vigoureux et de symbolisme ingénieux de ce très remarquable sculpteur. Que la sculpture soit l'art où l'imagination peut le plus difficilement s'inscrire avec diversité, car il est difficile d'imposer la rêverie au contour qui doit être exact, du modelé qui doit être puissant, cela n'empêche qu'on peut tenter d'exprimer des idées par la sculpture, sans les confier simplement au titre dans les catalogues. Le plasticien peut donner une indication de pensée et James Vibert a obtenu dans cette voie de beaux et authentiques résultats. Cela l'a amené souvent à modifier les lignes convenues des mouvements, à présenter un style nouveau du groupe sculptural. Il y a là une porte ouverte à de curieuses recherches, difficiles, certes, mais nullement chimériques.

On peut reprendre et pousser plus loin les nouveautés de disposition qui firent scandale quand Rodin les produisit et qui comptèrent parmi les meilleurs éléments de sa gloire. L'harmonie de la statuaire peut devenir plus complexe. Certes, il est audacieux de le tenter et terriblement ardu d'y réussir. L'*Effort humain* ou la *Terre* de James Vibert témoignent de la possibilité d'y réussir.

D'excellentes reproductions nous rappellent les bustes si vrais, de si réaliste exécution de James Vibert et aussi nous présentent de ces grands monuments dont Vibert a orné la Suisse, son pays natal et que leurs énormes dimensions et l'impossibilité de transporter des colosses de pierre dont les maquettes ne donneraient pas une idée suffisante, ont empêché de figurer à nos Salons.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Bilan général. — La situation du cinéma en tant qu'industrie et en tant qu'art. — L'Histoire de France à l'écran.

Il apparaît bien que l'état de crise dans lequel vit le cinéma depuis deux ans surtout ne soit pas près de cesser. Je suis convaincu, au contraire, que la situation va s'aggraver davantage. Cela pour des raisons que j'ai maintes fois exposées ici même et dont les moindres sont l'incompréhension et la bêtise des membres de la « corporation ». Et on en vient à se demander si, après tout, il ne serait pas souhaitable que cette situation devînt rapidement désespérée : ainsi le cinéma tel qu'il a été développé par les incapables crèverait de ses turpitudes. Un mal pour un bien peut-être. La « catastrophe » rejetterait à leur boutique ou à leur besogne tous les indésirables qui n'ont pas voulu comprendre qu'un film n'est pas *seulement* une marchandise, mais ne peut être une marchandise qu'autant qu'elle porte en soi certains caractères propres à une *œuvre d'art*. C'est le merveilleux caractère du cinéma que de posséder tous les éléments capables de le faire participer activement à la grande gestation du monde moderne. Lui seul a une voix assez puissante pour dire tout ce qu'il y a à dire et à la même heure sur tous les points de la terre. Lui seul est capable d'être compris de toutes les foules assemblées. Force d'unité inouïe. Je ne reviendrai pas sur ce sujet. Je sais aussi qu'un film qui tend à profiter de l'abrutissement d'une partie des masses, — du haut en bas de l'échelle, — peut rapporter des sommes importantes. Mais, c'est précisément l'incompréhension des « exploitants », commerçants à courte vue et travaillant en définitive pour leur intérêt immédiat contre leur intérêt dans l'avenir (je n'oublie pas la complicité des éditeurs), — qui déchaîne l'afflux de médiocrité sur les écrans.

J'estime, pour ma part, que les foules à atteindre sont plus considérables, — en France, tout au moins, — qui voudraient trouver au cinéma un effort original, un intérêt en rapport avec le trouble où les jette, inégalement, les péripéties de la civilisation actuelle. Les foules ont le dégoût de toutes ces fadeurs sentimentales qui s'expriment par des moyens vulgaires. Elles sont écœurées de ne pas trouver sur l'écran tout ce que, inconsciemment souvent, elles désirent, qu'elles ont renoncé également à trouver au théâtre. Les « coucheries » en trois actes, en 600 pages

ou en trois parties ont toujours eu un public fidèle. Les abstentionnistes sont quand même plus nombreux que les participants. Aussi les foules cèdent-elles à l'élan qui les jette autour du stade, car elles découvrent là leurs vraies raisons de s'exalter dans un spectacle de santé, de force mâle et de lumière. Elles y puisent aussi un lyrisme nu qui les délivre de leur angoisse. Il est, certes, bien difficile de fixer au jour le jour les variations psychologiques des foules contemporaines tiraillées par des sentiments contraires, nés de souffrances hautes ou de bonheurs bas qu'ont suscités les événements dont le tragique n'a pas cessé avec la guerre. Mais si l'on examine attentivement la situation faite aux spectacles où le public se ruait et ne demande qu'à se ruer encore, on classe enthousiasmes et lassitudes.

Les tout-puissants maîtres du cinéma s'obstinent à vouloir « suivre leur clientèle ». S'ils persévèrent dans cette erreur grossière, ils seront bientôt obligés d'installer leurs écrans sur le plafond du cirque, de projeter leurs âneries sur les nuages tanguant au-dessus des vingt mille spectateurs de l'olympiade dont aucun ne lève la tête sinon pour nier plus haut l'enthousiasme qui a enfin trouvé le moyen de se délivrer. Ils paieront cher toutes leurs fautes, car je crois qu'il n'est plus temps pour eux de se ressaisir. Deux ou trois organisations qui ont imposé une sorte de monopole du film aux 2.500 salles françaises qui restent ouvertes réussiront, seules, à tirer profit d'un public attaché à la lanterne magique et qui se moque bien du cinéma. Mais là se limitera le succès (?). Les masses déçues ou indignées réserveront leur joie et les artistes vrais ne pourront vivre d'une telle indigence, sinon ailleurs, peut être, en des pays où l'intérêt est mieux compris, jusqu'à ce que quelque sursaut d'énergie et de clairvoyance bouscule toutes ces fausses puissances.

En attendant ces événements, nous assistons à la vie médiocre d'une industrie qui garde la possibilité des plus belles conquêtes et à la formation, devenue si lente qu'elle en reste presque insaisissable, d'un art auquel nous réservons notre foi. Le bilan des années finies nous éclaire. Nous en faisons tristement la balance. Ailleurs ? Les renseignements que nous possédons infirment l'opinion que parfois certaines œuvres nous avaient créée : l'Amérique, dont le bond fut remarquable, sommeille sur ses profits ou, abrutie par ses désastres, a abandonné le jeu, impuis-

sante à résoudre les nouveaux problèmes qui se posent. Elle démarque tous les romans et les drames possibles, Th. Ince « suppervisionne », Cécil de Mille, Tourneur, nous resservent à peu près le même plat à la même sauce, sans même, semble-t-il, tenter désormais à un effort nouveau dans la technique. Seul, Griffith améliore sans cesse le moyen d'expression. La Suède est allée d'un coup vers une perfection personnelle, qui procède encore de la littérature, mais enferme le charme original de sa civilisation — ou pour mieux dire, de son âme. C'est un domaine dont elle a fait le tour rapidement. S'échappera-t-elle de cette piste unique où nous l'avons suivie avec émotion et son lyrisme la poussera-t-elle, centrifuge, vers les obstacles nécessaires ? L'Angleterre ne s'est pas encore éveillée et paraît suivre. L'Italie mêle les ficelles qui encombrent ses « théâtres de prises de vues » et continue ses grandes manœuvres de figuration parmi des paysages qu'elle ne sait plus sous quel angle photographier pour en épuiser la beauté formelle. L'Allemagne nous attire et nous inquiète. Nous avons été retenus par sa recherche, sa volonté évidente d'effort, son affirmation originale. Mais il semble bien qu'elle ait, provisoirement sans doute, mais d'un coup, vidé des tiroirs lentement emplis. Elle possède des artistes remarquables, peut être ceux qui avec les nôtres (j'entends surtout ceux qui ne se sont pas encore révélés, mais qui existent) seraient les plus capables de travailler dans un sens vraiment large et précis, afin d'amener le cinéma à pied-d'œuvre ; mais ces artistes sont submergés comme les nôtres sous les flots du mercantilisme qui, incertain du lendemain et refusant de le préparer ou sentant l'entreprise au-dessus de ses forces, ne recherche que les profits les plus rapides.

Chez nous, on voudrait accuser tout le monde. Mais on a peur d'être injustes en faisant supporter à chacun les conséquences de lâchetés collectives. Les maîtres ordonnent : ils ont l'argent. L'artiste se révolte d'abord, puis cède. Il s'efforçait de rassembler autour d'une intrigue mélodramatique, voire vulgaire, les éléments expressifs propres à élever le cinéma jusqu'aux formes artistiques. Quelques critiques, parallèlement, tâchaient de poser les données du problème, de fixer les lois, de découvrir les proportions idéales de l'œuvre et ses forces déterminantes. Tous se sont essoufflés ou découragés, surtout qu'autour d'eux les ricanements de « l'élite » n'ont pas manqué. Leur enthousiasme

n'ose même plus s'indigner. Ils disent : « A quoi bon? » et ils consentent au délayage épisodique. Car le film en trois ou six époques ne trompe plus personne. On essaie alors de démêler dans ce désordre ce qui peut enrichir le cinéma, être mis de côté pour l'avenir, la pierre à jeter dans les fondations à peine creusées, incertaines, de l'édifice formidable à construire. Certes, je sais, — et pour les révéler et les défendre on m'accuse assez de faiblesse, — les beautés essentiellement cinégraphiques, émouvantes et les qualités diverses des films d'Abel Gance, de Marcel L'Herbier, de L. Delluc, de Germaine A. Dulac, de Léon Poirier, de trois ou quatre autres encore ; je sais la volonté de quelques nouveaux venus, mais la digue de sottise que cimente solidement ceux dont, peu ou prou, ces cinégraphistes dépendent, ne brise-t-elle pas leurs efforts ? Ne sont-ils pas obligés au silence ? Ne subissent-ils pas certaines brimades des marchands, contre quoi ils n'ont aucun recours ? Se soumettre ou se démettre! Leurs défauts? je les dénonce assez pour qu'on ne puisse m'accuser de parti pris. On soulèverait un scandale considérable en forçant la serrure secrète de cet antre redoutable. Mais l'opinion ne sait plus où est le scandale tellement elle a quotidiennement de raisons de s'indigner.

Retenons pour l'année passée : Amérique : *Le signe de Zorro*, de Fred Niblo, avec Douglas Fairbanks ; *A travers l'orage*, de D.W. Griffith et *Le Gosse* (*The kind*) de Charlie Chaplin ; Suède : *L'Epreuve du feu*, de Sjostrom et *Le Moulin en feu*, d'Ivan Hedquist ; — Allemagne : *Les trois lumières*, de Fritz Lang, *Le Cabinet du docteur Caligari*, de Robert Wiene et *La Terre qui flambe*, de Murnau ; — France : *Don Juan et Faust*, de Marcel L'Herbier, *La Femme de Nulle part*, de Louis Delluc, *La Roue*, d'Abel Gance. C'est tout, car je tiens pour secondaires, au point de vue de l'apport et malgré leur intérêt, des films comme *La Femme du Pharaon* de Lubitsch, *Jocelyn*, de Léon Poirier, qui fit mieux précédemment, et *l'Atre*, de Robert Boudrioz (film qui nous eût beaucoup plus attachés s'il avait été édité dès sa réalisation, — 1921).

Dans le domaine du « documentaire » l'effort a été relativement plus remarquable. C'est qu'on s'est aperçu qu'un beau documentaire pouvait aussi bien attirer la foule, — quoique pour d'autres raisons, — qu'un drame ou une comédie cinégraphiques

Ce genre retient même un public intéressant. Mais les maîtres de l'écran ne profitent pas de cette aubaine pour s'attacher cette nouvelle clientèle. Ici on « passe » *les Théories d'Einstein* que commente avec une précise clarté Dominique Braga. Le public accourt. Et l' « exploitant » *intelligent* en profite pour faire subir au public en avance sur l'horaire une stupidité quelconque !... Et chacun de jurer qu'on ne l'y reprendra plus... Notons le succès légitime de *Nanouk l'Esquimau*, d'*A travers l'Afrique sauvage*, d'*A l'assaut des Alpes avec le ski*, d'*A travers les Indes*, et notons non moins que tous ces films sont étrangers. On ne conçoit, en effet, en France, le film documentaire que sous la forme trop fragmentaire et limitée des Pathé ou Gaumont *Revues*. Et les marchands réclament des films « à sujet international », — comme ils disent. Où trouvera-t-on des sujets plus internationaux et directement « exploitables », — comme ces mêmes marchands ajoutent, — que dans le domaine du grand film documentaire ! Mais nous savons à quoi nous en tenir à ce propos. Si nous nous laissions entraîner à faire le procès de ces gens et à dénoncer leur incompétence en toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le cinéma, chaque fois qu'ils nous en fournissent l'occasion, nous ne ferions qu'écrire sur eux. Nous avons quand même à écrire sur autre chose.

§

De récents incidents, provoqués par la présentation d'un film allemand : *La Dubarry*, ont fait renaître les polémiques relatives au droit qu'ont les cinégraphistes de s'emparer de certains faits de l'histoire d'un pays autre que le leur pour créer un film.

Ce droit n'étant pas contesté aux écrivains et aux artistes, je ne vois pas pourquoi on le contesterait aux cinégraphistes. Sinon en soulevant cette objection que le cinéma n'est pas encore un art, et que le film restant exclusivement une marchandise, chaque Etat fixe les limites de la contrefaçon sur ce qu'il estime lui appartenir en propre... En attendant on nous annonce une *Histoire de France*, en plusieurs centaines d'épisodes sans doute, conçue par un Français, réalisée par des Français avec des artistes français et des capitaux français. Outre que je trouve cette tâche prématurée (car le domaine de la reconstitution historique est le plus difficile à exploiter dignement à l'écran et nous ne possédons pas encore les interprètes et le metteur en scène dignes d'une

œuvre aussi formidable), j'ai peur que cette histoire soit si exclusivement et outrancièrement française, au sens où l'entendent ces petits esprits, que, — marchandise, — elle reste sur les bras de ceux qui ne seront responsables. La propagande? Ne considère-t-elle pas, de son propre aveu, que la vérité est essentiellement relative et changeante !... On pourrait, certes, nous imposer provisoirement cette vérité avec beaucoup d'argent. Mais elle ne satisferait personne, trop audacieuse, — dans ses desseins extrêmes, — pour les uns et pour les autres. Quant à l'art, nous savons qu'il n'a rien à voir en cette affaire et c'est de lui que nous nous préoccupons.

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Comment Heine s'entendait à « taper » les Rothschild. — Dans un article inséré en 1907 au t. III de la *Revue germanique* sous le titre : *Notes sur Heine et Th. Kœrner* (1), j'ai démontré, par l'identification de la dédicace d'une poésie inédite de Heine remontant à avril 1847, que le célèbre poète et publiciste juif s'entendait à faire une cour intéressée à la baronne B. de Rothschild à Paris, qu'il comparait à un ange... sans ailes. Les flatteries de Heine à l'adresse des Rothschild de Vienne sont plus prosaïques, certes, et l'on va voir qu'elles s'exerçaient encore à la veille de la mort du triste sceptique sur ce lit de douleur qu'il appelait une *Matratzengruft*. Nous sommes redevables de la publication de ces documents curieux à Friedrich Hirth, qui les a donnés d'abord dans la *Deutsche Rundschau* de Berlin, puis, peu de jours après, et en un substantiel résumé, dans l'*Arbeiter-Zeitung*, feuille sociale-démocrate de Dortmund (2). La traduction que nous en fournissons ici rend très exactement la teneur des quatre plus caractéristiques missives de ces pétitions où le vieil esprit judaïque rivalise, de part et d'autre des deux correspondants, en allusions piquantes que l'on ne manquera pas de saisir au vol et de savourer comme elles le méritent.

La première demande de Heine au baron Anselme de Roth-

(1) P. 218-232. Voir le § II : *Die Engel*, p. 228 *seq.*

(2) *Unterhaltungsblatt*, n° 101, 26e année, mercredi 15 décembre 1915 *Heinrich Heine und Rothschild.*

schild à Vienne est datée de Paris, 16 décembre 1855. Elle est ainsi conçue :

Très honoré M. le Baron : Feu votre père fut mon grand protecteur et souvent, dans le tourbillon de ses affaires, il a, avec une aimable patience, consacré maintes heures à ma situation personnelle, ce que, dans ma reconnaissance, je n'ai jamais oublié, comme vous le verrez un jour. Cela peut-il justifier de ma part un espoir en la sympathie de son fils? En tout cas, je la réclame aujourd'hui, en m'adressant à vous, M. le Baron, avec la prière de m'octroyer la faveur d'une participation à la Banque de Crédit autrichien, dont vous êtes l'un des principaux fondateurs. Cette participation, je ne veux pas la limiter en fixant un chiffre déterminé d'actions, pour ne point anticiper sur une générosité qui saisira peut-être volontiers cette occasion pour porter un secours décent à ma situation de fortune si peu brillante. En présence de votre haute formation intellectuelle, si universellement vantée et étant donnée, d'autre part, la vanité si naturelle aux poètes, une telle hypothèse ne peut apparaître que très naturelle. Peut-être ne me suis-je adressé de préférence à votre personne, M. le Baron, que parce que vous connaissez exactement la nouvelle situation de l'Allemagne et, par suite, savez parfaitement que le zèle d'un publiciste à l'influence fort étendue ne saurait être tout à fait superflu pour les intérêts moraux de votre nouvelle fondation. Le ciel m'est témoin que cette influence, je ne l'ai jamais exploitée pour mon intérêt privé, mais uniquement au profit des personnes qui me sont chères et que je considère comme mes alliés naturels dans une lutte qui dure depuis presque déjà deux millénaires. Et certes, ce n'est au fond qu'une subvention sur laquelle je compte de la part d'une puissance alliée. Un sentiment de délicatesse m'interdit de vous confesser que le Baron James, qui se souvenait de moi à chacune de ses grandes opérations, ne m'a pas non plus oublié lors de la dernière et ce, spontanément, pour ma joie d'autant plus vive. Cette piété de la part du Chef de la maison de Paris (1) m'ordonne-t-elle d'escompter, dans une circonstance analogue, une faveur semblable chez le chef de la maison de Vienne ? Je ne sais. En tout cas, c'est par le proverbe espagnol : *un âne intelligent mange à deux râteliers*, que je justifierais ma présente lettre.

(1) Dans son volume : *Henri Heine poète* (Paris, 1897), M. J. Legras a publié, p. 417, un fragment de lettre inédite de Heine à Michel Chevalier, en date de Paris, 24 février 1855, où Heine regrette amèrement qu'Emile Pereire, en détrônant le Baron James, l'ait privé des carottes qu'il lui tirait (*sic*) à chacune de ses grandes entreprises, « où il m'intéressait toujours pour quelque chose » et renouvelle le procédé à l'endroit de Pereire. On sait, aussi bien, que, dès 1840, Heine touchait 4.800 francs, du gouvernement de Louis-Philippe, au chapitre des fonds secrets.

Dans l'attente d'une prompte réponse, je suis, avec la plus haute estime, M. le Baron, votre dévoué.

H. H.

Cette allusion aux patriarches, — contenue dans la phrase, si caractéristique de la solidarité judaïque où il est question de la « puissance alliée », — n'eût eu, sans doute, toute sa force que si certaines eaux baptismales ne fussent venues troubler la pureté d'une commune ascendance, par ailleurs réaffirmée de graphique sorte dans le détail de cette petite opération financière imaginée avec tant de candeur par Heine. La réponse du Baron est parfaitement digne d'une telle pétition. Elle est datée de Vienne, 24 décembre 1855.

Très digne Monsieur Heine : Votre amicale lettre du 16 courant, qui ne m'est parvenue qu'hier, me fournit l'agréable certitude qu'encore que votre corps soit accablé par de longues souffrances, votre esprit n'a rien perdu ni de sa fraîcheur, ni de son humour. Vous appartenez à ces natures privilégiées, chez qui l'élément spirituel domine la matière.

Vous désirez, mon digne Monsieur Heine, que je ne vous oublie pas complètement dans l'affaire, actuellement lancée, de la Banque de Crédit Commercial et Industriel. Je pourrais, — tel le Bon Dieu dans la poésie de Schiller, — vous répliquer par ces mots :

Que faire ? L'Univers est distribué ;
Veux-tu partager le ciel avec moi ?

Car j'ai reçu votre écrit après que non seulement la souscription publique était close, mais encore que son résultat, — et combien maigre, puisqu'il ne s'élevait pas au-dessus de 2 o/o de la quotité émise ! — avait été publié. Toutefois, comme il est permis de supposer que votre âme de poète n'est décidée à prendre place à côté du trône de Jupiter que le plus tard possible et encore que je ne prodigue pas aussi follement que cette déité païenne les trésors terrestres, j'ai cependant toujours, en de semblables circonstances, quelques réserves pour les gens de mon entourage et les personnes que j'estime. En conséquence et comme vous faites partie de ces derniers, je mets volontiers à votre disposition 100 actions et n'attends que votre bienveillante réponse pour vous les racheter à leur cours actuel d'escompte de 10 o/o et vous en adresser, par mandat sur ma maison de Paris, le montant.

Je saisis cette occasion, digne Monsieur Heine, pour vous renouveler l'assurance de mes sentiments amicaux et de toute mon estime.

AS. VON ROTHSCHILD.

L'accusé de réception du chantre d'*Atta Troll* contient une attaque contre les «nouveaux riches» dont on appréciera la nouveauté prématurée. Il est daté du 30 décembre 1855 :

Très honoré Monsieur le Baron : j'ai reçu ces jours-ci avec grand plaisir votre bonne lettre m'annonçant que je pouvais disposer de la réalisation des 100 actions de votre banque que vous m'avez attribuées et que vous voudriez bien m'en adresser le montant par une traite sur votre maison de Paris. En vous demandant, Monsieur le Baron, de procéder à cette liquidation, je vous exprime mes plus sincères remerciements sur ce don et j'emploie le mot *don* intentionnellement. Car je ne suis pas de ces mendiants orgueilleux qui évitent de désigner les choses par leur vrai nom. Je n'en avouerai pas moins que la fiction mercantile sous laquelle vous déguisez ce don m'oblige et me réjouit doublement. J'y vois une marque d'estime pour un poète, en même temps qu'un signe de votre religion pour l'esprit en général, cet esprit que même les gens haut situés n'offensent jamais sans démontrer, par là, qu'ils n'appartiennent pas au parti de l'Esprit. Ah ! comme les nouveaux millionnaires surtout comprennent donc peu l'art de donner ! Chaque fois qu'ils nous lancent quelque monnaie, ils nous font du même coup un trou à la tête, car ils ne savent pas distinguer les têtes fines, qui sont facilement vulnérables, de l'épais crâne de la plèbe, qui supporte tout. Oui, l'art du don en beauté devient à notre époque de plus en plus rare, dans la proportion même où l'art de l'appropriation béotienne, de la prise brutale s'épanouit chaque jour davantage. Donc, une fois encore, merci, Monsieur le Baron, pour le don et votre manière de le donner, comme aussi, de façon générale, pour votre sympathie à l'égard de ma triste situation physique, sympathie exprimée en termes si aimables et sentis dans votre lettre.

Agréez l'assurance que personne mieux que moi ne vénère fidèlement une famille où la jeune génération se montre si digne de suivre les traces de l'ancienne et sur laquelle, sous ce rapport aussi, la bénédiction de Dieu, si visiblement, est descendue. C'est ici vraiment que les vertus des aïeux ont fondé des maisons et quelles maisons brillantes ! Votre famille a certainement une signification providentielle de la plus glorieuse sorte ! C'est dans cette conviction et avec les meilleurs souhaits pour votre santé personnelle que je reste, Monsieur le Baron,

Votre dévoué,

H. HEINE.

Anselme de Rothschild daigna répondre par courrier, non sans une fine pointe d'ironie :

Vienne, le 3 janvier 1856. Très digne Monsieur Heine : En toute commerciale ponctualité je corresponds au vœu exprimé dans votre

aimable lettre du 30 dernier par la réalisation, ce jour même, des parts qui vous avaient été attribuées. Vous recevrez le montant de cette petite opération menée à bon terme sous la forme du chèque ci-inclus de 4000 francs sur ma maison parisienne, dont vous voudrez bien faire usage.

De telles remises d'argent sous forme de papier sont sans danger pour les enveloppes craniennes même les plus fines et j'ose espérer, mon digne Monsieur Heine, que vous considérerez la présente et que vous l'accepterez comme un amical souvenir de moi. Avec l'expression renouvelée de ma totale estime, je suis, mon digne Monsieur Heine, votre très dévoué.

AS. V. ROTHSCHILD.

Cette manne d'Israël revêtait la dignité d'une offrande funéraire. Car, le 17 février 1856, se terminait l'agonie du martyr juif dont Théophile Gautier disait qu'il offrait le phénomène d'une âme vivant sans corps et que, par un contresens total, Thiers a défini : « Le Français le plus spirituel depuis Voltaire. »

CAMILLE PITOLLET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le Lac de Génézareth. — Dans son étude intitulée « Nazareth », parue dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1922, M. Daniel Massé essaye de démontrer que le titre de Nazir, attribué à Jésus en raison de sa qualité de premier-né, a donné naissance au nom de Nazareth. Dans les évangiles, ce nom servirait à masquer la ville de Gamala, qui serait effectivement la ville de Jésus. Le nom de Nazareth aurait ensuite à son tour engendré le nom de Génézareth, ou terre de Nazareth, et le lac qui baigne la terre nazaréenne, appelé anciennement Lac de Kinnéreth, aurait finalement pris le nom de Lac de Génézareth.

Pour que cette hypothèse pût être retenue, il faudrait que le nom Génézareth ne figurât dans aucun texte préchrétien. Or, déjà dans les apocryphes de l'Ancien Testament, nous voyons l'ancien nom Lac de Kinnéreth céder la place à la nouvelle appellation Lac de Gennésar (1 Mac. XI, 67). Génézareth ne dérive donc pas de Nazareth, mais de Gennésar, et ce n'est pas la première, mais la dernière syllabe qui a été ajoutée.

Il est toutefois des erreurs qui sont fécondes, et en se trompant, M. Daniel Massé nous a peut-être indiqué la bonne voie. Si la succession chronologique Nazareth-Génézareth se trouve

démentie par les textes, je ne vois pas d'autre part d'objection sérieuse à lui opposer quand il affirme une relation entre ces deux noms. Il est donc évident que l'alternative contraire s'impose, la succession chronologique Génézareth-Nazareth. Il faut essayer d'expliquer Nazareth par Génézareth, et Génézareth par Gennésar.

Voici comment se présente, dans cette hypothèse, la succession chronologique des faits :

Sur la rive orientale du lac appelé anciennement Lac de Kinnéreth s'étend un pays qu'Alexandre le Grand fit coloniser par ses vétérans, et qui prit en conséquence un nom grec, celui de Décapole ou Pays des Dix Villes. Le pays était aride ; seule la partie que baignait le lac était fertile, et d'un charme d'autant plus prenant qu'il contrastait avec les déserts qui l'environnaient : c'était le jardin de la Décapole. Nous voyons alors, dans la période comprise entre Alexandre le Grand et le début de l'ère chrétienne, surgir pour cette contrée le nom de Gennésar, qui permet de conjecturer une forme hébraïque *gan-éser*, c'est-à-dire Jardin des Dix, ou Jardin de la Décapole.

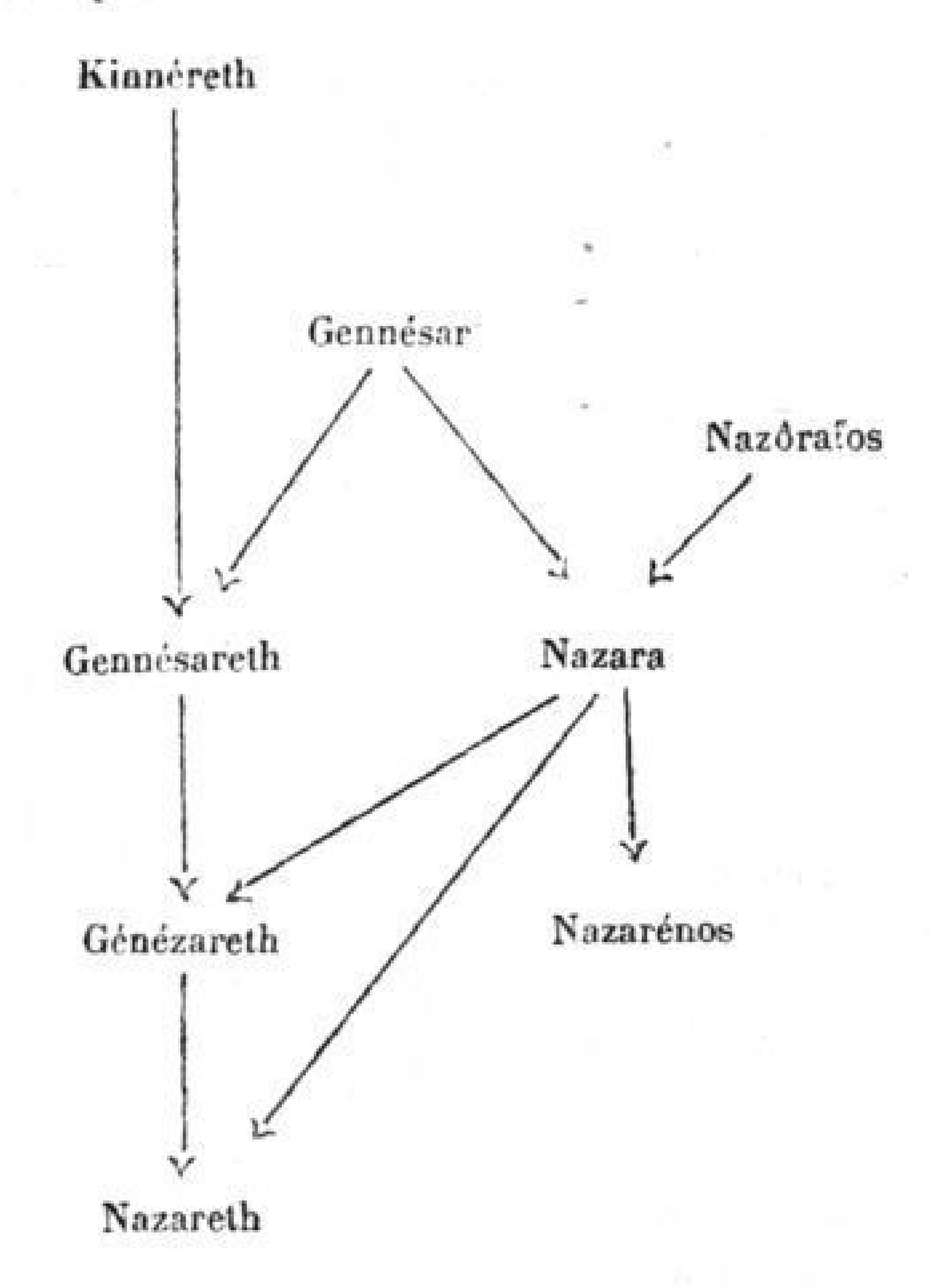
Le nom de Gennésar créé, nous allons assister à la deuxième phase de l'évolution. La secte messianiste des Nazirs, qui deviendra plus tard l'Eglise chrétienne comme l'attestent les textes Actes XI 26 et XXIV 5, considère aussi son Messie comme un Nazir (Nazôraïos), et au fur et à mesure que la légende précise les traits de ce Messie, elle lui donne pour patrie le Jardin de la Décapole, Gennésar. Ces deux traits cumulés sur la personne du Messie, son titre de Nazôraïos et son origine de Gennésar, nom dont on se rappelle que la première syllabe signifie « jardin de... », font supposer aux auteurs des évangiles l'existence d'une ville Nazara (Luc V 1). Les habitants de cette ville supposée seront, en parfait accord avec toutes les règles de la grammaire et de la linguistique, appelés Nazarénoï. C'est pourquoi nous voyons, dans les parties plus récentes du Nouveau Testament, le titre primitif de Jésus, Nazôraïos, céder peu à peu la place à celui de Nazarénos.

Nous avons ainsi les formes Gennésar, Nazôraïos, Nazara, Nazarénos ; il ne nous reste plus qu'un pas à franchir pour obtenir Génézareth et Nazareth.

Les deux appellations concurrentes Lac de Kinnéreth et Lac de

Gennésar finissent par s'assimiler l'une à l'autre et par se confondre, donnant ainsi naissance à la forme Gennésareth, que le Nouveau Testament finit par orthographier Gennézareth (avec z) sous l'influence des mots Nazôraïos, Nazara et Nazarénos. Et de même que Gennésar a produit Nazara, Génézareth va engendrer la forme Nazareth.

Cet enchaînement linguistique peut être représenté par le tableau ci-après :



Peu soucieux de la vérité historique, Selon-Luc croit devoir expliquer l'attribution du titre de Nazir à Jésus par sa qualité de premier-né, et cite à cet effet le texte de la loi mosaïque prescrivant que tout premier-né sera « Consacré », Nazir. Selon-Matthieu à son tour suit Luc, mais trompé sans doute par la forme « sera appelé » qu'il prend pour un futur au lieu d'un impératif, il croit qu'il s'agit d'une prophétie et non d'une loi. Pour s'en convaincre, il suffit de mettre les deux textes en regard :

Luc II 23	*Matth II 23*
Suivant ce qui est écrit	Ce qui a été dit
dans la loi de l'Eternel,	par les prophètes,
à savoir :	à savoir :
..... sera appelé	Il sera appelé
« Consacré à l'Eternel »	Nazir.

De la comparaison de ces deux textes, il résulte que le passage matthéen n'est qu'une reproduction inexacte de son parallèle lucanien, qui lui même cite les prescriptions mosaïques Ex. XIII, 2 et Lév. XII, 8. Il est donc tout aussi vain de chercher la prophétie visée par Matthieu dans l'Apocalypse, comme le fait M. Daniel Massé, que dans les livres prophétiques de l'Ancien Testament, comme le font les exégètes.

Mais si dans le cas particulier il ne peut être maintenu que le texte matthéen dépende de l'Apocalypse, je crois d'autre part que M. Daniel Massé est dans le vrai quand il affirme le principe de la priorité de l'Apocalypse sur les évangiles. Dans une étude qui vient d'être acceptée par la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* publiée par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, j'ai même essayé de démontrer que c'est dans l'Apocalypse que doit être cherché le noyau de cristallisation de toute la légende évangélique. Loisy, qui pourtant n'accepte pas le principe de la priorité de l'Apocalypse, ne peut s'empêcher de reconnaître que dans l'Evangile de Jean la mère de Jésus est la « femme », la *Regina cœli* d'Apoc. XII (Loisy, Quatrième Evangile, 2e éd., p. 141 et 488). Il semble en effet plus conforme à la vérité historique et à la succession chronologique des textes de ramener la mère de Jésus des évangiles à la mère du Messie de l'Apocalypse, que de vouloir l'identifier à la veuve de Zébédée.

ROBERT STAHL.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Clesinger. — A propos d'une importante suite d'œuvres de Clesinger, qui va ce mois-ci passer aux enchères publiques, on examinera en appel le cas de ce sculpteur qui fut fameux et contesté, on rappellera aussi l'homme qui fut un curieux homme. Nous aimons tant à surprendre l'artiste dans le plus secret de son intimité humaine.

Or sa biographie a été écrite avec soin et discrétion (*Clesinger, sa vie, ses œuvres*, par A. Estignard, illustré de 22 phototypies, Floury, Paris MCM, mais si elle est exacte, il faut savoir mettre quelque couleur à ce dessin pâle pour sentir la vivante brutalité innée de l'homme sous le vêtement décent. Quel dommage que Clesinger n'ait point laissé ses mémoires à la façon d'un Benvenuto Cellini auquel il a voulu ressembler, par sympathie de tempérament, tout le long d'une vie en ligne brisée !

Dans un article de *Figaro* paru au lendemain de sa mort (janvier 1883), je relève ces quelques lignes de Pierre Giffard :

> Je n'oublierai jamais les causeries d'atelier, les déjeuners, au cours desquels j'écoutais cet homme primitif raconter sans ordre, sans apprêt les mille incidents auxquels il a été mêlé depuis 1830 avec tout ce qui a porté un nom dans l'histoire artistique de ce temps... Je ne lui ai jamais entendu raconter deux fois le même fait et si j'avais écrit ce qu'il m'a narré depuis huit ou neuf ans j'aurais de quoi remplir un gros volume... D'ailleurs il me disait souvent : « Vous avez tort de ne pas quitter deux heures par jour ces diables de journaux. Vous viendriez chez moi pendant trois mois mettre en ordre tout ce qui me vient à l'esprit et que je ne sais pas écrire. Vous auriez alors à publier un fameux livre que je signerais forcément. Cela s'appellerait *Histoire de la génération de 1820*. Il faudrait qu'il portât ma signature, parce que, dame, il y en aurait des duels pour le *vieux lutteur* ! »... De fait, ce livre eût appris d'étranges choses. Mais comme il ne m'appartient pas de les dire, elles s'en iront avec lui.

Certes Clesinger eût avec vigueur et violence confessé les autres ; mais, à leur propos, se serait-il confessé lui-même ?

Par les quelques documents oubliés ou inédits que je publie ici, je ne donnerai pas absolument sa confession. On en pourrait démêler quelques éléments dans certains dossiers qui n'ont point à être dépouillés publiquement. On en saisira un reflet dans les gestes que je vais rappeler, dans les lettres dont je vais transcrire des fragments.

Un premier fait de sa vie, assez peu élucidé, le marque à jamais. A l'âge de onze ans, il fut enlevé à sa famille de Besançon, où son père était sculpteur notoire, par un Prince-Cardinal de Rohan ; protégé par lui, il vécut éphèbe à Rome hésitant entre la messe et la sculpture. Ce séjour romain est plus important sans doute pour tout le reste de sa vie que les autres, connus et

célébrés, et il aide à suivre certains méandres. Rome d'ailleurs lui deviendra à toutes époques le refuge d'espoir.

Clesinger fit sa conquête de Paris sous Louis-Philippe. On connaît sa querelle d'élève à maître avec David d'Angers. En même temps, des cris de détresse financière angoissée, angoissante. Mais la fierté reprend le dessus, et, songeant à la réalité basse où se débat Clesinger, il ne faut sans doute pas la traiter de vanité malgré le ton de certaines lettres. Puis ce sera l'exposition à scandale de *la Femme piquée par un serpent,* modelée ou moulée ? Il jouit d'une célébrité de boulevard, et épouse la fille de George Sand. Le prince de Joinville lui rapporte un bloc de marbre de Paros, lequel plus tard deviendra *Cléopâtre devant César.*

La révolution de 1848 éclate, et le républicain paraît. On vit à la cour... républicaine comme aux autres. Il offre au Gouvernement Provisoire des statues colossales, selon son goût du plus grand que nature. Sur le Champ de Mars, c'est l'érection d'une *Fraternité* gigantesque et improvisée. En même temps, un buste de la *Liberté.* Mais il n'eut pas le temps de songer à l'*Egalité*. Son enthousiasme se mua avec les événements politiques, comme celui de la plupart des bourgeois français de cette époque, et il devint Louis-Bonapartiste, puis impérialiste.

Et le 29 octobre 1853, il écrivit cettre lettre dont une lecture pesée est fort instructive quant à sa psychologie:

Mon bien cher Colonel,

Je viens vous rappeler votre bonne promesse de m'accorder un cheval arabe bien membré des Ecuries de S. M. l'Empereur. J'ai complètement achevé l'ensemble de la statue du Roi François Ier, il ne me manque que des détails pour achever mon cheval; ce travail sera splendide et digne de S. M. l'Empereur ainsi que de ma réputation.

Je n'ai qu'une chose qui me chagrine, c'est le manque complet d'argent. Ce travail monstrueux auquel j'ai tout sacrifié m'a tout mangé et le Ministre d'Etat me tient rigueur. Je l'excuse d'autant plus qu'il ne peut se figurer ce que peut être l'importance d'un pareil monument, mais je n'en souffre pas moins.

Rappelez-moi, mon cher Colonel, au souvenir de S. M. l'Empereur, et dites-lui bien qu'il me tarde de faire sa connaissance personnellement, et devant ma statue qui sera mon introducteur.

J'ai hâte aussi de commencer et de finir celle que je rêve depuis si longtemps pour S. M. l'Empereur Napoléon Ier, puis aussi il y a à faire à Rueil un autre monument à la mère de l'Empereur.

Une bonne poignée de mains et puis si vous avez le temps je suis toute la journée à l'atelier, venez-y en flânant à cheval et vous rendrez compte à Sa Majesté du résultat.

J'ai bien l'honneur d'être, mon cher Colonel, votre très humble et très obéissant serviteur.

Sculpteur CLESINGER.
182, rue de l'Université.

Ainsi, Clesinger a trouvé, si j'ose dire, le filon. Il va l'exploiter. Et l'historique détaillé de cette statue de François Ier serait savoureux. On y placerait cette requête à l'Empereur, du 4 février 1855 :

Sire,

La statue équestre de François Ier que j'ai commencée d'après vos ordres il y a deux ans et que Votre Majesté m'a déjà fait l'honneur de venir visiter une fois est entièrement terminée. Le modèle en plâtre est dressé sur son piédestal, si je me permets, Sire, de vous demander la faveur d'une nouvelle visite, c'est que pour reproduire de mon mieux la pensée de votre Majesté et pour rendre l'œuvre aussi digne que possible de l'Empereur et de la France j'ai fait subir à mon esquisse des changements considérables que je ne croirai tout à fait bons que lorsque Votre Majesté les aura approuvés.

J'ai gardé cette esquisse dont Votre Majesté avait bien voulu paraître satisfaite afin qu'elle puisse se comparer avec le modèle définitif et juger par Elle-même du progrès accompli.

Je n'ai eu pour me soutenir dans ce travail difficile plein d'obstacles et de résistances de toutes sortes que les encouragements que Votre Majesté m'a donnés et l'espoir de justifier sa confiance. J'ai donné à cette statue tout ce que j'avais de courage, d'intelligence, d'argent et même de santé puisque l'inquiétude, la fatigue et l'excès de travail m'ont privé de la vue pendant trois mois, et j'ai bien besoin, pour oublier tant de misère et tant de chagrins, que Votre Majesté me dise que j'ai bien fait de les supporter et que j'ai atteint le but qu'Elle se proposait en me commandant cette statue.

J'ai mis autant que je l'ai pu mon atelier en état de recevoir Votre Majesté et j'aurai l'honneur de l'attendre tous les jours à partir du moment où cette lettre lui aura été remise.

Mais entre l'Empereur, si bien disposé, et lui-même, soudain l'opinion publique se glissa railleuse. C'est l'épreuve de la rue. Rien n'est plus traître pour les statues et leurs sculpteurs. On le fit bien voir récemment à Bartholomé et à sa Parisienne de guerre. Si, au lieu du bloc de beau marbre, il y avait eu simple maquette, lui aurait-on accordé la place du Carrousel ? Le François Ier de

Clesinger n'habita qu'un an, en plâtre, la cour du Louvre. L'ironie populaire, la fronde politique s'en mêlèrent. La statue géante du « Sire de Framboisy » disparut... De dépit et sentant tous ses crédits menacés, Clesinger partit une fois de plus pour Rome.

Quelle vie y mena-t-il ? Fastueuse, au dire des chroniqueurs, dans cinq ateliers à la fois et avec quinze praticiens, se promenant au Corso dans une voiture à quatre chevaux. Une liasse de lettres à son frère *Monsieur Victor Clesinger, négociant en vins près la préfecture, Besançon, Doubs*, donne le revers et montre aussi le grand travailleur. Il ne faut lire de ces lettres-là, dont on viole l'intimité, qu'avec respect et émotion. C'est la sincère excuse de l'érudit s'il en tire et fait tirer une leçon de meilleure humanité.

En voici une, du 4 juillet 1856.

J'ai compté sur toi pour une somme de cinq cents francs. Dis : ai-je mal fait ? peux-tu me l'envoyer de suite, c'est-à-dire dis-moi si je puis te tirer dessus un effet de 500 fr. Dans les grandes occasions de la vie on ne saurait trop chercher à se rendre service. Crois-moi, fais cela pour toi-même, qui es bon, pour moi qui ai tant souffert... Il y a des soirs où malgré la lassitude je ne puis dormir et je me mets à pleurer comme un enfant en pensant à ma chère Nini (*sa fille morte récemment*), à vous tous vers lesquels je ne puis être mais enfin cela passera n'est-ce-pas... Je joins à cette lettre une épreuve de la statue de Sapho que je vais faire. Elle représente cette fameuse femme grecque qui est célèbre par ses vers et par les grandes douleurs de sa vie, elle est au moment où elle vient de dire son dernier chant et va se précipiter dans la mer. Tu vois, le sujet que j'ai choisi est triste, triste comme moi...

Au 17 août, n'ayant pas de réponse, il écrit :

Je t'en supplie, si tu aimes ton frère, de ne pas le laisser dans une incertitude qui le ruine... Les mouleurs sont auprès de mon chef-d'œuvre, la statue de Marie-Madeleine. Il me tarde de t'en envoyer la photographie afin que notre mère et toute la famille preniez part à la joie et au vrai bonheur de votre frère qui enfin a fait une belle et bonne statue... J'ai obtenu du Cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, qu'il viendrait visiter l'atelier aussitôt le moulage fini, puis de l'exposer publiquement au musée de la Place du Peuple. Qui sait : cette statue, je crois, est pour moi la source d'une nouvelle et grande fortune.

Une lettre du 1er octobre 1856 montre qu'il a encore des illusions sur le sort possible du François Ier :

Tout va bien, mes ennemis de Paris ont fait force calomnies et infamies contre moi, que veux-tu, mon arrivée à Paris fera tout cesser... Déjà les étrangers viennent à Rome et la Danseuse surtout que je viens de finir et qui est toute drapée de mousseline plaît singulièrement, et cela ne m'étonnerait pas qu'elle me soit commandée.

Entre temps, il a reçu indirectement la nouvelle du prêt consenti.

Adolphe me dit que cela te gêne, crois bien, mon cher Victor, que je t'en sais plus de gré. Si tu savais de quel prix est pour moi cette petite somme de 500 fr. !... tu serais enchanté de me l'avoir prêtée.

Ce ne sera d'ailleurs pas le seul prêt... Les jours passent, les ans même, et la situation demeure : le 23 octobre 1858, à propos d'un petit héritage de famille :

Figure-toi que j'avais écrit pour que l'on m'envoyât du linge, des blouses, etc. On m'a fait payer 20 fr. de port d'une caisse pour une mauvaise paire de draps, trois blouses trop petites... Voilà, mon cher Victor, comment mes frères et ma mère pensent à celui qui est à l'étranger gagnant son pain à la sueur de son front, seul, isolé de tout, ils ne m'ont même pas répondu.

Ces plaintes ne l'empêchent point d'avoir le travail fécond ni un succès appréciable auprès des Romains. Et les commandes officielles reviennent. Le 26 décembre 1859, il écrit à sa mère :

J'ai vu l'Empereur à Milan, il m'a reçu très bien, je fais sa statue à cheval, statue qui sera la terrible revanche de celle de François Ier.

Napoléon III fut toujours personnellement très amical envers Clesinger. Il lui commanda une statue de Napoléon Ier sur laquelle cette lettre du 13 avril 1862 nous renseigne :

Monsieur, je vous remercie de la communication que vous avez eu l'obligeance de me faire ce matin. J'ignorais que la commande de ma statue équestre de l'Empereur Napoléon Ier dût être soumise à la Commission des Beaux-Arts, autrement je ne me serais jamais fait aucune illusion à ce sujet ; je considérais jusqu'ici un monument à Napoléon Ier comme un devoir public ne pouvant par conséquent peser que sur le budget de l'Etat, mais dès l'instant où il est proposé à la charge des Beaux-Arts il est évident qu'un travail de cette importance dépasse les sommes partielles dont le budget des Beaux-Arts peut disposer en faveur des artistes...

Vous me dites, Monsieur, que son Excellence le Ministre d'Etat est dans l'intention de me commander la statue de l'Empereur Charlemagne ;

je m'en chargerai avec plaisir et apporterai tous mes soins à son exécution. J'attendrai donc la réalisation de cette commande et partirai immédiatement après pour Rome où je l'exécuterai. On n'élève pas impunément deux modèles comme ceux que j'ai faits lorsque l'on ne possède que son travail pour ressources. Ces ressources épuisées aujourd'hui me forcent à m'éloigner de Paris et si, en regagnant mes ateliers de Rome, j'ai quelques moments amers en songeant aux sacrifices sans résultat auxquels je me suis laisé entraîner, ils seront adoucis par le souvenir des quelques personnes d'élite qui, comme vous, Monsieur, m'ont honoré de leur sympathique bienveillance.

L'Empereur songea aussi à lui confier l'entreprise d'un monument aux gloires de l'Empire à élever sur la colline du Trocadéro... une apothéose trop prévue de la sculpture de pâtisserie !

N'y avait-il pas une secrète raison à la familiarité, car il y en eut et qui étonna les gens de cour, de Napoléon III et de Clesinger ? Clesinger aurait été un émissaire politique de la papauté et le courrier du Cardinal Antonelli à la Cour des Tuileries. Cette hypothèse m'est fournie par une notice anonyme jointe à des papiers concernant Clesinger. Et l'on y raconte qu'un matin, au scandale du protocole impérial et ecclésiastique, pendant la messe, il était parvenu jusqu'à l'Empereur pour lui annoncer à l'oreille Sadowa. Il avait obtenu aussi de faire sortir du Louvre l'armure de François Ier, et, plus encore, on lui avait confié dans son atelier les diamants de la couronne pour les mouler, ce qui donna lieu aux potins de la cour et de la ville.

En ces conditions, 1870 devait être une catastrophe pour lui : c'en fut une au matériel comme au moral. De 1870 à 1883, Clesinger traîna une vie âpre, douloureuse. Il avait toujours encombré sa vie de dettes et de procès, de traités et de dénonciations de traités et de conclusions judiciaires. Il l'avait non moins encombrée de liaisons tendres et de ruptures scandaleuses. Il avait d'ailleurs mêlé l'amour et l'argent, et c'est l'imprudence même. Il y a dans les papiers de la succession Clesinger des documents singuliers et passionnés dont on ne peut faire état...

Mais pour ce qui est de sa vie publique, un document très symptomatique est une feuille de papier imprimé intitulée : *Notice présentée aux Amateurs, aux Journalistes et à l'Administration des Beaux-Arts par J. Clesinger, officier de la Légion d'Honneur et autres ordres*. Ce prospectus fut distribué, avant une vente de ses œuvres, organisée par lui-même en 1875. Une

verve rageuse dénote l'esprit de persécution, signe des temps, d'une vieillesse injurieuse, injuste sans doute. Il eng... M. Thiers et l'Institut, « conseil de sachems », et se juge une victime. Elle finit par ce coup de clairon à fière affirmation :

Je viens exposer au feu des enchères une vingtaine d'œuvres conçues et exécutées depuis la guerre selon la manière du plus vieux lutteur de l'art moderne, si peu connu et si calomnié, de cet art français qui reconnaît pour maîtres les Puget, les Coustou, les Coisevox, etc., etc.

C'est trop, mais il sentait si bien que tant de gens ne l'estimèrent pas assez. Et puis, n'y a-t-il pas continuelle revision des valeurs esthétiques et c'est le roulement de la vie en ses générations successives? Peut-être une nouvelle assemblée des œuvres de Clesinger justifiera-t-elle la place qu'un Remy de Gourmont lui attribuait entre Rude et Carpeaux.

LEGRAND-CHABRIER.

LETTRES PORTUGAISES

Mendes Corrêa : *Raça e Nacionalidade*, Renascença portuguêsa, Porto. — F. Salgado e Lopez-Quiroga : *Cantares d'A Terra*, « La Region », Oureuse. — Les publications *Celtiga*, Le Ferrol. — Euxenio Carré : *A Tentacion*, Roel, La Corogne. — Eugenio de Castro : *Canções desta negra vida*, Lumen, Lisbonne. — Raul Brandão : *El Rei Junot*, Renascença portuguêsa, Porto. — Mémento.

Les études historiques ont joué un rôle prépondérant dans les préoccupations nationalistes qui ont aimanté, depuis un siècle, en Europe, l'action des hommes publics, et, par les conclusions trop hâtives que certains ont cru pouvoir en tirer, elles ont pu parfois favoriser, comme dans le cas du pangermanisme, les entreprises les plus condamnables. C'est ce que vient démontrer, avec une méthode avertie et consciencieuse, M. Mendes Corrêa dans son clair et substantiel résumé d'anthroposociologie ibérique : **Race et Nationalité**. Sans aller jusqu'à prétendre que l'on puisse définir un type moral, individuel ou collectif, d'après les seules données de la morphologie, il admet que ces données doivent aider l'investigateur à établir de fortes probabilités concernant l'intime façon d'être et la valeur sociale d'un agrégat humain. Pour lui, au sens rigoureux du mot, il n'y a pas de race portugaise ; mais il y a un type anthropologique portugais, étroitement apparenté aux populations d'Espagne et aussi à celles de l'Afrique du Nord, en dépit de l'hétérogénéité relative qui distingue ces dernières. Pour M. Mendes Corrêa, la Race est la traduc-

tion plastique d'un passé mésologique. C'est ainsi que, dans une rapide esquisse d'histoire ethnique, il nous fait assister au développement de la Nation; confrontant ensuite les types et les caractères, il établit les parentés. Convaincu que, dans l'état actuel des esprits et du monde, il ne peut y avoir de rapprochement durable et fécond qu'entre peuples frères, il préconise nettement l'alliance avec l'Espagne. Comment lui donner tort complétement, en un temps où le mot injurieux de « portugalisation » est devenu synonyme de mise en tutelle? En Sibérie comme aux Balkans, l'évolution est fatale: les nation sœurs s'uniront entre elles, et repousseront de plus en plus la coûteuse protection des Grandes Puissances. A la suite d'une retentissante interview accordée par le Roi d'Espagne à l'éminent Directeur du *Diario de Noticias* de Lisbonne, la question du rapprochement hispano-portugais s'est récemment trouvée portée au premier plan de l'actualité. L'active revue *Scara Nova* a voulu consulter sur ce sujet brûlant un certain nombre de personnalités intellectuelles. La plupart d'entre elles se sont trouvées d'accord pour déclarer que cette combinaison offre, dans l'état actuel des choses, les plus graves dangers pour le Portugal, dont la capacité juridique est nettement inférieure, et pour qui une infiltration économique amènerait fatalement l'infiltration politique. De ce côté, il n'est pas douteux qu'une Espagne unitaire visera toujours à l'absorption du Portugal. Reste à savoir si le statut d'unité centraliste lui conviendra longtemps. C'est tout autre chose qui paraît précisément ressortir du mouvement des idées, non seulement en Catalogne, mais aussi dans les autres pronvices de la périphérie, notamment en Galice, où le type ethnique offre des particularités saillantes.

Il fait bon relire, à ce propos, la monumentale *Histoire de Galice* de Manuel Murguia. Le premier volume, consacré aux antiquités de la province, est venu établir indiscutablement l'importance d'un primitif peuplement celtique en ces régions colonisées plus tard par les Suèves et qui, pour la langue, dépendent aujourd'hui du rameau lusitanien. Le réveil *gallego*, tel qu'il nous a été donné d'en esquisser ici même les manifestations d'ordre intellectuel, fera partie demain des problèmes essentiels que la conscience ibérique devra résoudre. Or, il n'est guère de mouvement durable entre les nations, ou dans leur sein même, qui ne doive trouver sa préparation et son impulsion dans le plan des

affinités intellectuelles et morales. Aussi bien, alors que le Portugal et l'Espagne continuent de s'ignorer littérairement ou à peu près, la compénétration luso-galaïque répond à un instinct de famille et fait chaque jour des progrès. En rendant hommage ici au talent profondément imprégné d'esprit racique des nouveaux poètes de Galice, nous avons tenu à marquer les affinités de sentiment et d'inspiration qui les rapprochent de leurs frères de Portugal. C'est qu'en se penchant les uns et les autres vers la même source traditionnelle et populaire, ils ont retrouvé les mêmes eaux vives. A l'aurore de toutes les littératures, la chanson se montre étroitement unie à la musique et à la danse, pour rythmer et célébrer les moindres mouvements spontanés de l'âme.

Il n'a jamais cessé d'en être ainsi en Galice, et en de nombreuses régions de Portugal et de Brésil, où l'existence est demeurée fruste. C'est pourquoi il est aisé de rapprocher l'inspiration d'un Catullo Cearense, poète du *sertão* sud-américain, de celle d'une Francisca Herrera y Garrido, célébrant les peines et les joies des cœurs simples de sa province. M. Salgado y Lopez-Quiroga est de la même famille. Ses **Chansons de la Terre** pourraient avoir été improvisées par n'importe quel pâtre ou laboureur de Galice. Pas d'autre mètre que la *redondilha* traditionnelle en quatrains assonancés. Près de la fontaine en perpétuelle oraison sous les saules, au pied du vieux moulin ou à travers la sierra, ces couplets ingénus et ingénieux tout à la fois chantent les joies et les tristesses de l'amour aux champs, ses ardeurs, ses regrets ; ils s'élèvent aussi jusqu'à la sentence grave, spirituelle ou malicieuse et, mérite exquis, ne cessent pas un seul instant de fleurer bon l'odeur du sol.

« Quoiqu'elle s'habille de fleurs, la Galice a pour blason un sourire de mélancolie qui lui jaillit du cœur. »

M. Salgado y Lopez-Quiroga sent, pense et chante comme le peuple, et ses vers doivent s'incorporer tout naturellement au patrimoine ancestral. Diversifiant sa manière dans le sens des ballades de folklore, il a, dans *Le Regret de la campagne*, traduit d'incomparable façon la nostalgie toute celtique qui imprègne les âmes de Galice pour la terre qui leur a servi de berceau.. Dans *La Légende d'un pauvre*, il a, sous forme de complainte, exprimé le calvaire douloureux des humbles paysans.

Travaux, peines, espoirs et figures de rustres illustrent également le cahier de poèmes *Race et Terre*, que M. Eladio Rodriguez Gonzalez, secrétaire de l'Académie Royale de Galice, publie dans la coquette collection populaire **Celtiga**, où figurent déjà les meilleurs écrivains de la province. Le nom même de *Celtiga* indique suffisamment les tendances néo-celtiques de ses initiateurs. Et voici *Saudade* de M. Jayme Quintonillo, véritable poème en prose sur la vie du rivage, *Les Quatre Cygnes blancs*, légende irlandaise adaptée par M. Manoel Fernandez Barreiro; *Ames Mortes*, nouvelle dialoguée où M. Anton Villar Ponte analyse avec cruauté l'influence déformatrice de l'Amérique; *Le Nouveau Jage*, conte pittoresque et bien composé du poète Gonzalo Lopez Abente; *L'Ame de Mingos*, où Francisca Herrera y Garrido a mis toute la tendresse de son âme généreuse, etc.

Le peuple de Galice s'est habitué également à aimer les pièces de théâtre composées pour lui et tirées de sa vie quotidienne. MM. Charlon et Hermida dans *Aide-toi*, Leandro Carré Alvarellos dans ses comédies et drames (*Enredos*, *Rexurdimento*) ont su trouver le chemin de son cœur. Nous ne saurions quitter la Galice sans rendre un hommage mérité au poète Eugenio Carré Alvarellos, qui excelle à mettre en relief le côté dramatique des sujets qui l'inspirent et qu'il puise, lui aussi, à la source patriale. Dans *la Tentation* (Essai de poème à représenter) il semble avoir tenté de rajeunir la forme dramatique ancienne de l'*auto*. De même, dans *Macios o Namorado*, qui évoque l'une des maîtresses figures du passé littéraire de la Galice et qui n'est qu'un long monologue. Maints poèmes d'Eugenio de Castro n'ont-ils pas ouvert la voie en ce sens ?

Il n'est donc pas surprenant que le chantre de *Sagramor* et de *Constança*, à force de creuser la veine traditionnelle, ait pu, malgré l'aristocratie olympienne de son art, nous donner un recueil entier en *redondilha*. C'est ce qu'il vient précisément de faire avec les **Chansons de cette sombre vie**. Avec quelle sûreté de main et d'accent, mariant étroitement sa sensibilité individuelle à l'âme de la Race, il dégage, développe et nuance chacun des thèmes à la fois symboliques et traditionnels qu'il extrait de l'atmosphère lyrique portugaise ! En ces pièces d'apparence aisées, tout est grâce et charme dans la justesse du trait et la vigueur du sentiment. Nous citerons comme merveilles pures : la

Chanson de l'Olivier desséché, la *Chanson de l'amant secret*, la *Chanson de la Chemise de noces*.

— « La vie est sombre, plus sombre que la nuit dans les pinèdes; mais c'est dans les nuits les plus noires que les étoiles brillent le plus », dit le poète.

J'aimerais terminer par un historien ; car le Portugal fécond en poètes ne le fut pas moins en chroniqueurs de génie. Je pense qu'Herculano, de glorieuse mémoire, a trouvé son digne et véritable successeur en la personne de Raul Brandão, qui, avec **Le Roi Junot** et **1817**, *la Conspiration de Gomes Freire*, a entrepris de faire revivre les péripéties qui ont marqué dans son pays le tumultueux avènement des idées libérales. Raul Brandão n'est pas seulement un investigateur perspicace et méthodique; il sait également écrire et penser avec force. *Le Roi Junot*, où il est naturellement beaucoup question des Français, mériterait d'être traduit dans notre langue. J'y cueille cette pensée, qui me servira de conclusion :

La véritable histoire est immatérielle ; c'est l'histoire de la conscience humaine qui peu à peu se rapproche de Dieu. C'est un travail obscur fait à coup de cris, — l'obscure et lente transformation des âmes.

Mémento. — Nous aurons le devoir d'analyser ultérieurement le gros travail de méthodologie génétique de l'histoire que M. Antonio Ferrão, avec un remarquable esprit philosophique et scientifique, nous offre sous le titre de *La Théorie de l'Histoire et les Progrès de l'historiographie scientifique* (Introduction à la publication de documents inédits de l'Histoire de Portugal). Sans documents il n'y a pas d'histoire, et cette conception féconde ne remonte guère plus loin que la fin du XVIe siècle, « comme conséquence des Grandes Découvertes et de l'avènement des sciences positives ».

M. Pina de Moraes est un émouvant et prestigieux conteur, que deux livres de guerre intimement vécus et justes de ton, qualité rare, ont mis en vedette. Il nous donne aujourd'hui *La Passion du Maestro*, où abondent les notations d'âme. Quatre autres récits en prose, dont un chef-d'œuvre, *L'Ame de la Fontaine*, accompagnent ce beau conte.

En Portugal, *Aguia* et *Scara Nova* continuent leur apostolat social et littéraire. A *Seara* de belles pages d'Auguste Casimiro : *Naulila*. *Contemporanea*, dirigée par José Pacheco, vient de naître à leurs côtés, pour incarner les plus modernes tendances d'art.

En Galice, *Nos* et *A Nosa Terra*, avec Villar Ponte, Vicente Risco, Eugenio Montes, Florencio Vaamonde, Leandro Carré (ce dernier dirige

avec ferveur et talent l'*Escola Dramatica galleja*), etc., poursuivent leur action émancipatrice.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES YIDISCH

S.-H. Setzer : *Reb Isroël baal-Chem-tob*, 2 volumes, New-York, 1921. — Jéhoïosch : *In Geveb*, New-York, 1921. — Jacob Glatstein : *Poèmes*, New-York, 1921. — Mémento.

M. Setzer a conçu un très vaste et noble projet, celui de se faire l'historiographe passionné des grands hommes du ghetto antique. Mieux : il entreprend une œuvre d'hagiographe en nous retraçant la vie merveilleuse du célèbre thaumaturge **Reb Isroël baal-Chem-tob** — le maître du bon renom — dont la gloire projette encore une lumière rayonnante sur maintes communautés juives de l'Est européen.

Bien que la vie et l'œuvre — toutes deux également prodigieuses — du Baal-Chem soient en France presque inconnues, nous ne saurions ici en esquisser un résumé. Israël Zangwill a, dans ses *Rêveurs du Ghetto*, retracé en poète la vie spirituelle du Maître du bon Renom. Mais de tels *héros* méritent que l'on leur consacre beaucoup plus d'efforts. En Allemagne, où Martin Buber voue une vie de passionnant labeur au *hassidisme*, les mystiques juifs sont mieux connus qu'en France, puisque l'hagiographe scrupuleux traduisit grand nombre de récits, d'apologues et de paraboles des plus fameux d'entre les rabbis vénérés autrefois.

Il faut dire que le fondateur du *hassidisme*, ce formidable mouvement de ferveur religieuse qui fut comme une renaissance mystique secouant, galvanisant les grandes masses du peuple juif de l'Est, fut d'humble extraction, et que, toute sa vie durant, — allant de 1695 à 1760 environ, — il manifestait sa sympathie pour les humbles, les vrais pauvres, ses frères.

Buber, déjà nommé, Doubnow, d'origine russe, le plus grand historien d'Israël de nos jours, et le savant Balaban sont le triumvirat qui actuellement essaie de réhabiliter le *hassidisme*, bafoué et honni par les uns, ignoré, passé sous silence par les autres. Les innombrables disciples du Baal-Chem répandirent oralement la gloire du maître. Cependant que d'autres propagèrent par le monde sa renommée en lançant par centaines les opuscules

où des témoins auriculaires recueillirent les paroles du Cabbaliste à l'âme pure.

Le fait curieux, c'est que dans les ouvrages des deux fameux historiens Jost et Graetz l'on ne trouve presque aucun renseignement sur le mouvement si important du hassidisme. A peine si le Baal-Chem y est mentionné.

On se demande jusqu'à quel point la partialité des hommes est capable de les aveugler, et il appert que les historiens ne sont pas les moins subjectifs des écrivains. Les contemporains de Jost et Graetz, Joseph Perls et Isaac Erter, écrivains brillants et pleins de sarcasme, raillèrent le mouvement hassidiste. D'où l'attitude hostile envers les thaumaturges et les mystiques des deux célèbres historiens d'Israël. D'autre part, le courant rationaliste faisait rage en Allemagne, sous l'égide de Mendelssohn, qui exhortait les Juifs à secouer le joug séculaire du ghetto, à modifier leur mise particulariste pour devenir « des Juifs à la maison et des hommes au dehors ». Ce fut là le point de départ de l'assimilation. (On sait que les enfants de Moses Mendelssohn, exagérant l'esprit et la lettre des théories paternelles, passèrent au Christianisme.) Ces deux courants directeurs étaient aux antipodes l'un de l'autre. Et c'est pourquoi, dans son histoire du peuple juif, Graetz, ayant opté pour le rationalisme mendelssohnien, ignora de propos délibéré le mouvement mystique juif déclenché de façon prodigieuse en Galicie et en Ukraine au dix-huitième siècle.

M. Setzer, plus que quiconque, pouvait mener à bien cette rude tâche. Tout d'abord, nous voyons en lui un esprit droit et extrêmement sincère, et puis, je ne sache point qu'il y ait beaucoup d'hommes aussi convaincus, aussi nourris de science mystique et rabbinique que lui.

Considérant ce travail comme un véritable sacerdoce, de plus n'entendant goutte à l'ironie et se désintéressant des opinions de ses contemporains, S.-H. Setzer nous donne une vie matérielle et spirituelle de ce Saint extraordinaire, très complète, touffue, bourrée d'anecdotes, de faits authentiques et truffée de citations puisées aux meilleures sources. Le travail acquiert d'autant plus de mérite que son auteur s'efface très humblement, devenant tout à fait étranger aux péripéties, aux scènes et actes qui se déroulent sous les yeux du lecteur ébloui.

Setzer s'est documenté en Russie et en Pologne ; il a visité Okup, la bourgade où reb Isroël vit le jour ; il a exploré les villes des Karpathes et de l'Ukraine où le saint homme a passé sa vie. Il a pu recueillir chez les survivants de ces hassidiens d'autrefois de curieuses anecdotes et de passionnants souvenirs que se passent oralement les générations. Par ailleurs, il existe de nos jours toute une littérature, en yidisch et en hébreu, où sont consignés les faits et gestes, actes, miracles, exploits de toutes sortes, fables, légendes, fiction et vérité, tous les matériaux enfin dont on édifie un monument historique.

D'esprit méditatif, ayant un penchant pour le mysticisme, Setzer a réussi à animer vigoureusement son personnage et à recréer l'atmosphère de jadis, à évoquer le passé juif — non point en romancier, je le veux bien — mais en chroniqueur chargé de fixer pour les temps à venir une des plus marquantes personnalités du judaïsme.

Avant de révéler au monde le rayonnement de sa science, le Maître du bon Renom devait vivre ignoré de tous, humblement et misérablement, jusqu'à l'âge de 33 ans.

C'est ainsi qu'il fut tour à tour pion, charretier, scieur de bois. Il alla ensuite vivre avec sa femme dans les Karpathes rocheuses. Là, il creusait l'argile qu'il chargeait sur une charrette, et sa femme allait la vendre au village voisin, cependant que lui s'isolait au fond des bois pour prier et se recueillir...

Après sa révélation, il exhortait ses partisans à la joie, à la vie extatique, pour contrecarrer l'esprit du ghetto, généralement morose. Pour lui, Dieu n'aime point les faces affligées et ne souhaite pas une juiverie larmoyante, macérée dans la tristesse et le jeûne. « La vie ici-bas est une fin en soi, disait-il, et l'homme qui vit dans la joie accomplit la volonté de son créateur »... Il ne faut pas songer que dans les doctrines métaphysiques du Baal Chem il y eût une nouvelle conception du judaïsme, mais bien plutôt une certaine attitude nouvelle à l'égard du judaïsme talmudique et même de la Cabbale. Moins d'abstraction, plus de vie bouillante, de chaleur et d'effusion, voilà ce que le hassidisme voulait réaliser au ghetto.

Dans ses moments d'extase religieuse, le Baal-Chem s'écriait: « Je suis étonné que mon malheureux corps n'ait pas sauté en mille morceaux de peur du maître ! »

Sur son lit de mort, entouré de ses nombreux thuriféraires et amis, le Baal-Chem consola ceux-ci en leur disant : « Ne pleurez pas, mes amis ; je sors par une porte pour rentrer par une autre »...

§

Attelé à sa tâche de rédiger une belle revue littéraire, *Intimiste*, Setzer se consacre à la traduction complète du *Zohar*, le livre de la Splendeur, dont l'auteur est, comme chacun sait, Moïse ben Chem-tob, de Léon en Espagne.

C'est dans sa revue *Dos Vort* que Setzer publie sa parfaite traduction en yidisch, laquelle, annotée et commentée, contribuera à faire du *Zohar* un ouvrage accessible à tous les Juifs.

§

Nous allons sans transition passer de la prose aux vers. Bien que, à vrai dire, il y ait lieu de vous entretenir de Yéhoïosch en tant que prosateur. Et, tout d'abord, les deux volumes qui sont sur ma table, **Dans le Tissage**, représentent une cinquième partie de l'œuvre poétique de l'heureux quinquagénaire. Le monde littéraire yidisch, aux Etats-Unis et dans les régions de Russie et de Pologne où prit son essor cette jeune littérature, vient de dignement célébrer le cinquantenaire de la naissance de Yéhoïosch. Quelle que soit notre attitude à l'endroit de ces sortes de fêtes, il faut cependant avouer que les mouvements relativement récents se doivent de commémorer certaines dates, pour eux, capitales, étant les premiers jalons d'une route neuve.

C'est que les véritables poètes yidisch ne furent pas légion avant Morris Rosenfeld (1) et Yéhoïosch. Certes, les chantres populaires tels que Goldfaden, Zounzer, Zbarjer, etc., ne sont pas à dédaigner, mais de nos jours ils ne requièrent plus qu'un intérêt de curiosité littéraire et ressortent plutôt à l'histoire littéraire qu'à la poésie proprement dite. La littérature yidisch compte présentement de grands poètes comme Bialik, Schniour, Reizine, Nistor, Liesine, Einhorn, etc., ayant dépassé la cinquantaine ou la frisant. Aussi est-ce un événement marquant que de constater qu'un bon poète, depuis plus d'un quart de siècle sur la brèche, forge des vers en langue yidisch.

Le cinquantenaire du poète Yéhoïosch méritait encore une

(1) Dont le *Mercure* a publié des poèmes, intercalés dans l'étude de M. Eberlin parue il y a une quinzaine d'années.

attention toute particulière pour une autre raison. Le monde intellectuel devait lui rendre hommage pour son admirable traduction du grand poète américain Henry Watsworth Longfellow. Depuis que le regretté Bovchover a traduit *Shylock*, personne n'avait montré à la fois une si parfaite connaissance de l'anglais et de la souplesse prosodique du vers yidisch. Yéhoïosch est un maître accompli de la langue qu'il manie avec aisance et où il fait montre de beaucoup de finesse.

La célébration du cinquantenaire du poète Yéhoïosch coïncide avec la publication de la *Bible*, entièrement traduite en yidisch par cet infatigable artisan.

Depuis que les écoles confessionuelles du ghetto cessèrent d'être les seuls milieux d'études pour les juifs de l'Est, Israël désapprit la langue sacrée. A telle enseigne que l'on rencontre au vingtième siècle des milliers de juifs qui n'entendent plus l'hébreu. Aussi bien, le peuple de la *Bible* ignore-t-il de plus en plus le texte du *Livre des livres*. Ceux d'entre les juifs qui lisent couramment le yidisch bénissent le poète Yéhoïosch d'avoir mené à bien cette tâche difficile s'il en fut qu'est la traduction intégrale de l'*Ancien Testament*.

Voilà donc bien des titres à la gratitude de tous les yidischisants, n'est-ce pas ? Et si même Yéhoïosch n'avait fait que traduire la Bible, en excellent hébraïsant qu'il est, il mériterait déjà de survivre dans la mémoire des hommes. Mais, il a harmonieusement traduit Longfellow! Il a lyriquement, en esprit critique, très averti, commenté les œuvres de l'immortel Schalom Aleïchem ! Il a, au retour d'un long voyage en Palestine, rapporté un livre charmant d'impressions, livre pur, frais et dénotant un artiste visuel remarquable, un poète maître du verbe et qui sait tour à tour *voir* et sentir, partant exprimer ce qu'il a *vu* et *senti*...

C'est un poète. Ses traductions en témoignent abondamment, ses relations de voyage l'attestent éloquemment.

Mais mieux que sa prose, ses vers révèlent un grand poète, un artiste. Il nous fait souvent songer à M. Henri de Regnier, dont il a l'élégance, l'esthétisme, la préciosité et la finesse. Hautain, distant, il détonne quelque peu dans la poésie yidisch de sa génération dont la gamme baigne dans la grisaille... Yéhoïosch est un humaniste dans le meilleur sens du mot ; ajou-

tez ce sens visuel qui fait que son poème est un joyau pictural, avec cela un sensitif qui se délecte en la contemplation de l'univers. Pour lui, non seulement le monde extérieur a un sens, mais il s'ingénie à créer des tableautins où la nature n'a aucune connexion avec les êtres animés.

Le vers de Yéhoïosch est régulier, ordonné, mais ses deux vertus maîtresses ne résident nullement dans l'ordonnance du vers : ses principales qualités sont celles de voir en peintre et de rythmer en pur musicien. Il a construit une série de courts poèmes du Colorado si parfaits qu'il évoque en nous le souvenir du poète des *Trophées*.

Parfois, notamment dans ses Poèmes de la Neige, il est un parfait impressionniste par la richesse de sa palette ; mais aussi quelle concision et quel coup d'œil précis !

Il ne sera pas exagéré de dire que Yéhoïosch est notre grand poète de la nature. Mesuré, compassé, serein et altier, il ne laisse pas de rappeler les traits de l'Olympien... un poète qui sert la littérature de façon désintéressée et à qui vont, non sans raison, tous les suffrages.

§

Jacob Glatstein est le plus jeune des poètes yidisch, ce me semble ; plus jeune que les chantres ultra-modernistes de la pleïade de Lodz, et aussi de celle de Varsovie et d'Ukraine. On a dès son premier poème la sensation que l'auteur est très jeune. La jeunesse est une fleur du mois d'avril, et les vers de Glatstein annoncent un bouillonnant lyrique qui, lorsqu'il se sera débarrassé de certaine scorie, fera d'excellentes choses sensuelles, voluptueuses et humaines. Oui, humaines, car ce jeune poète décèle un goût fort prononcé pour les idées générales ; il est généreux et étend son infinie bonté jusqu'à pénétrer le cœur de l'esclave pour le plaindre de la dureté de son sort. Un romantisme par trop exaspéré ; une vague de pessimisme envahit ces quatre-vingts pages où vibre l'âme inquiète et tourmentée de ce jeune, de ce juvénile lyrique exacerbé.

Quoi qu'il en puisse être, un véritable tempérament poétique se fait jour dans cette plaquette ; déjà la personnalité se précise, s'accentue à travers les 30 pièces qui font songer à Baudelaire. Concision, puissance du verbe, recherche heureuse du morbide, le goût du macabre et la propension au satanisme, oui, le jeune

chantre a bien des traits communs avec l'auteur des *Fleurs du mal*. Même la tendance à se forger sa propre langue rapproche Glatstein de Baudelaire.

De la masse des jeunes poètes qui surgissent à l'horizon, je vois nettement se dresser la figure imposante de Jacob Glatstein, authentique poète, créateur d'images, assembleur de mots et musicien qui sait fabriquer son instrument.

Mémento. — Un grand écrivain bilingue (hebraïco-yidisch), David Frichman, est mort à Berlin, dans la clinique du professeur Bochard, d'un cancer au foie, âgé de 57 ans.

Né le 18 décembre 1865 à Zgierz, en Pologne, de parents bourgeois, le jeune David reçut une très solide instruction. Il étudia, naturellement, les vieux auteurs hébraïques, se familiarisa avec les trésors bibliques et talmudiques et ne négligea nullement la science et la philosophie. Il suivit des cours aux Universités de Pétrograd et de Breslau et acquit des connaissances encyclopédiques.

De sorte que, lorsqu'en 1880 le jeune Frichman vint prématurément se mêler aux lettres juives, à Varsovie, il ne put retenir un cri d'alarme. Lui qui était, dès l'âge de quinze ans, capable de lire beaucoup d'auteurs étrangers dans leur idiome, il constata avec indignation le lamentable état du niveau littéraire au Ghetto. Les écrivains alors en vogue — tant en yidisch qu'en hébreu — ignoraient sereinement ce qui se passait hors des murs de l'enceinte du Ghetto. Leurs œuvres manquaient de vie et aucune idée nouvelle ne venait effleurer leur cerveau. Avec ténacité et acharnement ils se confinaient dans le traditionnalisme et plus que jamais y triomphait l'exclusivisme juif.

C'est que tout ce qui n'était pas le Ghetto les laissait indifférents, leur semblait provenir d'un univers corrompu et, donc, dangereux. Grâce à ces stupides préjugés, la littérature de cette époque ignorait sciemment tout se qui se faisait en Europe, et aux yeux de l'Européen Frichman cela semblait anachronique.

Il tança de rude façon ces épigones, leur reprochant la plus complète ignorance de leur métier, et c'est alors que le virulent polémiste, à vingt-cinq ans, lança un terrible pamphlet contre la routine.

Depuis ce jour Frichman, durant trente-cinq ans, ne cessa de lutter pour défendre au Ghetto la littérature occidentale, qu'il fit d'ailleurs connaître par de magistrales versions en hébreu.

Frichman écrivit en hébreu et en yidisch un grand nombre de contes d'un réalisme aigu. Il donna beaucoup de vers; entre autres, un poème remarquable, *Le Messie*, que traduisit en allemand Max Brod. Mais c'est surtout comme critique que cet infatigable *Kultartraeger* brilla. Il pu-

blia durant douze années des chroniques hebdomadaires dans le grand journal yidisch de Varsovie, *Haynt*.

Dans ces chroniques vivantes, étincelantes d'esprit et où l'exquis causeur pouvait donner libre cours à sa vaste érudition littéraire et générale, Frichman vit entièrement.

Il y commentait les événements dans un style très pur, événements sociaux, philosophiques, esthétiques et éthiques, littéraires et musicaux. Partout il excellait et se montrait objectif, supérieur aux contingences immédiates.

Quant à ses traductions en hébreu, elles sont à elles seules un noble titre à la reconnaissance des lettres juives.

A vingt ans il donna en hébreu une version de la *Science Naturelle*, de Bernstein. Puis il traduisit Nietzsche, Schnitzler, Schumacher, Byron, Elliot, Wilde, Andersen, Pouchkine et, enfin, de Lippert, la *Kultur Geschichte*.

David Frichmann est mort le 4 août 1922 et a été enterré le 7 août aux frais de la Communauté juive de Berlin.

L. BLUMENFELD.

LETTRES CHINOISES

Trang Sienn-tsou : *Mou-tann ting* (xvie siècle), Tsiunn-y chou-che, 1918. — Yuann Ta-yue : *Yenn-tse tsiénn* (xviie siècle), Sao-yé chann-fang, 1917. — Li Li-wong : *Yu sao-treou* (xviie siècle), Wei-tsing trang, 1708 (1re édition). — Rong Cheng : *Tchrang-cheng tiènn* (1655), 1913. — Krong Chang-jenn : *Trao-rwa chann* (1686), Kwang-y chou-tsiu, 1918.

Dans une précédente chronique au sujet des théâtres et des acteurs, j'exposais en partie l'impulsion nouvelle donnée à l'art dramatique par la Révolution de 1911, et je décrivais la passion qui anime les quatre cent cinquante millions de Chinois pour les représentations théâtrales.

Mais les Célestes, tout en sachant apprécier un nouveau spectacle, ne se lassent pas de revoir les anciens. Si bien que l'on joue encore des pièces datant des xive et xve siècles, et que le répertoire dramatique est immense.

De toutes ces œuvres, l'Occident n'a qu'une idée des plus anciennes, dont un recueil publié au début du xviie siècle, le *Yuann-jenn paé-tchong*, a été analysé, pièce par pièce, par Bazin (*Le siècle des Yuann*) en 1853. Mais à partir du xvie siècle, les pièces chinoises, même celles qui sont encore jouées et dont je parlerai seulement aujourd'hui, sont entièrement ignorées des Occidentaux.

Toutes ces pièces emploient le même procédé qui nous est peu

familier : la montée du lyrisme est accentuée par le passage de la prose à la poésie, puis au chant. C'est rendre sur la scène l'impulsion que nous ressentons dans nos enthousiasmes poétiques, devant un clair de lune par exemple. Quant aux trois unités chères à la tragédie classique, elles sont aussi dédaignées que dans l'œuvre de Shakespeare.

Rappelons que la pièce la plus ancienne, le *Si-Siang tsi* de Wang Che-fou, date de la fin du XIIIe siècle, et qu'il est contemporain, par conséquent, du premier opéra européen, « Le jeu de Robin et de Marion », joué en 1285. Est-ce l'Asie qui voulut imiter l'Europe, ou le contraire ?

Les véritables origines du théâtre chinois restent vagues. Il est curieux de voir qu'aucun des écrivains chinois et occidentaux ayant étudié la question n'a songé à ces théâtres de marionnettes, *krwé-lei-si*, répandus dans toute l'Asie. On ignore à quelle date les premières marionnettes furent connues. Il y a fort longtemps sans doute et je signale aux chercheurs le poème de l'Empereur Ming Rwangti écrit vers 752 après J.-C., intitulé « le chant d'une marionnette » et traduit par moi dans « la Passion de Yang Kwei-feï ».

§

Du XVIe siècle, l'on joue encore fréquemment le **Mou-tann ting rwann rounn tsi**, « Mémoires d'une âme revenant au pavillon des pivoines » (55 tableaux, tsiu), par Trang Siènn-tsou. La musique en est particulièrement douce et harmonieuse. (La Société Pathé-Chine en possède quatorze disques, n° 35270 : 1 à 28.) Le sujet est étrange pour des Occidentaux. Li-niang, fille d'un gouverneur, prend des leçons de littérature avec un vieux lettré (sc. 7). C'est au printemps par un jour chaud. Elle va dormir dans le Pavillon des Pivoines, au fond des jardins. Là, elle rêve d'un étudiant qu'elle n'a jamais vu, et s'éveille folle d'amour (sc. 10). Elle en meurt et est enterrée près du pavillon. Le gouverneur est transféré dans une autre ville. Trois ans plus tard, un étudiant, Liou Mong-meï, « Prunier de rêve », vient dans le pavillon, s'y endort et rêve de Li-niang qui se donne à lui, car il était l'objet de son rêve (sc. 23). Sur l'ordre de l'ombre, la tombe est ouverte, et le corps intact revit (sc. 32 et 35). Le lettré va voir son beau-père, mais est arrêté comme espion (sc. 50). Cependant Li-niang voit sa mère (sc. 48). Le vieux professeur de Li-niang

vient accuser Mong-meï de violation de sépulture, mais le jeune homme, reçu premier au concours littéraire, est mandé par l'Empereur (sc. 53), ce qui donne le temps à Li-niang de tout arranger. Cette œuvre, publiée isolément de nos jours, avait paru d'abord avec trois autres pièces de Trang-Siènn-tsou (*Rann-tann Mong* « Le rêve à Ranntann », 30 tableaux; *Nann-ko-tsi*, « mémoires du palais des songes »,35 tableaux ; et *Tsre Tchra tsi* ; « mémoires d'une épingle de pourpre », 53 tableaux, en un volume intitulé *Yu-ming trang se tchong*, « quatre pièces de la salle Yu-ming ».

L'on joue très rarement le fameux *Ming-fong*, « Le chant du phénix », par Wang Che-tchreng (1526-1593), qui écrivit le plus illustre des romans amoureux chinois, le *Tsinn-ping mei*, adapté par moi sous le nom de *Lotus d'or* (E. Fasquelle, 1912).

Vers le milieu du XVII[e] siècle, les Mandchous renversèrent les Ming et fondèrent la dynastie Tsring, qui régnait encore il y a onze ans. Cet événement ne semble pas avoir apporté de grands changements dans les théâtres, si ce n'est pour leur donner une nouvelle prospérité. L'on distingue cependant un souci plus grand de vérité : la douleur est moins poétiquement idéale, mais plus réellement émouvante; le comique est plus poussé.

Yènn-tse-tsiènn, « Le message de l'hirondelle », 42 scènes par Yuann Ta-yue, qui fut ministre de la Guerre en 1640. Un étudiant, Tou-liang, fait le portrait de sa jolie cousine Rwa Sing-Yunn et se peint lui-même auprès d'elle (sc. 6). L'ouvrier qui colle la soie sur papier reçoit le même jour un autre portrait et se trompe en les renvoyant (sc. 8). Le portrait des cousins est reçu par la jolie Feï-yunn, « Nuage-volant », qui s'éprend du lettré (sc. 9) et écrit un poème pour épancher ses sentiments. Une hirondelle familière prend la feuille de papier et la laisse tomber devant Tou-liang (sc. 11 et 12). Les jeunes gens se voient. Un jaloux arrive avec des hommes armés (sc. 17 et 19). Tou-liang doit fuir, le matin même du concours littéraire. Le jaloux s'empare de sa composition et se présente. Mais des rebelles s'avancent. Tou-liang, accompagné de sa cousine,est pris comme secrétaire par le gouverneur aux armées, père de Nuage-volant. Le jaloux est reçu premier au concours ; mais la cousine raconte tout au gouverneur : un nouveau concours a lieu. Le jaloux est exécuté. Tou-liang, reçu premier, épouse Nuage-volant. Le style de la pièce est très littéraire et même affecté, sans être très poétique.

Le Li-wong qui est, à mon avis, le plus grand dramaturge de la seconde moitié du XVIIe siècle, a fait jouer dix pièces publiées en 1708 sous le titre *Li-wong Che-tchong*. L'une d'entre elles est encore jouée de nos jours : le **Yu sao-treou**. « L'épingle de tête en jade », 30 scènes (disques Pathé-Chine, n° 62001 et s.). Au premier acte, l'Empereur Tcheng-te (1506-1525) décide de se chercher une épouse (sc. 2) et part, accompagné d'un eunuque mauvais cavalier et comique (sc. 6). La charmante Tsing-Tsing, dernier rejeton d'une famille importante, a été élevée par une vieille courtisane. Elle a une épingle de jade, héritage de ses parents, la « croix de ma mère » de cette époque. Conspiration pendant l'absence de l'empereur, qui entend parler de la jeune fille (sc. 3, 5, 6) et qui envoie Tchou Linn, son favori, un traître, pour faire une enquête. L'envoyé est tourné en dérision (sc. 7). Au second acte, l'empereur voit Tsing-Tsing et lui promet mariage sous un faux nom (sc. 8). Elle donne à son amant l'épingle de jade qui devra servir de gage quand il l'enverra chercher (sc. 11). Cependant, le général Fann Tié part pour les frontières, laissant sa fille qui, se promenant, croise l'Empereur et ramasse l'épingle qu'il a perdue (sc. 12). L'Empereur décide d'éprouver Tsing-Tsing et l'envoie chercher pour le harem impérial. Elle résiste, pleure et s'échappe (sc. 13 et 14). Au troisième acte, l'Empereur part, sous la neige pour rechercher sa fiancée (sc. 16). Mais Tchou Linn, le traître, était venu en secret se venger de l'affront reçu. L'Empereur le surprend et le fait bâtonner, puis entre dans la maison de la jeune fille et trouve un portrait d'elle (sc. 18) qu'il fait copier et afficher afin que l'on retrouve la fugitive (sc. 20). Au quatrième acte, la fille de Fann, fuyant devant les rebelles, est prise pour l'original du portrait et envoyée à la Cour (sc. 23 et 24), pendant que Tsing-Tsing, conduite à Fann Tié, est adoptée par lui. L'Empereur est d'abord trompé par la ressemblance, puis il apprend tout et reçoit l'épingle de jade : Mlle Fann sera troisième Impératrice. Fann Tié revient ; rencontre de l'Empereur et de son amante : elle sera deuxième Impératrice.

Tchrang-cheng tienn, « Le Palais de la vie prolongée », par Rong Cheng (Fang-Se), fut représenté pour la première fois en 1655. Son succès fut immense et les rééditions s'en succèdent sans interruption. C'est une histoire presque féerique et malheu-

reusement incomplète de la ravissante Yang Kwei-feï et de son époux l'Empereur Ming Rwang-ti (713-756).

Trao-rwa chann, « L'éventail aux fleurs de pêcher », par Krong chang-jenn (un descendant direct de Krong-tse, Confucius), fut joué pour la première fois en 1686. Il est particulièrement intéressant, car il met en scène des personnages presque contemporains comme Yuann Ta-yue, ministre en 1640, l'auteur du *Yènn-tse Tsiènn*. Ce Yuann envoie de lourds cadeaux à une actrice, Li Siang tsiunn, qui venait d'épouser un littérateur, Reou Tchao-tsong. Elle refuse tout. Yuann persécute le mari qui doit fuir. Ces huit premières scènes montrent avec grand talent la vie élégante du théâtre à cette époque. Puis Yuann engage l'actrice pour jouer au Palais son Yènn-tse Tsiènn, et l'Empereur dirige la répétition (sc. 25). Le mari revient, mais est emprisonné. La chute des Ming et l'arrivée des Mandchous le sauvent. Il rejoint son épouse dans un temple aux environs de Péking. Le titre de la pièce vient d'un éventail que la jeune femme, se dégageant de l'étreinte de Yuann, a taché de son sang. Un peintre, ajoutant des branches et des feuilles, a transformé les gouttes rouges en fleurs de pêcher, symbole d'amour.

Au XVIIIe siècle, la littérature de théâtre est conçue et rédigée dans le genre frais et gracieux, mais précieux et affecté, qui caractérise tout ce siècle et se rapproche sous tant de rapports de notre XVIIIe. Ces œuvres pourtant charmantes sont très rarement représentées.

Les grands auteurs sont : Tsiang Che-tsiuann (1725-1784) qui publia deux collections, l'une en 1750, intitulée : *Si-tsiang tchou tsia*, « Souhaits de la Rivière de l'Ouest »; et l'autre en 1744, intitulée : *Rong-Siue liou Tsiou Tchong-Tsiu*, « Neuf pièces du Pavillon de la Neige rose ».

Li Krae, célèbre pour son *Rann-siang ting*, « Le Pavillon des parfums glacés », 40 tableaux, publié en 1731.

Sia Rwang-tchaé publia *Liou tchong-tsiu*, six pièces. Toutes ces œuvres sont négligées de nos jours.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ernest Lémonon : *L'Italie d'après-guerre*, Alcan. — C. Melvill de Carnbee : *La Haye d'autrefois et pendant la Guerre*, Sansot. — Hansi et P. Tonnelat : *A travers les lignes ennemies*, Payot. — Eugène Varga : *La Dictature du*

prolétariat, Lib. de l'Humanité. — Charles Andler : *Le Manifeste communiste de Karl Marx et Engels, introduction historique et commentaire*, Rieder. — Bertrand Russell : *The Problem of China*. Londres, George Allen and Unwin Ltd, 40, Museum Street.

M. Ernest Lémonon qui, dans un ouvrage paru en 1913 : *L'Italie économique et sociale (1861-1912)*, avait examiné quel avait été le développement de l'activité italienne pendant les cinquante premières années de l'unité nationale, nous présente maintenant, dans un nouveau livre : **L'Italie d'après-guerre (1914-1921)**, la situation actuelle de ce pays après la conflagration formidable à laquelle elle prit une très grande part. A peine remise de la dure campagne de Tripolitaine dont elle sortit victorieuse, mais épuisée, la *terza italia* se vit contrainte, après être restée neutre pendant neuf mois, d'entrer dans le conflit sanglant où l'on peut dire, sans exagération, que toutes les forces vives de la planète étaient engagées ou allaient l'être. Son développement historique, impérieusement, l'y poussait ; et en dépit d'une sourde opposition parlementaire faite en partie de sentiments germanophiles non avoués, mais aussi d'un égoïsme national assez étroit, cependant compréhensible, quand on songea à l'incertitude de l'issue de la lutte engagée et aux conséquences fâcheuses qui pourraient en résulter pour les vaincus ; malgré tout cela, M. Salandra, appuyé vivement par le Roi et les interventionnistes, chaque jour plus nombreux, *osa* la guerre. Le sort en fut jeté. Mais la paix ne *réalisa* pas, pour l'Italie, toutes les espérances grandioses que le patriotisme de beaucoup avait envisagées et en quelque sorte, à l'avance, escomptées. Des déceptions territoriales ne tardèrent pas à se produire. Sans doute Trieste, Trente et le Trentin étaient rentrés dans l'unité nationale, mais de grands rêves avaient été déçus ; et les imaginatifs, les poètes qui se rappelaient sans doute un peu trop ce qu'avait jadis possédé la vieille Rome et plus tard les glorieuses, les puissantes républiques du Moyen Age, manifestèrent vivement leur mauvaise humeur contre nous, malgré notre bonne volonté agissante, notre action diplomatique toujours ferme pour notre voisine. Tout ceci n'est plus aujourd'hui que de l'Histoire ; du moins, espérons-le. Il y eut aussi la terrible situation économique et financière résultant d'une guerre aussi longue, aussi atroce. Tous les belligérants la connurent ; vainqueurs et vaincus, — vainqueurs surtout, ce qui est tout de même un peu étrange, — se

trouvèrent aux prises avec des difficultés inouïes amenées par une guerre forcément technique, une *guerre allemande*, — qui avait détruit, en quelques années, ce que le laborieux effort des générations, pendant des siècles, avait si lentement, si péniblement accumulé.

Dans une série de chapitres intéressants sur la politique intérieure et extérieure (celui sur la politique du Saint-Siège est vraiment remarquable), la situation économique et financière, le mouvement social, M. E. Lémonon a examiné, pour l'Italie, les conséquences extraordinaires de cette formidable crise. Ses conclusions sont nettement optimistes et il donne ses raisons qui ne sont pas de simples impressions. Les ressources de ce pays restent en effet, malgré tout, très grandes; et son entrée relativement récente parmi les grandes puissances de l'Europe et du monde, en lui donnant le sens des réalités ne pourra que lui donner en même temps le sens des possibilités.

Depuis le livre de cet écrivain, une chose d'une grande importance s'est produite en Italie : la dictature de M. Mussolini qui s'est imposé aux parlementaires de la péninsule d'une façon quelque peu rude. Ce nouveau venu parle et surtout marche en maître, devant tous ces orateurs déconcertés, à la façon de ces hardis dompteurs de fauves que la moindre défaillance, d'ailleurs, perdrait. Souhaitons que cet homme d'Etat jeune et audacieux adoucisse, *arrondisse* le très vaste programme de politique extérieure que le fascisme présentait assez complaisamment aux foules avant sa victoire. Pour un homme intelligent, prendre le pouvoir, n'est-ce pas s'assagir? Seulement, dans ce cas, sera-t-il toujours écouté, toujours suivi ?

M. E. Melvill de Carnbec a publié un curieux volume sur **La Haye d'autrefois et pendant la Guerre**, — intéressant et curieux aperçu de l'histoire d'une ville devenue célèbre, où les bavardages des pacifistes furent abondants et qui a subi le contrecoup de la grande guerre. La Haye,—La Haye des Comtes « qui finit par demeurer La Haye tout court », — est une fondation des princes du pays devenus indépendants depuis le XIIe siècle. Le volume de M. E. Melvill de Carnbec donne d'ailleurs de curieux détails sur les commencements de la ville, et son rôle de capitale naissante. Elle remonte à Florus le Gros et à un pavillon de chasse qu'il y possédait. Mais la jalousie de Delft, alors capitale

du pays, empêcha de la fortifier et l'on n'y établit d'abord qu'un large fossé et des barrières. Le château date de Guillaume II, lequel fut élu roi des Romains; mais un des plus remarquables souverains de la région fut le Comte Florus, qui s'engagea avec notre Philippe le Bel. Il fit construire, entre autres, la Grande Salle du Château de La Haye; il y tenait une cour fastueuse, mais, surtout porté sur le cotillon, se trouva assassiné dans une aventure tragique organisée par un seigneur dont il avait pris la femme. Son peuple le vengea, — férocement d'ailleurs, et cette page reste une des plus lugubres de l'histoire des Pays-Bas.

Après quelques détails donnés sur la Frise, M. E. Melvill de Carnbec nous parle de Jacqueline de Brabant, de la maison de Bourgogne, de Charles-Quint et de Philippe II, ainsi que du soulèvement général contre les Espagnols. C'est en somme l'histoire des Pays-Bas jusqu'à la fin du Stathoudérat (1795). — Une seconde partie du volume nous conduit à La Haye *d'aujourd'hui*, d'abord à travers la décadence de la ville; le règne de Louis Bonaparte et la réunion de la Belgique à la Hollande ; le soulèvement de 1813 et le retour du prince d'Orange, Guillaume de Nassau. En 1830, c'est la séparation de la Belgique; c'est le règne de Guillaume II ; Guillaume III et la naissance de la reine Wilhelmine (1880), son mariage en 1901 et le tableau de La Haye à l'époque. L'auteur parle cependant de la puissance coloniale de la Hollande, — et, incidemment, du président Kruger. Un coup d'œil général est donné sur la cour et la vie du pays. Enfin, c'est La Haye avec le reflet de la grande guerre. On nous raconte l'existence de la ville depuis ce moment et l'arrivée des réfugiés d'Anvers. Après de longues péripéties, ce fut enfin l'effondrement de l'Allemagne et la fin de la guerre, la fuite du Kaiser en Hollande et l'établissement de la république. Avec des détails donnés sur le Tribunal arbitral de La Haye et le personnel diplomatique, c'est une des parties les plus curieuses du volume, — qui se lit d'ailleurs avec intérêt et constitue une bonne publication sur les choses actuelles.

On pourra compulser longuement encore le curieux volume que viennent de publier le dessinateur Hansi et E. Tonnelat, officiers interprètes de complément durant la guerre : **A travers les lignes ennemies**, *trois années d'offensive contre le moral allemand*.

On sait que nos adversaires ont usé de procédés analogues ; avec la *Gazette des Ardennes*, par exemple, et dans le même but de démoraliser l'ennemi. Mais ils avaient de sérieux adversaires avec les nôtres. C'est ce qu'on peut constater avec les chapitres écrits par Hansi et E. Tonnelat lorsqu'ils parlent des périodiques allemands,—ou en ayant tournure,— qu'ils firent distribuer par ballots ; des livres, brochures, tracts et autres publications non périodiques, qu'on expédia ainsi que divers camouflages utiles à notre cause. Il est parlé encore des républicains allemands et de l'information dans les pays envahis ; ailleurs des messages du président Wilson ou de la contrebande de guerre, — pour arriver enfin à la dernière période du conflit et à la débâcle. Sur la fin la « commission de propagande » eut la partie belle, on peut le croire, et la propagation d'une affiche comme celle qui annonçait l'intervention des Américains, avec la Liberté de New-York en tête, dut produire chez les Boches une certaine impression. Il y a toujours chez le caricaturiste Hansi un certain humour et qui devait se retrouver dans la circonstance, ainsi dut-il souvent se réjouir en mystifiant l'ennemi avec ses placards, de tournure si allemande et auxquels souvent on pouvait se méprendre. Il a certainement contribué à la victoire finale avec l'organisation du curieux service dont il nous entretient aujourd'hui, et a rendu au pays un appréciable service.— Le volume que nous venons de présenter est illustré de nombreux placards, dessins en noir et couleurs, fac-similés, reproductions de journaux, etc. C'est une des bonnes publications de la librairie Payot.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Varga sur **La Dictature du prolétariat** se réfère à la révolution soviétique de Hongrie qui suivit la grande guerre, mais ne contient guère que des considérations théoriques ; c'est fâcheux, car on eût aimé avoir de l'auteur, qui joua un rôle important dans ce gouvernement de quatre mois et demi, quelques faits et chiffres, et quelques détails précis sur la naissance et la mort presque immédiate de cette dictature. M. Varga attribue bien cette chute à la soldatesque tchèque et roumaine profitant de l'isolement des Hongrois, mais tout ceci aurait mérité d'être développé.

Quant aux considérations théoriques, elles n'apprennent rien

de bien nouveau, c'est toujours la même enfilée de déductions, de prédictions et d'inductions, avec des aveux à retenir, par exemple qu'au début de la dictature le standard de vie du prolétariat industriel s'effondre tandis que le standard de vie du prolétariat agricole s'élève, ce qui ferait compensation. Ici des données statistiques seraient bien à désirer. Ce qui se passe en Russie ne confirme pas cette amélioration du prolétariat rural où la famine a fauché des millions d'existences. Quant au prolétariat citadin, la perspective « d'une élévation toute morale et intellectuelle (théâtre, musique, bibliothèques, bains, etc.) » lui semblera sans doute insuffisante,si d'autre part il crève de faim.

En vérité tous ces fakirs du communisme sont bien impatientants. Ils ne semblent pas se douter que les hommes, d'abord, n'aiment pas l'esclavage, et que même si la dictature du prolétariat leur apportait le bien-être matériel, ils n'en voudraient pas, justement parce qu'elle est une dictature. Ils oublient ensuite que les gens ne sont tout de même pas de purs jobards et que ces grands mots de prolétariat, de capitalisme, d'exploitation, etc., ne sont pas des formules de sorcellerie. Et enfin, ils n'ont pas l'air de s'apercevoir que la violence qui est, toute blaguologie mise à part, leur seule arme, est une arme dangereuse qui peut se retourner contre eux. Si leur grand théoricien Georges Sorel avait vécu quelques mois de plus, il aurait pu ajouter à ses *Réflexions sur la violence* un chapitre plein d'amertume à propos du fascisme. La réalité, qui devrait pourtant leur crever les yeux, c'est que le communisme ou le collectivisme (c'est la même chose, je suis de leur avis) n'a fait qu'amonceler des ruines dans les pays où il s'est implanté, qu'il ne s'y est d'ailleurs implanté que grâce à des circonstances exceptionnelles, souffrances de la grande guerre, excès de l'autocratie tsariste, sottises de quelques-uns, ce pauvre Nicolas II en tête, effroyable puérilité des moujiks, que le monde s'est partout défendu contre lui très efficacement, que nous avons les premiers, nous Français, à lui faire sa part congrue, qu'après nous, les Américains, les Italiens, les Anglais, les Suisses l'ont proprement balayé et que les Russes le balaieront plus énergiquement encore le jour où des élections auront lieu chez eux. D'ailleurs, même en Russie, ce saint des saints, le communisme n'existe plus, paraît-il ; tout a reparu, la propriété, le capital, le commerce, l'agio, il n'y a que quelques millions de pauvres dia-

bles de moins ! Vraiment, comme on chante dans la *Fille de Madame Angot*, ce n'était pas la peine de changer de gouvernement !

S'il est exact, comme le dit M. Varga, qu'il n'y a pas d'autre chemin pour parvenir à la société socialiste que la dictature du prolétariat, c'est la condamnation de cette société ; il est vrai qu'il y a socialisme et socialisme, et que rien n'est plus acceptable, par exemple, que celui de M. Charles Gide. Mais celui qui se proclame le seul vrai, le seul bon, le seul juste, le collectivisme de Karl Marx, mérite exactement tout ce qui a été dit du bolchevisme russe ; ce sont deux mêmes produits de la même usine. On lira donc avec intérêt, si on tient à se documenter sur lui, le commentaire doctrinal et historique que M. Charles Andler vient de publier du **Manifeste communiste de Karl Marx et Engels** déjà publié par lui, où cette identité est bien mise en lumière. Le commentaire n'est pas inutile ; M. Andler qualifie ce manifeste de « document obscur » et se demande comment il peut encore agir sur les ouvriers « tant il est difficilement intelligible ». Ici Georges Sorel lui aurait fourni son explication du mythe. Le commentaire n'intéresse donc que ceux qui veulent se rendre compte des choses à fond, et qui y apprendront, entre autres choses, que cette fameuse idée de la lutte des classes, regardée comme un trait de génie de Karl Marx, n'était qu'un emprunt à notre compatriote Gracchus Babeuf. L'israélite roublard qu'était Karl Marx prenait son bien partout où il le trouvait, tout comme certains boursicotiers. On se demande d'ailleurs comment ce très médiocre penseur, qui n'a pour lui qu'une certaine vigueur de polémiste âpre, a pu faire illusion sur tant de gens et être regardé comme un rénovateur de la science économique ; il y a plus de génie dans une page de Proudhon ou dans une lubie de Fourier que dans tout l'amas pédantesque et contresensé de Karl Marx.

HENRI MAZEL.

§

Un pessimiste clairvoyant et résolu de n'être plus dupe, mais qui se laisse tenter par l'utopie, — qu'il sait être une utopie, — du bonheur universel, tel apparaît M. Bertrand Russel à travers les pages de son **Problem of China**. Certaine rumeur ayant propagé que les Bolchéviks avaient enfin inventé le secret de rendre la vie sur terre semblable à une fresque de Puvis de Chavannes,

M. Russell se précipita en Russie. La déception l'y guettait. Sur une steppe désolée, une nuit, le hasard le fit se buter contre un campement étrange. Chassés par la famine de quelque lointaine région, des êtres humains, à moitié nomades, restaient tassés sur le sol, chaque famille entourée de tous ses biens ; les uns dormaient, d'autres, en silence, allumaient de maigres feux de brindilles. A la lueur vacillante des flammes, M. Russel distingua des faces d'hommes sauvages, renfrognées et barbues, de femmes fortes, passives et primitives, d'enfants aussi calmes que leurs parents. Et il eut tout d'un coup la révélation de l'âme même de la Russie, inexpressive, que le désespoir rend inerte, négligée par la petite bande de politiciens, adeptes de l'Occident, qui composent là-bas les partis du progrès et de la réaction. Il connut désormais qu'on ne peut pas imposer le bonheur aux hommes à l'aide « d'un évangile d'industrialisme et de travaux forcés ». De la horde au repos des chants s'élevèrent, tristes, et l'obsédant refrain de la *balalaïka*. Angoissant et douloureux, le doute s'installa dans l'âme de M. Russell. Il quitta la Russie et passa en Chine, plus que jamais en quête de nouvelles raisons d'espérer. Ces raisons, les Chinois les lui fournirent qui « ont découvert et durant des siècles établi un genre de vie qui rendrait l'humanité heureuse, si elle le pouvait adopter ».

Quand je me rendis en Chine, c'était pour y enseigner, cependant chaque jour que j'y passais, je songeais moins à ce qu'il me fallait enseigner aux Chinois et davantage à ce que j'avais à apprendre d'eux, confesse M. Russell. Une pareille tendance, j'ai constaté qu'elle était fréquente parmi les Européens qui longtemps ont habité la Chine et fâcheusement rare, par contre, en ceux qui n'y font qu'un bref séjour ou n'y vont que pour s'enrichir. Et cette tendance est rare chez eux, parce que les Chinois n'excellent guère dans ces choses que nous estimons le plus : les prouesses militaires et les entreprises industrielles ; quiconque toutefois aime la sagesse, ou la beauté ou simplement encore la joie de vivre, rencontrera ces choses en Chine en bien plus grande abondance que dans l'Occident en proie au trouble et à l'agitation et il sera heureux de se fixer dans la contrée où elles sont appréciées.

J'ignore si M. Russell a définitivement élu la Chine pour sa demeure d'élection et s'il y a écrit cette originale défense et illustration des mœurs chinoises qu'il vient de publier à Londres. C'est, en tout cas, un ouvrage qu'on lit avec beaucoup d'agrément et de profit. On y apprend à aimer les Chinois et M. Russell, qui

plaide si généreusement leur cause. Il le fait, dans un style plein de fantaisie, avec une sympathie ardente, persuasive, et un sens critique très aigu qui s'acharne à mettre à jour la trame politique et économique des relations des Puissances avec la Chine. Il est difficile de dissocier la pensée de M. Russell d'un thème qu'elle anime en le développant. On la sent partout et toujours présente, dans ce *Problem of China*, apologie de la Société Chinoise et réquisitoire contre le « féroce et cruel système qu'improprement on dénomme civilisation ». Car M. Russel est franchement un révolté. Non par pose, ni mesquin calcul, non plus pour satisfaire à un ressentiment recuit. S'il réprouve et déplore l'ordre de choses européen, c'est en toute sincérité, et que sa candeur s'est jadis indignée de voir les maximes professées cyniquement bafouées par la brutalité des actes. Ayant, par le penchant naturel de son esprit, appliqué à la vie des peuples, la méthode mathématique, il a tout réduit à sa plus simple expression, qui est désolante. Ainsi abreuvé de dégoûts, il s'est acheminé vers le scepticisme dont il ne parvient plus à se dégager alors même qu'il essaye de se raccrocher à sa récente foi en la Chine. Il écrira, par exemple :

Le charme véritable que le voyageur découvre en Chine ne peut pas durer ; il est destiné à périr au contact de l'industrialisme. Peut-être cependant est-il possible d'en conserver quelque chose, quelque chose des qualités morales où la Chine n'a pas sa pareille et dont le monde moderne a désespérément besoin. Parmi ces qualités, il faut d'abord placer le caractère pacifique qui cherche à régler les conflits par des arguments de justice plutôt que de force. Reste à savoir si l'Occident permettra à ce caractère de persister ou le contraindra, pour se défendre lui-même, à céder la place à un militarisme effréné comme celui où le Japon s'est trouvé acculé.

C'est là, pour M. Bertrand Russell, tout le problème de la Chine, tel qu'il se l'est posé devant les exigences économiques et les nécessités politiques de l'heure actuelle qu'il a fort judicieusement commentées, dans un essai documenté avec le plus grand soin.

AURIANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Waldersee : *Denkwürdigkeiten*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt.

Les **Mémoires** du général-feldmaréchal comte Alfred de

Waldersee constituent une des sources les plus importantes qui aient encore été publiées de l'histoire des règnes de Guillaume Ier et Guillaume II. A une situation et à une intelligence de premier ordre, l'auteur a joint ce goût de l'histoire et de l'exactitude, cette sincérité et ce désir de tout dire, qui sont essentiels à la production d'une œuvre historique supérieure. Depuis 1881, il notait dans un journal ce qu'il avait appris de plus important et ses plus secrètes pensées. L'archiviste H.-O. Meisner, éditeur de l'ouvrage, pour en faire un récit passionnant, n'a eu qu'à retrancher les détails sans importance ou les appréciations trop insultantes. Pour la période antérieure, le maréchal avait rédigé des fragments de ses mémoires ; complétés par des extraits de sa correspondance, ils ont permis de rétablir toute l'histoire de sa vie.

Le père de Waldersee était un général prussien qui fut en dernier lieu gouverneur de Berlin. Il eut six enfants et il lui restait peu de fortune. L'auteur des *Mémoires* fut donc élevé dans les traditions de simplicité spartiate des familles d'officiers pauvres. Il alla à l'Ecole des Cadets de Potsdam et y fut un bon élève sans avoir brillé dans aucune branche des études. Le 27 avril 1850, il fut nommé lieutenant dans l'artillerie, alors la moins favorisée des trois armes. Il suivit ensuite les cours de l'Ecole d'artillerie et y brilla assez pour être nommé en 1858 aide de camp du général von Puttkammer, en 1860 gouverneur du prince Albert de Saxe-Altenburg, en 1865 aide de camp du prince Charles de Prusse, frère du Roi. Depuis 1863, il recevait les questions de tactique posées par Moltke ; ses réponses attirèrent l'attention sur lui ; au milieu de la campagne de 1866, il fut attaché au grand état-major sans avoir jamais passé par l'Académie de guerre. De 1866 à janvier 1870, il fut officier d'état major à Hanovre ; en février, il prit le poste d'attaché militaire à Paris et n'y trouva d'abord que la collaboration de quatre officiers détachés pour apprendre le français. Il fit venir deux policiers, et accepta les services d'une modiste qui était la maîtresse du général Lebrun et qui s'était offerte à livrer notre plan d'opérations, le cas échéant.

Waldersee se trouvait à Koblenz quand éclata la crise causée par la candidature Hohenzollern. Il n'en avait jamais entendu parler auparavant. Il fut témoin de la surprise et de la tristesse du Roi quand il apprit la fureur et les exigences du gouvernement français et revint le 8 juillet à Paris pour observer. Notre mobili-

sation ayant été décidée le 14 à 15 heures, il le savait 3 heures plus tard et l'annonça aussitôt à Berlin, mais passa ensuite des heures angoissantes ne sachant si ses télégrammes étaient arrivés. Il constata aussi l'enthousiasme du public et le calme de l'armée. Comme Schœn en 1914, il profita des dernières heures pour faire partir par la gare du Nord des centaines de réservistes allemands. Finalement, Gramont, venant faire ses adieux à l'ambassadrice de Prusse, exprima à Waldersee l'espoir de le revoir bientôt, ajoutant : « Après quelques coups de pistolet à la frontière, tout est fini et on se serre les mains. » A Berlin, Waldersee trouva le roi calme et la reine inquiète : « Je crains fort, lui dit-elle, que les Français n'aient pour objectif principal Spandau. » Waldersee annonçait la victoire comme certaine et cette prédiction lui valut beaucoup de considération quand elle se vérifia. Après la Commune, il remplit le poste de chargé d'affaires à Versailles et extorqua le premier demi milliard. En 1873, il épousa l'Américaine Marie Esther Lee, veuve du prince Frédéric de Schleswig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg, oncle de la femme de Guillaume II. Trois ans plus tard, il notait que « Moltke vieillissait visiblement et n'était guère plus à la hauteur de ses fonctions ». Après avoir été colonel de hulans en 1872, Waldersee était depuis 8 ans chef d'état-major du 10e corps quand le 31 déc. 1881, il fut chargé de suppléer de Moltke sur la demande de celui-ci.

Waldersee était ainsi parvenu à 49 ans à la fonction la plus enviée de l'armée allemande, mais il n'était pas aussi circonspect et réservé que Moltke; il avait un peu du besoin d'intervenir dans les services voisins qui caractérisa plus tard Ludendorff. Ne devant son avancement qu'à son mérite technique, il n'estimait les gens qu'en raison de leur mérite. Il avait le culte de l'autorité, mais ne croyait pas que la naissance tenne lieu des qualités utiles pour l'exercer. Or, l'Allemagne était encore monarchique et nobiliaire. Le respect de Waldersee pour la hiérarchie n'allait pas jusqu'à voir les princes autrement qu'ils n'étaient, surtout quand il ne les aimait pas. Citons par exemple ce passage de 1884 sur le Kronprinz :

Il est naturellement désenchanté d'avoir dû attendre si longtemps pour monter sur le trône. Il y a déjà 10 ou même 15 ans qu'il trouve injuste que la Providence laisse vieillir son père. Sous l'influence de son ambitieuse femme, il s'occupait beaucoup de plans d'avenir à ten-

dance libérale, mais maintenant nous sommes devenus si libéraux qu'il lui resterait à peine quelque chose à faire, peut-être même est-il souvent anxieux de ce que sa tâche serait de faire machine en arrière. La Kronprinzesse ne pouvant souffrir le chancelier, le Kronprinz a la même antipathie... La supériorité intellectuelle de sa femme est devenue une grande calamité. D'un prince franc, bon et loyal, qui avait vraiment des sentiments prussiens, elle a fait un homme faible et qui est le contraire de ce qu'il était précédemment. Elle lui a même enlevé sa foi sincère. Il n'a plus d'opinion...

Le Kronprinz avait une passion ; il détestait son fils aîné, le futur Guillaume II. Waldersee devint au contraire de bonne heure l'ami de celui-ci, ce qui lui attira l'inimitié de Bismarck qui croyait voir dans les difficultés que lui faisait Guillaume le résultat d'insinuations de Waldersee. Après la chute de Bismarck, Waldersee qui avait remplacé Moltke en août 1888, tomba à son tour, pour avoir déclaré l'empereur battu dans des manœuvres en Silésie. Le 2 février 1891, il fut nommé commandant du 9e corps. « A sa grande joie », son premier quartier-maître Schlieffen, qui n'avait eu aucune part dans sa disgrâce, lui succéda. En mai 1898, Waldersee, redevenu en faveur, fut nommé inspecteur d'armée. Il n'en continua pas moins à déverser dans son journal son fiel contre le Kaiser :

20 janvier 1900 : L'empereur gouverne automatiquement... Tous les ministres sont mécontents et trouvent avec raison qu'ils sont dans des positions indignes... L'empereur impose sans ménagement sa volonté. Si l'un d'eux fait allusion aux difficultés parlementaires, l'empereur l'accuse de manquer d'énergie... Si seulement il suivait une direction déterminée, chacun d'eux pourrait la suivre ou démissionner, mais que de fois nous l'avons vu varier !...

2 février 1900 : Le triste jeu de guerre, où l'Empereur et ses aides de camp sont toujours vainqueurs des officiers d'état-major, a recommencé cette année au château.

La partie du journal publiée s'arrête au 29 juillet suivant ; Waldersee venait d'être nommé maréchal et allait partir en Chine. Il est difficile d'imaginer un document plus propre à nuire à Guillaume II, et cependant il semble que le Kaiser, dans la politique intérieure, a fait preuve de plus de flair que son critique. Celui-ci était pour la violence, à l'intérieur comme dans les relations internationales : lois contre les grèves, suppression du suf-

frage universel, antisémitisme, etc. On doit savoir gré à Guillaume II de ce qu'il ne l'a guère écouté.

Signalons en terminant un passage intéressant, spécialement pour nous :

1er septembre 1890 : Le général de Boisdeffre a dit à l'Empereur qu'une restauration monarchique se préparait en France et que des officiers haut placés y avaient été gagnés.

ÉMILE LALOY.

A L'ÉTRANGER

Orient

LES INTENTIONS D'ANGORA ET LE SERMENT DE KEMAL. — Cette Conférence de Lausanne, issue d'une série d'erreurs politiques et qu'on croyait une panacée pour les questions d'Orient, était née sous une mauvaise étoile. Aussi bien les Alliés s'y proposaient-ils une gageure, de discuter avec l'Osmanli les conditions d'une paix qu'après de successives et mémorables débâcles, ils l'avaient forcé de mendier. En fin de compte le labeur prodigieux et soutenu des Commissions et des sous-commissions n'aura produit qu'un projet, la montagne n'aura effectivement accouché que d'une souris que déjà repèrent les mitrailleuses turques et les avions britanniques. Il était du reste évident, dès le principe, que l'état-major d'Angora ne voyait dans la réunion des délégués qu'une espèce de trêve, un intermède diplomatique qu'Ismet Pacha était chargé de faire traîner en longueur, cependant que les Turcs activaient leurs préparatifs de guerre. Ils y préparent maintenant l'opinion publique, car on ne croit plus à la paix à Angora, ni à Stamboul, ni à Smyrne. Porte-voix de la Grande Assemblée, le compère Ismet s'évertue à dénoncer Mossoul comme la citadelle de l'obstination du gouvernement de S. M. B. afin de mieux s'excuser de rejeter en bloc un projet dont ses mandants condamnent la plupart des articles et des conventions, et à présenter les Anglais comme les boucs émissaires de la reprise des hostilités. Les « hommes nouveaux » d'Angora, parodiant lourdement et sans intention de grotesque les procédés de la propagande européenne, prétendent « lancer une proclamation et prendre l'univers à témoin de la position de la Turquie à Lausanne ». D'autre part, pour « bourrer le crâne » à leurs concitoyens, et les convaincre que les intérêts de la « nation » ont été constamment sacrifiés, les feuilles de Constantinople pu-

blient qu' « après avoir cherché en vain à duper la Turquie à Lausanne, les Alliés ont enfin arraché le masque ». La poudre est dans l'air. On ne parle plus que de Mossoul, du panarabisme, d'un appel à l'Islam, et de brandir les armes pour défendre la « souveraineté » de la Turquie. Pour galvaniser les masses, on soigne particulièrement les effets. A Smyrne où il s'exhibait en tournée politico-militaire, Moustafa Kemal, vedette du nationalisme d'Angora, reçut une dépêche du Conseil des Commissaires le priant de retourner d'urgence présider une réunion extraordinaire de la Grande Assemblée où doit être examinée la situation de la Turquie et de l'Europe à la suite de l'échec des pourparlers de Lausanne. Aussitôt le Ghazi décommande, avec ostentation, ses engagements ; avant de quitter Giaour Ismir (1), il gagne, en grande pompe, le cimetière musulman et, devant la tombe de sa mère, offre à une foule compacte et mêlée d'officiers, de pékins et de bourgeois, le spectacle d'un long recueillement solennel ; soudain il s'écrie théâtralement :

Sur l'âme de ma mère, je jure de défendre les libertés nouvelles de ma patrie. Je jure de suivre la défunte au tombeau plutôt que de permettre que la souveraineté conquise par le peuple turc au prix de son sang soit mise en danger.

Après cette petite scène, toutefois, sur le point de se mettre en route, Kemal s'est ravisé. Il est resté à Smyrne, et c'est là que lui fut télégraphiée la résolution adoptée par la grande assemblée, le 31 janvier, après quarante huit heures de délibération secrète, de ne point reculer devant les « suprêmes sacrifices » pour défendre les clauses du Pacte National, inviolables et non susceptibles d'altération. En vue des « suprêmes sacrifices », le Ghazi décide donc de poursuivre sa tournée, « toutes les dispositions stratégiques se trouvant prises et l'Armée prête « à entrer en action ». A la tête de ses légions, il n'ambitionne rien tant que de reprendre bientôt sa croisade contre les Giaours d'Occident, surtout les Anglais. Jadis, apprenant le désastre infligé par les flottes alliées à l'escadre turco-égyptienne, Méhémet-Ali s'était lamenté : « Je *les* avais pourtant prévenus, croyaient-ils donc [les Turcs] avoir encore affaire à des Grecs ? » Sous le fez ou le turban quelques têtes sensées à Constantinople tremblent que le clan chauvin qui pré-

(1) Smyrne l'Infidèle, c'est le surnom que de tout temps le Turc a donné à la cité ionienne.

domine à la Grande Assemblée ne se laisse entraîner par une méprise pareille et fatale. On ne pousse pas impunément à bout un gouvernement tel que celui de S. M. B. Il ne serait pas digne d'un Empire s'il balançait à châtier comme il sied les *indignités* d'une poignée de Tartares en khaki. Quoi qu'en ait assuré le Moscovite furieux de s'être vu mettre à la porte du château d'Ouchy, ni la crise européenne, ni la possibilité de troubles dans certaines de leur colonies, ne retiendront les Anglais de briser l'obstacle. Il pourrait coûter très cher aux Osmanlis de mieux connaître leur adversaire. C'est un bien mauvais tournant pour leurs « aspirations », que Mossoul. De l'azur ensoleillé du ciel un essaim d'avions arrosera d'obus le raid du Ghazi et pour achever la déroute de ses armées le Field Marshal Allenby n'aura que le train à prendre. On ne sait jamais trop à quoi on s'expose à contrarier les Anglais. Ils ont des réserves d'énergie insoupçonnées et leur diplomatie a d'infinies ressources (1) auprès desquelles pâlissent les roueries depuis longtemps éventées des Turcs. C'est, en outre, une nation qui aime le sport et celui qui consiste à donner le pourchas, à travers le désert, à des hordes d'Osmanlis est fort goûté des *Anzacs* (2). Pour défendre le lopin de terre où reposent leurs camarades tombés à Gallipoli et qu'honteusement Ismet leur lésine, l'Océan ne les gênera pas. Dans un autre ordre de considérations, Downing Street ne ressent nul effroi de la légende qu'on répand à Stamboul des volontaires hindous, afghans et égyptiens que par millions on dit prêts à voler se ranger sous l'étendard que le Ghazi veut lever contre l'oppresseur de la Turquie et de l'Islam. Depuis la scandaleuse « séparation de l'Eglise et de l'Etat », la vertu du nouveau Khalife, créature des soudards d'Angora, n'est nullement prouvée. Mais le Turc serait-il le Turc s'il n'était pas inconsidéré? Kemal, Ismet, Riza Nour et leurs pareils ne diffèrent guère à ce propos de leurs congénères les contemporains de Paul Rycaut : « confiants dans leurs propres vertus, mérites et forces,... l'orgueil qu'ils en tirent provient de leur

(1) Témoin le coup de maître qui déconcerta Ismet et sa suite, par lequel Lord Curzon proposa de soumettre le différend de Mossoul à l'arbitrage de la Société des Nations, espèce de Tribunal de La Haye à la dévotion de l'Angleterre, mais reconnu, dans certains cas, « d'utilité publique »... internationale et qu'aucun scandale politique n'a encore discrédité.

(2) Australiens et Néo-Zélandais : contraction de : *Australia New-Zeland Army Corps*.

ignorance de la puissance et de la constitution des autres pays...» Ils en feront l'expérience à leurs dépens et quand ils seront bien édifiés, peut-être regretteront-ils la paix trop avantageuse qu'on leur offrait à Lausanne (1).

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Camille Bellanger : *L'art de peindre. La peinture et les peintres depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Tome V: *Ecole française*. Avec des illust. ; Garnier. 10 »

Emile Mâle : *L'art religieux au XIIe siècle en France*. Etude sur les origines de l'iconographie du moyen âge. Avec 253 grav. ; Colin 50 »

Lucien et Henri Marcel Magne : *Décor du métal: le plomb, l'étain, l'argent et l'or*. Avec 120 grav ; Laurens. 12 »

Esotérisme

Elie Alta : *Signum, le mystère de la vie*. Avec de nomb. dessins explicatifs ; Libr. générale, Vichy. 5 »

Annie Besant : *Etude sur la conscience*, traduit de l'anglais ; Famille théosophique. 8 »

Henri Durville : *La science secrète* ; Durville. 40 »

Ethnographie

Albert Grenier : *Les Gaulois* ; Payot. 4 »

A. Moret et G. Davy : *Des clans aux empires, l'organisation sociale chez les primitifs et dans l'Orient ancien*. Avec 7 cartes et 47 fig. ; Renaissance du Livre. 15 »

Géographie

G. Hardy : *Vue générale de l'histoire d'Afrique* ; Colin. 5 »

Emm. de Martonne : *Abrégé de géographie physique*. Avec 100 fig. et 8 pl. de photographies ; Colin. 15 »

(1) Depuis que le Quai d'Orsay a manifesté, plutôt imprudemment, son dessein de conclure, en cas de rupture à Ouchy, une paix séparée avec les Turcs, la thèse de ces gens-là a reçu quelque semblant de consistance. L'offre française de reprendre ailleurs les marchandages arrêtés à Ouchy a naturellement augmenté la jactance des Turcs. Raouf Bey, Commissaire en chef, levait la séance secrète de la grande Assemblée (31 janvier) sur cette affirmation : « Les Alliés sont en train par leur attitude d'exposer le monde entier à un péril catastrophique (formule Araloff). Peut-être s'imaginent-ils parvenir à leurs buts au moyen d'une politique de temporisation. Mais, en dépit de tous les obstacles qu'ils y entassent, ils finiront par prendre le chemin de la paix [turque]. Si nous devenons impatients, souvenons-nous de ce que nous avons accompli à Afium Kara-Hissar. Pour préserver notre indépendance, nous ne demandons qu'à recommencer, si les Alliés rejettent nos justes demandes. » Dans la note du Quai d'Orsay mentionnée par le *Temps* du 31 janvier, la grande Assemblée n'a pas failli de reconnaître la brèche faite à l'unité de front allié qu'Araloff à Angora, Tchitchérine à Lausanne avaient toujours prédite. La division des Infidèles a de tout temps profité aux Osmanlis ; ils lui doivent de se trouver à Lausanne et de braver leurs vainqueurs.

Histoire

Maréchal Bugeaud : *Lettres inédites*, colligées et annotées par M. le Capitaine Tallet et publiées par Mlle Féray Bugeaud d'Isly ; Emile-Paul. 12 »

Maximin Deloche : *Les Richelieu : le père du Cardinal, François du Plessis, Grand Prévost de France* ; Perrin. 10 »

Henri-Robert : *Les grands procès de l'histoire*, 2e série. Avec 49 illust. ; Payot. 7 50

Michel Lhéritier : *La France depuis 1870* ; Alcan. 9 »

Henry Salomon : *L'incident Hohenzollern* ; Alcan. 9 »

Littérature

Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature : quelques représentants du don juanisme* ; Albin Michel. 6 75

Henry Bordeaux : *Amours du temps passé : Anne d'Este et Jacques de Nemours, Julie Charles et Alphonse de Lamartine, Hélène de Dœnniges et Ferdinand Lassalle*; Plon. 7 »

Fernand Clerget : *Jean Bach-Sisley*. Avec un portrait et un dessin charge de Ferrier-Jourdain ; Maison franç. art et édition. 4 »

R. d'Etiveaud : *Une jeunesse*, témoignage contemporain ; Rieder 6 50

Jean Finot : *La maîtrise de la vie et des hommes*, pensées et maximes ; Figuière. 6 75

Marquis de Foudras : *Les gentilshommes chasseurs* ; Nourry. 18 »

John Keats : *Poésies*, traduites par E. de Clermont-Tonnerre. Avec une préface de E. Hovelaque, une biographie et des documents inédits ; Emile-Paul. 7 50

Henry Lyonnet : *Les premières de P. Corneille*. Préface d'Auguste Dorchain ; Delagrave. » »

Ernest Mérimée : *Précis d'histoire de la littérature espagnole* ; Garnier. » »

Pierre de Nolhac : *Louis XV et Madame de Pompadour* ; Nelson. 4 50

M. C. Poinsot : *La flamme de Chateaubriand* ; Pensée française. 7 50

J. Ravennes : *Visions de la Cathédrale de Reims*, avec des bois gravés par P. Baudier ; le Croquis. » »

Pierre Salet : *Le livre de la vie et de la vertu de Lao Tsen* ; Payot. 3 »

Musique

Jean Henry : *Cours d'harmonie théorique et pratique* ; Hérelle. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Raymond Recouly : *Les heures tragiques d'avant-guerre* ; Renaissance du Livre. 7 »

Poésie

Baronne de Baye : *A l'ombre du drapeau*. Lettre-préface de M. le Maréchal Fayolle ; Perrin. » »

Robert Blazy : *Un coin du voile* ; Pensée latine. » »

Thérèse Marie de Cours : *Poèmes de vie et d'amour* ; Jouve. 5 »

Marie Doutre : *Essais de jeunesse* ; Pensée française. » »

Dr Alfred Dujardin : *A la bonne franquette* ; les Trois Mages, Lille. » »

Mme Gensollen-Descosse : *Le long du jour*. Préface de François Fabié ; Maison franç. art et édition. 5 »

Maurice Heim : *La danseuse nue* ; Chiberre. 6 »

Loys Labèque : *Poèmes expiatoires*. Messein. 6 75

Politique

Henri Bergmann : *L'Italie* ; Rieder. 7 »

Comte R. de Gontaut-Biron : *Comment la France s'est installée en Syrie, 1918-1919*. Avec 2 cartes ; Plon. 15 »

Léonce Jage : *Vers l'indépendance politique : un plan d'équilibre continental* ; Grasset. 6 75

Questions juridiques

Paul de Lauribar : *Le code de l'éternelle mineure (philosophie du droit féminin) précédé d'une étude sur la situation juridique et sociale de la femme à travers les âges* ; Plon. 20 »

Questions médicales

Dr Georges Schreiber: *Le Livret de la famille* ; Payot. 1 50

Henri Verger : *L'évolution des idées médicales sur la responsabilité des délinquants* ; Flammarion. 7 »

Questions religieuses

Commandant Armand-Lipman : *Les origines juives de la Cène chrétienne*, avec une introduction par M. Maurice Vernes ; Leroux. 1 »

Roman

Matheus de Albuquerque : *La jeunesse d'Anselmo Torres*, traduction française de Clément Gazet ; Jonquières. 6 75

Michel de Ghelderode : *La halle catholique* ; l'Edition, Bruxelles. 4 50

Georges Delaunoy : *La complainte du bouvier*; Renaissance du Livre. 5 »

François Duhourcau : *Un homme à la mer* ; Grasset. 6 75

Alexandre Dumas: *Les quarante-cinq*, tome III ; Nelson. 4 50

Maurice Duplay *La bacchanale* ; Fayard. 6 50

Francis Forest : *Thé dansant* ; Belles-lettres. 6 75

François Fosca: *Monsieur Quatorze* ; Grasset. 6 75

Cécile Gilson : *Le merveilleux été* ; Crès. 5 »

Dr Berthe Grimpret et Gabrielle Vair: *Sous le regard de la déesse* ; Calmann-Lévy. 6 75

Jules Hoche : *L'effarante aventure* : Albin Michel. 6 75

Hubert Krains : *Le pain noir* ; Renaissance du Livre. 6 75

Hugues Lapaire : *L'amour et le mannequin*. Illustr. de Gaude Roza ; Figuière. 6 »

André Lichtenberger : *Pickles ou récits à la mode anglaise* ; Crès. 5 »

Paul Lombard ; *Le cabaret de Nervoso* ; Renaissance du Livre. 6 75

Michel Provins : *Au seuil de l'amour* ; Férenczi. 6 75

Louis de Robert : *Le mauvais amant*; Flammarion. 7 »

Saint-Sorny : *Pasca ou le Désert enchanté* ; Emile-Paul. 6 75

Yvonne Schultz : *Les nuits de fer*, roman lapon ; Plon. 7 »

René Virard : *La figurante* ; Pensée française. 4 »

Sciences

G. André : *Propriétés générales des sels en agriculture* ; Colin. 5 »

Sociologie

Eugénio Rignano : *Pour une réforme socialiste du droit successoral* ; Riéder. 3 »

Sport

Dr Maurice Boigey : *Manuel scientifique d'éducation physique*. Avec 255 gravures ; Payot. 25 »

Théâtre

Roger Allard : *Maître Pierre Patelin*, farce du xve siècle mise en français moderne ; Nouvelle Revue française. 2 75

Henri Ghéon : *Saint-Maurice ou l'Obéissance*, mystère ; Revue des Jeunes. 4 »

Edgard Pascali : *Dans l'ombre du passé*, comédie en un acte. Préface de René Sparth ; Pensée française. 4 »

Charles Vildrac : *Michel Auclair*, pièce en 3 actes. *Le Pèlerin*, pièce en un acte ; Nouvelle Revue française 6 75

Varia

Mlle Cavaignac : *Manuel moderne de la maîtresse de maison* ; Payot. 7 50

Voyages

Nancy George : *Maroc la Rouge ou les enseignements de l'Islam*. Préface de J.-H. Rosny aîné ; libr. des lettres. 6 »

Knut Hamsun : *Au pays des Contes*, choses rêvées et choses vécues en Caucasie. Traduit du norvégien par Sigrid R. Peyronnet ; Riéder. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Le centenaire d'Anne Radcliffe. — Une lettre de M. Louis Dumur à propos de Goldsky. — L'esthétique de M. Jean Royère. — Sur Albéric Magnard. — Le prix de la vie. — A propos des découvertes de Lord Carnavon. — La noblesse de Cambronne. — Le crâne de Haydn. — Le Café Royal. — Le sang de taureau est-il un poison ? — Errata. — Les jambons derechef. — Tel cuyde engeigner autrui...

Le Centenaire d'Anne Radcliffe. — Il y a cent ans que mourut à Londres (7 février 1823) Anne Radcliffe, romancière dont les œuvres fantastiques et propres à donner le cauchemar firent fureur dans nos cabinets de lecture dans la première partie du XIXe siècle.

C'était l'époque évoquée par Remy de Gourmont dans son étude sur *Les Maîtres de Balzac* (*Promenades Littéraires 2e série*) :

Il y eut, sous la Révolution et sous l'Empire, une telle trépidation, puis un tel abrutissement que les drogues les plus violentes furent nécessaires. Les écrivains français ne semblèrent pas à la démocratie nouvelle assez intensés. On alla chercher en Angleterre Anne Radcliffe et on s'enivra aux *Mystères du Château d'Udolphe*, au *Confessionnal des pénitents noirs*, romans qui sont des modèles parfaits à la fois de folie sanguinaire et de frénésie anti-catholique.

Le goût des lecteurs pour ce genre de récit était tel que le général Foy, après une discussion des plus épineuses et des plus positives, passait le reste de la nuit, de son propre aveu, à lire *les Mystères du Château d'Udolphe*.

Aussi l'influence d'Anne Radcliffe s'est-elle exercée sur les romanciers contemporains et, par eux, sur toute la littérature. A Walter Scott, par exemple, elle a donné quelque chose de sa méthode. Lui-même, dans son journal, à la date du 3 février 1826, a noté le reproche que lui fit son éditeur James Ballantyne d'avoir imité Mrs Radcliffe dans *Woodstock or the cavalier*, commencé le 14 janvier et terminé quinze jours plus tard le 2 février.

Pourtant Walter Scott s'en défendait tout en reconnaissant que bien d'autres que James Ballantyne dussent lui faire la même critique.

Lord Byron fut un admirateur d'Anne Radcliffe et c'est elle qui lui a fourni son héros. Il a reconnu une partie de sa dette dans ces vers sur Venise :

> ... and Otway, Radcliffe, Schiller, Shakespeare's art
> Had stamped her image in me...

Shelley, alors qu'il était étudiant à Eton, griffonna des romans incohérents où il tentait de reproduire la manière d'Anne Radcliffe, et qu'il intitula *Zastrozzi*, *St Irvyne's*.

Puis, les romans d'Anne Radcliffe trouvèrent un adversaire en la personne d'une autre romancière anglaise, Jane Austen, qui écrivit *Nor-*

thanger Abbey pour ridiculiser *Les Mystères d'Udolphe*. Ce fut le commencement d'une réaction. Dès 1845, sir Archibald Alison, critique un peu quinteux, affirmait que les romans d'Anne Radcliffe étaient « à peu près illisibles ».

Désormais, en effet, si les fantômes trouvent encore quelque succès, c'est à la seule condition qu'ils se manifestent non dans les ruines d'un vieux château ou d'une antique abbaye, mais par l'intermédiaire d'une table ou d'un médium.

§

Une lettre de M. Louis Dumur à propos de Goldsky.

Paris, le 3 février 1923.

Mon cher Vallette,

Goldsky, qui lit, paraît-il, le *Mercure* dans sa prison et dont le régime s'est donc heureusement amélioré, puisque le factum de la Ligue des Droits de l'Homme, *Libérez Goldsky !* assure que pendant quatre ans on lui a refusé toute lecture, Goldsky, l'ancien secrétaire de la rédaction du *Bonnet Rouge*, le directeur de *la Tranchée républicaine*, le condamné du 3e Conseil de guerre de Paris, proteste, lui aussi, contre *les Défaitistes*. Non seulement il lit le *Mercure*, mais il écrit librement au *Mercure* et le *Mercure* lui fait l'honneur, non moins qu'à Georges Pioch, de publier sa lettre. Vous avez bien fait, et je m'en plains d'autant moins que cette épître inattendue va me permettre de préciser un point de vue.

Goldsky se trompe singulièrement sur mes intentions. Pas un instant l'idée ne m'est venue de légitimer sa condamnation, pas plus que de l'en absoudre. Sa personne m'est indifférente, et son sort, mérité ou non, au sens de la justice du code, me laisse absolument froid. Goldsky a été condamné pour complicité d'intelligence avec l'ennemi, c'est-à-dire que le tribunal a estimé que Goldsky savait qu'une partie des fonds qui alimentaient le *Bonnet Rouge* et notamment le chèque saisi sur Duval à Bellegarde étaient d'origine allemande. Je n'ai pas dit que je partageais cette opinion. Bien mieux, j'ai indiqué par un petit dialogue caractéristique faisant suite à la scène du déjeuner des Trianons que l'on ignorait, dans l'entourage même d'Almereyda, d'où venait l'argent. Bien mieux encore, j'ai montré avec de suffisants détails comment les Allemands créaient et entretenaient une revue de propagande à Paris, sans que ses collaborateurs, ni même son rédacteur en chef pussent se douter qu'ils étaient aux gages de l'Allemagne. Mon roman ne s'appelle pas *les Traîtres* ou *les Vendus*, il s'appelle *les Défaitistes*, ce qui n'est pas la même chose.

Or, Goldsky, quelle qu'ait pu être sa sincérité, voire son désintéressement, a été un des pires agents de défaitisme. Non coupable à ce titre, au regard de la stupide tolérance française et droitdelhommesque, il

l'est impardonnablement à mes yeux. Le défaitisme, pour moi, voilà le crime. L'intelligence avec l'ennemi, c'est précisément, selon moi, l'action exercée dans le sens des intentions de l'ennemi, action que celui-ci est prêt à rétribuer, tant elle lui est favorable et seconde ses desseins. Si, par surcroît, il peut l'avoir gratuitement, en quoi cela diminue-t-il la responsabilité de ceux qui entrent dans son jeu ? Pour compléter ma pensée, je dirai qu'un Bolo, qui, lui, a touché bien réellement et directement de l'argent de l'Allemagne, mais qui n'en a fait, ou du moins n'en avait fait au moment où il a été arrêté, aucun usage nocif et qui a payé de sa vie son escroquerie à l'égard de l'ennemi, a été bien moins dangereux — et partant coupable — que les hommes du *Bonnet Rouge*, en admettant même que certains de ceux-ci n'aient eu aucun soupçon sur l'origine des fonds qui permettaient la publication à grand bruit de leur journal.

Quand on pense à l'importance du moral dans un pays en guerre et surtout dans une armée en campagne, importance telle que la plupart des généraux, Ludendorff en tête, considèrent le moral comme un élément aussi essentiel que le commandement, le nombre ou l'armement, et que quelques-uns même assignent au moral la première place, on ne peut s'empêcher d'assimiler ceux qui attaquent ce moral à des traîtres apostés par l'ennemi pour tirer dans le dos du soldat.

Atteinte à la liberté d'opinion, me dira-t-on ? Non. Mais atteinte à la propagande, oui. En temps de guerre, il ne doit pas être toléré de propagande pouvant porter préjudice à la défense du pays qui se bat.

Mais, pourra dire aussi Goldsky, pourquoi moi ? Pourquoi suis-je à Saint-Martin-de-Ré, alors que tant d'autres, qui ont fait du défaitisme, et peut-être plus pernicieusement, n'ont pas été inquiétés ?

Entièrement d'accord. Tous ceux qui, en France pendant la guerre, ont attaqué le moral de l'armée française se sont livrés à des actes hostiles contre la France ; ils auraient dû être passés par les armes, ou au moins être mis dans des camps de concentration, pendant la durée de la guerre, comme des sujets ennemis. Je ne sors pas de là. La question de justice ou de probité, en l'espèce, est tout à fait secondaire. Quant à ceux qui ont permis aux Goldsky de se manifester, ils sont, bien entendu, à mon sens, infiniment plus coupables que les Goldsky eux-mêmes.

Libre maintenant à Goldsky de réclamer la révision de son procès. Libre à notre bon (?) maître Anatole France de déclarer comme il l'a fait : « Goldsky sera réhabilité un jour. » Le condamné du 3e Conseil de Guerre de Paris peut obtenir sa révision, sa réhabilitation même, cela ne changera pas une ligne à mon roman.

Bien cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

L'esthétique de M. Jean Royère

Paris, le 4 février 1923.

Mon cher directeur et ami,

Dans *le Mercure* du 1er février, M. Jean de Cours semble opposer mon « symbolisme verbal » à l'esthétique de Francis Vielé-Griffin. Pour l'auteur de ce bel article je serais victime d'une sorte d'idéalisme subjectif et mon art ne cacherait qu'un impressionnisme, presque un *psittacisme*. Je veux rassurer M. Jean de Cours...

Je ne suis pas plus idéaliste que Mallarmé, ni que Baudelaire, et mon esthétique de poésie pure, comme la pensée lyrique de Vielé-Griffin : « relie la vie à l'art ». Bien mieux la poésie, légitimement définie par la musique, la couleur et la plastique verbales, est, dans son principe, *une pensée de la vie réalisée par l'expression*. Pour le poète, la science n'est qu'une illusion entretenue par la prose, son instrument : notre ambition surhumaine de toucher l'Etre, nous ne pouvons l'assouvir que par le poème. Baudelaire est absurde au regard de la logique ; on ne le saisit qu'en le pénétrant d'abord par la sensibilité, et l'hermétisme mallarméen est une mystique :

Gloire du long désir, idées...

Ramener ces idées aux simples concepts, c'est ne rien comprendre, non seulement à Mallarmé, mais à la poésie.

La mienne est une irisation artiste du *Moi* et son approfondissement, dardée comme une flamme de foyers obscurs qu'elle révèle. Cette obscurité est celle du for intérieur. Toute existence est secrète, et les confidences que nous nous faisons sur nous-mêmes n'ont guère de sens pour les autres. Mais cette obscurité pourrait bien être aussi celle du sujet sur lequel j'ai porté mes méditations. Je n'en ai traité qu'un : l'immortalité. Je ne comprends la nature qu'à la lumière du *moi* et le *moi* que dans la nature et je tâche à éclairer une destinée par l'autre, car la nature en elle-même ne me suffit pas. Semblablement, je penserais que vivre est vil si la vie n'avait pas un sens profond.

Ces tendances, chez moi, ne sont pas nouvelles : elles datent de 1902, époque où j'écrivais mes *Eurythmies* — que j'ai publiées en 1904 — et où *Le Symbolisme*, en effet, inclinant de plus en plus vers le didactisme, annonçait le classicisme actuel. M'orientant en sens contraire, dès ce moment je fis effort pour replacer notre art dans sa voie de poésie pure. Il m'a donc fallu, dès mes débuts, refonder le symbolisme contre le symbole, car le symbole — tel que je l'ai défini dans la page que cite M. Jean de Cours — s'il est un des procédés essentiels de l'intelligence ne peut engendrer qu'un art didactique et, partant, classique. J'ai réagi dans ma poésie et, parallèlement, dans les revues

que j'ai dirigées, *Les Ecrits pour l'Art* et *La Phalange*, où prirent naissance à peu près tous les nouveaux foyers. Aujourd'hui même, où je n'ai plus de revue, nombreux sont les jeunes poètes qui acceptent mon esthétique : je nommerai entre autres Tillac et Mora.

L'azur qui joue un tel rôle dans mes vers n'est pas qu'un emblème, puisque mon ciel natal est le plus beau de la Provence. C'est lui qui engendra ce lyrisme brûlant, par lequel j'ai rompu avec des symboles glacés pour devenir moi-même un chaînon. L'influence dont je suis le plus sûr, je l'ai exercée sur moi-même : je me suis orienté de plus en plus vers l'expression pure, croyant que la poésie est en elle-même une vérité.

La tradition que j'ai fait revivre c'est celle de Baudelaire et de Mallarmé : elle s'est épanouie, pour ne parler que de morts, en poètes de la valeur de John-Antoine Nau chez qui le symbole est proprement couleur et rythme, de Guillaume Apollinaire en qui refleurit d'ailleurs, comme en nous mêmes, toute notre tradition antérieure. C'est ce que j'indique dans un livre sous presse, intitulé précisément *Le Symbolisme Verbal*, et où j'établis, en étudiant Benserade et Racine à côté de Baudelaire et de Nau, que le génie français n'est pas celui de la clarté, mais de la profondeur. Notre poésie pure est un mysticisme de la nature et de l'âme ; notre race est essentiellement religieuse et la poésie est pour nous le don d'un véritable état de grâce et comme une révélation naturelle.

Croyez, mon cher Alfred Vallette, à mon amitié sincère et fidèle.

JEAN ROYÈRE.

§

Sur Albéric Magnard.

Paris, le 31 janvier 1923.

Monsieur le Directeur,

En réponse à l'article de M. Jean Marnold, paru dans le *Mercure de France* du 15 janvier, article contenant des imputations calomnieuses contre Albéric Magnard, je tiens à préciser :

1° Que mon mari a fait tout ce qu'il a pu pour reprendre son rang dans l'armée (il était sous-lieutenant) et devait attendre ;

2° Albéric Magnard fut surpris dans sa maison par les Allemands et n'a, par conséquent, pas prémédité le drame qui a terminé sa vie ;

3° L'orchestration de son opéra *Guercœur* et plusieurs manuscrits ont disparu emportés ou brûlés par les Allemands ; Albéric Magnard n'avait donc pas pris soin de mettre ses œuvres à l'abri, comme l'insinue mensongèrement M. Marnold.

Je vous prie de bien vouloir insérer cette lettre dans le prochain numéro de votre Revue.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. ALBÉRIC-MAGNARD.

§

Le prix de la vie. — C'est, croyons-nous, le titre d'un beau et noble ouvrage du philosophe Ollé-Laprune, dont la villa, à Pau, est digne du sage bien renté que fut ce maître de l'Université d'autrefois. Mais ce n'est pas de ce prix spéculatif de la vie que nous voulons parler ici, mais de son prix matériel. Voici des chiffres inédits qui montrent sa progression ascendante en France, à Paris ; — en Allemagne, à Berlin; — et en Espagne, cette terre classique de l'existence à bon marché.

A Paris, d'après la commission régionale d'études qui relève du troisième Bureau de la Préfecture de Police, le prix de la vie a monté, en moyenne, de 100 à 288, c'est-à-dire qu'une famille de quatre personnes qui, en 1914, dépensait 100 francs, en dépense aujourd'hui 288, en moyenne. Il va sans dire que certains articles ont augmenté dans une proportion beaucoup plus haute encore. Mais l'argent abonde davantage et, somme toute, la situation se compense, ou à peu près, pour la classe ouvrière et moyenne.

A Berlin, les chiffres suivants montrent la baisse vertigineuse de la force d'achat du marc déprécié. Nous les empruntons à *The Nation* de New-York, 17 janvier 1923 :

Marks	Juillet 1914	Novembre 1921	Novembre 1922
4	450 livres de charbon de terre.	10 boites d'allumettes.	1 plume à écrire.
5	50 livres de farine de blé.	2 livres de pommes.	1 enveloppe.
10	1 paire de chaussures.	2 petites boites de cirage.	1 boite d'allumettes.
20	alimentation hebdomadaire d'une famille d'ouvriers.	Une demi-livre de margarine.	1 petit pain.
100	1 porc gras (100 livres).	1 lapin de garenne.	1 livre de sucre.
300	1 vache laitière.	1 paire de chaussures.	1 pain noir.
1000	Mobilier ouvrier complet.	1 buffet de cuisine.	1 paire de bas.
2000	prix de vie annuel d'une famille d'employé.	1 costume.	1 mauvais chapeau.

Enfin, voici le contraste des prix à Berlin les 10 octobre et 24 novembre 1922 :

	10 octobre marks	24 novembre marks
1 kilog de pain (sans tickets de la carte de pain).	80	320

	10 octobre marks	24 novembre marks
1 kilog de beurre	1.000	3.000
1 litre de lait	55	170
1 chemise	2.100	3.900-5.500
1 paire de chaussures	4.000	9.000-18.000
Loyer mensuel d'une chambre	200-100	2.000-3.000
Carnet de 40 feuilles	70	4.176

Ici encore, on sait que la machine à fabriquer des marks remplit les trous formidables de cette progression.

En Espagne, la monnaie est stabilisée, ou à peu près, et l'augmentation du coût des subsistances n'a subi que des hausses relatives. Voici les chiffres fournis par le conseiller municipal De Miguel et publiés par le *Diario Universal* du 25 janvier 1923 :

	1914	1919 Pesetas	Janv. 1923
Huile d'olive andalouse, par 100 kilogs, à Madrid.	106	147	172
Sucre blanc de Saragosse	82	214	172
Lentilles de Salamanque	51	90	120,75
Haricots blancs de Léon	59	125	112,60
Pois chiches de Castille	72	139	134,99

En somme, c'est encore en Espagne que la vie est comparativement le moins chère en Europe, aujourd'hui. — C. P.

§

A propos des découvertes de Lord Carnavon. — Le cheikh Abdel Rahman el Djabarti rapporte ce qui suit dans ses chroniques, année 1232e de l'Hégire (1816), t. IX de la trad. franç., pp. 254-256 :

Quelques Anglais voulurent voir les célèbres pyramides situées à Djizah, car il est dans la nature de ces gens de chercher à se rendre compte des choses curieuses et à les étudier. Ils viennent voir chez nous les antiquités célèbres, les dessins et les sculptures qui se trouvent dans la Haute-Egypte, et ils dépensent pour cela des sommes très considérables. Ils ont poussé jusqu'aux extrêmes confins de la Haute Egypte et ils en ont rapporté des blocs de pierre où se voient des croquis et des sculptures ; ils ont également rapporté des tombeaux (1) en marbre blanc renfermant des cadavres, parfaitement conservés grâce à un baume qui les empêche de se détruire. Sur chacun de ces tombeaux est gravé le portrait fidèle du défunt enseveli. Ces Anglais ont encore rapporté de leur expédition six statues en pierre bleue (2) très dure reproduisant des personnes assises sur leurs chaises, les mains sur les genoux, la gauche tenant un objet semblable à une clef. Chacune de ces statues formait avec son siège un seul bloc plus haut qu'un homme de grande taille. Toutes étaient pareilles et, eût on dit, moulées dans la même forme. Les figures qu'elles représentaient ressemblaient à des nègres plutôt laids. Elles étaient d'un tel poids, que pour en déplacer une toute une équipe de portefaix devait s'y prendre. Parmi le butin se trouvait en outre la statue en marbre blanc d'une belle dame et une

(1) Sarcophages.
(2) Basalte.

fort grosse tête de divinité. Ce dernier morceau fut transporté au Kaire, en une barque frêtée 16 bourses. Tous ces objets furent embarqués à destination de l'Angleterre afin d'y être vendus à des prix plusieurs fois supérieurs à ce qu'ils avaient coûté. Lorsque j'appris l'arrivage de ces antiquités, j'allai les voir, en compagnie de mon fils cheikh Moustafa Bakir el Jaati et de Monseigneur Ibrahim (1) el Mahdi el Inglizi. Elles étaient déposées dans la maison d'un Consul (2) sise à Darb el Barabra, près Kom el cheikh Salama, Ezbékiéh. J'ai été fort étonné de la ressemblance des portraits et de la finesse de leur travail et surtout de leur conservation à travers un nombre de siècles que Dieu seul connaît.

Le même El Djabarti mentionne (*ib.* p. 315) parmi les « événements » qui ont marqué l'an 1235 de l'Hégire (1819) :

Le départ de Hassan Pacha pour la Haute-Egypte avec certains Européens à qui le Pacha avait accordé l'autorisation de pénétrer dans cette partie du pays et de fouiller les terres et les collines, afin d'en extraire les antiquités laissées par les peuples qui nous ont précédés et qui consistent en statues, dessins et sarcophages. Ces Européens avaient le droit de faire sauter les rochers au moyen de la poudre...

AURIANT.

§

La noblesse de Cambronne. — Dans le *Mercure* du 1er février, un *écho*, signé : L. Dx. et intitulé : *Opinion de Cambronne sur le mariage après quarante ans*, p. 862, reproduit le texte d'une lettre de Cambronne en date du 17 juillet 1819 et corrige le catalogue d'autographes annonçant la vente de cet écrit du « baron » Cambronne. M. L. Dx. s'inscrit en faux contre un tel qualificatif nobiliaire et rectifie : « vicomte de Cambronne ». C'est là une *emendatio in pejus* qui mérite, à son tour, d'être corrigée. Que si, donc, M. L. Dx. veut bien se reporter au *Catalogue de la Noblesse, etc.*, par L. de la Roque et E. de Barthélemy, publié à Paris en 1865, il y verra, p. 69, que le titre de baron fut concédé par Napoléon à Cambronne le 10 juin 1810 par lettres patentes et que le 17 décembre 1818 le gouvernement de Louis XVIII lui confirma ce titre, après l'avoir, le 1er juillet de la même année, réadmis à titre de demi-solde sur les contrôles de l'armée. Il devait, aussi bien, le décorer de l'Ordre de Saint-Louis le 18 août 1819. Mais ce n'est que le 17 août 1822 que Cambronne sera nommé vicomte par le Roi. Nous avons établi tous ces menus faits aux pages 37 et 57 de notre travail : *La Vérité sur le Mot de Cambronne et sur la méthode historique de Henri Houssaye*, paru en 1921 aux éditions de la *Renaissance d'Occident*, et l'on y trouvera aussi, p. 55, *note* 1, le texte de la lettre de Cambronne au maire d'Etrœungt, lettre en date du 24 janvier 1816 et signée : « *Le baron Cambronne, maréchal de camp* ».

Qui désirerait de plus amples détails sur les anoblissements et décorations de Cambronne n'aurait, aussi bien, qu'à se reporter à la page

(1) Peut-être John Lewis Burkhardt, dit cheikh Ibrahim.
(2) Celui de S. M. B., Henry Salt.

52 du *Dictionnaire des Anoblissements, etc.*, publié en 1869 à Paris sous la direction de Louis Paris et auquel nous renvoyions déjà, p. 58 de notre travail. — C. P.

§

Le crâne de Haydn. — Le *Neues Wiener Journal* a raconté récemment les péripéties du crâne de Haydn, conservé aujourd'hui au musée de la Société viennoise des Amis de la Musique, alors que le corps du vieux maître austro-hongrois repose depuis un siècle en terre hongroise à Eisenstadt.

On raconte que, peu de jours après la mort de Haydn, en juin 1809, quatre jeunes Viennois, disciples du phrénologue Gall, vinrent, sous la conduite de l'un d'eux, nommé Johann Peter, et avec le concours du fossoyeur du cimetière de Hondsturm, dérober nuitamment la tête du compositeur, qu'ils « préparèrent » ensuite. L'opération terminée, le crâne, mis dans une boîte, fut confié par Peter à son ami Rosenbaum.

Lorsque, en 1820, le prince Nikolaus Esterhazy voulut faire transférer dans son château d'Eisenstadt les restes de l'ancien kapellmeister de sa famille, on découvrit le macabre larcin ; une instruction fut ouverte, et Rosenbaum remit à la police... un crâne quelconque, qui fut réuni au corps de Haydn, dans la chapelle de Maria Einsiedeln d'Eisenstadt.

Mais Rosenbaum ayant confessé sa supercherie avant de mourir, le crâne, trouvé dans sa succession, devint alors la propriété de l'anatomiste Karl Rokitansky, avant d'être légué par le fils de ce dernier à la Société viennoise des Amis de la Musique, qui le détient encore.

Les événements politiques récents ayant attribué le Burgenland à l'Autriche et Eisenstadt ayant cessé *ipso facto* d'être hongrois, il est permis d'espérer que les restes de Haydn, séparés comme l'était la double monarchie elle-même, se rejoindront enfin dans le tombeau de Maria Einsiedeln, — après un siècle de séparation.

§

Le Café Royal. — C'est celui qui, à Londres, non loin de Piccadilly, porte ce nom. Il va se transformer, paraît-il, et cette nouvelle ne manquera pas de consterner tous ceux qui s'intéressent à la littérature, particulièrement à la littérature anglaise. Car ce café est un café littéraire, une sorte de Régence, où vinrent s'asseoir Oscar Wilde, Aubrey Beardsley, George Moore, Augustus John, etc.

Dowson, dont le *Mercure de France* a annoncé la mort il n'y a pas très longtemps, y fréquentait souvent. Lionel Jonson — un homme abstrait, corps et esprit, — qui toujours marmottait en grec quand il était le moins conscient de lui-même, y venait aussi. On y rencontrait pareillement un peintre fascinateur et merveilleux, Charles Couder, qui s'y montrait scrupuleux dans le choix de ses boissons : il prenait de la menthe

verte pour sa couleur et de l'absinthe parce qu'elle l'endormait dans de vagues rêveries.

Paul Verlaine, alors qu'il était l'hôte d'Arthur Symons, y fut fréquemment conduit par ce dernier.

C'est au Café Royal qu'on était certain de trouver Augustus John, quand il était à Londres.

Oscar Wilde y allait, accompagné de John Gray ; ils s'y rencontraient avec Aubrey Beardsley, généralement seul, sobre et sérieux ; George Moore se plaisait à y discuter les conceptions du Bien et du Mal.

Vers quel café vont émigrer, maintenant, les écrivains de la génération présente, — car il est presque de tradition, en Angleterre, que ceux dont c'est la profession d'écrire aient pour lieu de rendez-vous une taverne? Swift écrivit, par exemple, une partie des *Voyages de Gulliver* sur une table de café. Dickens fréquentait assidûment un café, lieu de réunion des beaux esprits de son temps et qui avait de plus un passé littéraire, c'était dans le Strand, avant d'arriver à Saint-Paul, *Ye Old Cheshire Cheese*. C'est maintenant un restaurant à la mode où fréquentent seulement les snobs et les étrangers. Il a conservé sa dispositon d'antan. On y cuit, sur un poêle qui occupe le centre de la salle à manger, un pudding à la viande. On y mange sur des tables de bois, on s'y assied sur des bancs rustiques. Mais des ombres augustes hantent ces lieux. C'est celle, par exemple, de Ben Johnson dont on montre la table, ou le tabouret. Chaque écrivain y a laissé un souvenir. Sur le manteau de la haute cheminée qui occupe le fond de la pièce brillent deux bougeoirs d'argent.

Mais si on mange toujours d'un pudding semblable à celui dont se régalait Ben Johnson, il est servi maintenant par des larbins en habit et la note aurait certainement provoqué l'indignation et la fuite de ses hôtes habituels au temps où *Ye Old Cheshire Cheese* était, lui aussi, un café littéraire. — A. C. C.

§

Le sang de taureau est-il un poison ? — Dans un écho précédent, le *Mercure de France* (1er juin 1922) signalait qu'une eau, purgative au XVIIe siècle était devenue, aujourd'hui, une eau de table. Ainsi les eaux voient-elles, avec le temps, leurs vertus évoluer, se transformer ou disparaître.

En serait-il de même de tous les produits de la nature et par exemple du sang de taureau qui, dans l'antiquité, était considéré comme un poison violent et qui, aujourd'hui, paraît inoffensif ?

Plutarque, dans sa *Vie de Thémistocle*, raconte que les Athéniens, trahis par Pausanias, cherchèrent l'appui du roi des Perses.

Quand ceux-ci furent attaqués par les Grecs et que Thémistocle eut reçu le commandement de la flotte, il comprit que la situation était

sans issue, « mais surtout, dit Plutarque, parce qu'il ne voulut pas ternir sa gloire et perdre les trophées qu'il avait gagnés, il décida, ce qui était la meilleure solution, qu'il mettrait fin à ses jours. Il offrit donc un sacrifice aux Dieux, réunit ses amis et, leur ayant dit adieu, *but du sang de taureau* et mourut à Magnésie dans la soixante-cinquième année d'une vie consacrée toute entière à de grandes actions politiques et militaires ».

Lorsque Hannibal, après sa défaite, eut été trahi par les Romains, il alla se réfugier près du roi de Bythinie, mais, craignant d'être livré à ses ennemis, il dit : « Je veux enlever aux Romains toute raison de me craindre, puisqu'ils ne peuvent avoir la patience d'attendre la mort d'un vieillard. »

Et dans la demeure qu'il occupait auprès de Libyssa, il prit du *sang de taureau* et put se soustraire ainsi à la persécution.

Sophocle, Aristophane et avec eux toute l'antiquité, ont considéré le sang de taureau comme un poison très actif.

Le pouvoir nocif du sang de taureau ne laisse pas d'être surprenant et assez inexplicable. Faut-il, avec Paul d'Aegina, l'attribuer au fait que le sang était bu dès que l'animal était égorgé, se coagulait et provoquait la suffocation ? Hypothèse bien peu satisfaisante.

Admettra-t-on, au contraire, que très rapidement il se corrompt, produisant des ptomaïnes virulentes ? Ou bien encore que les taureaux étant offerts en sacrifice étaient égorgés sur des bûchers et brûlés et que l'addition de cendre de bois au sang produisait ce qu'on appelle du *lixivium sanguinis*, c'est-à-dire du cyaniure de potassium ?

Si l'on rejette ces diverses hypothèses, une question se poserait : quel poison a provoqué la mort de Thémistocle et celle d'Hannibal ?

§

Errata.— Dans l'article *le Mystère Bacon-Shakespeare* publié dans notre dernier numéro il s'est produit une transposition de placard. Les 10 dernières lignes de la page 630 et les deux premières de la page 631 commençant par ces mots : « Le même ouvrage » et finissant par : « sans grand profit pour le lecteur », doivent être placées page 627, à la fin du chapitre G.

Dans le même article, page 629, 2e ligne après le tableau, au lieu de : « 73 pour les lettres *finales* », lire : « 73 pour les lettres *initiales* ».

§

Les jambons derechef. — Nous recevons encore cette lettre :

Paris, le 27 janvier 1923.

Monsieur le Directeur,

Je me décide à vous envoyer cette nouvelle épître, tant je la sens débordante d'une sagesse quintessenciée. Aussi bien, cette question des jambons en cache-t-elle une autre et d'envergure : l'hypothèse et sa légitimité.

A ce propos, voir la saine logique française se perdre en des feux de file me rend tout matagrabolisé, penser qu'on charge H. Poincaré d'une doctorale bêtise excite en moi le donquichottisme intellectuel qui, pour vous servir, constitue ma profession ; profession, depuis Cervantès, bien décriée par un sens plus commun que bon, mais noble cependant et, dans une société, bien nécessaire pour venger torts et griefs faits à autrui. M. Z. (*Mercure*, 1er nov. 1922, p. 861), M. Tourenq (*Mercure*, 15 déc. 1922, p. 804), M. H. Masson (*Mercure*, 15 janvier 1923, p. 672), en physiciens avertis, nous démontrent que les jambons diminueraient de poids sur une terre aux dimensions mille fois agrandies.

Sur ce sujet, point ne veux prendre le maquis d'une discussion planétaire, éthérée et parfaitement nuageuse où mes universelles connaissances auraient tôt fait de montrer la trame de leur tissu ; point ne désire subtilement discuter, comme le suggère gaiement M. Masson, si la constante de gravitation conserverait son immuabilité ; pas davantage apprécier les conditions nouvelles qui, comme l'indique M. Cornetz, pourraient faire dérailler nos humaines conclusions ; enfin, point ne daigne argumenter sur le danger, pour notre monde en mal d'enflure, de casser sa tête et la nôtre contre une lune écervelée barrant inconsidérément la voie.

Sans restriction j'admets l'allègement des jambons ; ces messieurs ont raison, cubiquement raison.

Et ç'eût été parfait, si MM. Tourenq et Masson, en s'arrêtant là, eussent imité M. Z... Mais quoi ! Eux aussi s'inscrivent en faux contre l'hypothèse de Poincaré, lequel, de n'avoir pas saisi une chose si évidente pour des esprits avertis, semble vraiment un peu simplet.

Dès lors quel que soit le sort des jambons, celui du savant est réglé...Voilà qui me navre, grandement, horriblement et davantage du fait que la logique même, en apparence, le condamne.

Une paille, heureusement, donne à l'opinion de ces messieurs la fragilité du verre, car des choses ils prennent la lettre et délaissent l'esprit ; de l'hypothèse ils méconnaissent la nature ; or, il est plusieurs sortes d'hypothèses dont Poincaré dit lui-même : «... que les unes sont vérifiables et qu'une fois confirmées par l'expérience, elles deviennent des vérités fécondes ; que les autres, sans pouvoir nous induire en erreur, peuvent nous être utiles en fixant notre pensée, que d'autres enfin ne sont des hypothèses qu'en apparence et se réduisent à des définitions ou à des conventions déguisées ».

Dans quelle catégorie entrera l'hypothèse incriminée ? Sans aucun doute dans la deuxième, comprenant celles qui, tout en étant *fausses*, ne peuvent nous induire en erreur et nous seront utiles « en fixant notre pensée ».

H. Poincaré suppose son spectateur dépourvu d'ouïe, d'odorat, de goût, de tact, de toute autre faculté que la vue, réduit enfin à un œil et l'ouvrant dans un monde entièrement statique.

Dès lors, pas de jet d'eau (M. Cornetz), pas de zéphire soufflant à trois cents kilomètres à la seconde (M. Tourenq), et cet œil impassible ne sera pas même suffoqué par le vide presque interastral provoqué par l'extension de l'atmosphère. Le poumon, lui, s'en apercevrait, et comment !

Après Delbeuf, H. Poincaré avait-il le droit de réduire son spectateur à un œil dans un monde immobile ? Toute la question est là ! Oui ! répondrons-nous, comme il avait celui d'imaginer ailleurs des êtres infiniment plats,

vivant toujours appliqués sur une sphère, ce qui, croyons-nous, est en dehors des possibilités courantes.

Il a le droit !... Mais attention !... A la condition de ne pas se laisser abuser par l'hypothèse ; là-dessus je suis tranquille pour lui ! Dois je l'être autant pour ses contradicteurs ?

Veuillez agréez, etc... P. MANÉTHON.

§

Tel cuyde engeigner autrui... — Au deuxième congrès national du Livre (13-18 juin 1921), lorsque M. Jules Lévy, mille et unième, posa la question du contrôle des tirages, — qui n'était pas, à proprement parler, une question de « confiance » ! — tous les éditeurs présents crièrent haro : et je n'ose pas affirmer que leurs collègues absents leur aient donné tort. Au cours des récentes réunions de la Cti, quelques Ctistes (il y a bien les Cégétistes ! demain on dira les Ctistes : mieux vaut commencer dès aujourd'hui), sont revenus à la charge. Emporteront-ils d'assaut la place ? Il y a des fortins inexpugnables. En attendant, ce bel état de choses nous vaut les complications les plus significatives et les plus joyeuses. On parlait (autrefois, jadis ou naguère) d'un écrivain susceptible de décrocher une timbale de grand prix. Ses partisans excipaient de son talent, ses adversaires, de sa vente considérable. Combien de vingtaines d'éditions ? Peu importe. Il n'y avait plus à barguigner : l'éditeur responsable s'en fut trouver un des personnages influents du Comité chargé d'attribuer la timbale. S'il ne cria point misère, il s'en fallut de peu. En tout cas, il prouva par l'algèbre que... eh ! mon Dieu, qu'il n'avait pas dit... toute la vérité... en faisant figurer sur les couvertures du livre de son auteur favori telle mention — dirai-je honorable ? — de soixante-douzième édition. Son grand livre — celui des comptes, — en mains, il démontra irréfutablement qu'on avait atteint tout juste le septième mille. Conclusion ? Bluff de la part de l'éditeur et de l'auteur si le premier a, en fin de compte — et de comptes, — dit vrai, bluff encore s'il a dit le contraire de la vérité :

Qui fait l'oiseau ? Ce sont les chiffres.
Je suis souris : vive le bluff !
De toutes façons tu t'empiffres,
Jeune écrivain qui sors de l'œuf.

Ce fut d'ailleurs peine perdue : vérité pour vérité, si j'ose dire, le comité préféra de s'en tenir à l'affirmation des couvertures. Quant à l'éditeur, il n'est pas certain qu'il n'ait pas taxé de félonie les attributeurs de la timbale. — FELIX CULPA.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.